

M
76.847 OSZK

LA
MÉTHODE HISTORIQUE
DE M. NICOLAS IORGA

(A PROPOS D'UN COMPTE RENDU)

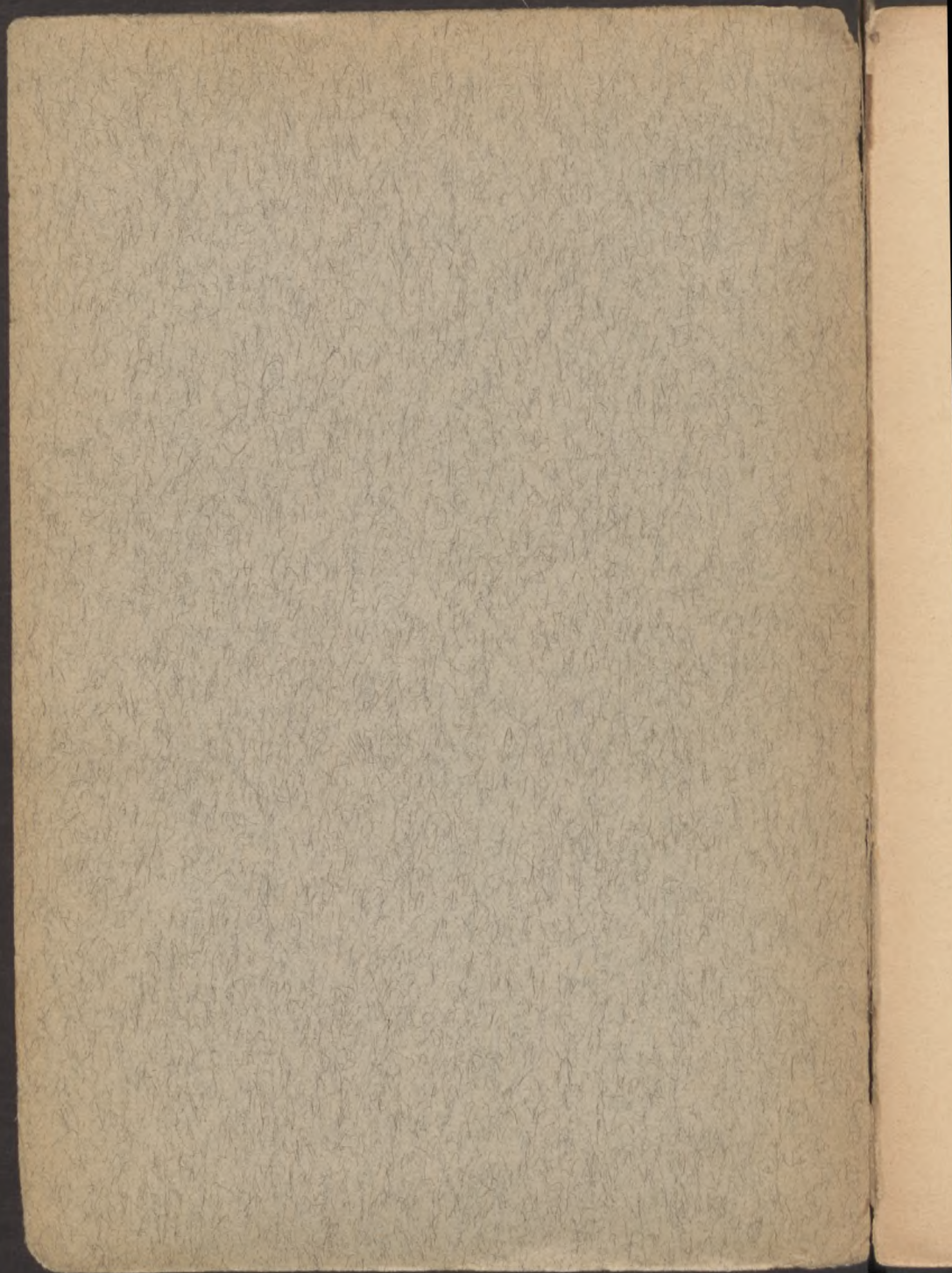
PAR

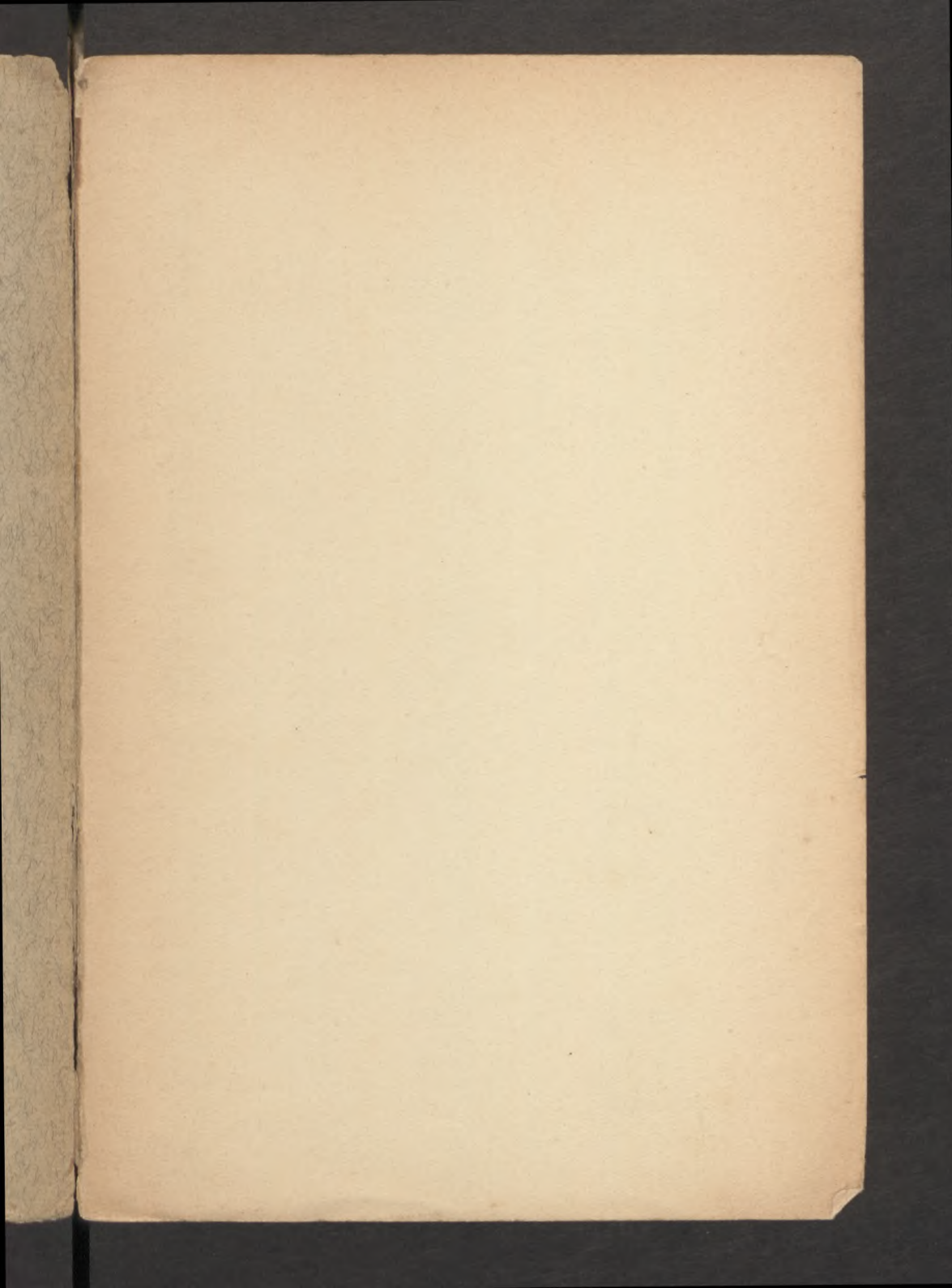
ALEXANDRE DOMANOVSKY

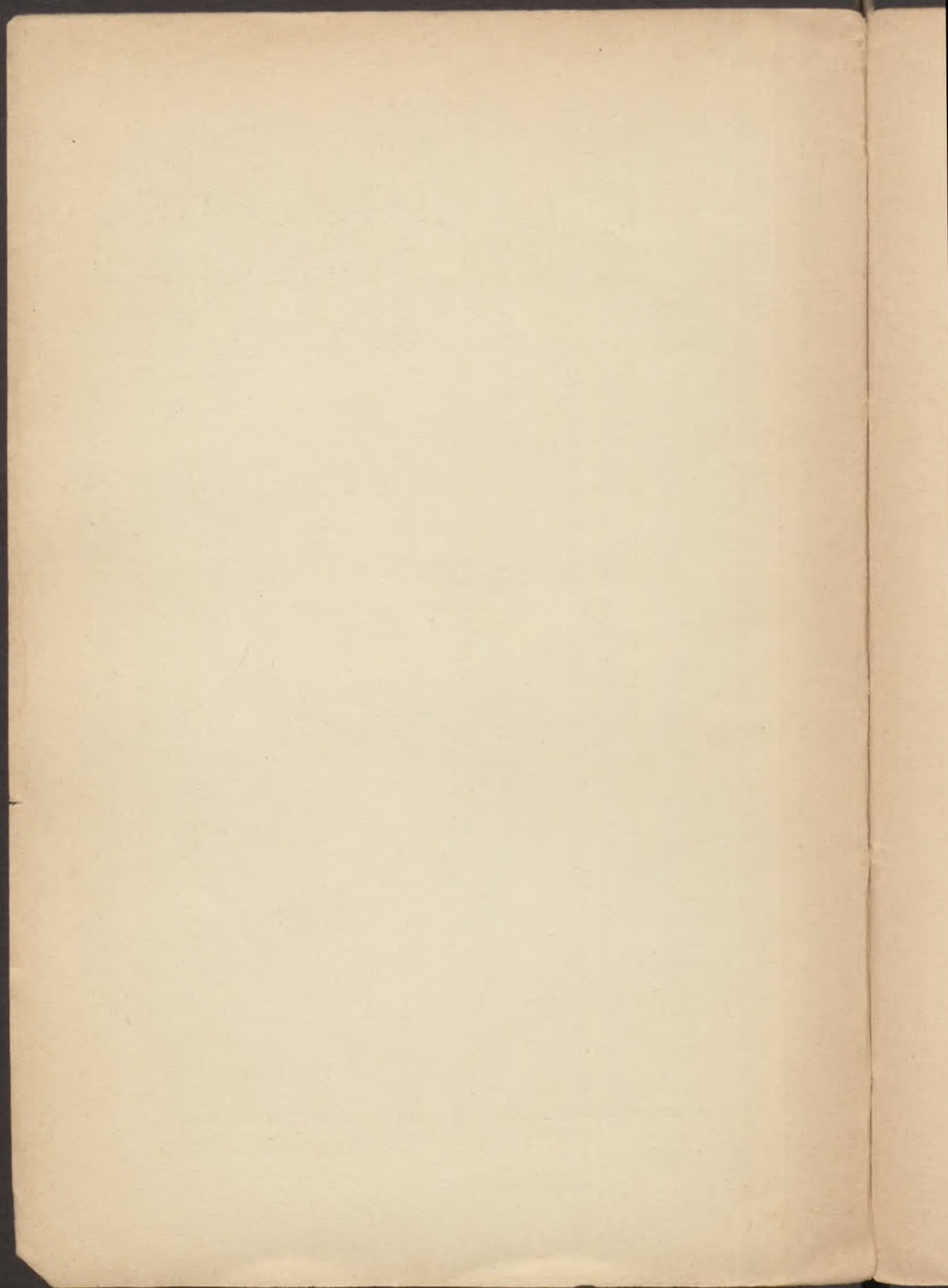
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST



IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE HONGROISE







LA
MÉTHODE HISTORIQUE
DE M. NICOLAS IORGA

(A PROPOS D'UN COMPTE RENDU)

PAR

ALEXANDRE DOMANOVSKY

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE HONGROISE

M 76.847

ORSZÁGOS SZÉCHÉNYI KÖNYVTÁR

1968/R leltár



AVANT-PROPOS

En 1923 j'ai publié en allemand une brève synthèse de l'histoire de la Hongrie. Je me voyais dans l'obligation d'écrire un pareil ouvrage car, à l'époque des traités de paix succédant à la Grande Guerre, tous les Hongrois avaient subi l'impression douloureuse du manque d'orientation dont firent preuve, par rapport à l'histoire hongroise, non seulement les politiciens qui prenaient part aux négociations de paix, mais aussi les milieux de haute culture, voire les spécialistes des grandes nations occidentales. J'avais donc l'intention de combler à cet égard les lacunes de l'historiographie européenne et d'offrir aux lecteurs étrangers une histoire succincte de la Hongrie, qui mette bien en relief les problèmes essentiels du devenir historique de ce pays. Je ne me proposais guère de présenter une étude abstraite à ceux qui connaissaient à peine les faits extérieurs de l'histoire concrète, mais en même temps, outre un simple exposé des faits, j'ai tâché d'esquisser aussi les problèmes de l'évolution intérieure.

Pendant les derniers treize ans qui marquaient pour moi une période laborieuse, mais bien mouvementée, je n'avais presque plus pensé à mon ouvrage allemand. Quel ne fut mon étonnement quand, au printemps de 1936, j'ai trouvé dans le numéro de janvier-mars de la Revue Historique du Sud-Est Européen une recension sur „Une nouvelle histoire de la Hongrie“. Au premier moment je croyais y lire un compte-rendu sur l'ouvrage récent de MM. Hóman et Szekfű, dont les sept volumes venaient d'avoir une nouvelle édition, mais les premières lignes

m'ont déjà révélé qu'il s'agissait bien de mon ouvrage paru il y a 13 ans que M. Iorga devait qualifier de 'nouveau' pour pouvoir soumettre cette 'nouvelle synthèse' à une censure sévère.

Je dois avouer en toute franchise que je n'aime pas entrer en discussion avec mes critiques. Il est certain que la critique a sa raison d'être; c'est le chemin naturel de l'éclaircissement des idées. Les nouveaux ouvrages et les recensions qui s'y rattachent, contribuent sans cesse au progrès de la science. Je n'ai pas l'habitude de me réclamer le dernier mot pour des raisons de vanité, car je suis convaincu que la vérité suffit, à elle seule, pour se faire valoir. En même temps les controverses éparpillent nos forces et nous détournent des travaux personnels, en un mot, elles ne valent pas la perte de temps et d'énergie qu'elles exigent.

Toutefois je ne peux pas laisser sans réponse la critique de M. Iorga, car elle s'adresse à un public international qui, mal renseigné sur l'histoire hongroise et ayant confiance dans la renommée du savant roumain, pourrait lui faire crédit. Comme ces assertions sont de nature à faire obstacle à l'admission de la vérité historique, je me vois contraint de me détourner de mes propres principes et de faire ressortir les erreurs de ce compte-rendu en une étude plus approfondie.

Les 11 pages que M. Iorga a consacrées à mon ouvrage, ont l'air de n'être qu'une longue série de rectifications. Si elles l'étaient réellement, je n'aurais qu'à reprendre mon ancien ouvrage 'rajeuni', pour en préparer une édition entièrement refondue. Cependant les objections de cette grande autorité de l'historiographie roumaine ne contiennent pas des rectifications proprement dites, mais, au contraire, elles soulèvent des questions d'appréciation. Là où il pourrait s'agir d'une rectification de fait, il apparaît aussitôt que M. Iorga est si peu versé dans l'histoire hongroise qu'on ne peut s'empêcher de se demander, comment il ose, malgré ces lacunes évidentes

de son orientation, prononcer un jugement sur d'autres historiens.

Selon une belle et vénérable devise de notre époque, il faudrait éliminer de l'historiographie toutes les questions qui sont susceptibles de mettre obstacle à l'entente mutuelle des nations. C'est ce que la Société des Nations cherche à mettre en pratique surtout par rapport aux livres scolaires et aux manuels, ce qui est certainement une tâche plus lourde que de faire valoir le même principe dans l'historiographie scientifique. Je ne peux pas m'imaginer qu'on ne puisse traiter en un ton scientifique de n'importe quel problème controversé, sans blesser les susceptibilités d'une autre nation. Ni le rythme, ni les conditions de l'évolution des divers peuples n'étaient pas les mêmes. Les circonstances défavorables qui de temps à autre apportèrent des entraves au développement libre d'un peuple et qui ralentirent le rythme de l'évolution, ne sont qu'autant de phénomènes parfaitement explicables qui n'ont en eux rien de déshonorant. Il est toujours possible que les conflits d'intérêt, provoqués par les circonstances politiques, s'apaiseront un jour et il n'est pas douteux que, si on reste fidèle à la présentation objective des faits, on peut traiter même de ces conflits sans le moindre danger.

Il n'en reste pas moins que ce principe souffre une exception: il n'en est pas ainsi quand l'historien passe volontairement sous silence des faits dont l'omission peut compromettre un autre peuple. C'est de quoi M. Iorga m'accuse en disant que dans ma brève synthèse je ne consacre pas assez d'attention au sort des Roumains de Hongrie et à certains détails de l'histoire des voïvodats voisins. Il ne prend pas en considération qu'il ne m'appartenait certainement pas de traiter de ces choses-là dans les cadres d'un tel ouvrage synthétique. C'est pourquoi je me propose un double but: d'une part je tâcherai de démontrer que les objections de M. Iorga sont dénuées de tout fondement, et de l'autre, je sou-

mettrai à un examen critique la méthode et la valeur d'une autre Histoire de la Hongrie dont l'auteur est précisément mon illustre adversaire.

J'ai toujours fait tout mon possible pour satisfaire aux exigences de l'objectivité, ce qui n'empêche pas M. Iorga de considérer mon livre comme „un ouvrage de passion qui mérite qu'on s'arrête sur les erreurs voulues d'un esprit synthétique, sans doute capable de donner par dessus les petitessees de l'érudition courante une grande vue d'ensemble sur l'histoire de la nation à laquelle il appartient“.

Je reconnais volontiers que dans les travaux succincts et synthétiques, surtout quand il s'agit de tracer l'histoire d'une nation, les idées directrices de l'auteur se font mieux voir, mais j'affirme que même dans les ouvrages de ce genre on peut donner un exposé objectif et exempt de toute passion. La conscience et le sentiment de la responsabilité, la connaissance des études de détail et la critique méthodique des matériaux y recueillis, suffisent pour préserver l'auteur de toute déviation. C'est sous cet angle que je vais exposer mes arguments contre les assertions de M. Iorga, afin que les lecteurs puissent juger eux-mêmes, s'il s'agit en effet d'un *„ouvrage de passion“*, plein d'*„erreurs voulues“*.

Si M. Iorga a cru nécessaire de porter contre moi cette accusation, il doit aussi me permettre de lui poser une question: comment a-t-il appliqué lui-même ces principes dont il demande une application si rigoureuse dans mon ouvrage? Est-il libre de toute „passion“, a-t-il évité toutes les „erreurs voulues“, a-t-il donné une méthode historique qui résiste à un examen critique?

A cet égard j'examinerai tout d'abord l'Histoire hongroise de M. Iorga, insérée dans l'Histoire Universelle de Helmolt. A ce propos il faudra démontrer toute une série d'erreurs et de détails tendancieusement présentés dont l'examen demandera un travail minutieux. Les résultats auxquels nous aboutirons dans ce chapitre,

exigeront de soumettre à un examen critique la méthode de travail de M. Iorga. De quelle nature est sa documentation, sur quels faits est appuyée sa synthèse? Dans ces deux dernières parties on ne saura, bien entendu, examiner que quelques exemples qui permettront au lecteur de se faire une idée de la méthode du savant roumain.

En toute controverse il faut poser en principe: *audiatur et altera pars*. Ce que je demande aux autorités internationales, c'est de prêter attention à mes arguments aussi, avant de porter un jugement impartial. Je le demande non seulement dans mon intérêt personnel, mais aussi dans celui du désarmement moral, car, selon mon humble avis, ce n'est pas moi, mais c'est précisément M. Iorga qui ne cesse de pécher contre ce noble principe.

I. LES OBJECTIONS DE M. IORGA CONTRE MON HISTOIRE DE HONGRIE.

J'ai commencé mon ouvrage allemand par une constatation d'Élysée Reclus concernant l'excellente unité géographique de l'ancienne Hongrie.¹ Ce premier point a déjà suffi pour indisposer M. Iorga non pas contre moi, mais plutôt contre Élysée Reclus. „Il lui semble que les Carpathes la couronnent pour la séparer“² dit-il, en contestant le rôle d'isoloir de cette longue et large chaîne de montagne presque ininterrompue. Cependant sa conception s'accorde mal aux enseignements de l'histoire. En aucun de ses nombreux ouvrages il n'a mis en relief qu'à l'époque des migrations nomades les Carpathes avaient une importance capitale: les tentatives de fondation d'État des Petchenègues, des Ouzes et des Coumans s'y heurtèrent à un obstacle naturel, dont la Hongrie, formée au-delà des montagnes, ne tarda pas à se faire un rempart solide et unitaire. Même dans l'histoire du peuple roumain M. Iorga préfère ne pas tenir compte de ce facteur géographique d'importance primordiale qui faisait obstacle à l'expansion de la Valachie vers le Nord, et à celle de la Moldavie vers l'Ouest de même qu'à l'expansion de la Hongrie au détriment de ces provinces, et qui en même temps offrait toujours un abri d'outre-mont à tous ceux qui devaient s'enfuir devant les invasions des peuples d'Orient. M. Iorga s'obstine à croire que

¹ *Gesch. Ungarns*, p. 9.

² *Revue Hist.* p. 1.

les frontières naturelles s'effacent devant l'idée de l'unité nationale des régions habitées par des Roumains.

A ce propos il fait des objections à ce que j'ai établi au sujet des „marches“, cette ancienne zone défensive des Hongrois.³ Il n'en connaît pas les témoignages écrits dans les lois du XI^e siècle, et ne prend pas en considération ce que les documents du XIII^e siècle nous révèlent sur les „*confinia*“ et les „*indagines*“, leur organisation militaire, leur chefs, les „*comes confiniorum*“ et les éléments militaires y établis (*custodes confiniorum, ewri, sagittarii, Siculi, Bissenii*). Il ne sait rien des traces toponymiques de ce système de fortification, appelé „*presaka*“, „*štraža*“ par les Slaves et il oublie aussi les portes en slave „*brana*“ qui étaient pratiquées dans certains endroits des marches.⁴ Il qualifie cette espèce de zone défensive de „*désert artificiel*“ ce qui serait la rattacher au système répandu au Sud de la plaine russe. Ceci est d'autant plus étonnant que j'ai nettement montré, dans quelle mesure l'organisation militaire du territoire situé au-delà des marches était différente de celle du territoire intérieur.

Dans son dernier ouvrage (La place des Roumains dans l'histoire universelle) il s'oppose également à la „bizarre théorie des gyepü, des indagines, inventée assez récemment“ parce qu'il est convaincu que l'historiographie hongroise a dû *inventer* cette théorie pour expliquer l'immigration des Roumains par l'établissement successif de petits groupes. Il n'en reste pas moins que précisément dans les régions roumaines il n'y a presque pas de trace des „indagines“ — sauf les gardes sicules et que l'immigration des Roumains en Transylvanie eut lieu à un moment où cet ancien système de défense était déjà en pleine décadence. Il faut remarquer que M. Iorga n'oppose à l'existence réelle de ce système que des

³ Revue Hist. p. 3; *Gesch. Ungarns*, p. 45.

⁴ Cf. Károly Tagányi: *Gyepü és gyepüelve* (Indagines et *confinia*), Magyar Nyelv 1913, pp. 97—104, 145—152, 201—206, 254—266.

analogies: „Aucun pays au moyen-âge n'a employé ce système: ni la forêt serbe, ni la Hercynie germanique, ni les Ardennes n'ont jamais été employés comme un moyen de défense.“⁵ Mais au contraire l'historien roumain accepte avec beaucoup d'enthousiasme les considérations de M. Tourneur-Aumont,⁶ qui font supposer dans le cas des frontières de la Dacie l'utilisation des obstacles naturels, comparables au système des „indagines“: „il ne s'agit pas“ — dit-il — „d'une simple ligne comme à notre époque, mais de tout un ensemble, dans lequel devaient entrer des fortifications de caractère le plus divers, des terres non habitées, des forêts, des marécages, ces forêts et ces marécages qui bordent encore jusqu'aujourd'hui la rive gauche du Danube.“⁷

M. Iorga ne reconnaît pas l'importance du Danube pour la Hongrie. „Le Danube qui n'est pas borné à la Hongrie, en serait l'artère vital, avec des rivières qui ne viennent pas d'ailleurs.“ Il me reproche de n'avoir pas mis en évidence le rôle de l'Olt et du Zsil qui se jettent dans le Danube en pays roumain. Je croyais les pouvoir négliger, car ces rivières ne sont pas navigables en territoire hongrois.⁸

En outre, il me fait observer qu'en ce qui concerne l'utilisation de cette unité géographique pour la fondation d'un État, „l'État de Décébal est totalement oublié, de même que l'oeuvre des Romains sur la rive gauche du Danube“.⁹ Il oublie que dans les cas auxquels il renvoie, on n'a pas à faire à des pays occupant l'ensemble du bassin tibisco-danubien, mais à des cristallisations d'État plus restreintes qui restaient bornées à la Transylvanie, l'angle du Sud-Est de ce vaste territoire. Il paraît n'avoir bien compris mon affirmation suivant laquelle

⁵ *La place des Roumains*, I, p. 128.

⁶ *Mélanges Iorga*.

⁷ *La place des Roumains*, I, p. 51.

⁸ *Revue Hist.* p. 1.

⁹ *Ibid.* p. 1.

seule la position des Hongrois était de nature à favoriser une organisation centrale du bassin tout entier.¹⁰

Voici encore une objection. Il me fait dire que „les Hongrois de l'invasion eurent le sens... de la nécessité de défendre la civilisation occidentale“.¹¹ Cependant je n'ai guère affirmé que les Hongrois eussent compris spontanément la nécessité de défendre la civilisation occidentale et que la conscience de cette mission se fût formée en eux à l'époque de la conquête arpadienne. M. Iorga m'attribue *mala fide* des assertions qu'ensuite il tâche de tourner en dérision. Je me suis borné à constater qu'avant l'arrivée des Hongrois aucun autre peuple n'avait reconnu la valeur de cette unité géographique, et que les conquérants, au moment où ils réussirent à en remplir les cadres naturels en vue de la fondation d'un État, devinrent nécessairement les défenseurs de la civilisation occidentale.¹²

„Contre qui?“ demande M. Iorga. „Contre Byzance elle-même et sa civilisation magnifique“¹³ répond-il aussitôt, mais sa réponse ne sert qu'à induire en erreur le lecteur. Il doit fort bien savoir, s'il a lu mon ouvrage, que je considère la Hongrie comme un rempart contre les attaques des peuples nomades et non pas, comme M. Iorga le croit, contre les efforts des Slaves et des Byzantins, comme M. Iorga l'affirme ailleurs.¹⁴

Il m'objecte d'avoir jugé le rôle des Hongrois du Nord de la Mer Noire supérieur à celui des Kazars.¹⁵ Je n'ai

¹⁰ „Ein wichtiges Moment in der Ausgestaltung des ungarischen Staates ist es eben, dass dieser das ganze innerhalb der Karpathen liegende Gebiet erfüllte und organisierte, hingegen darüber hinaus seine unmittelbare Macht nicht ausbreitete.“ *Gesch. Ung.* p. 11.

¹¹ *Revue Hist.* p. 1.

¹² *Gesch. Ung.* p. 10—13.

¹³ *Revue Hist.* p. 1.

¹⁴ „Längere Zeit war Ungarn das Bollwerk des Westens gegen den slavischen und byzantinischen Osten gewesen.“ Helmolt: *Weltgesch.* IV, p. 453.

¹⁵ *Revue Hist.* p. 2.

fait rien de pareil; je me suis contenté de constater que le khan des Kazars n'avait qu'une armée moitié si grande que celle des Hongrois, et que malgré cette disproportion les Hongrois lui étaient soumis. J'ai simplement essayé de jeter un jour sur les rapports des deux peuples en question.¹⁶

„Il découvre“ — dit M. Iorga — „dans la vieille Lébédie primitive et anarchique l'unité politique de la nation hongroise et son organisation monarchique.“¹⁷ Mon passage incriminé se rapporte à l'élection d'un prince commun des sept tribus, après le débâcle souffert par les Petchenègues. Cette élection fut proposée par le khan des Kazars et nous sommes renseignés là-dessus par Constantin Porphyrogénète.¹⁸ A ce propos j'ai encore ajouté la réflexion suivante: „C'est ainsi que prirent naissance, sous l'impulsion reçue des Kazars, l'unité politique de la nation hongroise et son organisation monarchique.“¹⁹ En réalité, dès qu'on eut subordonné les sept tribus au prince commun récemment élu, l'unité politique fut formée, naturellement non pas en Lébédie comme M. Iorga le suppose, mais après l'abandon de cette province, dans l'Etelköz.

En relation avec ces événements M. Iorga me reproche d'avoir considéré le tzar Siméon comme „un simple prince“. Je dois lui rappeler que Constantin Porphyrogénète, Georges le Moine et Syméon Logothète donnent au tzar le titre de „archon“ c'est-à-dire le même qu'à Árpád²⁰ et que, selon toute probabilité, Siméon ne prit

¹⁶ *Gesch. Ung.* p. 15.

¹⁷ *Revue Hist.* p. 2.

¹⁸ *De administrando imperio*, c. 38.

¹⁹ „Auf diese Weise bildete sich auf Anregung der Kasaren die politische Einheit der ungarischen Nation und ihre monarchische Organisation.“ *Gesch. Ung.* p. 18.

²⁰ ὁ υἱὸς αὐτοῦ Ἀρπαδῆς ἵνα γένηται ἄρχων. *De adm. imp.* c. 38. Cf. Georgios Monachos c. 11.: ὁ ἄρχων Συμεὼν Βουλγαρίας; Symeon magister *De Leone* c. 3.: Συμεὼν ὁ ἄρχων Βουλγαρίας.

le titre de tzar qu'après sa bataille contre les Hongrois.²¹

M. Iorga est mécontent de voir que j'ai cherché à fixer la carte de l'établissement des tribus. Il ignore que les toponymes dérivés du nom des personnalités remarquables nous offrent plus d'un point de repère digne de toute confiance.²² Mon esquisse représente la position des tribus et des familles après 907 quand les Hongrois s'étaient déjà implantés aussi bien dans la Pannonie que dans les vallées de la Szamos et de la Maros.²³ C'est pourquoi il faut s'inscrire en faux contre l'assertion que „rien n'est plus hasardé que cette affirmation contraire à toutes les données de l'histoire“.²⁴

„Mais les relations avec l'Empire d'orient“ — dit M. Iorga — „sont très mal interprétées: il n'est question — au X^e siècle — que de ‚Grèce‘ de ‚Grecs‘, de ‚Balkaniques slavisés‘. L'auteur croit que le christianisme bulgare avait déjà pénétré chez les Hongrois dans les foyers danubiens et découvre des termes bulgares dans la nomenclature chrétienne; il parle d'ôtages constantinopolitains gagnés à la nouvelle religion, et aucune source ne peut appuyer cette assertion.“²⁵ Je reconnais qu'à propos de l'Empire d'Orient il eût été peut-être plus juste de parler de Byzance et non pas de Grèce, mais outre ce détail de terminologie, je ne vois pas ce qui est „très mal interprété“ dans l'analyse des rapports hungaro-byzantins, sinon, mon silence sur le rôle des Roumains, auquel j'aurai l'occasion de revenir.

En tout cas j'ose affirmer, quoique je ne sois byzantinologue, que je connais mieux ces relations que le célèbre spécialiste de l'histoire de Byzance. A cet égard

²¹ Jirecek, *Gesch. der Bulgaren*, p. 166—168.

²² Cf. Bálint Hóman: *A honfoglaló törzsek megtelepedése* (L'établissement des tribus conquérantes), Turul, 1912, pp. 89—114. et Ouvres de B. Hóman, I, pp. 63—109.

²³ *Gesch. Ung.* p. 20.

²⁴ *Revue Hist.* p. 2.

²⁵ *Ibid.* p. 2.

je n'ai qu'à m'occuper d'une seule objection positive: „il parle d'ôtages constantinopolitains gagnés à la nouvelle religion, et aucune source ne peut appuyer cette assertion“. C'est là une objection tout à fait incompréhensible, car je peux invoquer à l'appui de mes affirmations l'autorité de Constantin Porphyrogénète qui dans son ouvrage „De administrando imperio“ fait mention du séjour à Constantinople de l'arrière petit-fils d'Arpád, Termatzou, et de Boulitchou, troisième ‚archon‘ et ‚karchas‘ de Turquie (il faut remarquer que la dénomination de ‚Turkie‘ se rapporte à la Hongrie parce que les auteurs byzantines mentionnent les Hongrois sous le nom de Τοῦρκοι).²⁶ Outre ce témoignage, le séjour constantinopolitain de Boulitchou et du duc Gyula est signalé aussi par Skylitzès qui rapporte que les Hongrois continuèrent de dévaster l'Empire, jusqu'à ce que Boulitchou (Βουλοσουδής) vint à Constantinople sous prétexte de vouloir se convertir au christianisme. Il se fit baptiser, et reçu en audience par l'Empereur Constantin, il fut comblé de dons et élevé à la dignité de patricien. Peu après, le duc Gyula (Γυλάς) arriva également chez l'Empereur et lui aussi, après s'être converti, fut l'objet des mêmes honneurs. Au retour il emmena dans son pays Hiérophée, un moine célèbre de sa piété qui, sacré évêque de Turquie par le patriarche Théophylacte, réussit à gagner beaucoup de gens à la nouvelle religion. Skylitzès n'oublie pas de remarquer que Gyula, toujours fidèle au christianisme, ne fit plus d'incursion dans l'Empire byzantin et qu'il racheta des captifs chrétiens. Boulitchou, au contraire, rompit son alliance avec Dieu et prit souvent les armes contre Byzance. Que le nom de Βουλοσουδής se rapporte en effet à Boulitchou, nous le savons par un autre renseignement du même chroniqueur, suivant lequel ce prince fut fait prisonnier par le roi Joannès (Othon), au

²⁶ ὁ Τερματζοῦς ὁ ἀρτίως ἀνελθὼν φίλος, μετὰ τοῦ Βουλτζοῦ τοῦ τρίτου ἄρχοντος καὶ καρχά Τουρκίας. *De adm. imp.* c. 40.

cours des luttes des Hongrois contre les „Francs”, et exécuté à l'ordre du même monarque.²⁷

Dans nos sources il n'y a qu'un détail qui ne soit indiqué expressément; est-ce en effet en qualité d'otage que ces chefs de tribu vinrent à Constantinople? Toutefois nous ne pouvons pas en douter, car comment expliquer autrement leur séjour constantinopolitain? C'est justement Skylitzès qui remarque, à propos de la campagne de 934, que l'Empire ayant conclu la paix avec les Hongrois, leurs otages sont arrivés à Constantinople.²⁸ Je peux donc constater que tout ce que j'ai affirmé dans le passage y relatif de mon livre (p. 31),²⁹ est d'accord avec les informations authentiques des sources byzan-

²⁷ Οὐ διέλιπον δὲ καὶ οἱ Τοῦρκοι εἰσβολὰς εἰς τὴν Ῥωμαίων ποιούμενοι καὶ ταύτην δηοῦντες, μέχρις οὐ Βουλοσουδῆς ὁ τούτων ἀρχηγὸς τὴν τῶν Χριστιανῶν πίστιν ἀσπάζεσθαι ὑποκριεῖς κατεῖληφει τὴν Κωνσταντίνου· καὶ βαπτισθεὶς ὑπὸ τοῦ βασιλέως ἀναδέχεται Κωνσταντίνου, τῇ τῶν πατρικίων ἀξία τιμηθεὶς καὶ πλείστων χρημάτων ὑπάρχεις κύριος, εἴτ' αὐθις οἶκαδε ὑποστρέψας. μετ' οὐ πολὺ δὲ καὶ Γულᾶς, ἄρχων ὧν καὶ αὐτὸς τῶν Τούρκων, εἰσεῖσιν εἰς τὴν βασιλίδαν καὶ βαπτίζεται, τῶν ἰσῶν ἀξιωθεὶς καὶ αὐτὸς εὐεργεσιῶν καὶ τιμῶν. ἀνελάβετο δὲ μεθ' ἑαυτοῦ καὶ τινὰ μοναχὸν Ἱερόθεον τοῦνομα, δόξαν εὐλαβείας ἔχοντα, ἐπίσκοπον Τουρκίας παρὰ τοῦ Θεοφυλάκτου χειροτονηθέντα, ὃς ἐκείσε γενόμενος πολλοὺς ἀπὸ τῆς βαρβαρικῆς πλάνης εἰς τὸν χριστιανισμόν ἐπανάγαγεν. ἀλλ' ὁ μὲν Γουλᾶς ἐνέμεινε τῇ πίστει, μήτ' αὐτὸς ἐφοδὸν ποτε κατὰ Ῥωμαίων πεποικώς, μήτε τοὺς ἀλισκομένους Χριστιανοὺς ἀτημελήτους ἔων, ἀλλ' ἔξωνούμενος καὶ ἐπίμελειας ἀξιῶν καὶ ἐλευθεριῶν. Βουλοσουδῆς δὲ τὰς πρὸς θεὸν συνθήκας ἡθετικῶς πολλὰκις σὺν παντὶ τῷ ἔθνει κατὰ Ῥωμαίων ἐξήλασε. τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ κατὰ φράγγων ποιῆσαι διανοηθεὶς καὶ ἄλους ἀνεσκολοπίσθη ὑπὸ Ἰωάννου τοῦ βασιλέως αὐτῶν. *Corp. Script. Hist. Byz.* Cedrenus II, p. 328.

²⁸ Κατὰ δὲ τὴν πρώτην ἰνδικιῶνα τῶν Τούρκων πάλιν ἐπιδρομὴν ποιησαμένων κατὰ Ῥωμαίων, ὁ παρακοιμώμενος Θεοφάνης ἐξελθὼν ἐσπείσατο μετ' αὐτῶν καὶ λαβῶν ὁμήρους ὑπέστρεψε. *Ibid.* II, p. 319

²⁹ „Die in Konstantinopel lebenden ungarischen Geiseln — aus vornehmen Häuptlingsfamilien stammende Persönlichkeiten — hingen dort den Lehren der griechischen Kirche an und einer von ihnen, der Fürst Gyula, brachte griechische Missionäre mit sich, die in den südlichen Teilen des Landes die Lehre der orientalischen Kirche verbreiteten.“ *Gesch. Ung.* p. 31.

tines. Je m'avoue incapable de comprendre les objections de M. Iorga, d'autant moins que dans son dernier ouvrage il renvoie également à ces données.³⁰

Voilà ce que j'avais à dire à propos des relations de la Hongrie avec le christianisme oriental. Si l'apostolat de Hiérophée réussit à gagner des fidèles à l'Eglise d'Orient, nous n'en savons rien de certain. Si M. Iorga croit que Hiérophée vint en Hongrie par suite d'une invitation officielle, il a certainement tort. Les faits exposés ci-dessus prouvent juste le contraire. Gyula n'était qu'un des chefs de tribus, et selon Skylitzès ce seigneur transylvain était seul à rester fidèle au christianisme. L'idée de l'épiscopat d'Hiérophée émana très certainement du patriarche Théophile, mais, au point de vue de l'organisation de l'église hongroise, elle n'eut pas de conséquences pratiques. Toujours est-il que Saint Etienne brisa le pouvoir du descendant du même nom de Gyula et qu'il jeta en prison ce duc avec sa famille pour assurer par là la primauté de l'Eglise d'Occident en Transylvanie. Si au XIII^e siècle on rencontre non pas dans cette région, mais dans la Hongrie occidentale quelques monastères de rite grec, il faut en attribuer la fondation à la générosité des femmes d'ascendance grecque ou russe de André I, de Géza I et II, et de Coloman. Comme ces monastères n'étaient guère florissants, leur existence ne m'obligeait nullement d'attribuer plus d'importance à „l'époque byzantine du christianisme hongrois“.

Peut-être ne serait-il pas sans intérêt de remarquer que dans son Histoire hongroise, écrite pour la *Weltgeschichte* de Helmolt, M. Iorga lui-même n'attache aucune importance particulière à l'essai de Hiérophée et qu'il croit nécessaire d'insister sur le fait que pendant un demi-siècle les Hongrois restèrent encore fidèles au

³⁰ „C'est à Constantinople qu'ils s'adressent pour avoir des évêques, et leur chefs... Gylas et Boulosoudès en reçoivent un évêque grec, Hiérophée.“ *La place des Roumains*, I, p. 111.

paganisme finnois. Il va jusqu'à indiquer les cultes principaux de cette religion (les cultes d'Isten et de la ,Grande Dame')³¹ mais les chercheurs hongrois ne seraient certainement pas disposés à admettre des hypothèses pareilles.

A propos de la royauté, voici ce qui lui déplâit tout particulièrement: „le sens, ,apostolique', de croisade, de la couronne d'Etienne I^{er} échappe à l'auteur et avec ce manque de compréhension tout ce qui suit dans le développement de cette royauté qu'il voudrait croire nationale“³².

La royauté de Saint-Etienne m'aurait sans doute offert une excellente occasion de parler du rayonnement de la cour du pape Sylvestre et de l'empereur Othon III, comme les bases spirituelles de la fondation du royaume de Hongrie. En m'adressant au public des pays d'Occident j'ai pourtant préféré mettre en pleine lumière non pas ces facteurs intellectuels bien connus, mais plutôt leur influence, telle qu'elle pouvait s'exercer dans les conditions d'alors de la Hongrie et malgré les obstacles qu'elle devait y trouver. Quant à la ,royauté apostolique' nous y reviendrons encore.

M. Iorga a beau vouloir ramener à l'affaiblissement de l'Empire d'Orient et à la crainte de la force d'Othon III cette ascension ,particulière'³³ de la Hongrie qui per-

³¹ „Diese Bekehrung bedeutete jedoch für die Madjaren keineswegs dasselbe, wie die des Boris für die Bulgaren. Es wurden zwar einige Kirchen nach byzantinischem Brauche errichtet, aber die grosse Masse der Nation blieb noch volle fünfzig Jahre dem alten finnischen Heidentum, dem Kultus Istens und der ,Grossen Frau' treu.“ Iorga: *Die Madjaren*. Helmolt, *Weltgeschichte*, IV, Leipzig und Wien, 1919, p. 448.

³² Revue Hist. p. 2.

³³ „Die Schwäche des in schwerem Kampfe mit den Bulgaren Samuels erschöpften Osterreichs und nicht minder die Furcht von den Übergriffen des erst 1002 gestorbenen Kaisers des Westens, Ottos III., hatten diese eigentümliche Erhebung Ungarns zum katholischen, apostolischen Königreiche veranlasst.“ Helmolt, p. 499.

mit à Saint Etienne de pénétrer en Transylvanie, „province des Roumains et des Petchenègues“ — selon M. Iorga — et d'y fonder, à Gyulafehérvár (Alba Julia), le siège du gouverneur provincial (voïvode) qui, dès lors, lui fut assujéti.³⁴ Ce n'est pas alors que le sort de la Transylvanie fut décidée, car M. Iorga n'ignore certainement pas que la tribu des Gyula s'était emparée de cette région dès la conquête du pays, et qu'elle en avait la possession jusqu'au moment où elle dut la quitter, sous Saint Etienne, à cause de ses tendances d'indépendance. Comme il en est ainsi, rien n'est plus injuste et plus arbitraire que de vouloir présenter la campagne transylvaine de Saint Etienne comme une conséquence de la politique extérieure de l'époque et de l'idée de la „royauté apostolique“, sans prendre en considération l'évolution intérieure de la Hongrie.

Il n'est pas douteux que l'institution de la royauté dépendait tout entière du succès des luttes qui devaient briser les efforts d'indépendance de quelques chefs de tribus. Les moments décisifs de cette campagne de Saint Etienne sont marqués par la défaite de Koppány, en Somogy, et celle des Gyula, en Transylvanie, car dans ces deux familles se transmettaient par succession, ou, pour mieux dire, à ces deux familles étaient liées les plus hautes dignités judiciaires: celles du γυλᾱς (gyula) et du καρχᾱς. Il s'agissait donc de concentrer dans la main du roi, même au prix de leur défaite, le pouvoir absolu de juridiction suprême. C'est contre le plus puissant juge des tribus que Saint Etienne fit la guerre en Transylvanie et non pas contre les Roumains et les Petchenègues qui, même si l'on admet leur présence à cette date dans la province en question, auraient déjà été soumis à l'autorité des Gyula.

³⁴ „Tatsächlich drang Stefan ins rumänische und petschenegische Siebenbürgen ein und machte aus Belgrad-Weissenburg die Residenz des nun ihm unterworfenen Landeswoiwoden.“ Helmolt, p. 449.

Nous sommes très honorés de voir que M. Iorga juge „l'exposition concernant le XI^e et XII^e siècles“ „facile à suivre“, quoiqu'il n'oublie d'ajouter que „l'horizon manque cependant trop souvent“.³⁵ Cependant nous sommes obligés de protester énergiquement contre l'assertion suivante: „L'invasion des Mongols est largement décrite. Mais dans l'oeuvre de restauration quelques lignes seules concernent le projet d'établir les Hospitaliers à Séverin et il n'est pas question de la direction de croisade qui distingue l'action du „jeune roi“ Etienne, établi en Transylvanie et de ses conséquences.“³⁶

Les deux plus grands désastres de l'histoire hongroise sont l'invasion mongole, en 1241, et la défaite de Mohács, en 1526. Il n'est que trop naturel que celui qui s'intéresse à l'histoire de ce pays, et à plus forte raison, l'historien hongrois, doit chercher à élucider les causes et les circonstances de ces catastrophes.

Ces conflits font encore mieux ressortir la valeur de la défense que la Hongrie a toujours offerte à la chrétienté médiévale de l'Occident contre les invasions des nomades d'Orient. Mais c'est précisément ce rôle de bastion que M. Iorga veut contester à la Hongrie. Dans son Histoire hongroise il ne lui consacre que quelques lignes trop sommaires, et cette fois aussi il me fait mauvais gré d'avoir développé plus amplement ce problème essentiel de l'histoire du moyen âge. Dans sa conception, le progrès rapide de Dsinghiz-khan et de ses successeurs vers les pays d'Europe ainsi que l'organisation des nomades asiatiques pour des conquêtes lointaines se réduisent à trop peu de choses. Il m'en veut d'avoir mis en relief l'excellente organisation militaire des Mongols et d'avoir montré que l'armée de Batou, visant à écraser la Hongrie, eut recours à des opérations appropriées à ses buts: le gros de l'armée s'attaqua aux troupes du

³⁵ Revue Hist. p. 2.

³⁶ *Ibid.* p. 3.

roi de Hongrie et en même temps les deux ailes au Nord et au Sud de la Hongrie firent une manoeuvre d'enveloppement. La grande armée que Béla IV réunit au bord de la Sajó était incapable de résister aux Mongols puisque ses chefs d'armée hongrois déjà habitués à la stratégie occidentale, n'entendèrent plus à tirer profit des avantages de l'ancienne chevalerie légère. A ce propos j'ai indiqué aussi les difficultés qui à un moment de la bataille décisive, allaient obliger le khan de se retirer.³⁷

Naturellement M. Iorga eût préféré que je me fusse occupé de l'établissement des Hospitaliers en Séverin (Szörény) et de la 'croisade' du 'jeune roi' Etienne. Il n'en reste pas moins qu'au point de vue de l'histoire hongroise, le projet de l'introduction des Hospitaliers qui n'est qu'un détail des mesures prises pour la défense des frontières, une tentative éphémère qui peut avoir son intérêt pour l'histoire roumaine mais qui ne pourrait être traitée plus amplement dans une synthèse aussi succincte que la mienne. C'est en 1247 que les Hospitaliers reçurent la région du Séverin,³⁸ mais en 1260 ce territoire était déjà gouverné par Maître Laurent, comme en témoigne une charte de Béla IV, datée de 1264.³⁹ C'est dire qu'à cette date-là les Hospitaliers n'en avaient plus la possession. On peut bien se demander si on a jamais pris des mesures pratiques pour y établir l'ordre en question.

En ce qui concerne les campagnes du 'jeune roi' Etienne, même M. Iorga se contente de remarquer que celui-ci,

³⁷ Olchváry, *A muhi csata* (La bataille de Muhi), Századok 1902, p. 309—325, 412—427, 505—527.

³⁸ Cf. le grand ouvrage de Frédéric Pesty en trois volumes: *A szörényi bánság és Szörény vármegye története* (L'histoire du Banat de Séverin et du comitat Séverin), Budapest, 1877—78, pp. 16—24.

³⁹ Zimmermann—Werner, *Urkundenbuch*, I, p. 73.

en sa qualité de prince de Transylvanie,⁴⁰ descendit des montagnes boisées de cette province récemment réorganisée par le voïvode Laurent, pour faire quelques incursions téméraires en Coumanie, qui était déjà habitée par des Roumains, et en Bulgarie qui traversait une période de faiblesse.⁴¹ Ces campagnes n'avaient certainement d'autre but que d'assurer le calme des régions frontières, étant donné que le voisinage des Coumans et des Tatares nomades qui étaient arrivés avec les Mongols, allait de nouveau gravement compromettre la sécurité de ces territoires.

Il est donc assez singulier de vouloir m'obliger qu'à l'époque des bouleversements dus à l'invasion des Mongols je parle de l'établissement des Hospitaliers qui n'eut que des conséquences peu durables, ou des campagnes du roi Etienne qui, quoique bien importantes pour la sécurité de la Transylvanie, n'exercèrent aucune influence considérable sur l'évolution intérieure.

Au sujet de l'empereur-roi Sigismond, M. Iorga m'objecte que son rôle „comme facteur de croisade est bagatélisé“ et que, „au contraire, pour ses successeurs il y a tout un chapitre de croisade“.⁴² Je n'ai guère diminué les mérites de Sigismond dans les luttes contre les Turcs et j'ai même mis en évidence ce qu'il avait fait dans l'inté-

⁴⁰ „Stefan, Belas Sohn, wurde Herzog von Siebenbürgen, nachdem der Woiwode Laurentius das Land wiedergewonnen hatte, und unternahm von dieser Bergfestung aus sowohl nach Kumanien, das nun ein rumänisches Land geworden war, als auch nach dem geschwächten Bulgarien hin zahlreiche kühne Ausfälle.“ Hel-molt, p. 460.

⁴¹ „Denique cum Bulgarorum temeritas tempore guerre inter nos et regem Bohemie, ducem Austrie et Styrie exorte, banatum de Zeurino hostiliter devastassent et plerique de baronibus nostris defensionem ipsius banatus nollent assumere, per nos etiam diligenter requisiti, sepedictus magister Laurentius collato sibi per nos ipso banatu, Bulgarorum devicit exercitum.“ Fejér, *Cod. Dipl.* IV/3, p. 199.

⁴² Revue Hist. p. 4.

rêt des despotes serbes, augmentant leur pouvoir par des donations de domaines en Hongrie. M. Iorga n'a pas l'habitude d'insister sur ses détails-là. Néanmoins j'ai dû constater que l'historiographie hongroise ne peut attribuer à Sigismond une attitude politique assez ferme vis-à-vis des Turcs. Voici ce que M. Iorga dit de la malheureuse campagne de Nicopole (1395) dans la *Geschichte des Osmanischen Reiches*: „Cette expédition n'était, à vrai dire, qu'une escapade téméraire des chevaliers occidentaux, trop pleins de confiance qui s'amusaient généralement à des entreprises militaires moins dange-reuses. Même l'autorisation du Pape manqua à la campagne qu'on peut difficilement qualifier de croisade: Boniface IX qui avait en France un rival reconnu aussi bien par ce pays que par toute la romanité, se contenta d'envoyer une lettre qui fut transmise par l'archevêque de Néopatrai“.⁴³ Étant donné que le but des campagnes de Bosnie de Sigismond (en 1407 et en 1415) était d'assurer la fidélité de cette province et que, peu après sa première campagne glorieuse contre la Valachie (1426) il subit un nouvel échec sous Galambóc-Golubac (1428) je n'ai pu attacher à ses croisades la même importance qu'auront plus tard celles de ses successeurs, avec les victoires remportées à la Porte de Fer et à Szeben, avec la campagne d'hiver (1443—44), les batailles de Varna (1444) et de Kossovopolie (1448), et le siège de Belgrade (1456). Sur ce point je ne vois pas le bien-fondé des objections de M. Iorga, d'autant moins que lui-même va jusqu'à contester le caractère de croisade de la campagne de 1395

⁴³ „Eigentlich war der Zug eine tollkühn zuversichtliche Escapade abendländischer Ritter, die mit derartigen kriegerischen Unternehmungen ein gewöhnlich wenig gefährliches Spiel trieben. Sogar die Oberaufsicht des Papstes fehlte dem Werke, das eigentlich kaum ein Kreuzzug genannt werden kann. Bonifaz IX, der in Frankreich einen von diesem wie der ganzen romanischen Welt anerkannten Nebenbühler hatte, begnügte sich mit einem durch den Erzbischof von Neopatrai überbrachten Schreiben.“ *Gesch. d. Osm. Reiches*, I, p. 292.

qui fut certainement l'entreprise militaire la plus importante du roi Sigismond.

Je dois attirer encore l'attention de M. Iorga sur le fait que les luttes contre les Turcs furent animées non seulement par des idées de croisade, mais plutôt par l'obligation traditionnelle de la défense du pays. C'est par cette orientation de caractère essentiellement occidentale que la Hongrie devint le boulevard de l'Est de l'Occident civilisé.

Quant à la campagne de Jean Hunyadi en 1454 qui, à l'avis de M. Iorga serait „le résultat d'une confusion“,⁴⁴ je me bornerai à citer ses propres paroles y relatives: „Jusqu'ici Hunyadi n'avait rien fait contre la personne impériale du violateur de paix. Ce n'est qu'après la diète de Francfort, quand „Ferizbegovitch“, le commandant ottoman de la Serbie orientale était resté seul à Krouchevatz, ville déjà auparavant soumise aux Turcs, que le gouverneur, quoique incapable de ramasser une armée puissante, franchit le Danube avec un petit nombre de chevaux. C'est alors que le délai de trois ans, prescrit par le pacte qu'on avait conclu avec les Turcs, venait d'expirer. Sous Krouchevatz le bey de Serbie essuya un échec et tomba en captivité. Au retour Hunyadi marcha sur Vidin, pour revenir en Hongrie par Séverin. Il mit le siège devant Vidin mais le puissant château-fort danubien résista. Néanmoins cette brève campagne de Hunyadi fut considérée par beaucoup de gens comme une grande victoire de la chrétienté, et la ville de Raguse fit l'éloge de cette entreprise militaire en disant qu'elle assurerait au gouverneur de Hongrie une gloire impérissable“.⁴⁵

⁴⁴ Revue Hist. p. 4.

⁴⁵ „Bisher hatte Hunyady nichts gegen den kaiserlichen Friedensbrecher unternommen. Erst nach dem Frankfurter Tage, als der osmanische Befehlshaber des östlichen Serbien, „Ferizbegowitsch“... im schon von früher her den Türken gehörigen Krouschewatz allein blieb, ging der Reichshauptmann — weil es sich

Je ne comprends pas trop ce que M. Iorga veut dire par „oligarchie de petite noblesse“,⁴⁶ puisque c'était précisément la petite noblesse qui ne cessait de faire une guerre à outrance à l'oligarchie.

Je regrette que ma carte ne représente pas le territoire occupé par les Turcs avec autant de netteté que M. Iorga l'eût voulu.⁴⁷ J'ai soigneusement marqué, sur mes esquisses y relatives, les limites de la région soumise aux Turcs de même que celles du territoire qui était le tributaire de deux pays à la fois. J'ai présenté la domination turque telle qu'elle était en 1606 (et qu'elle restera *grosso modo* jusqu'en 1660), et j'ai marqué par une ligne spéciale ses limites de 1683, pour montrer sa plus grande extension.⁴⁸

Les cadres de mon étude ne m'ont pas permis d'entrer dans les détails de l'histoire de la paysannerie transylvaine à une époque où la Hongrie assujettie aux Turcs devait traverser une période de misère noire.⁴⁹ A mon plus grand regret le manque d'espace m'a empêché d'approfondir l'étude de la situation sociale de la Transylvanie, qui était encore certainement meilleure que celle des autres provinces. Ce n'est que le mécontentement des Sicules qui eût demandé quelques précisions.

als unmöglich erwiesen hatte, die grosse Armee zusammenzubringen — mit wenigen Reitern über die Donau. Auch war gerade die dreijährige Frist des mit den Türken geschlossenen Vertrags abgelaufen. Unter Kruschewatz wurde der serbische Beg geschlagen und gefangengenommen. Beim Rückzuge nahm dann Hunyady den Weg gegen Vidin, um über Severin nach Ungarn zu kommen. Die mächtige Donaufestung wurde auch angegriffen, aber ohne Erfolg. Dennoch wurde der kurze Feldzug Hunyadys von vielen als ein grosser Sieg der Christen angesehen, und im November lobte Ragusa das Unternehmen als ein solches, das dem ungarischen Reichshauptmann „ewigen Ruhm“ bringen werde.“ *Gesch. d. Osm. Reiches*, II, p. 61.

⁴⁶ Revue Hist. p. 4.

⁴⁷ *Ibid.* p. 4.

⁴⁸ *Gesch. Ung.* p. 192.

⁴⁹ Revue Hist. p. 4.

M. Iorga est persuadé que les Turcs osmanlis n'étaient pas „les fanatiques de l'Islam“.⁵⁰ Sans doute là où il ne s'emparèrent pas de la terre pour y implanter leur administration publique ou bien là où les habitants, prêts à se conformer à leurs principes de gouvernement et ayant embrassé leur religion, pouvaient s'élever sur l'échelle sociale jusqu'aux plus hautes fonctions publiques, l'Islam pesait moins sur la population. Mais peut-être M. Iorga ne refuserait-il pas de concéder que l'administration des Turcs était fondée sur des principes religieux, que leurs coutumes étaient prescrites par le Koran, qui était en même temps aussi l'inspirateur de ce fanatisme sans borne qui s'est fait valoir surtout dans l'éducation des Janissaires.

Après le départ d'Etienne Báthory, Christophe, en qualité de voïvode, dirigea les affaires de la Transylvanie pendant 5 ans, mais dans son activité il fut toujours guidé par les conseils du roi de Pologne. Comme cette période ne laissa pas des traces durables, il eût été superflu de la signaler. Il n'est pas d'ailleurs vrai que le récit ne „s'arrête sur ce prince qu'un moment“⁵¹ (p. 190) car Christophe Báthory est mentionné plusieurs fois aussi sur les pages suivantes.

M. Iorga s'inscrit en faux contre l'assertion que le voïvode Michel ait pris les armes contre les Turcs par suite des instances de Sigismond. Autant que je sache, au cours de la diète de 1594, les Ordres transylvains traitèrent déjà le 16 octobre de la possibilité d'une alliance avec Michel, et cette alliance, conclue le 5 novembre, fut suivie, huit jours après, du massacre des Turcs de Valachie, qui eut lieu à l'ordre de Michel. A ce propos j'ai indiqué à tort Giurgiu,⁵² j'en conviens, mais cela ne m'empêche pas de tenir pour une

⁵⁰ *Ibid.* p. 5.

⁵¹ *Ibid.* p. 5.

⁵² *Ibid.* p. 5.

bataille décisive (entscheidende Schlacht) l'anéantissement de l'armée en retraite de Sinan-Pacha, lors du passage du Danube, à Giurgiu.

Pour répondre à la question de M. Iorga si je crois vraiment à „la terrible *Schreckensherrschaft* de Michel devenu maître de la Transylvanie“,⁵³ il me suffit de rappeler que les Hongrois qui avaient d'abord accueilli Michel sans aversion, finirent par le qualifier de „tyran“,⁵⁴ et que l'archevêque de Tirnovo le combla d'épithètes peu élogieuses: „impius, in quo nullus dei timor, scortator, adulter, mocchus, virginum constuprator“. ⁵⁵ Voici comment Pezzen, l'envoyé impérial caractérisa l'état déplorable de la Transylvanie, après six mois du règne de Michel: „Moi, j'ai fait plusieurs voyages en d'autres régions, mais je n'ai nulle part trouvé une telle misère, pas même parmi les sujets turcs les plus pauvres de la Serbie et de la Bulgarie où la situation est ordinairement la pire possible“. ⁵⁶ Je me permets de renvoyer aussi à la note contemporaine du protopope Basile de Brassó (Braşov), qui fait voir que dans son avance le voïvode Michel brûla les villages, et que le maire de Brassó, accompagné du pope Micha du se rendre au-devant de lui pour implorer sa grâce pour les villages du Burzenland (Barcaság). ⁵⁷

⁵³ *Ibid.* p. 5.

⁵⁴ Dans une lettre de la ville de Medgyes, datée du 20 septembre 1600: „den grausamen wütterich vndt tyranen den walachischen Pharaonen...“

⁵⁵ „Szádeczky, *Erdély és Mibály vajda* (La Transylvanie et le voïvode Michel), p. 505.

⁵⁶ „Bin meinestheils andern ortten hin und wieder gereist, aber ein solch armut und ellend hab ich auch bei den ärmsten Türkischen unterthanen per Serviam et Bulgariam, da es am üblisten ennsten pflegt zu sein, nicht angetroffen.“ *Ibid.* p. 525.

⁵⁷ „Hernach als der Lauf der Jahr-Zeitungen gewen Anno Christi 1599, Adami 7106, adventus Bulgarorum 206, hat sich Michael Waida aus der Wallachei aufgemacht, so hat sich damals des Weise Herr Richter Herr Cyrillus Greissingen zusammt dem Popa Micha hinausgegeben, den Michay Waida befriediget und einen solchen Vertrag mit ihm getroffen, dass er den Burzenlän-

Quant aux doutes de M. Iorga concernant le catholicisme des Báthory, je n'y peux rien; „furent-ils si fidèles extérieurement à la foi catholique“ c'est là, sans doute, une conception trop subjective. Je ne vois pas les motifs de l'objection que dans mon livre „il y a trop peu de place pour l'introduction du calvinisme chez les Hongrois, du luthéranisme chez les Allemands“. En revanche, c'est la preuve d'une grave lacune d'information que de me reprocher ou plutôt d'insister avec une sorte d'étonnement sur le fait que „les guerres religieuses du XVII^e siècle sont présentées ensuite comme poursuivies pour la ‚constitution hongroise‘ aussi“.⁵⁸ Je me permets de recommander à M. Iorga de parcourir à ce sujet les traités de paix et les codes qui furent rédigés après leur conclusion, en 1606, 1621 et 1645.

À propos de l'époque de l'affranchissement de la Hongrie, le critique réclame une conception assez singulière. Avant tout il m'objecte que „la Transylvanie est tellement à côté que cette histoire organique de la *nation hongroise* — et pas de la Hongrie — y touche à peine, ici encore“.⁵⁹ Sur ce point M. Iorga, d'accord avec la politique d'alors de la cour de Vienne, cherche à présenter la Transylvanie comme un pays indépendant qui avait toujours son histoire à elle et qu'il faut nettement distinguer de la Hongrie proprement dite. Il va sans dire que cette conception ne se laisse justifier que par certaines apparences, d'ailleurs souvent démenties par les faits historiques. N'oublions pas que les efforts de centralisation de Joseph II abolirent l'autonomie de la Transylvanie, réunissant sa chancellerie à celle de la Hongrie et qu'on demandait l'avis du Palatin même sur les affaires transylvaniennes.

dischen District nicht verderben sollte.“ *Quellen zur Gesch. d. Stadt Kronstadt*, V, p. 4. Edité aussi en roumain: Lupaş, *Cronci şi istorici români din Transilvania*, I, p. 20.

⁵⁸ *Revue Hist.* p. 5.

⁵⁹ *Ibid.* p. 6.

Il est foncièrement erroné d'affirmer que „rien ne correspond dans la principauté aux conspirations de Hongrie qui n'intéressent personne“. ⁶⁰ Vers 1670—80 les relations qui rattachent la Transylvanie à la Hongrie sont aussi serrées qu'au cours de siècle précédent quand les princes de Transylvanie avaient défendu, les armes à la main, la liberté des religions et la vie constitutionnelle du royaume. La principauté n'a jamais cessé d'être la protectrice des réfugiés de Hongrie. Les seigneurs transylvains se disputaient l'honneur de se mettre à leur tête. Thököly aussi ne fut qu'un tel réfugié qui réussit à organiser son soulèvement en Transylvanie, mais qui fonda son „royaume“ — bien qu'il se contentât du titre de „prince“ — au Nord-Est de la Hongrie. Son incursion en Transylvanie, en 1689, n'est qu'un épisode tardif de ce mouvement. ⁶¹ Pourrait-on admettre, en présence de ces faits historiques, que „même la royauté hongroise d'un Thököly resta jusqu'au bout étroitement transylvaine?“ ⁶²

M. Iorga ne dissimule pas le mécontentement qu'il éprouve en lisant les pages concernant la guerre libératrice, où je fais ressortir les tendances qui visèrent à dépouiller la Hongrie de son indépendance et qui se manifestèrent aussi dans l'organisation de l'autonomie de la Transylvanie. ⁶³ Voilà les objections qu'il formule à ce propos: „mais ce qui l'intéresse le plus, ce sont, d'après son système, les changements constitutionnels dans cette Hongrie proprement dite qui a été dès le début un autre pays“. ⁶⁴ Il s'attache surtout à l'assertion „un autre pays, dès le début“, mais il oublie que sa thèse est en perpétuel désaccord avec la vérité historique. En tout cas il est curieux de voir qu'un historien, qui veut

⁶⁰ *Ibid.* p. 6.

⁶¹ Cf. Dávid Angyal, *Késmárky Thököly Imre* (Emeric Thököly de Késmárk), Budapest, 1888.

⁶² *Revue Hist.* p. 6.

⁶³ *Gesch. Ung.* p. 239—248.

⁶⁴ *Revue Hist.* p. 6.

démontrer à tout prix le caractère non-magyar de la Transylvanie, me puisse objecter que dans cette partie de mon exposé je néglige „cette histoire organique de la nation hongroise“ — „et pas de la Hongrie!“⁶⁵

A propos du soulèvement de Rákóczi il constate que „les rapports de la révolte avec Louis XIV sont fortement soulignés“.⁶⁶ En effet si l'on envisage ce mouvement sous un angle plus large — quoique „l'horizon manque trop souvent“ — on doit reconnaître qu'il n'est qu'une épisode de la guerre de succession d'Espagne, qui est étroitement lié par tous ses détails aux péripéties et aux tournants décisifs de celle-ci.

Il est bien naturel qu'à propos du démembrement du pays qui succéda à l'échec de la guerre libératrice de 1848—49, je devais parler du détachement de la Transylvanie. Cette fois l'historien roumain fait la remarque suivante: „La réunion venait à peine d'être votée à Cluj-Kolozsvár, sous la pression de la rue.“⁶⁷ On pourrait discuter avec M. Iorga sur la „pression de la rue“ dont il n'a fait aucune mention dans son Histoire de Hongrie: „En Transylvanie où déjà depuis longtemps les magyars avaient imposé leur autorité à l'assemblée des diètes et où tous les esprits étaient captivés par l'idée romantique récemment proclamée de l'unité politique de la nation magyare' qui impliquerait l'usage du magyar en tant que langue officielle et un nouvel essor de la culture nationale, on décida, le 29 mai... de s'unir à la Hongrie.“⁶⁸ Ce qui est essentiel c'est, bien entendu, le fait que depuis

⁶⁵ *Ibid.* p. 6.

⁶⁶ *Ibid.* p. 6.

⁶⁷ *Ibid.* p. 9.

⁶⁸ „In Siebenbürgen, wo Madjaren bereits längere Zeit auf den Landtagen tonangebend gewesen waren und wo die nunmehr verkündete romantische Idee einer „einheitlichen politischen Nation der Madjaren“ mit madjarischer Staatssprache und Kultur auf die Gemüther bezaubernd wirkte, wurde am 29. Mai... die Union mit Ungarn beschlossen.“

l'expulsion des Turcs une lutte perpétuelle sépara la nation hongroise de la Maison d'Autriche, le première exigeant l'union définitive des territoires recupérés, et leur rétablissement dans les cadres de l'ancienne administration, et la seconde cherchant à maintenir, dans la mesure du possible, cet état de démembrement, pour pouvoir mieux réprimer les efforts légitimes de la nation.

Selon M. Iorga, „le rétablissement de l'ancien royaume comme Etat national ce qu'il n'avait pas été, avec l'annexion de la principauté transylvaine, devait amener nécessairement cette opposition des nationalités“.⁶⁹ Que cette annexion dût soulever bien des protestations, c'est certain, mais M. Iorga ne considère que l'intérêt des Roumains et néglige complètement les arguments qui plaident en faveur de la conception hongroise. Cette nation qui pendant la domination turque avait fait tout son possible pour le rétablissement de l'unité de son ancien Etat national de même que pour la défense de ses intérêts vitaux et de son esprit constitutionnel, chercha par tous les moyens à mettre obstacle à l'affermissement de la politique de dénationalisation de la cour viennoise. C'était précisément cette politique qui contribua à exaspérer l'opposition des minorités. La possibilité d'une entente avec elles se heurtait inévitablement à l'idéologie des droits humains qui, depuis la Révolution française, avait fait disparaître les particularités de toute évolution d'intérêt local. Les Hongrois cherchèrent à résoudre les problèmes politiques dans l'esprit de ces idées nouvelles qui, en France aussi, après avoir balayé les résultats des évolutions particulières, avaient abouti à l'unité du pays; les nationalités, au contraire, s'efforcèrent de faire reconnaître leurs exigences et leur vie nationale conformément à leur ancien particularisme. Les Roumains se trouvaient, à cet égard, en une situation moins favorable que les Saxons ou les Sicules: tandis-

⁶⁹ *Revue Hist.* p. 9.

que ceux-ci pouvaient s'appuyer sur une organisation bien développée et reconnue depuis des siècles, les Roumains venaient à peine de formuler leurs prétentions. C'est sans doute la mentalité hongroise qui a représenté les idées maîtresses de l'époque quoique, il faut l'avouer, l'admission des anciens privilèges particuliers, eût mieux servi la cause de l'entente avec les nationalités. L'erreur fondamentale de M. Iorga consiste à ne considérer jamais le revers de la médaille et à en nier l'existence même ce qui lui permet d'élever les tendances particularistes des Roumains au-dessus des intérêts et des efforts légitimes de l'Etat. C'est pourquoi il doit contester le caractère national de l'Etat hongrois, en arrachant la Transylvanie au corps du pays. Bien qu'il affirme que dans mon ouvrage „les efforts des Roumains vers la liberté sont traités sans aucune considération de droit national“,⁷⁰ je n'hésite pas à déclarer que dans les passages y relatifs j'ai fait preuve de plus d'impartialité que mon illustre adversaire.

A propos des luttes minoritaires qui succédèrent à la réconciliation de la nation avec la dynastie, M. Iorga m'accuse d'avoir affirmé que parmi toutes les nationalités les Roumains prirent l'attitude la plus agressive (traten am aggressivsten auf), et que toute leur vie intellectuelle fut mise au service d'une propagande des plus effrénées (entwickelte die zügelloseste Agitation). Il me fait savoir que pareilles expressions „ne cadrent pas avec la sérénité que doit s'imposer l'histoire“.⁷¹ Je dois remarquer que cette „sérénité“, loin d'être une simple question de style, dépend avant tout de la présentation des faits, et j'ose affirmer dès maintenant — je ne manquerai pas d'y apporter des preuves décisives — que sous ce rapport M. Iorga commet des fautes plus graves que celles qu'il m'impute. Il ne conteste pas non plus que

⁷⁰ *Ibid.* p. 9.

⁷¹ *Ibid.* p. 11.

les nationalités aient passé à l'offensive, ce qui équivaut à reconnaître leur agressivité. Il ne peut donc prendre en mauvaise part si je constate qu'à cet égard les Roumains dépassèrent de loin les autres nationalités. Quant à l'adjectif *zügellos*, je me contente de renvoyer à un autre passage de mon livre qui se réfère à la politique d'Etienne Tisza vis-à-vis de l'opposition: „comme président de la Chambre des Députés, il combattit les *zügellosen Traditionen* der Opposition“ (p. 372).

M. Iorga se trompe gravement sur le sens de mes paroles quand il me fait dire que „le régime communiste... reconnu comme ayant eu un sens national“.⁷² Pas le moins du monde! Voudrait-il relire ce que j'ai dit (p. 377), pour voir que le seul passage dont il a pu s'inspirer, se rapporte aux opérations de l'armée rouge dans la Haute Hongrie? J'y ai constaté que celle-ci devait les victoires remportées sur les Tchèques, uniquement aux éléments nationalistes bannis du sol natal, ou inquiets du sort de la patrie.

*

Comme je viens de démontrer, M. Iorga n'a pas toujours bien compris les passages incriminés de mon livre. Il ne connaît pas suffisamment l'histoire hongroise, et il fait souvent des objections qui résultent de son manque d'orientation. En même temps sa méthode critique doit beaucoup à son incapacité d'envisager l'histoire de la Hongrie sous l'angle de son évolution intérieure. Il ne la regarde qu'à travers les aspirations de la nation à laquelle il appartient, sans tenir compte du fait nullement négligeable que depuis deux cents ans, ces aspirations étaient toujours opposées aux intérêts de l'Etat dont elles cherchaient à dissoudre l'unité. Cette conception, surtout en ce qui concerne les époques plus reculées, aboutit à une vision complètement fausse de l'histoire,

⁷² *Ibid.* p. II.

évoquant les événements d'un passé lointain à la lumière de la politique de nos jours.

Déjà plus haut j'ai montré l'influence néfaste de ces préjugés sur les jugements de M. Iorga, mais j'ai encore à peine répondu à ses objections concernant les rapports hungaro-roumains, qui font voir qu'il eût préféré si j'avais écrit, dans ma *„Geschichte Ungarns"*, l'histoire des Roumains de Hongrie.

Il est mécontent de voir qu'au lieu de considérer les Roumains comme les habitants autochtones du pays, je les tiens pour de simples bergers⁷³ et que je ne signale leur présence que dans quelques districts. Comme ce sont les points essentiels de nos divergences de vue, j'y reviendrai encore pour démontrer en détail toutes les erreurs de l'argumentation de M. Iorga.⁷⁴ Dans ce chapitre je me borne à énumérer ses reproches d'une importance plus réduite.

Il m'objecte que j'aurais dû m'occuper des relations de commerce avec la Moldavie et la Valachie qui expliqueraient, selon lui, pourquoi les Saxons se virent obligés d'abandonner l'agriculture et de se vouer à l'exercice du commerce.⁷⁵ Malheureusement les cadres de cette brève synthèse ne m'ont permis de tracer l'histoire du commerce; à peine ai-je pu signaler les relations de la ligne du Danube avec l'Occident et le droit d'arrêt de Vienne. Dans ces conditions une analyse détaillée des rapports, d'ailleurs très primitifs, avec la Moldavie et la Valachie n'eût certainement pas été à sa place, d'autant moins que l'activité commerciale des Saxons remonte certainement plus haut et qu'elle est due avant tout aux relations d'affaires que les Saxons avaient établies, en suivant la route de Bude, avec les villes dalmates.

⁷³ *Ibid.* p. 3.

⁷⁴ Cf. pp. 144—153, 170—185, 272—313.

⁷⁵ *Revue Hist.* p. 3.

A propos de la formation des deux voïvodats M. Iorga me reproche de n'avoir pas signalé la victoire de la Valachie sur Louis le Grand en 1343.⁷⁶ Mais voyons ce qu'il dit lui-même sur les événements de cette année: „L'année suivante Alexandre, fils et successeur de Basarabe, parut devant le nouveau monarque (c. à. d. Louis I) qui était venu en Transylvanie pour y rétablir l'ordre et en assurer les frontières“.⁷⁷ Il n'y est question d'aucune guerre. Pour ce qui est de la victoire de 1360 que j'ai également passé sous silence, elle n'est point soulignée dans la *Geschichte des Osmanischen Reiches* où l'auteur s'est contenté de la remarque suivante: „Ce qui suit maintenant, ne pourrait être considéré comme une guerre entre Roumains et Hongrois“.⁷⁸ Cette victoire n'a vraiment aucune importance au point de vue de l'histoire hongroise et s'est pourquoi je n'en ai pas parlé.

Et voici ce qu'il m'objecte à propos de la formation de l'autre principauté roumaine: „La Moldavie rebelle est présentée comme un fief établi sur une conquête du Voévode de Transylvanie contre les Tatars“.⁷⁹ Je renvoie aux passages s'y rapportant de la *Geschichte des rumänischen Volkes* où l'on lit les remarques suivantes: „Déjà en 1324, pendant son séjour en Transylvanie, Charles Robert avait envoyé des troupes dans le pays tartare proprement dit, mais on ignore si celles-ci réussirent à se maintenir dans leurs postes avancés. C'est sans doute avec cette tentative qu'il faut mettre en relation la

⁷⁶ *Ibid.* p. 4.

⁷⁷ „Im folgenden Jahre erschien bei dem neuen Herrscher (Ludwig I.), als er nach Siebenbürgen kam um dort die Verhältnisse aufs neue zu ordnen und die Grenzen zu sichern, Alexander, der Sohn und Nachfolger des verstorbenen Basarabs.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 261.

⁷⁸ „Was nun folgt, darf man nicht als einen rumänisch-ungarischen Krieg bezeichnen.“ *Ibid.* I, p. 232.

⁷⁹ *Revue Hist.* p. 4.

demande que le roi adressa au pape en 1332 au sujet de son aumônier, Vit de Monteferrato qu'il voulait faire nommer évêque de Milcov⁸⁰. Et un peu plus loin: „Pendant ces guerres victorieuses (1352) Bogdan devint, de son chef ou par nécessité, un sujet fidèle de la couronne et un ‚kenéz‘ de Marmaros, nommé Sas — peut-être le fils de Dragos — obtint d'abord d'André, puis du roi aussi, le titre de voïvode et un domaine situé en pays transalpin, vis-à-vis du district de Bistritz (Beszterce) où depuis longtemps il y avait déjà une colonie saxonne, celle de Moldvabánya... En même temps le roi prit des mesures pour rétablir l'ancien évêché dans la région de la rivière Milcov⁸¹.

On rencontre encore d'autres objections: „l'origine roumaine du grand capitaine de croisade Jean Hunyadi est ignorée“, „le rôle des ‚districts valaques‘ de la Transylvanie occidentale n'est pas signalé“, à propos de Mathias „le nom même manque de cet Etienne le Grand, prince de Moldavie, qui fut son vainqueur⁸² et dans le passage concernant l'élection d'Etienne Báthory, „l'auteur a oublié de signaler et d'expliquer l'avène-

⁸⁰ „Karl Robert hatte erst im Jahre 1324, während seiner Anwesenheit in Siebenbürgen, Truppen ins eigentliche Tartarenland geschickt, aber es ist unbekannt, ob diese sich auch in dieser Vorpostenstellung halten konnten, und mit diesem Versuch mag die Bitte zusammenhängen die er im Jahre 1332 an den Papst richtete: er wollte seinen Hausgeistlichen Vitus de Monteferrato zum Bischof von Milkov ernannt sehen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 261.

⁸¹ „Während dieser erfolgreichen Kämpfe (1352) wurde Bogdan, freiwillig oder gezwungen ein treuer Untertan der Krone, und ein marmarosischer Knez, Sas, vielleicht Sohn des Dragos, erhielt zuerst von Andreas und später vom Könige selbst, neben dem Titel eines Waiwoden, ein Stück „transalpinisches“ Land dem Bistritzer Bezirke gegenüber, wo von altersher schon die sächsische Ansiedlung Moldvabánya, die „Stadt Moldva“, bestand... und im Gebiete des Mikovflusses wollte der König für die Wiederherstellung des alten Bischofssitzes sorgen.“ *Ibid.* I, p. 267.

⁸² *Revue Hist.* p. 4.

ment des Báthory en concurrence avec un noble d'origine roumaine, Etienne Békés⁸³.

Quoique ces détails aient une importance toute particulière pour M. Iorga qui peut bien s'enorgueillir de l'origine roumaine d'un Jean Hunyadi, il n'en serait pas moins désirable de poser quelque principe à suivre dans les problèmes de généalogie. Faut-il considérer tous les personnages roumains de l'histoire comme des Proto-roumains alors qu'on cherche à démontrer à propos de chaque Hongrois le sang étranger qui pouvait couler éventuellement dans ses veines? J'y reviendrai encore.⁸⁴ Pour le moment M. Iorga me permettra de tenir pour de bons Hongrois aussi bien le grand gouverneur que Békés, le réalisateur du pacte de Speyer (1570), qui fit par là une profession de sa foi dans l'unité de la Hongrie. Il m'était impossible de m'arrêter à ces quelques districts roumains, d'importance locale et de vie éphémère, dans un ouvrage dont les dimensions ne m'ont pas permis de m'occuper des organisations plusieurs fois séculaires des Saxons de Szepes, des Coumans et plus tard, des Haïdous. La victoire du voïvode de Moldavie sur Mathias — bien que celui-ci fût blessé dans la bataille — ne paraît pas avoir une importance si grande qui eût motivé sa mention dans un ouvrage synthétique. Il ne faut pas oublier que c'est précisément après ce conflit que le voïvode Etienne le Grand commença à s'orienter vers la Hongrie, renonçant à sa politique antérieure qui était appuyée sur ses relations avec la Pologne.⁸⁵

M. Iorga me fait encore remarquer qu'en parlant du mouvement des esprits en Hongrie „qui voulait la délivrance“, j'ai oublié de signaler qu'en Transylvanie on ne peut rien opposer à ce courant d'idées malgré

⁸³ *Ibid.* p. 5.

⁸⁴ Cf. pp. 132—139.

⁸⁵ L. Elekes: *Nagy István vajda politikája és Mátyás király* (La politique du voïvode Etienne le Grand et le roi Mathias), Budapest, 1937.

le renouveau littéraire roumain d'outre-mont.⁸⁶ L'historien roumain ne prend pas en considération qu'à cette date l'évolution intellectuelle de la Transylvanie a déjà depuis longtemps laissé derrière elle celle des voïvodats roumains, et qu'en général les courants d'idées de cette province étaient de beaucoup plus avancés que ceux des régions transcarpathiques.

Il est fort compréhensible que mon critique regarde avec une certaine méfiance les données relatives à l'immigration massive des Roumains au XVIII^e siècle.⁸⁷ Il semble ignorer qu'au début du siècle, de 1715 à 1720 on fit un recensement général, comparable à celui de Joseph II. Le premier a été interprété au point de vue statistique et édité par Ignace Acsády en un volumineux ouvrage, paru en 1896. Malheureusement dans une partie du recensement transylvain les données relatives aux nationalités ne sont pas enregistrées de sorte qu'il faut les reconstruire d'après les autres relevés statistiques de l'époque. Selon Acsády, qui a mis à contribution toutes les sources utilisables, en 1721 il y avait en Transylvanie 230.000 Roumains.⁸⁸ Quant au Banat, M. Iorga a tort de vouloir mettre en doute l'augmentation de 1700 p. c., car en 1720 les cinq comitats du Banat ne comptaient que 45.000 habitants tandis qu'en 1787 leur population s'éleva à 774.000. Quoique ces chiffres se rapportent

⁸⁶ „Alors que l'auteur parle abondamment du mouvement des esprits en Hongrie, qui veut la délivrance, qu'est-ce qu'on peut lui opposer dans ce milieu transylvain, alors que, de l'autre côté de la montagne, chez les Roumains, il y a tout un renouveau littéraire?” *Revue Hist.* p. 6.

⁸⁷ *Gesch. Ung.* pp. 261 et 265. *Revue Hist.* p. 6.

⁸⁸ Ignác Acsády, *Magyarország népessége a Pragmatica Sanctio korában* (La population de la Hongrie à l'époque de la Sanction Pragmatique), Budapest, 1896, p. 50.

au total de la population, il n'est pas douteux que la majeure partie échet aux Roumains.⁸⁹

Pour montrer dans quelle mesure le régime des Fanariotes a contribué à cette immigration massive, je vais rappeler ce que M. Iorga a écrit sur l'état des principautés à cette époque: „Les paysans, liés à leurs seigneurs soit par contrat, soit — surtout en Moldavie — sans aucun titre juridique, qui pouvaient être vendus et qui, en ce cas, étaient au même degré que les esclaves tziganes, furent déclarés libres par Constantin Maurocordate“.⁹⁰ Cependant les réformes de ce prince n'ont guère changé la condition des serfs, puisque „les bonnes intentions devaient toujours céder à l'insatiabilité des Turcs: à cette époque de décadence visible du pays ni l'Etat ni les particuliers ne connaissaient aucune autre source de revenu aussi abondante que l'exploitation de ces principautés danubiennes mi-autonomes. L'encaissement des impôts continua d'être le principal métier des voïvodes“.⁹¹ C'est lui-même qui donne des détails sur la fuite des „Roumains“ malheureux des principautés⁹² et sur les flottements de la population selon les visites des collecteurs d'impôt?⁹³ Ajoutons encore que les poussées des

⁸⁹ Alajos Kovács, *Magyarország népességének fejlődése a török uralom megszűnte óta* (L'évolution de la population de la Hongrie depuis l'expulsion des Turcs), p. 3.

⁹⁰ „So wurden die vertragmässig oder, wie besonders in Moldau, ohne jeden Rechtsgrund geknechteten Bauern, die nur noch verkauft zu werden brauchten um mit den Zigeunersklaven auf derselben Stufe zu stehen, von Konstantin Maurokordato für frei erklärt.“ Helmolt, p. 421.

⁹¹ „Alle diesen guten Absichten vereiteln die unersättlichen Türken, da bei dem sichtlichen Verfall des Reiches keine Einnahmequelle sowohl für Private als auch für den Staat ergiebiger war, als die Aussaugung dieser halbautonomen Donaufürstentümer. Immer mehr wurde die Steuereintreibung die hauptsächlichste Beschäftigung der Fürsten.“ *Ibid.* p. 421.

⁹² *Gesch. d. Rum. Volkes*, II, p. 163.

⁹³ *Ibid.* II, p. 153.

immigrants roumains causèrent de graves soucis aussi aux autorités militaires impériales.

Malgré cela M. Iorga affirme qu'„au contraire ce sont les serfs roumains de Transylvanie, qui cherchèrent un refuge en-deçà des montagnes“.⁹⁴ Pour pouvoir juger objectivement le problème, il faut tenir compte du fait qu'après l'abolition de l'autonomie de la Principauté de Transylvanie, la situation de la paysannerie s'est considérablement empirée dans cette province. Ce fut un moment critique, surtout pour les serfs hongrois. Ceux-ci, pour remédier aux maux résultant de l'augmentation des redevances seigneuriales, s'adressaient souvent aux autorités judiciaires. Les seigneurs, de leur côté, ne tardaient pas à renoncer au service de ces paysans plaideurs, et engageaient, pour les remplacer, des paysans roumains qui se contentaient de fort peu. Il en résulta une diminution catastrophique du nombre des serfs hongrois et une roumanisation rapide des villages transylvains. A l'époque du mouvement uniaste les popes cherchèrent à créer une atmosphère de mécontentement parmi les paysans roumains, et le résultat en fut une certaine tendance d'émigration qui se dirigea principalement vers le Banat et le territoire du royaume de Hongrie. La population roumaine du Banat accrut donc par ces immigrations successives de Transylvains et de Valaques, et en même temps la Transylvanie allait se roumanisant, à tel point qu'à un moment donné le gouvernement de Vienne crut nécessaire d'entamer des discussions sur le danger du recul de la paysannerie hongroise.⁹⁵

⁹⁴ Revue Hist. p. 7.

⁹⁵ Cf. Archives Nat. à Budapest, 3185/1763, Chancellerie Royale Hongroise. — Pour la situation transylvanie je renvoie à un document de 1786, conservé dans le Staatsarchiv de Vienne. Cette pièce où il est longuement question des tendances d'émigration, contient par rapport à la Transylvanie, les constatations suivantes: „Dieser Fürgang entvölkert das Fürstenthum von jener Nation, die die eigange des Landes ist. Man kann in vielen Dorfschaften, die vor 40 u. 50 Jahren durchaus mit hungarischen Unterthanen

Selon une autre objection, „l'attitude de Joseph II à l'égard des Roumains, qu'il favorisait, ne suscite aucun intérêt et cependant au point de vue national hongrois elle n'était pas du tout négligeable“.⁹⁶ Il a raison de constater que les ordres anti-magyars de Joseph II ne sont pas négligeables au point de vue de la nation hongroise, mais il n'en reste pas moins qu'outre la bienveillance dont il fit preuve par ses ordres concernant l'inactivité des forces militaires au temps de la révolte de Horia, il ne favorisa par aucune autre moyen les intérêts des Roumains. M. Iorga affirme à tort que sous l'effet de ce mouvement Joseph II rendît la liberté aux serfs: son ordre parut en 1785 et n'assura des facilités pour la paysannerie que par rapport à la corvée et au droit de migration.⁹⁷

On pourrait discuter sur la question de savoir si l'immigration des Serbes a en effet contribué au développement des idées nationales roumaines. Pour ma part j'ai l'impression que la pensée séparatiste doit beaucoup aux contacts avec les Serbes orthodoxes et surtout à la lettre de privilège qui fut donnée aux Serbes en 1790.⁹⁸

En ce qui concerne une autre assertion — „il n'est pas vrai que le degré supérieur roumain avant cette date eût été représenté par des évêques vagabonds“⁹⁹ — je dois protester énergiquement contre une telle déformation de mes paroles. Voici ce que j'ai écrit: „Comme auparavant

besetzt waren, die Probe gegenwärtig in deme finden dass nun schon die Helfte der Innwohner aus Wallachen bestehen, ja es muss der gegenwärtige Periodus die Umstände sehr verstellen wenn man die gänzliche Abkommung von den Hungarischen Unterthansstand vermeiden will.“ (Ungarn specialia, Transylvanica separata, fasc. 362.)

⁹⁶ Revue Hist. p. 7.

⁹⁷ *Ibid.* p. 7.

⁹⁸ *Gesch. Ung.* p. 291.

⁹⁹ Revue Hist. p. 7.

l'Eglise orthodoxe roumaine n'était pas organisée, les fonctions épiscopales ne furent exercées que par des prêtres jouissant d'une grande considération mais qui n'étaient pas liés à une résidence fixe".¹⁰⁰ Cette constatation s'accorde en tout à ce que M. Iorga dit du développement de l'organisation ecclésiastique de la Transylvanie. Les évêchés créés, la plupart du temps, à l'initiative des voïvodes de Moldavie, avaient la vie courte; leurs apparitions et leurs disparitions qui se succédaient à des intervalles fort irréguliers, n'impliquent pas encore l'existence d'une organisation ecclésiastique.¹⁰¹

M. Iorga me fait remarquer que l'union fut réalisée non pas par Marie-Thérèse, mais par Charles III. C'est pourtant un fait indéniable que le mouvement 'uniate' n'acquiesce de l'importance que sous Marie-Thérèse. Après l'époque, peu heureuse d'ailleurs, de Fogaras, c'est à Balázsfalva-Blaj que l'évêché uniate réussit à s'assurer une force de pénétration plus considérable. Le promoteur spirituel de ce mouvement était sans doute l'évêque Micu-Klein.¹⁰²

Je ne renonce pas à soutenir que le roumanisme d'alors était à un degré inférieur de la civilisation, qu'il avait une vie économique fondée sur les pâturages et qu'il restait assujéti à l'influence de ses papes tout à fait incultes.¹⁰³ Je constate ces faits sans vouloir blesser par là le sentiment national des Roumains de Transylvanie. Les classes cultivées qui se distinguaient des grandes masses du peuple par leur culture supérieure, et dont M. Iorga cherche à faire ressortir l'importance,¹⁰⁴ formaient à cette

¹⁰⁰ „Da die walachische griechisch-orthodoxe Kirche früher nicht organisiert war, übten unter ihnen nur einige in grösserem Ansehen stehende Geistliche, die nicht an eine ständige Residenz gebunden waren, das Amt der Bischöfe aus.“ *Gesch. Ung.* p. 291.

¹⁰¹ *Hist. des Roum. de Transylvanie*, I, p. 151, 176, 182, 193 et 194.

¹⁰² *Gesch. Ung.* p. 291.

¹⁰³ *Ibid.* p. 292.

¹⁰⁴ *Revue Hist.* p. 7.

époque une couche si mince, et avait des relations si peu intimes avec le peuple qu'elle ne pouvait pas sensiblement modifier le niveau de vie de la nation roumaine. Quant aux popes, je renvoie, une fois de plus, aux constatations analogues de M. Iorga: „Avant comme après la conduite effective de l'Eglise récemment formée resta confiée aux protopopes qui étaient des gens fanatiques et sauvages, menant une vie entachée d'immoralité à plusieurs égards (wilde, vielfach unsittlich lebende und meist fanatische Leute)“.¹⁰⁵ Ce jugement, de beaucoup plus sévère que le mien, suffira, très certainement, pour motiver mes assertions incriminées.

Pour démontrer que j'ai caractérisé le mouvement de Horia sans aucune exagération, je voudrais encore citer une phrase de M. Iorga: „Des lettres secrètes circulaient parmi les prêtres et les paysans: elles parlaient d'un retour éventuel de Sophrone, avec l'aide des Tartares, de la grande Impératrice de Russie qui aurait déjà étouffé le mouvements des Polonais, ces oppresseurs de l'orthodoxie ruthène et dont les drapeaux invincibles balayeraient aussi en Transylvanie les traces du ‚paganisme‘. Il y était encore question de la terrible révolution qui anéantirait tout d'un coup aussi bien l'union que le servage.“¹⁰⁶ Et voici comment le même auteur peint la révolte, en se servant de termes non moins sévères que les miens: „Au nom de l'empereur Joseph, le libérateur dont on a vu un diplôme falsifié dans les mains de Horia, toute la paysannerie roumaine prit les armes et pendant quinze jours (en novembre de 1784) toute la Transylvanie occidentale vit

¹⁰⁵ *Gesch. d. Rum. Volkes*, II, p. 218.

¹⁰⁶ „Es liefen geheime Briefchen unter den Priestern und Bauern um, in denen von einer Rückkehr Sofroniens mit tatarischer Hilfe die Rede war, von der grossen russischen Kaiserin, welche die Polen, die Bedränger der ruthenischen Orthodoxie, schon gezüchtigt habe und durch ihre unüberwindlichen Fahnen auch Siebenbürgen von dem „Heidentume“ reusigen werde, und von der schrecklichen Revolution, durch die beides, Union und Jobagyen-tum zugleich beseitigt werden müsse.“ *Ibid.* II, p. 218.

d'horribles scènes de massacre et de dévastation, évoquées par la Némésis vengeresse de l'histoire contre les représentants de l'ancienne injustice.¹⁰⁷ Je renonce à citer les remarques de M. Iorga sur les moyens auxquels les révoltés ont recouru. En lisant mon livre, il s'indigne d'y trouver le terme „Räuberbanden”, mais j'étais obligé de m'en servir, non pas pour appliquer cette expression humiliante aux paysans révoltés, mais pour montrer que déjà quelques années auparavant les bandes de brigands avaient causé bien des ravages dans cette région, et que plus tard c'est parmi elles que furent recrutés la plupart des rebelles.¹⁰⁸ En ce qui concerne l'extension géographique de la révolte, il est certain qu'elle n'était pas un mouvement collectif de tous les Roumains de Transylvanie, puisque même M. Iorga reconnaît que la sédition resta bornée à la Transylvanie occidentale. Que Léopold fût capable de révolter les masses paysannes pour contre-balancer par là les efforts constitutionnels de la nation hongroise, c'est également un fait bien connu.¹⁰⁹

S'il faut nommer ou non „Supplex Libellus” le mémorandum roumain de 1791 — quoique ce nom fût usité aussi bien par les milieux officiels que par les Roumains eux-mêmes — cela ne change pas considérablement

¹⁰⁷ „Im Namen Kaiser Josephs, des Befreiers, dessen gefälschte Urkunde Horia vorzeigte, griff das ganze rumänische Bauerntum zu den Vergeltung übenden Waffen, und während zweier Wochen (November 1784) sah das westliche Siebenbürgen gräuliche Mord- und Verwüstungsszenen, welche die rächende geschichtliche Nemesis über die Vertreter des alten geschichtlichen Unrechts heraufbeschwor.“ *Ibid.* II, p. 219.

¹⁰⁸ Déjà en 1781 la Chancellerie Royale Hongroise dut prendre des mesures contre les brigands qui étaient devenus trop fréquents dans les régions limitrophes avec la Transylvanie comme en témoignent les rapports faits par les comitats Krassó, Temes et Arad. Cf. Archives Nat. 5934/1781, Chancellerie Hongroise.

¹⁰⁹ Revue Hist. p. 8.

l'aspect du problème.¹¹⁰ En tout cas il est à remarquer que M. Iorga le cite également sous le même nom dans sa *Geschichte des Rumänischen Volkes*.¹¹¹ Les déposants du mémorandum étaient les évêques Bobb et Adamovics, le premier de la part des uniates, et le second de celle des orthodoxes.

Selon le critique roumain il n'est pas 'exact' que les Roumains aient salué avec allégresse „l'avènement de la nouvelle Hongrie libre“;¹¹² mais a-t-il oublié avec quel enthousiasme les réformes de mars furent reçues à Marosvásárhely, le 23 mars 1848 par Tancou, Hilaire Papiu, Dobra, Butéanou et la jeunesse roumaine, qui s'associa de bon coeur à la fête de la jeunesse hongroise?

Il est bien étonnant de voir M. Iorga qui, malgré le témoignage contraire des faits historiques, veut dénier toute sympathie des Roumains vis-à-vis des Hongrois, me reproche avec indignation de n'avoir pas signalé qu'en 1860, à propos de l'attaque projetée par les émigrés, le prince Cuza et son ministre Kogălniceanu „se montrèrent favorables... à la cause nationale magyare“.¹¹³ Cette objection est d'autant plus surprenante que le même M. Iorga a affirmé dans son *Histoire de Hongrie* que „le prince ne voulait pourtant pas mettre en danger par une telle démarche l'avenir de son pays“.¹¹⁴

M. Iorga rejette mes assertions relatives aux projets de François Ferdinand. A son avis „il ne s'agissait pas d'abandonner la Transylvanie aux Valaques pour gagner la Roumanie“.¹¹⁵ Pour se convaincre du contraire il n'a qu'à lire un passage des *Mémoires* du comte Czernin,

¹¹⁰ *Ibid.* p. 8.

¹¹¹ *Gesch. d. Rum. Volkes*, II, p. 221.

¹¹² *Revue Hist.* p. 9.

¹¹³ *Ibid.* p. 9.

¹¹⁴ „Der Fürst wollte jedoch durch einen solchen Schritt die Zukunft seines Landes nicht gefährden.“ Helmolt, p. 484.

¹¹⁵ *Revue Hist.* p. 10.

ambassadeur de la monarchie à Bucarest et ancien confident du prince héritier.¹¹⁶

„A Budapest“ dit M. Iorga à propos de l'occupation de Budapest par les Roumains en 1919 „il n'y eut pas d'autre ‚Plünderung‘ que la reprise du butin emporté de Roumaine et la confiscation des instruments d'une guerre future“.¹¹⁷ Sous ‚Plünderung‘ il ne faut pas entendre un pillage libre des appartements, car il n'y en avait pas, mais uniquement un pillage systématique des usines industrielles, qui fut ordonné par le haut commandement. Sous ce rapport on ne se restreignait guère aux usines produisant des matériaux de guerre, mais on enleva p. e. les machines de polycopie des imprimeries, bien que la plupart de ces machines compliquées devinssent inutilisables à cause du démontage fait par des non-spécialistes et du transport long et effectué en des conditions peu favorables. Je me permets de renvoyer à la statistique de Désiré Laky qui fait mieux voir ce que les Roumains emportèrent avec eux de la Hongrie.¹¹⁸

Les détails que je viens d'énumérer, résument tout ce que M. Iorga exige par rapport aux relations hungaro-roumaines. Comme mon ouvrage n'était pas un livre consacré spécialement à ces relations, il est évident que si je m'étais occupé en des proportions analogues aussi des

¹¹⁶ „Immer von dem Gedanken ausgehend, dass die Voraussetzung des Gedeihens die Schwächung des magyarischen Einflusses sei, wünschte der Erzherzog eine denkbar starke Bevorzugung der in Ungarn lebenden Nationalitäten, vor allem der Rumänen. Erst nach meiner später zu besprechenden Entsendung nach Bukarest und nach meinen einschlägigen Berichten fasste der Erzherzog den Plan, unter der Bedingung Siebenbürgen an Rumänien abzutreten, dass dieses neugeschaffene Grossrumänien sich dem Habsburger Reiche einfüge.“ Ottokar Czernin, *Im Weltkrieg*, Berlin—Wien, 1919, p. 64.

¹¹⁷ *Revue Hist.* p. II.

¹¹⁸ Dezső Laky *Csonka-Magyarország megszállásának közgazdasági kárai* (Les dommages économiques de l'occupation de la Hongrie mutilée), Budapest, 1933.

autres pays voisins et des autres nationalités de la Hongrie, il ne serait pas resté dans ma brève synthèse assez d'espace pour l'histoire des Hongrois.

*

Mes lecteurs peuvent bien voir que dans les passages relatifs à ces contacts je n'ai pas volontairement passé sous silence des moments particulièrement importants et que je ne suis pas aussi imbu de préjugés qu'on pourrait le croire en lisant la critique de M. Iorga. Mes termes incriminés sont souvent d'accord avec les assertions de M. Iorga lui-même.

J'aurai encore l'occasion de revenir sur les points essentiels de nos divergences de vue. Mais d'abord M. Iorga me permettra d'examiner son Histoire de Hongrie qu'il a publiée en allemand sous le même angle qu'il a examiné la mienne. N'est-t-il pas tombé lui-même dans les erreurs dont il m'accuse, connaît-il suffisamment l'histoire hongroise pour pouvoir lui consacrer un ouvrage de ce genre, a-t-il, à cet égard, une vue d'ensemble qui résiste à l'examen critique, a-t-il toujours évité les *erreurs voulues* et pourrait-il affirmer qu'en écrivant son ouvrage il n'était guidé par aucune *passion*?

L'HISTOIRE HONGROISE DE M. IORGA.

Les faits que j'ai exposés au chapitre précédent, suffisent pour montrer que la plupart des objections de M. Iorga résultent d'une connaissance inégale de l'histoire de Hongrie, ce qui est d'autant plus surprenant qu'on doit à l'auteur roumain aussi une petite Histoire hongroise (43 pages) qui a paru dans le tome IV de la *Weltgeschichte* de Helmolt.¹

Après les constatations que j'ai faites jusqu'ici, je me vois obligé de soumettre cette synthèse à un examen critique. Je dois avouer que c'est une tâche bien difficile puisqu'il faudrait écrire un traité dix fois plus long pour rectifier dans tous leurs détails les erreurs, les méprises et les mises-en-scènes tendancieuses. Comme je ne veux guère entreprendre un travail si infructueux, je vais me borner aux points essentiels.

Dans l'ouvrage de M. Iorga la nation hongroise ne joue qu'un rôle minime quoique, selon le titre, il ne s'agisse pas de 'Ungarn' (Hongrie), mais des 'Madjaren' (Les Hongrois). L'auteur saisit toutes les occasions pour faire valoir dans l'exposition des rapports hungaro-roumains l'idéologie du peuple auquel il appartient, pour sous-estimer l'importance des Hongrois, pour taire les moments décisifs de l'évolution ou les présenter sous un aspect défavorable. C'est dire qu'il s'efforce d'attribuer aux Roumains un rôle beaucoup plus important dans

¹ Helmolt, *Weltgeschichte*, IV, Leipzig und Wien, 1919, p. 455—487.

l'histoire de la Hongrie qu'ils n'y aient réellement joué, et qu'il regarde l'évolution de la nation hongroise à travers le prisme de ses préoccupations politiques.

*

Qu'il me soit permis de revenir pour un moment sur un passage de son compte-rendu:

„... le rôle des Hongrois au Nord de la Mer Noire — dit-il — est jugé supérieur à celui de l'Empire kazar. Il croit pouvoir découvrir une vie politique presque indépendante, un état de civilisation assez avancé, la volonté de créer une forme politique nationale. Il découvre dans la vieille Lébédie primitive et anarchique l'unité politique de la nation hongroise et son organisation monarchique; et essaie d'esquisser même le portrait de son représentant, Arpad. Dans l'Atelkouz danubien le Tzar bulgare devient un simple „prince“².

Le passage où, selon M. Iorga, j'ai surestimé le rôle des Hongrois, traite de la situation assez trouble de la plaine russe méridionale au IX^e siècle: „A peine pouvons-nous suivre l'évolution de tel ou tel peuple dans ce pêle-mêle, où il est si difficile de distinguer les peuples indépendants de ceux qui sont soumis à quelque puissance voisine. Ces peuples étaient formés, dans la plupart des cas, par des tribus qui, malgré leurs relations réciproques, restaient séparées les unes des autres par des zones désertiques d'une largeur de deux à trois journées de marche. Les limites de ce genre constituaient le trait essentiel d'une formation autonome. C'est dans ces conditions que les Hongrois vivaient au IX^e siècle entre le Don et le Dniéper, sous l'autorité de l'Empire kazar, qui s'étendait sur les rives de la Mer Noire et de la Mer Caspienne.“ A ce propos j'ai reproduit les renseignements de Gardēzī et d'Ibn Rosteh sur l'armée des Hongrois. Selon ces historiens, les Kazars, de même que les Bourtas, avaient 10.000

² Revue Historique, p. 2.

cavaliers, tandis que les Hongrois en avaient 20.000. J'ai ajouté à ces chiffres la réflexion suivante: „Etant donné les conditions primitives de l'époque, ce rapport de dépendance ne consistait probablement que dans l'obligation de s'associer, en cas de guerre, à l'armée des Kazars, obligation dans laquelle ces peuples guerriers ne voyaient aucune humiliation et dont peut-être seuls les chefs savaient. Aux yeux des masses populaires ce n'était qu'une alliance plus reserrée.“ Où ai-je surestimé l'importance des Hongrois et sousestimé celle des Kazars?

En ce qui concerne la civilisation des Hongrois, j'ai constaté qu'elle a atteint un certain degré de l'évolution (eine gewisse Entwicklungsstufe). Pour le prouver, j'ai rappelé leur excellente discipline militaire, leurs occupations — la pêche, l'élevage du bétail et l'agriculture qui était déjà assez avancée — de même que leurs relations commerciales avec les villes voisines au bord de la mer Noire.

J'ai exposé l'élection d'un prince commun des tribus suivant le récit de Constantin Porphyrogénète, qui fait voir, d'accord avec les événements qui allaient suivre, le pouvoir solidement établi du prince. Au sujet d'Árpád j'ai fait la remarque suivante: „La personnalité d'Árpád était assez forte pour s'opposer aux efforts séparatistes et pour imposer à ces tribus qui, en temps de paix, continuaient de vivre séparément, un grand but commun.“ Est-ce un portrait digne de ce prince qui réussit à forger de la fédération peu cohérente des tribus une unité puissante et qui, le lendemain d'une défaite, sut conduire son peuple dans la nouvelle patrie?

Malheureusement M. Iorga ne connaît pas les sources qui se rapportent à ces événements, ou bien, s'il les connaît, il les interprète dans l'esprit de ses idées préconçues. Il ne veut reconnaître à aucun prix ni les efforts d'indépendance, ni l'unité politique des Hongrois. J'aurai encore l'occasion de montrer que la négation de ces facteurs

primordiaux caractérise non seulement cet ouvrage mais presque toute l'activité d'historien de M. Iorga.

Pour jeter dès maintenant des lumières sur ce motif conducteur de l'auteur roumain, je me permettrai de reproduire ici le passage où M. Iorga trace le portrait de Basaraba, le premier voïvode transalpin. Je tiens à remarquer qu'on a fort peu de données positives sur ce prince, ce qui est reconnu même de mon illustre adversaire:

„Basarab (Bassaraba, Basaraba), le gardien carpathique de la porte des Alpes (der karpatische ‚Pförtner der Alpen‘) est connu par son nom, par sa famille, par une défaite sans conséquence et une victoire qui clôt sa carrière et qui, en même temps, marque un tournant décisif dans l'histoire des Roumains. Aucune lettre, aucune charte originale ne nous est parvenue; ses fidèles compagnons disparurent sans nous léguer la mémoire de leur nom. Les légendes populaires ne parlent pas de lui et son nom ne fut perpétué par la fondation d'un cloître ou d'une église.“

„Comme voïvode, il était le maître d'une province roumaine. Les siens l'appelaient certainement ‚Domn‘, et il paraît avoir pris ce titre de ‚dominus‘ au temps des derniers troubles transylvains et du grand soulèvement des Saxons, pour exprimer par là le refus de toute suzeraineté étrangère. Le territoire où il régna, portait sans doute le nom de Țara Rumânească, la Terre roumaine, puisque ses sujets connaissaient aussi les pays avoisinants, la Hongrie, la Pologne et la Turquie sous les noms de Țara Ungurească, Țara Leșească, Țara Turcească. Depuis qu'il n'avait plus de rival dans le voisinage, il se considérait comme le maître du pays roumain tout entier. Comme jadis les ‚Empereurs des Bulgares et des Grecs‘ de la rive droite du Danube avaient considéré tout le pays des Ρωμαῖοι comme leur héritage naturel, et Constantinople comme leur capitale, Basaraba paraît n'avoir reconnu ni à l'Est, ni au Sud des frontières naturelles et

immuables. Dans une certaine mesure il se sentait le représentant de toute la nation roumaine, car tous les territoires qui avaient enfin été abandonnés par leurs usurpateurs, et au moins toute la région délivrée de la domination des Tatars, devaient reconnaître sa suprématie. Dans les lettres et les actes de donation qu'il adressait à ses sujets, il ne parlait très certainement que de la 'grâce divine' qui lui avait donné les montagnes et les vallées; sous ses successeurs les formules, *Dei et regis Hungariae gratia* et, *Dei et Regiae Maiestatis gratia* ne se rencontrent que dans les documents qui pouvaient tomber dans les mains du roi ou de ses fonctionnaires, et même là seulement pendant les périodes où l'intérêt politique exigeait de respecter la vanité étrangère. Aucune de ces formules ne se trouve dans les documents slaves et aucun prince roumain n'a reconnu dans les actes adressés à ses fidèles une autre source de son pouvoir que la grâce de Dieu.³

Malgré le défaut absolu de tout témoignage écrit, l'imagination de M. Iorga a certainement ajouté davantage à ce portrait que la mienne à celui d'Árpád. Il va jusqu'à inventer les titres que ce prince, dont les légendes populaires n'ont conservé aucun souvenir, pouvait se donner dans ses lettres de donation, et il se croit autorisé à établir, en quoi ces formules différaient de celles qui seront en usage sous ses successeurs. C'est là sans doute une méthode bien originale de l'historiographie moderne!

Nous pouvons donc constater que M. Iorga se permet d'ébaucher, par la magie des mots, des reconstructions trompeuses même en défaut de données positives, et que, malgré ces hardiesses nullement justifiables, il veut contester au pauvre historien hongrois le droit de mettre à contribution les sources désintéressées et dignes de confiance de l'époque.

³ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 250—251.

Après ce coup d'oeil rapide qui peut servir d'introduction, voyons l'Histoire hongroise de la „Weltgeschichte" de Helmolt.

*

Déjà les remarques concernant la formation ethnique des Hongrois prêtent à confusion. Selon M. Iorga les Hongrois sont d'origine finnoise et non pas de race turque; ils sont des éleveurs de chevaux ce qui ne veut pas dire qu'ils soient un peuple pasteur; ils sont des Ougriens que les Turks ont subjugués; selon leur tradition nationale ils seraient les descendants des *Dentumogyer*.⁴ Comme on voit, tout cela n'est qu'une série de constatations assez confuses.

Au moment où les Hongrois apparaissent dans le voisinage des Petchénègues, ils sont soumis à l'autorité des Kazars. Selon M. Iorga ils passent quelque temps à l'Est du Prut, sous la dépendance des Kabars pendant que les Petchénègues s'établissent entre le Prut et le Séret. Ces détails semblent remonter à Constantin Porphyrogénète, mais selon l'historien byzantin, le Séret était d'abord la frontière de l'Ouest du territoire occupé par les Hongrois, puis celle de la terre des Petchénègues,⁵ ce qui veut dire qu'il n'a formé une ligne séparatrice entre les Hongrois et les Petchénègues qu'après la conquête de la Hongrie. Les Petchénègues s'étaient établis non pas à l'Ouest, mais à l'Est de la terre des Hongrois et ce fut bien du côté de l'Est qu'ils poussèrent devant eux les masses hongroises, les obligeant d'aller à la recherche d'une nouvelle patrie. Comment expliquerait M. Iorga la campagne des

⁴ „Finnischen Stammes, schwerlich Wogulen, jedenfalls keine Türken... die sich mit Pferdezucht abgaben, aber keineswegs Hirten... Schon unter kaiser Maurikios wurden die Ogor, die Ugrier, denen sie angehörten, von den Türken unterworfen... Die skythischen Dentumoger, Nachbarn der Baschkiren sollen nach einheimischer Überlieferung die Urahnen der Ungarn gewesen sein.“ Helmolt, p. 446.

⁵ *De adm. imp.* c. 38.

Hongrois contre les Bulgares, si les Petchenègues avaient occupé la région qui s'étendait entre la terre des Hongrois et le pays bulgare? La prétendue suprématie des Kabars n'est qu'une invention personnelle de l'historien roumain. Constantin n'a jamais affirmé une chose pareille; selon lui, les Kabars devinrent la tribu la plus belliqueuse de la nouvelle alliance⁶ et quoique il cite en premier lieu leur trois tribus réunies,⁷ il n'en résulte pas qu'ils eussent joué le moindre rôle dans l'exercice du pouvoir suprême. Même au moment où le chef de la première tribu refuse d'accepter la dignité princière, on l'offre non pas aux Kabars, mais à la seconde tribu, celle de *Megyer*, dont le non s'appliquera désormais au peuple tout entier.⁸

A propos de la conquête arpadienne, M. Iorga signale la présence de quelques débris petchenègues, ismaélites, kabars, coumans et jazyges.⁹ Cette assertion ne nous paraît guère admissible puisque l'immigration progressive de certains groupes de Petchenègues ne commencera que plus tard, à l'époque de l'organisation du royaume. Les Coumans et les Jazyges ne s'implanteront qu'au XIII^e siècle, mais jusqu'à cette date les anciens colons seront déjà complètement assimilés aux Hongrois. Malgré ces différences chronologiques tous ces éléments devaient être mentionnés, car leur présence paraît être une preuve en faveur de la thèse si chère à M. Iorga: la formation de l'Etat hongrois ne pouvait avoir un caractère national. Nous y reviendrons.

⁶ *Ibid.* c. 39.

⁷ *Ibid.* c. 40.

⁸ *Ibid.* c. 38.

⁹ „Durch die Aufnahme petschenegischer, „bissenischer“ und „ismaelitischer“ Elemente aus Grossbulgarien an der Wolga, der Kabaren, deren Namen nun bald verschwindet, auch der Kumanen, der „Kun“, und nicht zuletzt der Philistäer oder Jasen (Bogenshützen), war die Zahl der Krieger so gewachsen, dass sie diesen weiten Länderkomplex beherrschen konnten.“ Helmolt, p. 447.

J'ai déjà montré plus haut¹⁰ qu'il recourt à un déplacement analogue des événements chronologiquement distincts pour pouvoir présenter la fondation de la royauté hongroise comme le résultat d'une constellation fortuite et particulièrement favorable de la politique extérieure.

*

Après ces antécédents il n'est que trop naturel que M. Iorga s'occupe relativement peu des rois Pierre et Aba, des successeurs directs de Saint Etienne, dont l'époque bien mouvementée n'est qu'un grand témoignage du sentiment national.

On est plus étonné de lire les remarques qu'il fait au compte d'André I. A son avis, celui-ci fut élevé dans une atmosphère russo-byzantine et son avènement marque le début d'une nouvelle influence étrangère. M. Iorga affirme qu'à son époque les moines hongrois faisaient des prières de rite grec pour le roi et la reine — celle-ci originaire de Kiev — et il remarque plus tard aussi le pieux roi Coloman épousa une princesse russe.¹¹ Il paraît vouloir rattacher tous ces faits à l'époque censée 'byzantine' de l'Eglise de Hongrie. Il n'en est pas moins vrai qu'aucun autre monarque ne cherchait à suivre plus fidèlement les traditions de Saint Etienne¹² que cet André I en qui le savant roumain voit le représentant de l'influence byzantine, mais dont l'activité, surtout dans le domaine des affaires ecclésiastiques, ne doit rien

¹⁰ Cf. p. 19—20.

¹¹ „Andreas... in Kijew, in russisch-byzantinischer Umgebend erzogen, einem andern fremden Einfluss Geltung verschaffte. Ungarische Mönche beteten nunmehr nach griechischem Ritus für das Wohl des „von Gott beschützten Herrschers der Hungarn“ und seiner Kijewschen Gemahlin Anastasia. Später heiratete der fromme König Koloman (gest. 1114.) ebenfalls eine russische Prinzessin, Eufemia.“ Helmolt, p. 450.

¹² Cf. P. von Váczy, *Die erste Epoche des ungarischen Königtums*, Pécs, 1925.

à l'apport russo-byzantin. Le monastère qu'il fonda à Tihany, au bord du Balaton, fut confié aux Bénédictins et c'est là qu'il fut enterré.¹³ Ni son séjour en Russie, ni sa femme d'origine russe n'a changé l'orientation culturelle de ce roi. En ce qui concerne le mariage de Coloman, il fut très malheureux — M. Iorga semble ignorer ce fait, — car bientôt le roi se vit obligé de répudier sa femme Euphémie.

*

M. Iorga prétend, s'appuyant sur les dons gratuits de son imagination, qu'à l'époque de Saint Ladislas, le frère cadet du roi, Lambert „ait exercé les droits de souverain dans la région orientale habitée par des Roumains et des Petchénègues, région qui, pendant les longues luttes contre les Coumans, qui se prolongèrent jusqu'à 1091, tendait à se détacher du corps du pays.“¹⁴ Le territoire dont il s'agit ici, est en effet la région de l'Est, la tierce partie du pays qu'André I céda, au temps des attaques de Henri III à son frère, le futur Béla I, pour le décider de revenir de Pologne et se mettre à la tête de l'armée hongroise. L'exemple de ce partage a été fourni par le droit de succession polonais,¹⁵ mais on n'en peut nullement conclure à l'indépendance de la région de l'Est ou au relâchement des liens qui unissaient cette province au royaume de Hongrie. Le héros vénéré des luttes transylvaines contre les Coumans était précisément le roi Saint Ladislas, dont la figure donna naissance à un cycle de légendes épiques, inspirées de l'atmosphère de l'Eglise d'Occident. A la suite de ces

¹³ Pour la lettre de fondation de 1055 cf. Fejér, *Cod. Dipl.* I, p. 388.

¹⁴ „Lamprecht, im rumänisch-petschenegischen Osten, der sich in langwierigen Kämpfen gegen die Kumanen (bis 1091) offenkundig immer mehr vom Reiche löste, die Herrschaft ausübte.“ Helmolt, p. 451.

¹⁵ Cf. l'étude que j'ai consacrée à ce sujet, *Budapesti Szemle*, 1913.

guerres Saint Ladislas devint le patron de la Transylvanie. M. Iorga semble ignorer ces faits ce qui n'a rien d'étonnant, puisque en général il est fort peu versé dans l'hagiographie des saints hongrois. Il n'hésite pas à considérer Saint-Coloman comme le patron de la Hongrie,¹⁶ quoique nous n'ayons aucune trace de son culte dans notre pays.

Néanmoins les Petchenègues devaient reparaître ici, comme auparavant à l'époque de Saint Etienne, en compagnie des Roumains, car au début du XIII^e siècle, selon le témoignage des plus anciennes sources écrites y relatives, ces peuples vivaient ensemble dans les montagnes du Sud, sur le territoire du futur comitat Fogaras, dans la fameuse *'silva Blaccorum et Bissenorum'*. Rien n'est donc plus faux que d'admettre des efforts séparatistes chez les Petchenègues transylvains de cette époque. Cette province ne tendait guère à se détacher du reste du pays, et au XIII^e siècle, quand l'administration royale patrimoniale cède sa place à l'autonomie nobiliaire, cette transformation reste presque sans conséquence en Transylvanie où le voïvode ne cesse pas d'être un dignitaire royal, et où l'autonomie départementale n'est introduite que dans les sept comitats royaux et même là avec des restrictions. Il en résulte que cette province reste plus étroitement liée à la personne du roi que les autres régions du pays.¹⁷ Pour conclure, nous pouvons donc établir que ni cette légende mal placée d'une autonomie roumano-petchenègue, ni les conclusions que l'auteur s'évertue à en tirer, n'aboutissent à des résultats admissibles.

*

Les tendances qui se sont révélées dans ce passage, se font encore mieux voir par les deux assertions que

¹⁶ Helmolt, p. 378.

¹⁷ K. Tagányi, *Megyei önkormányzatunk keletkezése* (La formation de l'autonomie départementale), Budapest, 1899, p. 18.

l'auteur développe sur les pages suivantes. Selon la première c'est aux successeurs de Saint Ladislas qu'incomba la tâche „de peupler ce pays, qui de l'ancienne principauté fondée uniquement sur les guerres et les randonnées de pillage avait évolué, avec la consécration de l'Eglise, vers un Etat constitutionnel bien consolidé, avec des émigrés laborieux et disciplinés venus des pays d'Occident“. „Ce furent eux“ — déclare M. Iorga — „qui fondèrent à côté des *grads* des Slaves et les châteaux des Allemands les villes proprement dites.“¹⁸ L'autre remarque se rapporte de nouveau au rôle de bastion de la Hongrie. „Pendant assez longtemps la Hongrie resta le rempart de l'Occident contre les Slaves et l'Orient byzantin.“¹⁹

Il n'est pas sans intérêt de comparer cette assertion à celle que M. Iorga a émise à propos de mon livre: „La nécessité de défendre la civilisation occidentale — contre qui? Contre Byzance elle-même et sa civilisation magnifique!“²⁰ A vrai dire je devrais être reconnaissant du passage y relatif de l'Histoire universelle de Helmolt s'il ne renfermait un malentendu nullement négligeable. On n'a jamais affirmé, en aucun ouvrage hongrois, que cette défense eût été nécessaire contre les Slaves et la culture byzantine. A la fin de mon ouvrage il y a une phrase que M. Iorga semble avoir interprété en ce sens. Cependant elle ne se rapporte qu'aux dangers du présent: il s'agit sous ce rapport non seulement du bolchévisme,

¹⁸ „... fiel ihnen die Aufgabe zu, das Reich, das sich aus einem für Krieg und Raub organisirten Herzogtum, wenn auch mit christlicher Salbung, zu einem friedlichen Rechtsstaate entwickelt hatte, ... mit arbeitsamen, willigen, disziplinierten Auswanderern aus dem Westen zu bevölkern: sie waren es, die neben den slavischen Grads und den deutschen Burgen eigentliche Städte gründeten.“ Helmolt, p. 452.

¹⁹ „Längere Zeit war Ungarn das Bollwerk des Westens gegen den slavischen und byzantinischen Osten gewesen.“ Helmolt, p. 453.

²⁰ Revue Historique, p. 1.

mais aussi du panslavisme, cette nouvelle pensée impérialiste, et de l'esprit rigide de l'Eglise d'Orient.²¹ Leur progrès vers l'Ouest ne pourrait être indifférent pour les grands peuples occidentaux. Néanmoins je tiens à souligner le fait que la Hongrie n'a eu des conflits durables et profonds ni avec les Etats slaves, ni avec Byzance. Le rayonnement de Byzance, abstraction faite des tentatives de l'empereur Manuel, ne pénétra pas en Hongrie où le nombre des Orthodoxes, quoique accru par les réfugiés des provinces soumises aux Turcs, n'était jamais très considérable (avant la Grande Guerre—en 1910—il ne constituait que 12·8 p. c. de la population totale du pays). En ce qui concerne nos rapports avec les Etats slaves, ils étaient au fond assez amicaux, malgré des conflits d'intérêt temporaires. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, rien n'a troublé notre bonne entente avec la Croatie. Jusqu'à l'époque de la domination turque nous avions des relations très serrées avec la Serbie. Quant à la Pologne, elle était attachée à la Hongrie, dès le milieu du XIe siècle, par les liens d'une amitié vraiment sincère qui se révélait même alors quand les sentiments n'étaient pas dirigés par les intentions du gouvernement. La Bohême était souvent l'alliée de la Hongrie, et quand les armées hongroises allèrent se combattre en Russie, elles ne servirent pas la cause de nos efforts d'expansion mais elles portèrent secours à l'un des partis dans les querelles entre les prétendants au trône. Quand le protégé d'Etienne II meurt en 1123, au cours des luttes pour la possession de la principauté de Vladimir, les seigneurs hongrois, voyant de l'inutilité de leurs efforts, obligent le roi, cet homme de passion, de retirer aussitôt ses troupes. Sans compter les tendances impérialistes d'Otto-car II, roi de Bohême et le mouvement révolutionnaire des Hussites, aucune attaque ne menaça la Hongrie du côté des Slaves, jusqu'à la cristallisation de la nouvelle

²¹ *Gesch. Ungarns*, p. 379.

idéologie nationaliste. Dire que la mission de la défense de l'Occident devait opposer la Hongrie aux Slaves et à l'Empire byzantin, est une interprétation profondément erronée des faits historiques.

M. Iorga devrait bien savoir de quoi il s'agit. Selon la vieille formule de Michelet, la Hongrie a défendu l'Occident contre le progrès victorieux du Croissant. L'historien français a su mieux apprécier les souffrances que la Hongrie devait endurer à l'époque de la domination turque, où elle a servi presque continuellement de champs de bataille aux belligérants, même pendant les périodes de „paix“ qui quoique assurées par des traités ne furent que très peu respectées.

Ce qui a tout particulièrement déplu à M. Iorga dans l'Introduction de mon ouvrage, c'était l'analyse des conditions géographiques de la Hongrie historique. J'ai cru devoir insister sur le fait que déjà à l'époque romaine la défense de la région du Bas-Danube et celle du coude du Danube posaient à l'Empire les plus graves problèmes stratégiques. L'angle limité par le coude de ce fleuve demandait à être protégé contre les peuples des migrations par l'immense cirque des Carpathes. Ce but ne fut atteint qu'au moment où un peuple militairement organisé et capable d'une fixation paisible vint développer son unité politique dans le bassin du Danube et chercha à occuper tout le territoire situé au-deçà des montagnes. C'est ainsi qu'il put résister à ces Petchenégues qu'il n'avait osé attaquer auparavant, pas même avec l'aide de Byzance, et à tous les autres nomades, au XI^e siècle aux Ouzes, et au XIII^e, aux Coumans et aux Tatars.

Seuls les Mongols réussirent à briser cette résistance, mais eux aussi devaient concentrer toutes leurs forces pour triompher de la Hongrie qui, malgré sa défaite, mit obstacle à leur avancement. Mes lecteurs comprendront fort bien, pourquoi M. Iorga m'accuse de m'être trop longuement occupé de l'invasion mongole. A propos de ces luttes d'importance décisive j'ai cherché à souli-

gner le fait que la Hongrie avait à se combattre contre une organisation militaire qui n'avait pas sa pareille dans l'Europe d'alors, et que les Mongols qui disposaient d'un excellent service d'information, étaient bien conscients de l'importance réelle de cette bataille. Ils savaient que cette victoire qu'il fallait forcer à tout prix, leur ouvrirait la voie vers le coeur de l'Europe. C'est pourquoi, après la bataille de Liegnitz, ils concentrèrent en Hongrie aussi leurs armées septentrionales (v. pp. 65—71).

Tout ce que je dis de ces luttes, prouve nettement qu'en parlant de la défense de l'Occident, je pense toujours la série des invasions barbares, des Petchenègues aux Turcs Osmanlis. Je crois que les faits que je viens d'exposer, suffiront pour convaincre mes lecteurs que l'assertion de M. Iorga, suivant laquelle la Hongrie aurait servi de rempart contre Byzance et les Slaves — à cette époque, ceux-ci n'étaient plus en mouvement — s'avère absolument insoutenable à la lumière des recherches objectives.

*

Selon une autre affirmation qui est encore plus tendancieuse, les successeurs de Saint-Ladislav auraient dû peupler la Hongrie avec des immigrés laborieux et bien disciplinés. C'est précisément sous Saint-Ladislav que le paganisme a perdu ses derniers points d'appui et que le pays est devenu, comme M. Iorga le reconnaît également, un Etat constitutionnel consolidé. Cette évolution eût été impossible sans la volonté du travail, et quant à la discipline, elle ne manquait certainement pas aux Hongrois non plus. La colonisation massive des immigrés occidentaux ne commencera que d'un demi-siècle plus tard, et quoique les éléments urbains de la Hongrie soient d'origine allemande — il en est de même en Bohême, en Silésie, en Pologne et dans les villes baltiques — leurs établissements prirent naissance non pas sous l'influence des *grads* des Slaves et des *burgs* des Allemands, mais sous celle des grandes propriétés et des domaines seigneuriaux. Quel effort puéril de ne voir dans ce moment de l'évolu-

tion — comme en tant d'autres — que la contribution des facteurs étrangers, sans considérer l'effet décisif des masses hongroises qui, déjà adaptées à la vie agricole, étaient capables de diriger le développement intérieur de leur pays.

Quand, après l'insuccès des tendances impérialistes de Manuel Comnène et l'apaisement des querelles des prétendants au trône, la Hongrie redevient sous Béla III une puissance européenne, M. Iorga n'attribue ce regain de forces qu'à un moment favorable de la politique extérieure, à la faiblesse de Byzance et aux luttes du pape et de l'empereur.²² Il préfère passer sous silence qu'au cours de ces querelles, la tentative de Boris, quoique soutenue par quatre puissances étrangères, dut échouer sans pouvoir ébranler l'ordre intérieur du pays; que Manuel qui par ses intrigues chercha à opposer à Géza II ses propres frères, et au fils de Géza, l'enfant-roi Etienne III, les oncles de celui-ci, dut subir le même insuccès; que Lucas, l'archevêque d'Esztergom (Gran), refusa de couronner les rois rivaux et qu'après la mort précoce d'Etienne III, il gardait pendant quelque temps la même attitude vis-à-vis de Béla qui avait obtenu la couronne royale avec l'aide de Manuel... Oui, M. Iorga doit taire tous ces événements parce qu'ils font témoignage des grandes forces nationales qui, malgré les facteurs extérieurs les plus défavorables, réussirent à mettre obstacle à l'effet désastreux des tendances destructrices.

*

Pour montrer dans quelle mesure M. Iorga connaît l'histoire de Hongrie, je dois examiner ici deux assertions qui se rapportent aux événements du XII^e siècle.

²² (Bela III.) „konnte bei der Schwäche des Byzantinischen Reiches, bei den fortwährenden Kämpfen zwischen Papst und Kaiser im Westen wieder an ein grosses östliches Kaisertum der Ungarn denken“. Helmolt, p. 457.

Selon l'historien roumain, Álmos, le frère du roi Coloman aurait tramé des intrigues contre son frère à la cour byzantine, et aurait attendu à Constance le moment favorable pour pénétrer en Hongrie. La vérité historique est tout autre: depuis l'avènement de Coloman (1095),²³ Álmos essaya à plusieurs reprises d'accaparer le pouvoir royal et dans ses tentatives il fut soutenu par des puissances étrangères ce qui ne l'empêcha pas de se réconcilier avec le roi et de garder jusqu'à 1108 aussi son duché. Ce n'est que plus tard qu'il fut interné au monastère de Dömös, où pendant que le roi était malade, lui, son fils et ses fidèles furent aveuglés. C'est alors qu'il se réfugia à Byzance. Aveugle impuissant, il n'était plus capable d'y tramer les intrigues que M. Iorga veut lui imputer.

Rien ne caractérise mieux la méthode de travail de l'historien roumain que le passage qu'il consacre à Boris, qui aspira au trône de la Hongrie, bien que Coloman ne le reconnût pas pour son fils. On y lit d'abord que, lors de l'attaque de 1132, ce prince a été aidé par l'armée polonaise de Boléslas III. Quelques lignes plus bas on apprend qu'en 1146, grâce à un assaut inattendu de ses mercenaires allemands, Boris occupa le château de Pozsony. L'auteur oublie de remarquer que quelques mois plus tard ses troupes se virent obligées de s'en retirer. La campagne vindicative au cours de laquelle, six mois après la prise de Pozsony, l'armée hongroise remporta une victoire brillante sur Boris dans la région frontrière, au Feierfeld (selon M. Iorga, au Loerfeld), est présentée comme si elle eût été dirigée contre les fidèles de Bjeloš, un autre prétendant.²⁴ Ceci est

²³ „Dieser Almosch, der auf den ungarischen Thron Anspruch erhob, lebte am Hofe zu Byzanz und liess kein Mittel unversucht, um seinen Halbbruder Koloman zu beseitigen und sich an seine Stelle zu setzen. Er hatte seinen Sitz in Konstantia, dem jetzigen Küstendil, und wartete dort auf die Gelegenheit zum Einfall.“ Helmolt, p. 454.

²⁴ Helmolt, p. 454.

d'autant plus surprenant que le Serbe Bjeloš (en hongrois Belus), l'oncle maternel de Géza II n'était rien moins qu'un ennemi. C'était, au contraire, un des chefs victorieux de l'armée hongroise, dont le nom a été cité, juste à propos de ces événements, à la page précédente. Quand un peu plus loin — mais toujours à la même page — nous lisons de la mort de Boris — qui réapparaît enfin sous son vrai nom, — le passage y relatif donne lieu à l'auteur à la remarque suivante: „Nicht zu verwechseln mit *Borisch* (!), dem *böhmischen* (!) Ban, der auf ungarischer Seite kämpfte“.

Dans ce passage nous avons à faire à une telle confusion des données historiques, qu'il n'est pas étonnant de voir que l'auteur même n'a plus réussi à s'y reconnaître.

*

Comme nous venons de voir, M. Iorga cherche à constater aux Hongrois toute capacité d'organisation intérieure, mais les constatations qu'il fait à cet égard, contrastent singulièrement avec l'effort de leur imputer une politique de conquête et d'oppression. L'histoire des événements qui ont succédé à la mort de Béla III, est exposée sous le titre suivant: „Die Eindämmung ungarischer Ausdehnungsgelüste“ (L'endiguement des velléités d'expansion des Hongrois). En parlant de Béla III, il n'hésite pas à attribuer au roi de Hongrie le projet d'un grand Empire hongrois oriental,²⁵ mais c'est là une assertion profondément erronée et dénuée de tout fondement. Même en admettant que la politique des Angevins visait à étendre et à affermir le pouvoir de leur dynastie, on ne pourrait pas imputer des aspirations analogues aux rois arpaadiens. Après avoir achevé l'organisation intérieure de la Hongrie, ils s'efforcèrent par tous les moyens de garantir la sécurité des frontières du pays. La tentative de Manuel leur fit voir qu'ils devaient tâcher de mettre obstacle aux dangers menaçants, notamment à l'expansion byzan-

²⁵ Cf. la note 22, p. 63.

tine, même au-delà des frontières du pays. C'est pourquoi ils cherchèrent à créer au Sud et à l'Est, dans les pays avoisinants, une atmosphère favorable à leur politique et à l'affermissement de l'influence hongroise. Quoique ces pays et ces principautés fussent attachées à la Hongrie par des liens féodaux, toute politique impérialiste resta étrangère aux Hongrois. L'idée de la conquête n'était plus propre à animer les foules. J'ai déjà rappelé le cas d'Etienne II qui, après la mort de son protégé, fut obligé de se retirer de Vladimir pour satisfaire à la demande des seigneurs hongrois. Plus tard la noblesse hongroise s'assura le droit de ne pas devoir suivre le roi, en cas de guerre, au-delà des frontières du pays. Dans ces conditions ce n'est qu'une interprétation trop arbitraire des faits qui a amené M. Iorga à parler des projets d'un Empire oriental.

Après la mort de Manuel, Béla III ne reprit de Byzance que le territoire que celle-ci, à titre de cadeau de fiançailles, avait détaché de la Hongrie en 1163, lors des fiançailles de Béla III avec la fille de Manuel. M. Iorga le sait fort bien, puisque déjà auparavant il a signalé les luttes pour la possession de la Dalmatie et du Sirmium.²⁶ Quand il s'agit de la récupération de ces territoires, il se contente de dire que Béla III, sous couleur de défendre les intérêts du fils de Manuel, s'assura un riche butin de l'héritage du grand empereur.²⁷ L'historien roumain n'ignore certainement pas que Byzance avait été infidèle au pacte conclu au sujet de Béla, et que Manuel,

²⁶ „Als Ungarn sich weigerte, Dalmatien als Apanage für Béla herzugeben, wurde Stefan IV. abermals als Gegenkönig aufgestellt, und der Kaiser selbst erschien wiederum auf dem Kriegsschauplatz... Als Stefan IV. starb und Semlin wieder in ungarischen Besitz überging, liess Manuel nicht nur die Donaustädte und auch Syrmien auf das Ungarn nunmehr freiwillig verzichtete, 1164 befestigen, sondern er besetzte auch ganz Dalmatien.“ Helmolt, p. 454.

²⁷ „Béla III... sich, was ihm aus der Erbschaft des grossen dahingegangenen Kaisers gefiel, aneignete...“ Helmolt, p. 457.

malgré ses promesses, n'avait pas marié sa fille au prince hongrois. Le récit de M. Iorga pourrait suggérer l'idée que la couple fût séparé après la conclusion du mariage, ce qui serait commettre une erreur de plus.²⁸

Le chapitre consacré à la „Eindämmung ungarischer Ausdehnungsgelüste“ traite aussi bien du relâchement que du resserrement des liens féodaux. Il s'agit partout de la suzeraineté du roi de Hongrie: la seule exception est constituée par la royauté de Halics qui est donnée par Béla III à son fils André, et plus tard par André II d'abord à son fils de Coloman, puis à son fils cadet André. M. Iorga se borne à mentionner le règne très bref du prince André. Le titre de ce chapitre qui n'est pas d'ailleurs une invention heureuse, est suggéré, à coup sûr, par les préoccupations nationalistes de M. Iorga. D'une part il fait ressortir une de ses idées favorites, l'importance du prétendu Empire bulgare-roumain des Asénides, en rappelant que cet Empire demanda à la Hongrie cinq évêchés près de la Morava, c'est-à-dire la suprématie sur la Serbie,²⁹ d'autre part il ne cesse de répéter que la volonté de conquête des Hongrois se dirigeait surtout vers la Transylvanie et la Coumanie qui avait à devenir le voïvodat de Valachie.³⁰

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que dans son ouvrage consacré à l'histoire des Roumains de Transylvanie, M. Iorga a émis une opinion sensiblement différente sur l'expansion hongroise: „L'extension politique du côté de la Serbie, de la Bulgarie, de la Coumanie, sans

²⁸ „Bela-Alexios wurde von der Tochter Manuels geschieden.“ Helmolt, p. 455.

²⁹ „In... dem um dieselbe Zeit (1200) entstehenden orthodoxen Kaiserreiche der Wlachen, dessen Zar Johann von Ungarn die „fünf Bistümer an der Morawa“, d. h. die Oberheitsrechte über Serbien verlangte, ...“ Helmolt, p. 457.

³⁰ „Gegen Siebenbürgen und das benachbarte von Rumänen bewohnte Kumanien richtete sich unter diesen Umständen die Eroberungslust Ungarns.“ Helmolt, p. 458.

parler de la Croatie conquise par le roi Coloman, n'avait pas contribué à transformer cette royauté locale et nationale dans un Etat ayant des ambitions impériales, seule la croisade entreprise par le roi André, qui se considérait comme l'héritier des empereurs latins de Constantinople a un caractère qui tranche sur la physionomie habituelle du royaume sous les rois de l'ancienne race³¹. L'excellent historien semble avoir oublié cette opinion de jadis, et au moment de la formation de la Société des Nations, il a cru nécessaire de faire remonter les tendances impérialistes de la Hongrie aux XII^e et XIII^e siècles.

*

Mais voici un autre détail qui fait témoignage du même esprit que les passages relatifs à la conquête de la Transylvanie par Saint Etienne et à l'autonomie de la région roumano-petchenègue au temps de Saint Ladislas. Cette fois nous apprenons que l'historien roumain a dû considérer la région de l'Est, habitée, selon lui, par les Roumains et des Petchenègues, comme un pays indépendant, afin de faire croire aux spécialistes peu versés dans ces questions de détail que les mesures prises au XIII^e siècle pour une défense plus efficace des frontières n'étaient qu'autant de manifestations de la volonté de conquête des Hongrois. Cette tendance se serait dirigée non seulement vers la Coumanie, c'est-à-dire le territoire situé au-delà des frontières du pays, mais aussi vers la Transylvanie dont le nom est cité en premier lieu (*gegen Siebenbürgen und das benachbarte . . . Kumanien*). Etant donné que dans le chapitre précédent M. Iorga lui-même a signalé la colonisation des Saxons en Transylvanie sous Géza II (1141—61) et l'existence d'un évêque dans cette province, il est bien difficile de parler à ce temps-là d'une „Eroberungslust“ de la Hongrie „gegen Siebenbürgen“ qui, déjà depuis longtemps, était dans sa possession.

³¹ *Historie des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, Bucarest, 1915, I, 89.

Quant à la 'conquête' de la Coumanie, c'était une 'Eroberungslust' assez singulière dont les pionniers furent des Dominicains désireux de convertir les habitants, et d'y organiser l'Eglise catholique. Ces braves moines cherchèrent à créer dans ce pays une civilisation chrétienne dont la cristallisation était un intérêt primordial de la politique extérieure de la Hongrie. Remarquons que la Coumanie d'alors dont le caractère couman était encore très prononcé, ne pourrait être qualifié de pays roumain. Ce n'est que plus tard que la couche dominante des Coumans devra subir un processus de roumanisation.

*

Si jusqu'ici nous avons établi que M. Iorga se laisse souvent guidé par ses sentiments, nous aurons à résoudre un problème plus grave à propos du chapitre suivant où il est bien difficile de dire ce qu'il faut attribuer aux prédispositions sentimentales de l'auteur et ce qui est dû, tout simplement, à son manque d'orientation.

Le règne d'André II (1205—1235) est une des périodes les plus importantes de l'histoire hongroise. C'est alors que les institutions de la royauté patrimoniale cèdent leur place aux institutions autonomes de la noblesse récemment formée, que le pays adopte l'économie monétaire et qu'il ouvre ses portes au féodalisme occidental. Cette transformation est marquée par une forte secousse de toutes les couches de la société et par la formation du pouvoir des Ordres. Malheureusement le chapitre consacré au règne d'André II ne nous apprend rien de ces événements d'une importance décisive.

Même l'exposition des faits extérieurs n'est pas exempte d'erreurs. M. Iorga aime s'occuper des relations familiales des souverains, mais dans les remarques de ce genre il accumule fautes sur fautes. La première femme d'André II, Gertrude d'Andechs est mentionnée sous le nom de Berthe.³² En parlant de l'assassinat de Gertrude, il fait

³² „Berta von Meran.“ Helmolt, p. 458.

remonter à une date antérieure les aspirations du roi au trône de l'Empire latin, quoique l'idée de ces aspirations ne surgira que plus tard, en 1216.³³ Pendant la croisade de 1217, le roi confia le gouvernement du pays non pas à Berchtold, le frère de Gertrude, mais à Jean, l'archevêque d'Esztergom et au prince Béla qui avait déjà été couronné comme 'jeune roi'. Dans la suite d'André qui s'était embarquée avec lui pour la Terre Sainte, nous ne voyons ni Léopold, le prince autrichien, ni les favoris allemands du roi. C'est bien auparavant que Léopold était parti par voie de terre, avec des seigneurs et des prélats allemands, tandis que le roi, embarqué sur la côte dalmate, gagna par mer la Palestine. C'est là qu'on a réussi à assurer une collaboration assez peu efficace des diverses armées y attroupées. Léopold et les croisés allemands ne faisaient certainement pas partie de l'armée du roi de Hongrie, quoique M. Iorga cherche à prouver le contraire. Cette tentative est aussi peu motivée que la tâche de vouloir exclure l'expédition d'André II de l'histoire hongroise proprement dite.³⁴

Cet exposé fort embrouillé qui fait place à beaucoup de détails d'une importance secondaire, ne révèle parmi les motifs qui ont déterminé l'édition de la Bulle d'Or, que les faits purement extérieurs: la folle dépense d'André II et ses embarras pécuniaires, le mécontente-

³³ „Nachten die Königin infolge eines Anschlages der Missvergnügten ermordet worden war, hoffte Andreas, endlich sich die von ihm sehnlichst erwünschte Kaiserkrone in Konstantinopel aufs Haupt setzen zu können. Obwohl er 1216 zum Nachfolger des letzten Kaisers, der ein Oheim seiner Frau gewesen war, erwählt wurde, kam ihm sein Schwiegervater Pierre von Courtenay zuvor, ohne jedoch die Hauptstadt erreichen zu können.“ Helmolt, p. 458.

³⁴ „Bertas Bruder, nunmehr Patriarch von Aquileja, blieb als Regent zurück, und Leopold von Österreich und die deutschen Günstlinge begleiteten ihn auf dem unglücklichen Zug, der nicht in die ungarische Geschichte gehört.“ Helmolt, p. 458.

ment de Béla et des seigneurs.³⁵ A propos de ces derniers M. Iorga affirme qu'ils s'étaient assuré un pouvoir pareil à celui des feudataires des rois d'Occident et qu'ils exigeaient maintenant d'avoir par droit de succession les domaines qui leur avaient été donnés. L'historien roumain semble ignorer qu'ils agissait en réalité du mouvement d'une classe sociale, celle des petits propriétaires *'servientes'* qui cherchaient à défendre leur ancienne liberté malgré l'affermissement du pouvoir des grands propriétaires qui, s'appuyant sur les donations généreuses d'André II, voulaient soumettre les petits propriétaires au régime féodal.

L'interprétation de la Bulle d'Or³⁶ est contraire aux intentions qui en inspirèrent l'édition. M. Iorga n'en cite que l'article 11 (*si hospites, videlicet boni homines, ad regnum venerint, sine consilio regni ad dignitates non promoveantur*) qu'il essaie de reproduire en une traduction tendancieuse: „Gäste (Fremde), und zwar auch jene, die ehrliche Leute sind und sich in diesem Reiche niederlassen, dürfen ohne Zustimmung des Reichstags nicht mehr zu irgendeiner Würde erhoben werden“. Il est curieux de remarquer que l'éditeur a annexé à cette page le facsimilé de la confirmation de 1351 de la Bulle d'Or, en y ajoutant aussi la copie du texte latin et sa traduction allemande. Voici cette seconde traduction: „Eingewanderte Fremde sollen nicht ohne den Rat des Reiches zu Würden befördert werden“. Quiconque examine sans parti pris ces deux interprétations, découvre aussitôt qu'il y a entre elles un désaccord manifeste. Malheureusement le traducteur allemand ne s'est donné la peine

³⁵ „Schliesslich erhoben sich unter der Führung seines Sohnes Bela die Magnaten gegen ihm, die im Laufe der Zeit eine ähnliche Stellung erlangt hatten, wie die Kronvasallen im Westen Europas, die erbliche Ansprüche auf die ihnen verliehenen Besitzungen erhoben.“ Helmolt, p. 458.

³⁶ Fejér, *Cod. Dipl.* III, I, p. 374; Endlicher, *Monumenta Arpadiana*, p. 412; *Mon. Eccl. Strigoniensis*, I. p. 232.

de rendre exactement l'expression „videlicet boni homines“, dans l'interprétation de laquelle M. Iorga a donné libre cours à son imagination. Il détourne le sens de „videlicet“ et il traduit la phrase comme si on avait dans le texte latin non pas „videlicet boni homines“ mais „etiamsi boni homines essent“. Selon la Bulle d'Or les étrangers ne doivent plus être élevés à une dignité sans le consentement du Conseil d'Etat, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne puissent plus attendre du Conseil cette approbation. Si peu importante que puisse sembler cette divergence de l'interprétation, elle n'est nullement négligeable, puisque c'est précisément cet article mal interprété qui paraît autoriser M. Iorga à considérer le mouvement des „servientes“ comme une „siegreiche Bewegung gegen die Fremden“.

Il n'est pas douteux que la conspiration qui, neuf ans plus tôt, avait abouti au meurtre de la reine Gertrude, était dirigée contre les étrangers, spécialement contre les parents et les favoris de la reine même, qui tâchèrent d'accaparer dignités, revenus, propriétés, mais qu'elle n'avait pas trait à la population urbaine ou à d'autres colons étrangers qui ne cessaient de jouir, selon leurs coutumes, d'une certaine autonomie. Ce mouvement s'opposa victorieusement à l'influence néfaste de ce petit nombre de nouveaux-venus qu'il réussit à expulser du pays. L'article 11 de la Bulle d'or reflète le souvenir de ce mécontentement, mais il n'a qu'une importance secondaire dans ce décret royal dont le but n'était pas d'étendre les droits de la classe puissante des grands propriétaires, mais de fixer les droits des petits propriétaires. Déjà auparavant on avait assuré des exemptions à certains possesseurs de „latifundia“ et c'est de la même manière qu'on organisa maintenant, par l'anoblissement des „servientes“, la noblesse hongroise, y admettant tout propriétaire terrien indépendant. On a empêché par là que les grands propriétaires jouissent d'une condition particulièrement privilégiée et différente de celle des petits

propriétaires. M. Iorga a grandement tort d'affirmer que la Bulle d'Or ait préparé la voie au despotisme de l'oligarchie, à l'anarchie effrénée, à l'éparpillement de la fortune royale et au relâchement de la défense du pays.³⁷ L'excellent auteur confond constamment les causes avec les conséquences. Le gaspillage et la faiblesse personnelle du roi, et surtout ses donations peu raisonnables entraînèrent la diminution catastrophique des biens royaux à tel point que même le pape Honorée III dut intervenir pour décider André II à retirer ses dons. L'éparpillement des domaines royaux eut pour conséquence la désagrégation de l'ancienne organisation militaire, et l'acroissement démesuré du pouvoir de l'oligarchie aboutit à des phénomènes anarchiques. Pour mieux résister à ces dangers toujours plus menaçants, les 'servientes' se virent obligés de concentrer leurs forces pour la défense de leurs intérêts, et c'est alors qu'ils extorquèrent au roi la Bulle d'Or, la charte des privilèges de la noblesse hongroise.

*

Pour démontrer à tout prix la xénophobie des Hongrois au XIII^e siècle, M. Iorga cherche à établir des rapports entre cet article détaché du texte de la Bulle d'Or et un événement de tout autre nature. En 1211 André II donna à l'Ordre Teutonique le Burzenland Barcaság (terram Borza) qui s'étend au Nord de Brassó, au Sud-Est de la Transylvanie. Onze ans après, le même jour 7 mai 1222 où il édicte la Bulle d'Or, il renouvelle cet acte de donation.³⁸ Ces privilèges ont assuré à l'Ordre une condition particulièrement favorable, mais

³⁷ „... dies war ... der wichtigste Satz in dieser Goldenen Bulle, die der Willkür der herrschenden Klasse und schrankloser Anarchie, der Verringerung des königlichen Schatzes und der Wehrlosigkeit des Reiches Tore öffnete.“ Helmolt, p. 459.

³⁸ Zimmermann—Werner, *Urkundenbuch zur Gesch. der deutschen in Siebenbürgen*, I, p. 11.

³⁹ *Ibid.* I, p. 18.

l'acte de donation a fait nettement voir qu'en revanche, les chevaliers, ayant à devenir un vrai bastion du royaume contre les attaques des païens, devaient être prêts à exposer leur vie au danger quotidien de la mort.⁴⁰ Cependant les Chevaliers Teutons, confirmés à leur poste par le Pape et placés sous la protection particulière du Saint-Siège, ne tardèrent pas à faire voir leurs tendances séparatistes immédiatement après 1222 — plus tard ils agirent de même en Pologne — et comme ils abusaient de leur force, le roi fut contraint de les chasser à main armée du territoire de la Hongrie.

La présentation des faits telle que nous la trouvons chez M. Iorga, est propre à suggérer l'idée que tout cela ne fut qu'une conséquence immédiate de la xénophobie préconisée par la Bulle d'Or. L'auteur cherche à y ramener une série d'événements: c'est pourquoi on a mis obstacle à l'expansion de l'Ordre Teutonique du côté de la Coumanie, à leur établissement définitif dans le Burzenland (Barcaság) et c'est pour les mêmes motifs qu'on les a obligés, *manu militari*, de céder aux rois tout le territoire qui leur avait été confié.⁴¹ Pour rendre cette conception encore plus plausible, M. Iorga passe sous silence les détails de leur installation en Transylvanie, ainsi que leurs tendances séparatistes. Il considère leur expulsion comme une application concrète de l'article 11 de la Bulle d'Or, il ne veut donc pas tenir compte du fait que le jour même de l'édition de cette charte, le roi a confirmé les droits de l'Ordre Teutonique.

⁴⁰ „Quam restaurationem facimus eo, quod ipse in confinio illo tanquam plantatio novella sint positi et assiduos paganorum patientes insultus, se pro regno tamquam firmum propugnaculum de die in diem morti oppenere non formidant.“ *Ibid.* I, p. 20.

⁴¹ „Die nächste Folge dieser siegreichen Bewegung gegen die Fremden war, dass man die weitere Verbreitung der deutschen Ritter in Kumanien verhinderte, ja ihre Festsetzung im Burzenlande hintertrieb. Sogar ein königliches Heer wurde aufgeboten, um sie zur Abtretung ihres ganzen Gebietes zu zwingen.“ Helmolt, p. 459. — Cf. p. 245—247.

Quant à la prétendue 'xénophobie' de la politique hongroise après 1222, nous tenons à remarquer que la lettre de privilège des Saxons date de 1224 et qu'après l'expulsion des chevaliers, le Barcaság fut repeuplé par des immigrés saxons.⁴² Cela suffira, j'espère, pour montrer par quelle méthode M. Iorga cherche à donner une entorse à l'interprétation de l'évolution historique.

*

A propos du règne de Béla IV l'auteur donne de nouvelles preuves de la même méthode. L'événement le plus funeste de ces années fut sans doute l'invasion mongole en 1241, la plus grande catastrophe que la Hongrie dut subir avant la bataille de Mohács. Comme l'invasion des Mongols — malgré son issue tragique — fait voir l'importance de la Hongrie médiévale, M. Iorga, qui s'indigne d'en trouver une analyse détaillée dans mon livre, ne lui consacre que 13 lignes qui ne donnent aucune idée ni de la grandeur du danger, ni des efforts de la nation pour résister à l'attaque des Tatars. Les conséquences de cette invasion pour l'évolution ultérieure ne sont pas appréciées à leur juste valeur. Comme j'ai déjà répondu aux objections y relatives, je veux éviter les redites.⁴³ Il est bien dommage que l'auteur n'ait pas signalé l'effet de l'invasion sur les réformes intérieures: le roi n'a pu recourir à des mesures sévères contre les grands seigneurs car la défense de la patrie l'obligeait à demander leur aide et à les inciter même à construire des châteaux.

Dans ce cas aussi M. Iorga préfère parler des relations balkaniques auxquelles il consacre une page entière.⁴⁴ A propos de l'établissement des colons étrangers que Béla IV invita en Hongrie pour repeupler le pays, il se

⁴² Zimmermann—Werner, I, p. 32; Fejér, *Cod. Dipl.* III, 1. p. 441; Endlicher, *Mon. Arpadiana*, p. 420.

⁴³ Cf. p. 21.

⁴⁴ Helmolt, p. 460.

contente de rééditer ses légendes sur la xénophobie hongroise et d'accuser les Hongrois d'avoir fait venir ces colons par toutes sortes de promesses.⁴⁵ Pour montrer les vrais motifs de cette sous-estimation du danger mongol et de la mise-en-relief réitérée de la xénophobie, je me permets de rappeler ici ce que le même auteur a dit de l'invasion mongole dans l'histoire des Roumains de Transylvanie. A son avis la Hongrie „fut dévastée d'un bout à l'autre“.⁴⁶ „Les Roumains eurent cependant à en souffrir beaucoup moins que les autres, que les Saxons par exemple, dont certaines des villes, telle Radna, furent complètement détruites. Population pauvre, vivant dans les villages situés souvent loin des grandes routes que traversaient les barbares, ils n'eurent à subir des pertes importantes en ce qui concerne leur avoir, qui était la terre ou les troupeaux. On pourrait même dire qu'ils y gagnèrent, car une oeuvre de civilisation politique, qui s'établissait un peu à leurs dépens, fut entravée pour quelque temps par la grande poussée des Touraniens. Il faut tenir compte aussi de ce fait que sous l'invasion tatare, qu'établit entre les Carpathes et le Danube une nouvelle domination, celle de la Horde d'Or, les rois de Hongrie auraient soumis peut-être la Cumanie entière,

⁴⁵ „Um das Land neu zu bevölkern und wirtschaftlich zu heben, wurden nun abermals durch allerlei Versprechen die verhassten Fremden nach Ungarn gelockt.“ Helmolt, p. 460. Cf. la charte de Béla IV. de l'année 1268 aux hospites de Udvard: „... cum pridem regnum nostrum permissione divina Tartari invasissent et sua barbarica feritate vastavissent, regnicolis in magna parte vel peremptis, vel abductis, et Hungaria, ante plena populo, multis in locis in solitudinem esset redacta, de cunctis mundi partibus homines, tam agricolas, quam milites, ad repopulandum terras depopulatas et habitatoribus vacuatas, edicto regio studuimus convocare. Venientibus itaque ad vocationem nostram causa inhabitandi regnum nostrum, dedimus et assignavimus terras et possessiones, et aliquibus redditus, unicuique prout status sui exigencia requirebat.“ Knausz, *Mon. Eccl. Strigoniensis*, I, p. 548.

⁴⁶ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 72.

empêchant ainsi le développement de cette organisation roumaine qui avait déjà commencé par l'existence des Voévodats et cnéziats de Sénéslave, Litovoïu, Jean et Farcas mentionnés à cette époque... En tout cas un vide s'était produit à la suite de ces faits de guerre et de pillage dans la Transylvanie et les régions voisines également.⁴⁷ Quelques pages plus loin il résume sa conclusion de la manière suivante: „Nous avons déjà dit que l'invasion tatarre contribue à accroître, sous certains rapports, l'importance de l'élément roumain.”⁴⁸

Ces citations permettent de constater que quatre ans avant d'écrire son histoire hongroise, M. Iorga n'a pas hésité à établir des rapports entre cette catastrophe nationale et l'affermissement de l'élément roumain, et à signaler le progrès rapide du roumanisme dans les régions dévastées. Cette conception ne l'a guère empêché de sous-estimer plus tard l'importance de l'invasion mongole et d'accuser les Hongrois du moyen âge d'une xénophobie passionnée qui serait due, selon lui, non pas à des conflits d'intérêt momentanés, mais à une inclination innée du tempérament hongrois.

*

Que la transformation sociale qui s'était révélée par le mouvement des „servientes”, eût aussi d'autres conséquences au cours du même siècle, M. Iorga n'en sait rien. Il accuse André III d'avoir contribué à l'enracinement de la féodalité, quoique ce phénomène fût plutôt la conséquence de l'invasion des Mongols. M. Iorga prétend qu'au moment où Charles Robert essaya de faire valoir ses prétentions au trône de la Hongrie, André III, pour gagner la sympathie des Ordres, confirma non seulement tous les privilèges qui avaient été accordés aux grands seigneurs par André II, mais il en donna encore des nouveaux. Dès ce temps-là les magnats aussi pouvaient

⁴⁷ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 73.

⁴⁸ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 80.

avoir des vassaux. On a reconnu juridiquement la 'commendatio' ce qui veut dire qu'on a jeté les bases de l'hierarchie féodale. On a permis à tout le monde de construire des châteaux et on a créé un conseil royal composé de deux seigneurs et de deux évêques.⁴⁹

Malgré ces assertions il est absolument certain que les principes de la politique d'André III dont les décrets de 1291 et de 1298 font témoignage bien avant les aspirations de Charles Martel au trône hongrois, ne doivent rien à l'influence des prétentions angevines. L'organisation d'un conseil d'Etat en 1298 ne fut qu'une tentative d'introduire la responsabilité ministérielle dans la politique intérieure. La même loi, au lieu de permettre à n'importe qui la construction des châteaux, comme le veut M. Iorga, a précisé que le roi est autorisé à faire détruire les châteaux qui ne sont pas indispensables pour la défense du pays et que pour y réussir, il peut recourir, le cas échéant, même à l'aide de troupes étrangères.⁵⁰

⁴⁹ „Um Hilfe in diesem Kampfe zu finden bestätigte Andreas nicht nur alle Privilegien der bevorrechteten Stände, sondern er erweiterte sie noch. Die Magnaten durften nunmehr selbst Vasallen haben: die Commendatio an einem Mächtigeren war damit als zu Recht bestehend anerkannt, die Lehenshierarchie durchgeführt. Der Bau einer Burg war jedermann erlaubt, und der König musste den aus zwei weltlichen Herren und zwei Bischöfen bestehenden Rat dauernd um sich haben.“ Helmolt, p. 462.

⁵⁰ Cf. le decret de 1298, Fejér, *Cod. Dipl.* VI, 2, p. 133 et 132. „Item munitiones et castella de novo absque licentia domini regis, vel que fuerint tales, de quibus detrimenta inferuntur, vel in posterum inferri presumerentur, aut etiam quibus ipse possessiones non sufficiunt, minores etiam super ecclesias et monasteria factas sine dilectione omni deleantur: que si destructa non fuerint, detentores earundem munitionum sententiam excommunicationis ex nunc latam incurrant, et nichilominus per dominum regem, ubidem processerit in regno, vel per palatinum huiusmodi munitiones deleantur, terre siquidem, ubi tales munitiones per dominum regem, vel palatinum reposite fuerint, per quos dicte munitiones constructe fuerunt in ius regium devolvantur, nulla redemptione vel commutatione accepta. — Si qui vero ex istis ... insurgerent, quos dominus

A cet égard les intentions du roi sont diamétralement opposées à celles que M. Iorga veut lui imputer.

Quant à l'élargissement de certains privilèges, ces réformes concernaient toute la noblesse et non l'oligarchie seule. Il ne peut être question ni de 'commendatio', ni d'hierarchie féodale. Les luttes sociales du XIII^e siècle eurent pour résultat que l'homme libre qui cultivait ses terres, gardait ses relations juridiques immédiates avec le pouvoir royal. Il y avait, à coup sûr, certains propriétaires qui finirent par se soumettre à quelque seigneur voisin, mais la tendance générale de l'époque resta opposée à la féodalité, et les rois continuèrent d'anoblir les petits propriétaires qu'ils voulaient protéger contre le despotisme de l'oligarchie. Les groupes qui s'étaient formés autour des puissants, s'appuyaient sur le principe de la *familiaritas* qui impliquait des liens peu serrés et facilement dissolubles.⁵¹

*

Les Angevins sont également accusés d'avoir contribué à l'affermissement du système féodal qui paraît si haïssable à M. Iorga. Ici enfin nous apprenons pourquoi il a fallu présenter l'évolution sociale d'une façon nettement opposée à la réalité historique. Voici comment M. Iorga formule à ce propos son accusation habituelle: „Charles Robert et son fils Louis donnèrent beaucoup de privilèges à la noblesse et chaque privilégié devint d'une part le vassal de la couronne, et de l'autre, ce qui est plus important, le suzerain de tous ceux qui étaient soumis à son autorité. C'est ainsi que les kenéz et les voïvodes qui, de même que les nobles, les Saxons

noster rex Hungarie invocata et congregata regni sui potentia deprimere non posset et potius supradictis adducere, licitum illi sit dare auxilium, aliunde implorare, per quod convinci possit feritas delinquentium.“

⁵¹ Cf. J. Szekfű, *Serviensek és familiarisok* (Servientes et familiares), Budapest, 1912.

et les Sicules, furent invités déjà par André III à la diète transylvaine, jetèrent les bases d'une nouvelle classe dominante⁵².

Il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque des Angevins l'hérarchie féodale n'a pas s'enraciner en Hongrie, malgré les efforts de certaines familles récemment élevés à un haut rang social. Les nobles n'ont pas obtenu de nouveaux privilèges sous le règne de Charles Robert. Son fils Louis se contenta de confirmer en 1351 la Bulle d'Or, mais en y ajoutant certaines restrictions par rapport au droit de succession des nobles. L'influence des Ordres sur le gouvernement était en régression; après les premières diètes de 1291 et de 1298, il n'y en eut plus pendant toute l'époque angevine.

*

Quant à la légende qu'André III aurait introduit les *kenéz* et les *voivodes* à la diète de la Transylvanie, elle est fondée selon toute probabilité sur une charte de 1291 où l'on lit le passage suivant: „quod cum nos universis nobilibus, Saxonibus, Syculis et Olachis in partibus Transsilvanis apud Albam Jule, pro reformatione status eorundem congregationem cum eisdem fecissemus de consiliis omnium prelatorum et baronum regni nostri eo tempore nobis assistentium.“⁵³ Comme les décrets de 1291 et de 1298 mentionnent les diètes aussi sous le nom de ‚congregatio generalis‘, M. Iorga, qui est peu versé dans les questions concernant l'organisation et la terminologie de la vie juridique d'alors, considère cette ‚congregatio‘ comme une

⁵² „Karl Robert und sein Sohn Ludwig verliehen dem Adel zahlreiche Privilegien, und jeder Begünstigte erschien nun einerseits als Vasall der Krone, andernteils — und das war das Wichtigere — als Lehnsherr über andere. Dadurch entwickelte sich auch aus den rumänischen Knesen und Woiwoden, die schon Andreas III. neben Edelleuten, Sachsen und Szeklern zu den siebenbürgischen Landtagen herangezogen hatte, eine neue Herrscherklasse.“ Helmolt, p. 464.

⁵³ Fejér, *Cod. Dipl.* VI, 1, p. 118.

assemblée législative, quoiqu'un examen plus attentif du texte latin de la charte lui eût révélé qu'il s'agissait bel et bien d'une procédure judiciaire: Maître Ugrin déposa la plainte d'avoir été dépouillé de la possession de Fogaras et de Szombathely, près de l'Olt.⁵⁴ Les „nobiles, Saxones, Syculi et Olachi“ dont la charte fait mention, y étaient des assesseurs assermentés.⁵⁵ Il en résulte que ce document n'autorise personne à parler d'une diète, et à plus forte raison, d'une „diète transylvaine“ (il n'y en aura qu'après la fondation de la Principauté de Transylvanie).

Si André III eût voulu inviter les Roumains à la diète, nous en trouverions quelque trace dans un des deux décrets du roi. Malheureusement le premier ne fait mention que de „nobiles et Saxones“ (1291), et le second (1298) signale en outre la présence des Coumans.⁵⁶ Les Saxons et les Coumans étaient ces deux nations privilégiées qui jouissaient des mêmes distinctions que la noblesse.

L'anoblissement d'un certain nombre de kenéz n'a rien à voir avec l'organisation des diètes, puisqu'on assiste dans ce cas au même processus qu'on a pu observer au XIII^e siècle parmi les Coumans dont les capitaines de campements devinrent seigneurs.⁵⁷ C'est de

⁵⁴ *Ibid.*: „quasdam possessiones suas Fogros et Zumbotuel vocatas iuxta fluvium Olth existentes asserens a se indebite alienatas, surgendo in ipsa congregatione nostra, sibi per nos reddi et restitui postulasset.“

⁵⁵ *Ibid.*: „ab eisdem nobilibus, Saxonibus, Syculis et Olachis diligenter inquiri fecimus, si dicte possessiones ad ipsum Magistrum Vgrinum dinoscantur iuste et legitime pertinere. Qui quidem universi et singuli predictas possessiones Fogros et Zumbotuel vocatas, ipsius magistri Vgrini et suorum antecessorum esse et fuisse retulerunt.“

⁵⁶ „Nos ... cum omnibus nobilibus Hungarie, singulis Saxonibus, Comanis in usum convenient.“ Fejér, *Cod. Dipl.* VI/2, p. 131.

⁵⁷ Cf. N. Kring, *Kún és jáász társadalomelemek a középkorban* (Les éléments de la société médiévale des Coumans et des Jazyges), Századok, 1932.

la même manière que parmi les Hongrois, le *dominus*⁵⁸ s'était déjà bien auparavant assuré une certaine distinction, ce *dominus* dont l'appellation n'avait été que *senior* dans les lois de Saint-Etienne. Du reste cette ascension sociale des kenéz ne commence qu'à l'époque angevine.

*

En général M. Iorga a une opinion très défavorable sur les Angevins peut-être parce que leur règne a considérablement augmenté l'autorité internationale de la Hongrie. A son avis, Charles Robert n'a rien fait pour son pays, et malgré ses relations diplomatiques bien développées, tout son activité s'est bornée à une certaine consolidation de l'ordre intérieur et à l'organisation de brillantes fêtes à Visegrád, au bord du Danube.⁵⁸

Cette *gewisse Ordnung* que M. Iorga semble prononcer avec une nuance de mépris, fut un succès incontestable après huit ans d'inter règne, un succès pour lequel Charles Robert, dès qu'il eut été reconnu et couronné, ne cessa de travailler de toutes ses forces pendant sept longues années. Cette consolidation ne visait guère à rétablir le *bon vieux temps* d'André II — l'histoire ne permet jamais de pareilles régressions — mais, quoique au prix de la défaite de l'opposition, elle aboutit à l'affermissement du système féodal. Bien que la politique extérieure du roi fût guidée en partie par les intérêts de sa dynastie, sa politique intérieure se laisse caractériser par la fondation ou le développement d'une série d'institutions surtout dans le domaine de la

⁵⁸ „Als der erste Anjou auf dem ungarischen Königsthron 16. Juli 1342 starb, hatte er für das Reich nichts geleistet, obwohl er vielfältige diplomatische Verbindungen unterhielt... Seine Verdienste um Ungarn beschränken sich vielmehr auf die Herstellung einer gewissen Ordnung und die Veranstaltung prunkvoller Festlichkeiten in der neuen Hauptstadt Wischegrad an der Donau.“ Helmolt, p. 464.

vie économique (mines, finances, organisation financière, frappe de monnaie, réforme des impôts).⁵⁹

Les relations diplomatiques assurèrent à Charles Robert aussi d'autres succès, outre ceux de caractère dynastique. Il sut prendre des mesures contre le blocus économique dont le droit d'arrêt de Vienne menaçait le pays. Malgré les conflits d'intérêt qui existaient entre la Pologne et la Bohême, il rétablit la bonne entente entre ces deux puissances, et imprima par là une nouvelle direction aux relations économiques des pays de l'Europe orientale. La brillante fête de Visegrád (1335) à laquelle M. Iorga fait allusion, n'était-elle pas en réalité une conférence de monarques? N'était-ce pas le début d'une consolidation progressive de la situation politique à l'Est de l'Europe?⁶⁰ La Hongrie a le droit de révéler en Charles Robert un de ses plus grands rois organisateurs. Sa figure historique est tout autre que le portrait que M. Iorga a tracé de lui.

*

Mais voyons le passage que l'historien roumain consacre au règne de Louis-le-Grand: „Il aspirait à la couronne de Byzance et croyait pouvoir durablement établir son règne non seulement en Hongrie mais aussi dans tous les pays habités par les tribus slaves (!). Il doit l'épithète „Le Grand' plutôt à son ambition qu'à sa puissance réelle“. ⁶¹ Un peu plus loin nous lisons ceci:

⁵⁹ Cf. V. Hóman, *A magyar királyság pénzügyei és gazdaságpolitikája Károly Róbert korában* (Les finances et la politique économique du royaume de Hongrie au temps de Charles Robert), Budapest, 1921.

⁶⁰ Cf. ma conférence faite au congrès d'Oslo, *Résumés des communications présentées au congrès d'Oslo*, 1928, p. 277.

⁶¹ „...er träumte von den Erwerb der byzantinischen Kaiserkrone und wähnte, auf die Dauer die Herrschaft über das madjarische Land mit der über alle slawischen Stämme vereinen zu können. Mehr seinem Ehrgeiz und seiner langen Regierung, als seiner wirklichen Macht verdankt er den Namen „Ludwig der Grosse“. Helmolt, p. 465.

„Le roi de Hongrie et le maître de la Pologne n'avait ni d'envie ni de loisir d'aller combattre les Turcs d'où résulta que ces ennemis dangereux de son Empire réussirent à atteindre la ligne du Danube sans se heurter à aucun obstacle“.⁶²

Il est certain que Louis le Grand a repris avec plus de tenacité que son père la politique traditionnelle des rois arpadiens qui, pour garantir la défense des frontières de l'Est et du Sud, avaient cherché à entourer leur pays d'une large zone d'Etats vassaux. Louis fit reconnaître son autorité à plusieurs princes slaves sud-danubiens, mais est-ce dire qu'il rêvait à unir sous son sceptre sinon tous les Slaves, mais au moins tous les Slaves méridionaux?

En ce qui concerne ses aspirations à la couronne impériale, M. Iorga les caractérise d'une manière assez singulière. „Il rêvait à obtenir la couronne de l'Empire byzantin“ — écrit-il dans l'Histoire hongroise de l'ouvrage collectif de Helmolt, mais dans l'Histoire bulgare du même volume il déclare qu'il espérait rétablir l'Empire latin sous le règne de sa dynastie.⁶³ Dans un ouvrage plus ancien (*Geschichte des Osmanischen Reiches*, 1904) il constate, en un passage formulé avec plus de prudence et de modestie, que Louis le Grand fit de longs efforts pour fonder (zu errichten) un Empire latin d'Orient sur les territoires serbes, bulgares et byzantins, espérant gagner à ses projets aussi les voisins slaves et grecs déjà considérable-

⁶² „Mit den Türken Krieg zu führen, hatte der König von Ungarn und Gebieten von Polen weder Lust noch Zeit, so dass die gefährlichsten Feinde des Reiches ungehindert die Donau erreichen konnten.“ Helmolt, p. 465.

⁶³ „Und da der ungarische Herrscher an die Wiedererrichtung des lateinischen Kaiserreiches unter einer neuen Dynastie, der der Anjou, dachte, und da er sich auf einen mächtigen Staat und einen tatenlustigen jungen Lehensadel stützen konnte...“ Helmolt, p. 382. (Die Bulgaren.)

ment affaiblis de même que les principautés roumaines en voie de cristallisation.⁶⁴

Ces diverses formules, bien qu'elles représentent la même conception, ont des aspects assez variés. C'est sans doute l'Histoire hongroise qui s'éloigne le plus de la vérité historique. Même M. Iorga signale que le roi Louis reçut solennellement à Bude l'empereur Jean V qui vint demander son secours.⁶⁵ Il ne lui refusa pas son appui, et nous savons certainement qu'il avait plusieurs fois l'intention de le secourir. Toutefois le prétendu projet du rétablissement de l'Empire latin n'est qu'un des pires anachronismes. Les aspirations impérialistes que Louis le Grand avait reçu en viatique de ses aïeuls angevins, ne s'attachaient pas à telle ou telle formation politique contemporaine, mais à l'idée de l'Empire universel de Charlemagne. Cette idée se fit voir surtout dans l'activité de Charles I, roi de Naples,⁶⁶ tandis que la politique des Angevins de Hongrie dut s'adapter aux exigences de la vie pratique, précisément à cause des difficultés qui surgirent au temps de Louis le Grand.

Dans la Péninsule Balcanique cette politique ne visa ni à assurer la couronne byzantine au roi de Hongrie,

⁶⁴ „Seit langem hegte Ludwig der verlockenden Gedanken, sich im bulgarischen, serbischen und byzantinischen Lande unter Ungarns Fahne ein grosses lateinisches Reich des Ostens zu errichten. Er hoffte ebenso die heruntergekommenen griechischen und slavische Nachbarn, wie auch das sich jenseits der Karpathen im Fürstentum des „rumänischen Landes“, dem ungarischen „Transalpinien“, wie dem letzthin gebildeten der Moldau fester organisierende Rumänentum für seine Zwecke zu gewinnen oder zu bezwingen.“ Quelques lignes plus bas: „wollte der Angevine von Ofen aus so etwas wie ein Kaiser des wieder lateinisch gewordenen Ostens sein.“ Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Gotha, 1908, I, p. 221.

⁶⁵ *Gesch. d. Osm. Reiches*, I, p. 223, 229.

⁶⁶ Cf. l'ouvrage contemporain de Pierre Dubois, *De recuperatione terrae sanctae*, 1306.

ni à rétablir l'Empire latin. Quiconque lit attentivement l'ouvrage de M. Iorga sur l'Histoire de l'Empire ottoman, peut bien voir que ce fut précisément l'éparpillement des Principautés balcaniques et leurs luttes intestines qui préparèrent le terrain pour le progrès du Croissant victorieux. Il n'est guère étonnant que Louis le Grand chercha à regagner les mêmes positions que les rois arpadiens avaient eues jadis. Dans ces conditions les princes balkaniques avaient beau lutter contre la suprématie des souverains étrangers: ils étaient fatalement amenés à reconnaître soit la suzeraineté du Sultan, soit celle du roi de Hongrie. Déjà en 1366 le prince bulgare Šišman devint le vassal des Turcs et dès cette époque ces Etats, incapables de défendre leur indépendance, n'avaient qu'à choisir entre les Turcs et les Hongrois.

A ce moment il ne pouvait pas encore être question d'un conflit d'intérêt turco-hongrois: les esprits étaient dominés par l'opposition de l'Eglise d'Orient et de l'Eglise d'Occident. Quand, pour résoudre le problème balkanique, on projeta d'y diriger une croisade, on pensa non seulement à l'expulsion des Turcs, mais aussi au rétablissement de la suprématie de l'Eglise d'Occident. Même plus tard on luttera contre les Turcs non pas pour les chasser de l'Europe, mais pour récupérer les provinces d'Orient. A cet égard il suffit de rappeler que lors de la croisade de 1366 le comte Amadé VI de Savoie, dont la figure est souvent mise en relief par M. Iorga, attaqua aussi les Bulgares de même que Louis le Grand.⁶⁷

*

En considération de ces faits, il est bien injuste d'accuser Louis le Grand de „n'avoir eu ni d'envie ni de loisir pour aller contre les Turcs“. Même le livre de M. Iorga permet de constater que l'idée d'une croi-

⁶⁷ *Gesch. d. Osm. Reiches*, I, p. 227.

sade contre les Turcs surgit en 1359 et que le pape Urbain V proclama la sainte guerre en 1363, espérant la pouvoir commencer deux ans plus tard.⁶⁸ L'historien roumain n'ignore certainement pas que tous les espoirs étaient fondés sur la Hongrie. En 1365 l'empereur grec, Jean V vint en personne à Bude pour demander le secours du roi de Hongrie.⁶⁹ En 1372 quand le projet d'une attaque commune sera reprise, les puissances intéressées s'adresseront de nouveau à Louis le Grand.⁷⁰

Malgré le témoignage de ces faits historiques, M. Iorga tâche de faire croire que Louis le Grand hésitait à mesurer ses forces avec les Turcs.⁷¹ Que les troupes hongroises se soient en effet battues avec les Ottomans en une bataille qui fut commémorée par la fondation de l'Eglise de Mariazell, c'est là un de ces faits qu'il préfère passer sous silence. Cette bataille eut lieu en 1366, quand le roi s'avança vers les Turcs du côté de Vidine qu'il avait occupée l'année précédente.⁷² Il passa plus de deux mois en Bulgarie, faisant la guerre aux troupes de Šišman dans lesquelles il y avait aussi des Turcs. Comme les données y relatives sont trop sommaires aussi bien dans nos sources que dans celles des autres peuples intéressés, M. Iorga reproche au roi qu'il ne se souciât que de la possession de Vidine: il va jusqu'à affirmer que sa marche sur Vidine ait provoqué l'intervention des Turcs.⁷³ Par rapport aux

⁶⁸ *Ibid.* I, p. 218—219.

⁶⁹ *Ibid.* I, p. 223—224.

⁷⁰ *Ibid.* I, p. 244—246.

⁷¹ *Ibid.* I, p. 230—231, 234.

⁷² „In Wirklichkeit dachte Ludwig nur an die Behauptung des 1365 eroberten Vidin und die Bildung eines starken und wohlorganisierter Viddiner Banats, welches das zu Gunsten der Rumänen bereits zerfallende Severiner Banat im Interesse seines Reiches zu ersetzen bestimmt war.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 229—230.

⁷³ „Auf diese Weise wurden die Osmanen in diese durch den ungarischen Angriff auf Viddin veranlassten Wirren an der Donau hineingezogen.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 231.

projets de la croisade de 1372, il hasarde l'opinion que le Saint Siège, ayant peu de confiance dans les préparatifs de guerre, voulait obliger le roi, sous la foi du serment, de ne se servir des sommes mises à sa disposition que pour combattre les Turcs ce qu'il aurait catégoriquement refusé.⁷⁴

L'on sait fort bien qu'on n'a pas réussi à assurer une collaboration efficace des puissances chrétiennes. La situation de la Hongrie qui était très éloignée du futur champ de bataille, et qui ne pouvait y transporter ses troupes que par voie de terre, était particulièrement grave. Il y avait toujours quelques Principautés balkaniques dont les intérêts s'opposaient à ceux de Louis le Grand et qui n'attendaient que le moment favorable pour se révolter contre sa suzeraineté. Etant donné l'instabilité de la situation politique dans les Balkans, il n'eût pas été raisonnable de faire la guerre en un pays lointain. C'est pourquoi le roi tâchait de trouver le chemin d'une consolidation durable et d'établir des liens féodaux entre la Hongrie et les petits Etats balkaniques.

Ces motifs font bien comprendre pourquoi le roi de Hongrie occupa en 1365 la province bulgare de Vidine qu'il transforma en un banat soumis à son autorité. Les relations de cette région avec l'intérieur du pays furent assurées par l'intermédiaire du banat de Séverin (Szörény), dont le ban était à ce temps-là Layco, le voïvode roumain. Layco se trouvait être le gendre de Stracimir, du tzar de Vidine qui était tombé dans la captivité des Hongrois. Les affaires des deux banats avaient donc des relations réciproques. En 1367 le roi réussit encore à se

⁷⁴ „... aber nach den gemachten Erfahrungen traute man dem Könige nicht mehr recht und ehe sie das von ihm sehr dringend für die Rüstungen verlangte Geld schickte, forderte die Kurie ihrerseits einen förmlichen Eid, dass der Zug sich ausschliesslich gegen die Türken richten werde. Ludwig aber wollte sich nicht binden.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 245.

mettre d'accord avec Layco mais l'année suivante celui-ci s'associa à Šišman, le tzar de Bulgarie. Les luttes commencèrent autour de Vidine, de Séverin, et dans la région frontière de la Transylvanie. Après quelques temps Louis se réconcilia avec ses ennemis, rendant à Stracimir la région de Vidine comme un banat soumis à l'autorité du roi de Hongrie, et instituant le voïvode Layco dans le siège du ban de Séverin. Mais en 1374 les relations devinrent de nouveau tendues et des kenéz roumains réfugiés en Hongrie firent savoir au roi que Layco, s'étant associé aux Turcs, avait prit son séjour à Nicopolis.⁷⁵

Voilà pourquoi il était impossible de transférer l'armée hongroise dans la partie méridionale de la Péninsule Balkanique. Rappelons encore qu'en 1367 l'empereur Jean V, cherchant à se réconcilier avec Šišman, l'a reconnu maître de Vidine.⁷⁶

Tout cela M. Iorga le sait fort bien et le savait en 1904 quand il a écrit l'Histoire de l'Empire Ottoman où il a renvoyé aux documents jusque-là inédits qui venaient d'être publiés dans le *'Történelmi Tár'* (1898) et dans *'Századok'* (1898 et 1900). Toutefois il

⁷⁵ Les meilleures sources hongroises de cette question furent publiées par L. Thallóczy dans son étude intitulée *Nagy Lajos és a bulgár bánság* (Louis le Grand et le banat bulgare), *Századok*, 1900, p. 577—615. Cf. encore —ó—o—: *Magyar-bulgár összeköttetések* (Les relations hungaro-bulgares), *Századok*, 1898, p. 113—123. et les chartes y relatives: *Történelmi Tár*, 1898, p. 357—367. Iorga: *Gesch. d. Osm. Reiches*, I, p. 222—223, 229—234, 250—251. — Quant à l'alliance de Layko avec les Turcs cf. la lettre de Louis de Grand du 6 Jul. 1374 à B. Himfy: „ad nos venerunt quidam Volachi, videlicet Staykou filius Dragmerii filii Voyna de Laysta, Danchul germanus condam comitis Neeg, Woyk filius Raduzlu et Selibor familiaris specialis Laykonis voyvode... multi rumores ex parte Laykonis voyvode et Turkorum, quos dicunt esse confederatos, nobis proferunt. Assertur etiam quod Layk voyvoda esset in Nykapol constitutus.“ *Századok*, 1900, p. 614.

⁷⁶ Pour la lettre adressée à la reine par Benoît Himfy, ban de Croatie. le 15 avril 1367, cf. *Történelmi Tár*, 1898, p. 363.

préfère négliger les détails qui s'accorderaient mal à sa conception.⁷⁷ En 1904 il a déclaré qu'on ne pourrait considérer les événements de 1368—69 comme une guerre hungaro-roumaine. A son avis les soldats roumains qui se trouvaient à Vidine se seraient unis aux Vidinois, mécontents de la propagande religieuse des Franciscains, pour chasser à forces unies les Hongrois. Cette assertion ne l'empêche pas d'admettre qu'en janvier 1369 Layco s'empara de Vidine et que le voïvode de la Transylvanie fut battu à Dunbovița.⁷⁸ N'est-ce pas pourtant une guerre hungaro-roumaine?

En tout cas c'est une méthode historique assez singulière qui, ne consiste qu'à simplifier la complexité réelle des choses pour la plier à la conception subjective de l'historien. A propos des luttes pour la conquête de Vidine M. Iorga saisit toutes les occasions pour mettre en relief l'égoïsme de Louis le Grand. On peut se demander si Layco, Șișman et les autres ont pris les armes pour défendre la cause d'un idéal abstrait. La présentation des luttes de Vidine telle que nous la trouvons chez M. Iorga, nous confirme dans la conviction que l'historien roumain, aveuglé par ses préoccupations, était incapable de saisir et de faire sentir au lecteur l'importance réelle de la politique balkanique de Louis le Grand.

Si les Turcs ont atteint à cette époque la ligne du Danube, ce fait est dû plutôt à la politique de Layco et de Șișman qu'à celle du roi de Hongrie, bien qu'il ne soit douteux que ce sont avant tout les conditions

⁷⁷ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 223, 233, 250.

⁷⁸ „Was nun folgte, darf man nicht als einen rumänisch-ungarischen Krieg bezeichnen, und auch nicht einmal von einer Überumpelung Vidins durch den Woiwoden Layko lässt sich sprechen ... jedenfalls gehörte Vidin schon im Januar 1369 Layko ... und die katholischen Mönche hatten die den schismatischen Bulgaren zugefügten Kränkungen schwer büßen müssen.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 232.

politiques fort troubles des Balkans qui en sont responsables. Au moment où Šišman ce soumit aux Turcs, il leur ouvrit la voie de l'expansion vers le Nord. Quant à Layco, M. Iorga n'hésite pas à reconnaître que les Hongrois n'étaient pas seuls à le considérer comme l'allié des Turcs et qu'à la même date où Layco s'empara de Nicopolis, les Ottomans entrèrent à Sofia.⁷⁹

Jusqu'à la mort de Louis (1382) les Turcs n'ont pas encore mis en danger la ligne du Danube. Ils n'y concentrèrent leurs forces que six ans plus tard (1388), lors de leur campagne contre Šišman, quand Mircea le successeur de Layco refusa de s'associer à l'alliance serbo-bulgare, pour pouvoir mieux profiter des expéditions danubiennes des Musulmans.⁸⁰

*

En parlant du règne de Sigismond et du gouvernorat de Jean Hunyadi, M. Iorga ne manque pas de souligner l'importance des facteurs roumains. Il prétend que la plupart des paysans rebelles qui participaient à la révolte de 1437, étaient Roumains.⁸¹ Il attache une importance toute particulière aux dispositions militaires de Sigismond dont le but principal aurait été d'organiser les districts roumains du Banat et de la région de la Porte-de-Fer.⁸²

⁷⁹ „Layko aber wurde als Aliierter der Türken angesehen. So mischte sich auch Lala-Schabin in diese Kämpfe ein, und etwas später gelang es ihm, Sofia, das seine durch den Pass von Ichtiman eingedrungenen Krieger schon mehrmals berannt hatten, endgültig in Besitz zu nehmen.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 250.

⁸⁰ „Und der serbisch-bulgarischen christlichen Union trat Mircea nicht bei, denn er war im Gegenteil gesonnen, die türkischen Streifzüge nach der Donau zu seinem Vorteile auszubeuten.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 259.

⁸¹ „... gegen die aufständischen Leibeigenen, meistens Rumänen.“ Helmolt, p. 467.

⁸² „Indem er die Stühle der Rumänen an der Donau, im Banat und an der siebenbürgischen Eisernen Pforte, militärisch organisierte, bahnte er den Weg für den grossen Johann Hunyadi, den ‚walachischen‘ Bauernsohn von Waida-Hunyad.“ Helmolt, p. 467.

A son avis c'est avec l'aide des Roumains et des Serbes que Hunyadi projetait de défendre les frontières du pays contre les Turcs qui menaçaient de franchir la ligne du Danube.⁸³

En ce qui concerne la révolte de la paysannerie, il est certain qu'elle fut déclenchée par la politique financière de l'évêque de Transylvanie qui, n'ayant levé la dîme pendant trois ans, voulait encaisser la somme arriérée en une seule année. En même temps les paysans exigeaient la suppression de l'impôt sur les céréales (la *'nona'*) qui avait été introduit en 1351. Ces protestations ne pouvaient émaner des Roumains, puisque les Orthodoxes étaient exempts aussi bien de la dîme que de la *'nona'* qui n'était payée que par les *'iobbagiones sessionati'*. Ceux qui n'avaient pas de tenure, ne payaient pas de *'nona'*. Ceux qui s'occupaient de l'élevage des bestiaux — comme la plupart des Roumains — étaient obligés de payer la *'quinquagesima'*. Le traité d'armistice qui fut conclu par les seigneurs et les paysans révoltés⁸⁴ dit expressément que seuls les Hongrois étaient décimables, ne citant comme prestations obligatoires aussi bien pour les Roumains que pour les Hongrois que la dîme des porcs et des abeilles.⁸⁵ Les obligations qui furent prescrites

⁸³ „Er unterzog sich der Aufgabe mit Hilfe der Rumänen und Serben das Reich gegen die Angriffe der bereits an der Donau stehenden Osmanen zu verteidigen.“ Helmolt, p. 468.

⁸⁴ Cf. le traité de l'armistice conclu le 6 juillet 1437 par les nobles et les révoltés devant le convent de Kolozsmonostor (publié par A. Jakab: *Oklevéltár Kolozsvár történetéhez* (Documents concernant l'histoire de Kolozsvár I, pp. 172—7): „Georgius Lépes episcopus Transilvanensis suas decimas ex parte eiusdem universitatis Hungarorum sibi debendas currente moneta, vilium denariorum exigere volens fere tribus annis ad ipsos accumulando, moderno tempore cum magna et ponderosa moneta extorquere voluisset“.

⁸⁵ „Item decimam seu alium census porcorum et apium, sicut in aliquibus tantum temporibus signanter sub castris tam ab Hungaris quam a Valachis hucusque exigebantur et census vulgo ako appellatum dominis terrestribus nemo solvere teneatur.“

par ce traité, ne pouvaient certainement pas se rapporter aux Roumains qui ni avant la révolte, ni après n'étaient contraints à payer pareilles redevances. On en peut conclure que les Roumains ne formaient qu'un très petit fragment de la paysannerie révoltée dont les chefs portaient, à peu d'exceptions près, des noms hongrois. Le mouvement ne s'étendait d'ailleurs qu'aux comitats presque entièrement hongrois de la Transylvanie (Alsó-fehér, Torda, Kolozs, Szolnok-Doboka), sans atteindre les comitats Hunyad et Krassó où la population roumaine était la plus dense.⁸⁶

Quant aux réformes militaires de Sigismond, M. Iorga ne semble pas les avoir étudiées d'une manière approfondie. S'il en était autrement, pourrait-il ignorer que son ordre de 1427, le projet de 1432 et les articles de loi y relatifs qui furent codifiés en 1435, ont changé toute l'organisation militaire du pays? On doit à Sigismond des réformes concernant l'alimentation de l'armée, la division du pays en 7 districts militaires, l'introduction de la taxe militaire (*subsidium*) et l'accroissement du nombre des soldats. Par une innovation d'une importance décisive, il assura la participation des *iobbagiones* à la défense nationale et ordonna qu'ils fussent obligés de mettre un soldat à raison de 33 tenures indivises. Hunyadi ne fit que développer ces réformes salutaires: la perception régulière de la nouvelle taxe militaire lui permit d'organiser des troupes de mercenaires, et Mathias, son fils créa la première armée permanente de la Hongrie. Pourquoi M. Iorga croit-il nécessaire de taire tous ces faits-là?

L'historien roumain ne signale nulle part que déjà en 1411 Sigismond donna au despote serbe Etienne Lazarević, puis à son successeur, Georges Branković des

⁸⁶ Cf. F. A. Gombos, *Az 1437-ik évi parasztlázadás története* (L'histoire de la révolte de la paysannerie en 1437), Kolozsvár, 1898.

domaines étendus dans la région de la Haute Tisza (Debrecen et Szatmárnémeti etc.), pour les secourir dans la défense de leur pays et pour resserrer les liens qui attachaient ces despotes au roi de Hongrie.⁸⁷ Peut-être était-il utile de passer sous silence ces donations, parce que les liens féodaux qui existaient entre les despotes serbes et Sigismond ressemblaient beaucoup à ceux qui avaient attaché Layco à Louis le Grand. Étant donné que Layco avait été nommé ban de Séverin et prince de Fogaras, M. Iorga voudrait faire croire à ses lecteurs que le roi de Hongrie aurait cédé certains territoires au voïvodat roumain.⁸⁸

*

A l'époque de Hunyadi la question de la défense ne s'est même pas posée. Le grand gouverneur préférerait l'offensive comme M. Iorga le reconnaît aussi dans un autre passage de son livre.⁸⁹ Il n'attendait pas l'attaque des Turcs, mais il allait les combattre sur leur territoire, ne craignant de s'éloigner parfois considérablement des frontières du pays comme ce fut le cas en 1444, lors de la bataille de Varna et en 1449, pendant la campagne de Kossovopolié. Au lieu de se borner à une guerre défensive, poursuivie avec l'aide de puissances étrangères, Hunyadi voulait porter un coup décisif à ses ennemis. Malheureusement ses alliés, par crainte de représailles, étaient incapables de lui porter un secours efficace.

Lors de la campagne de Kossovopolié, Branković, le despote serbe rapporta fidèlement au Sultan tous les mouvements de l'armée chrétienne et craigna de participer

⁸⁷ Publié dans Thallóczy—Áldásy: *Magyarország és Szerbia közti összeköttetések oklevéltára* (Collection des documents relatifs aux relations de la Hongrie avec la Serbie), Budapest, 1907, p. 54. et *Zichy-család okmánytára* (Documents de la famille Zichy), VI, p. 146.

⁸⁸ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 234.

⁸⁹ „son caractère offensif, ... sa personnalité infatigable“, *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 118.

à la bataille décisive,⁹⁰ après la défaite, Hunyadi fut fait prisonnier par le despote. Après le désastre de Varna, il tomba dans la captivité du voïvode roumain.⁹¹ Voilà la manière dont les voisins avaient l'habitude de porter secours à Hunyadi! Ce sont sans doute des faits tout à fait compréhensibles qu'on peut enregistrer avec l'objectivité requise par l'historiographie scientifique, mais qui ne doivent pas être interprétés dans le sens inverse. M. Iorga donne une entorse à la vérité historique et cherche à faire croire que la Hongrie, incapable de défendre elle-même ses frontières, ait abusé d'une manière égoïste du secours que ses voisins lui avaient offert. Il n'en reste pas moins vrai qu'à cette époque aucun pays de l'Occident n'avait une organisation militaire bien formée et que le rôle défensif des voisins n'était guère une particularité de la politique hongroise. On le trouve ailleurs aussi et son importance n'était certainement pas plus grande en Hongrie que dans les autres pays de l'Europe. C'était, au contraire, le danger qui était plus menaçant et plus durable que dans le cas des autres conflits d'intérêt. La Hongrie a tout fait pour soutenir le pouvoir des princes voisins à mesure que l'esprit du féodalisme et les principes du droit de propriété hongrois le lui permettait.

M. Iorga devait considérablement réduire l'importance de ces campagnes pour pouvoir rester fidèle à ses idées préconçues. Malgré les origines roumaines de Hunyadi, il ne trace de ce héros qu'un portrait très effacé. On remarque le même défaut dans l'Histoire de l'Empire

⁹⁰ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 438, 440, 451.

⁹¹ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 453. — Chalkokondylas, p. 337.: Ἰωάννης δὲ ὡς ἐπὶ τὸν Ἰστρον ἀφίκετο καὶ τὰ τε στατεύματα διαβάντα διεσπάρη, ἐνταῦθα, ὡς ἐπορεύετο ὀλίγοις τῖσι ἀμφ' αὐτόν, ἐάλων ὑπὸ Δρακούλειω τοῦ Δακῶν ἡγεμόνος, πολεμίου τε ὄντος. et p. 370: Ὁ δὲ Ἰωάννης ὡς φεύγων ἀπεχώρει ἐπὶ τὸν Ἰστρον, καὶ ἐσπέρα ἦν ἀφικομένη ἐπὶ τὸ Σβετζάνιον τοῦ βασιλέως παλιν, διηπόρει ὡς ἀσφαλέστερον κομίζομενος πρόν τε τῶν Μουσῶν μὴ κατὰ δῆλος γένοιτο, καὶ κινδυνεύσει πρὸς τοῦ Τριβαλλῶν ἡγεμόνος ἀλῶναι.

Ottoman où la partie consacrée à ces événements est également trop sommaire. On n'y trouve même pas les moments décisifs de l'évolution, parce que l'auteur semble ignorer les travaux y relatifs des historiens hongrois. Malheureusement la Hongrie a joué un rôle bien important dans ces guerres contre les Turcs, et il est impossible de vouloir esquisser l'histoire de cette époque sans connaître les travaux que les chercheurs hongrois ont consacrés à cette période si mouvementée de leur histoire nationale.

Nous comprenons fort bien que M. Iorga s'intéresse davantage à ce que les sources hongroises et polonaises relatent sur l'action des Roumains dans la bataille de Varna: ces chroniques font voir — quoique l'historien roumain conteste leur véracité sur ce point — qu'ils perdaient leur temps à piller le camp des Turcs.⁹² Nous faisons observer à M. Iorga qu'on trouve cette assertion non seulement dans les sources hongroises et polonaises, mais aussi dans les travaux de Chalkokondylès et de Paraspondylos Zotikos.⁹³ Qu'il nous soit permis de rappeler — M. Iorga lui-même a reconnu, dans l'Histoire roumaine de ce volume de Helmolt, — qu'après ce désastre le voïvode Vlad revint chargé d'un riche butin.⁹⁴

⁹² „... der rumänische Fürst, dessen Verhalten von den ungarischen und polnischen Geschichtsschreibern ohne Grund ungünstig beurteilt wird — seine Truppen sollen die Zeit mit Plünderung des türkischen Lagers verloren haben, während das eigentliche Lager gar nicht erobert worden war —.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, 443.

⁹³ Chalkokondylas, p. 333: οἱ μέντοι Δάκες ἐν τῷ θορύβῳ τούτῳ τῆς μάχης, ὡς ἑώρων τοὺς Ἀσιανοὺς ἐς φυγὴν τρεπομένους, οὐκέτι δὴ ἐνταῦθα ἐπέσχον, ἀλλ' ἐς φυγὴν τρεπομένους, οὐκέτι δὴ ἐνταῦθα ἐπέσχον; ἀλλ' ἐς τοὺς βασιλέως θησαυροὺς τραπόμενοι διήρπαζον τὰ τε χρήματα καὶ τὸν βασιλέως κοιτῶνα, καὶ τὰς καμήλους ἐφόνεον, ἀλλήλοις διακελευόμενοι. ὡς δὲ ἔργου εἶχοντο καὶ ἱκανῶς εἶχον τῆς διαπραγῆς, οὐκέτι ἰόντες ἐς μάχην παρετάσσοντο ἐν οὐδενί, ἀλλ' ἐπὶ τὸ ἑαυτῶν στρατόπεδον ἤλαυνον. — Paraspondylos Zotikos v. 390—394.

⁹⁴ „... nahm er (Wlad) doch an der Schlacht von Warna 1444 teil, aus der er mit reicher Beute zurückkehrte.“ Helmolt, p. 407.

Comment serait-ce possible après une défaite, au moment d'une retraite désordonnée, quand le camp des chrétiens était déjà occupé par les Turcs sinon par des pillages antérieurs à l'attaque décisive et par une fuite prématurée? Chalkokondylès fait remarquer que les Roumains ont pillé les bagages mis sur les chameaux. Ces contradictions indéniables jettent un jour assez défavorable sur la méthode et l'impartialité de M. Iorga!

Mais voici avec quelle éloquence l'auteur roumain sait parler de Hunyadi quand, dans l'histoire roumaine du même volume de Helmolt, il peut le considérer non pas comme le gouverneur de Hongrie, mais comme le représentant du roumanisme du XV^e siècle: „A cette époque (c'est à dire après 1435) Jean Hunyadi prit la direction de l'Etat autonome danubien (il s'agit de la Principauté roumaine). Comme le représentant des Roumains de Transylvanie (!) il s'assura, à ce temps-là, au cours des attaques incessantes des Turcs contre la Transylvanie et le Banat, une brillante renommée militaire. Après qu'il s'était combattu dans sa jeunesse en Valachie, en simple condottiere, il remporta beaucoup de victoires au cours de ses guerres occidentales, et unit la dignité du ban de Séverin — ce territoire avait été annexé à la Hongrie sous Vlad-Dracul — à celles du comte de Temesvár et du voïvode de Transylvanie. Il devint le „margrave“ de la Hongrie, voire de toute la chrétienté, il reprit l'idée d'une croisade contre les Turcs et fidèle à sa race roumaine, il resta le plus puissant protecteur des voïvodes de Moldavie et de Valachie qui s'étaient rangés, eux aussi (!), du côté des défenseurs du monde chrétien“.⁹⁵

⁹⁵ „Nun gelangte die Leitung der Politik des ganzen Freistates an der Donau in die Hände Johann Hunyadis. Als Vertreter der Siebenbürger Rumänen erlangte er in dieser Zeit unaufhörlicher Einfälle der Türken in Siebenbürgen und das Banat eine hohe militärische Bedeutung. Nachdem er in seiner Jugend in der Walachei als einfacher Wites, bezahlter Glücksritter, gekämpft hatte,

Voilà avec quel élan M. Iorga sait caractériser Jean Hunyadi quand il le montre comme le représentant du roumanisme transylvain. Loin de vouloir contester l'origine roumaine du père de Hunyadi — ne trouvons nous pas des anthroponymes roumains dans la charte de 1409 par laquelle le roi Sigismond donna à Voyk, fils de Serbe et père Jean de Hunyadi, le château de Hunyadi?⁹⁶ — je dois pourtant rappeler qu'à cet égard il y avait des discussions très âpres dans l'historiographie hongroise. Plusieurs circonstances semblent retarder la solution définitive de ce problème. Quant à la date de la naissance de Jean Hunyadi, il y a des différences de 8 à 13 ans, selon les diverses interprétations des sources s'y rapportant. Les données concernant la mère de Hunyadi sont contradictoires, et les sources narratives ont complètement embrouillé les détails de la naissance et de la jeunesse du héros par toutes sortes d'élucubrations légendaires.⁹⁷ Selon la chronique de Thuróczy, il aurait été un homme de guerre originaire de Valachie que Sigismond aurait invité en Hongrie à cause de sa

erwarb er sich in den westlichen Kriegen grossen Ruhm; er vereinigte nun die Stellung eines Banus von Sewerin — das Gebiet war unter Wlad Drakul wieder an Ungarn gelangt — mit der eines Grafen von Temeschwar und eines siebenbürgischen Woiwoden: so war er der rechte Markgraf Ungarns, ja der Christenheit überhaupt, der Mann, der den Gedanken an einen Kreuzzug gegen die Osmanen neu belebte, zugleich als Vertreter seines rumänischen Stammes die mächtigste Stütze der auf der Seite der Christenheit stehenden Woiwoden der Moldau und der Walachei.“ Helmolt, p. 406.

⁹⁶ „...memorato Woyk militi et per eum Magas et Radol carnalibus ac Radol patrueli fratribus, necnon Johanni filio suis ipso-rumque heredibus et posteritatibus universis dedimus et contulimus.“

⁹⁷ Les données relatives à la jeunesse de Hunyadi sont le mieux résumées et examinées au point de vue critique dans l'ouvrage d'Aristide Oszwald, *Hunyadi ifjúsága* (La jeunesse de Hunyadi), Budapest, 1916.

vaillance.⁹⁸ Il n'en est pas moins vrai que le château de Hunyad fut donné non pas à Jean, mais à son père Voyk, qui le reçut en 1409, pour en partager la possession avec ses frères et un de ses cousins. L'acte de donation fait mention aussi de Jean mais ce n'est pas lui qui obtint le don royal. Étant donné que Jean n'apparaît à la cour de Sigismond qu'en 1426⁹⁹, et que ses célèbres faits d'armes sont postérieurs à 1435,¹⁰⁰ les données de Thuróczy ne peuvent se rapporter qu'à son père Voyk. Ce don est d'ailleurs si considérable que nous ne comprenons pas trop pourquoi l'acte de donation ne précise pas les mérites personnels du donataire.¹⁰¹ En tout cas Jean de Hunyadi n'était pas le fils d'un paysan roumain des environs de Hunyad, comme M. Iorga l'affirme dans son Histoire hongroise.¹⁰² Son père était déjà au service de la cour royale (*aulae nostrae miles*), et quand il obtient le don en question, lui et ses parents appartiennent déjà à la noblesse. Son fils est élevé à la maison d'un gentilhomme, et plus tard il entre comme mercenaire au service du despote serbe, Etienne Lazarević.¹⁰³ Nous n'avons aucune donnée authentique sur son séjour en Valachie qui rentrerait d'ailleurs difficilement dans l'histoire de sa jeunesse,¹⁰⁴ puisque immédiatement après

⁹⁸ „...nobili et claro Transalpine gentis de gremio natus... et ...illum partibus de Transalpinis suum traduxisse in dominium.“ Thuróczy dans l'édition de Schwandtner, *Script. rerum Hung.* I, p. 397.

⁹⁹ Oszwald, p. 52.

¹⁰⁰ *Ibid.* p. 70.

¹⁰¹ „...nos consideratis fidelitatibus et fidelium servitorum praeclaris meritis Woyk filii Serbe aule nostre militis per ipsum nostre maiestati locis et temporibus oportunis exhibitis et impensis, volentes sibi pro huiusmodi fidelibus obsequiis regali occurrere cum favore, ut deinceps fervencius in nostris serviciis expediendis animatur dulcedine regalis remunerationis pregustata...“

¹⁰² Helmolt, p. 467.

¹⁰³ Oszwald, p. 42—47.

¹⁰⁴ Dans son *Hist. d. Roum. de Trans.* (I, p. 117.) M. Iorga ne fait non plus mention de ce service en Valachie.

la mort de Lazarević nous le trouvons déjà près de Sigismond. Il reçoit donc la même éducation que les fils des nobles hongrois, pendant toute sa vie il reste fidèle à l'Eglise catholique et la formation de sa personnalité doit beaucoup à l'humanisme, ce grand courant intellectuel de l'époque de Sigismond. Pour apprécier son importance, il ne suffit pas d'envisager sa carrière sous l'angle de son origine raciale. Comment M. Iorga ose-t-il affirmer, sans craindre d'exagérer, que les idées directrices de ses guerres contre les Turcs découlent de son caractère roumain?

En même temps considérer Hunyadi comme le plus puissant protecteur des voïvodes valaques et moldaves ce n'est plus une exagération, mais une déformation totale de la vérité historique. Qu'il me soit permis de rappeler ici, suivant le texte qu'on peut lire à la même page de l'étude de M. Iorga, les faits suivants : en 1443 Vlad refuse de prendre part à la „longue campagne”;¹⁰⁵ deux ans plus tard il se soumet aux Turcs; pour le punir, Hunyadi l'attaque et le fait tuer;¹⁰⁶ en 1448 Vladislav, fils de Dan II ne s'associe pas aux troupes de Hunyadi en marche vers le Kossovopolié et préfère jouer le rôle d'un simple spectateur; au moment où Mohammed s'empara de Constantinople,¹⁰⁷ Pierre Aron ne tarde pas à reconnaître sa suprématie, ce qui oblige Hunyadi qui médite déjà le siège de Belgrade, de l'attaquer à main armée et de lui arracher le voïvodat. Voilà le tableau fidèle de la

¹⁰⁵ „Beteiligte sich letzterer (Wlad) auch nicht am „langen Feldzug“ durch Serbien. 1443, ...“ Helmolt, p. 407.

¹⁰⁶ „Als aber der Walache mit den Türken Friede schloss, ging der erbitterte Nachbar gegen ihn vor und liess Vater und Sohn während der Winterruhe 1446 in Tirschor elendiglich ermorden.“ Helmolt, p. 407.

¹⁰⁷ „Er (Wladislav Sohn Doms II.) verharnte in der Rolle des stillen Beobachters, als 1448 Hunyadi den Rachefeldzug gegen die Osmanen unternahm...; Peter Aron ... war es auch, der sich zuerst dazu herbeiliess, dem Eroberer Konstantinopels, Mohammed II., 1456 zu huldigen.“ Helmolt, p. 407.

prétendue collaboration de Hunyadi avec les voïvodes qui se seraient combattus, eux aussi, aux côtés des défenseurs de la chrétienté!

Je dois rappeler encore une autre remarque de M. Iorga qu'il a faite quatre ans plus tôt, en 1915: „Il accomplissait une mission que ces Roumains des Principautés n'auraient pu accomplir par leurs propres princes, car chacun d'eux était empêché par la tradition de se mêler dans les affaires du pays voisin et tous deux étaient trop faibles pour aspirer à réunir leur forces à celles des Roumains de Transylvanie“.¹⁰⁸ Comme il en est ainsi, nous ne comprenons vraiment pas comment le roumanisme d'alors, déchiré par des luttes intestines, eût pu jouer un rôle décisif dans les guerres contre les Turcs, et comment M. Iorga ose déclarer d'un ton autoritaire, immédiatement après le passage cité ci-dessus, que l'activité de Hunyadi n'était que la résultante des efforts collectifs de la nation roumaine tout entière: „Ce grand rôle d'histoire universelle a été joué par la race roumaine grâce au Corvin, jusqu'au moment où, après la défense heureuse de Belgrade contre Mohammed II, le héros mourut, encore jeune, à la suite de ses fatigues incessantes pour la défense de la civilisation chrétienne de l'Occident européen. Son action comprend les efforts collectifs de la nation roumaine entière, d'un bout à l'autre de son expansion, et en même temps ceux de ses alliés naturels dans l'Orient de l'Europe.“¹⁰⁹

Pour terminer, je voudrais encore faire remarquer que voïvode Vladislav n'était guère un spectateur passif: le second jour de la bataille de Kossovo, ce fut précisément la désertion de ses troupes auxiliaires qui détermina la victoire des Turcs. Comme on peut s'y attendre, M. Iorga n'en dit rien ni dans les deux volumes de sa *Geschichte des rumänischen Volkes*, ni dans l'*Histoire rou-*

¹⁰⁸ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 120.

¹⁰⁹ *Ibid.*

maine de l'ouvrage collectif de Helmolt. Dans l'Histoire de l'Empire Ottoman il consacre à ses compatriotes une note bien sommaire: „Tourakhan tourna la position de l'ennemi et les troupes légères des Albanais et des Roumains se virent obligés de chercher leur salut en une fuite rapide.“¹¹⁰

*

La façon dont est présenté le règne de Mathias, fils de Jean Hunyadi, fait preuve de la même méthode que nous avons reconnue à plusieurs reprises dans les passages précédents. M. Iorga qui s'intéresse fort peu à l'importance réelle de cette période et aux événements qui sont étroitement liés aux principes de gouvernement de ce grand roi, traite séparément des faits balkaniques, des dissidences internes et des campagnes dirigées contre l'empereur Frédéric II et Podiebrad, le roi de Bohême, sans voir les liens intimes qui existent entre tous ces événements. Dans l'exposition des faits, il adopte soit les vues des Roumains, soit celles des Autrichiens, mais il ignore ou s'obstine à passer sous silence les intérêts hongrois qui se firent valoir dans l'activité du roi et de ses fidèles.

Immédiatement après le passage consacré à l'élection de Mathias, il croit nécessaire d'attirer l'attention des lecteurs sur les relations du roi de Hongrie avec les Principautés roumaines. Il objecte à Mathias de n'avoir pas soutenu le voïvode Vlad dans ses luttes contre les

¹¹⁰ „Turakhan erschien im Rücken des christlichen Heeres, und die leichten albanischen und rumänischen Truppen entgingen dem Verderben durch eilige Flucht.“ *Gesch. d. Osm. R.* I, p. 452. — Chalkokondylas, p. 366. : Δάκες δὲ ὡς ἑώρων τοὺς Τούρκους πολὺ παρ' ἐλπίδα ἀγωνιζομένους, καὶ σφίσι τὰ χαλεπώτατα ἐπερτῆσθαι, ἀπαλλαγὴν δὲ μόλις ἔσεσθαι τοῦ κακοῦ, καὶ ἦν σῶες ἀφίκοιντο, ἐπὶ ὄρκου μηνδεμίαν εἶναι μηχανὴν μὴ οὐ δίδοσθαι αὐτοὺς δίκας τῷ βασιλεῖ ὧν εἰργάσαντο αὐτῷ πολεμοῦντες καὶ ὅτι τοῖς παλοσι συνεμάχουν, ἐδόκει αὐτοῖς ἐν τῷ μεγάλῳ τούτῳ θορύβῳ ἄγγελον πέμψαντας παρὰ βασιλέα Ἀμουράτην διαλλάττεσθαι, καὶ τὰ ὅπλα παραδίδοντας ξένους τε καὶ φίλους εἶναι τῷ βασιλεῖ. ὡς δὲ ἐδόκει, καὶ ἐποίουν ταῦτα etc.

Turcs, et de l'avoir fait jeter en prison, accusé de lèse-majesté. Il signale que le roi attaqua en 1467 Etienne, le voïvode de Moldavie et que plus tard il ne lui envoya que des troupes transylvaines numériquement insignifiantes.¹¹¹

Pour mieux comprendre ces événements, il faut préciser qu'au moment où les partisans de Pierre Aron se révoltèrent contre Vlad, ce prince renommé de sa cruauté, l'armée turque avait déjà quitté la Valachie et que Vlad réussit à repousser près de Chilia le voïvode moldave, son rival. Néanmoins Vlad qui, selon un autre passage de M. Iorga, n'était qu'un „schwacher Dilettant im Hinrichten und Pfählen von Feinden, Untertanen und Tieren“,¹¹² se vit obligé de se réfugier en Transylvanie où Mathias avait déjà ramassé ses troupes contre lui. Etant donné que Vlad avait commencé des négociations avec le Sultan à qui il promettait même la conquête de la Transylvanie, il n'était que trop naturel que Mathias fit incarcérer ce prince perfide dans les circonstances qui sont décrites dans l'Histoire des Roumains de M. Iorga, qui a paru en allemand.¹¹³

Le même ouvrage nous permet de constater que ce fut bien l'attitude provocatrice d'Etienne qui obligea le roi de Hongrie d'attaquer à main armée le voïvode roumain.¹¹⁴ Celui-ci avait prêté secours aux Transylvains révoltés contre le roi, qui, après avoir soumis les rebelles

¹¹¹ „Als der in der Walachei gegen die Türken kämpfende Wlad Tzepesch 1462 vom Sultan selbst angegriffen wurde, liess ihn Mathias, da er ihn des Landesverrats für schuldig erachtete, einkerkern, anstatt ihn in seiner Herrschaft zu schützen. Auch den Woiwoden der Moldau, Stefan, griff er 1467 an, und in seinen unaufhörlichen Kämpfen mit den Türken unterstützte er ihn nur mit meistens unbedeutenden siebenbürgischen Kontingenten.“ Helmolt, p. 469.

¹¹² *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 326.

¹¹³ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 340—342.

¹¹⁴ „Matthias antwortete erst 1467, und noch eine Provokation des moldauischen Fürsten war erforderlich, um den König zu einem

à son autorité, ne tarda pas à pénétrer en Moldavie aussi.¹¹⁵

On pourrait discuter sur l'utilité de la politique de Mathias et sur son orientation vers les Etats occidentaux. M. Iorga n'hésite pas à condamner définitivement cette attitude, mais il ne tient pas compte du fait que déjà Hunyadi avait éprouvé d'amères déceptions quant au secours offert par les puissances étrangères: les Etats balkaniques, craignant la vengeance des Turcs, n'osaient jamais venir à son aide, et ceux d'Occident, malgré leur sympathie incontestable pour les luttes de la Hongrie, n'avaient pas assez d'intérêts communs avec ce pays. Vouloir rétablir l'union de la Hongrie, de la Bohême et du Saint Empire sous le sceptre d'un seul monarque, union qui avait déjà existé au temps de Sigismond et d'Albert, ce n'était pas une chimère, mais un projet fondé sur les traditions historiques de la politique centre-européenne.

Malheureusement dans le récit de M. Iorga les détails de cette conception sont présentés d'une manière si confuse que les connexions intimes des faits restent cachés au lecteur. Sur ce point je me bornerai à rectifier quelques erreurs de fait. L'historien roumain paraît exagérer le rôle de Giskra dans les guerres d'Occident. Délégué par la veuve d'Albert, il devint, dès l'élection de Vladislav I, le capitaine en chef de la Haute-Hongrie et c'est à lui qu'incombait le devoir d'y jeter les fonds du pouvoir des Habsbourg, pour couper les relations de la Hongrie avec la Pologne. A cause de cette mission il dut s'opposer à la maison des Hunyadi, avec laquelle il ne se réconciliera qu'au moment où, brisé par les armes de Mathias, il se verra contraint à se retirer sur ses domaines récemment reçus dans la région de la Maros.

Angriffe gegen die Moldau zu bewegen." *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 343.

¹¹⁵ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 343—344.

Ce n'est pas immédiatement après son avènement que Mathias fit voir son attitude politique vis-à-vis des Etats occidentaux. Son conflit avec l'empereur Frédéric III fut provoqué par l'attitude agressive de celui-ci. Il n'est pas vrai que la paix de 1463 ait coûté à Mathias la cession de certains territoires.¹¹⁶ Dès l'époque de Ladislas V, fils d'Albert de Habsbourg, il y avait près de la frontière autrichienne certains points fortifiés qui avaient passé, comme gages immobiliers, dans la possession des Habsbourg. C'est en 1441 que l'empereur Frédéric III reçut pour la première fois la ville de Sopron. C'est alors que la veuve d'Albert qui, pour se défendre contre Vladislas I, s'était mise sous la protection de l'empereur, s'établit en Sopron, et donna la ville en gage à Frédéric pour une somme de 10.000 florins.¹¹⁷ Après la mort de la reine, son protégé, le prince héritier, Ladislas, fit passer aux mains de l'empereur la Sainte Couronne aussi. Pour occourir au secours de Ladislas, Frédéric attaqua en 1445 les forteresses de la frontière hongroise, et occupa Borostyánkő (Bernstein), Kőszeg (Güns), Rohonc (Rechnitz) et Szalonak.¹¹⁸ La même année le comte Guillaume de Fraknó, le dernier rejeton de sa famille, donna en gage au prince Albert, frère de Frédéric III, les châteaux de Fraknó, Kabold et Lánzsér, que deux ans plus tard la veuve de son frère vendit définitivement à Albert.¹¹⁹ En 1451 ce prince céda ses domaines à son frère aîné,

¹¹⁶ „...Matthias ... hegte den Wunsch, die Zeiten des Kaisers Siegmund wieder ins Leben zu rufen, oder wenigstens dem Reich wieder zu den Grenzen zu verhelfen, die es zu König Lászlós Zeit besessen hat. Doch das Gegenteil trat ein: 1462 musste Mathias dem Kaiser Forchtenstein, Kabelsdorf, Eisenstadt, Güns und Rechnitz abtreten, um den unbequemen Nebenbuhler endlich loszuwerden und die eigene Krönung durchzusetzen.“ Helmolt, p. 469.

¹¹⁷ Kollár, *Analecta monumentorum omnis aevi Vindobonensia*, II, p. 864, 869.

¹¹⁸ Chmel, *Materialien zur österreichischen Geschichte*, I, p. 238.

¹¹⁹ Lichnowsky, *Gesch. des Hauses Habsburg*, VI, p. XCVI, CXXIV.

Frédéric III.¹²⁰ En 1453 celui-ci remit aux Ordres le petit Ladislas, et, tout en gardant en gage pour 50.000 florins Sopron, Fraknó, et Szarvkő, il s'obligea de rendre Kőszeg et Rohonc.¹²¹ Malgré les promesses de l'empereur cette restitution n'eut jamais lieu. Par le traité de 1463 Mathias récupéra la Couronne et Frédéric lui céda Sopron, mais pour une somme de 40.000 il garda Fraknó et Kabold qui ne pouvaient être rachetés du vivant de l'empereur, ainsi que Kismarton, Kőszeg et Rohonc dont le sort devait être décidé par les accords ultérieurs des deux monarques,¹²² quoique dans un passage du texte du traité, l'empereur ait reconnu que ces localités appartenaient à la Hongrie.¹²³ Ces forteresses, loin d'être définitivement perdues, passèrent dans la possession de l'empereur au temps de ce Ladislas dont précisément Mathias aurait voulu, selon M. Iorga, reconstituer la fortune immobilière. L'historien roumain ne croit pas nécessaire de signaler que ce traité de paix abolit des droits de l'empereur sur la ville de Sopron qui était sans doute le point le plus important de cette région. Ce traité, qui, quoique conclu en une situation assez défavorable, assura aux Hongrois des avantages nullement négligeables, est présenté par M. Iorga comme un échec complet et un accord bien humiliant pour le roi de Hongrie.

Je n'ai pas l'intention d'énumérer ici toutes les erreurs de détail des passages consacrés aux guerres de Mathias contre Frédéric III et Podiebrad. Il suffira de faire quelques réflexions sur une remarque concernant la popula-

¹²⁰ Lichnowsky, VI, p. CXLV, CXLIV.

¹²¹ Chmel, *Materialien*, II, p. 46.

¹²² Pour les documents des négociations de la paix. Cf. Pray, *Annales*, III, p. 285, 286, 289, 291 et 294.

¹²³ „...infrascripta castra et oppida, que in metis et limitibus regni Hungariae constituta possideamus.“

rité du grand roi¹²⁴ et sur l'assertion que la Hongrie n'aurait guère été plus importante pour Mathias que n'importe laquelle des provinces conquises.¹²⁵

Pour se faire une idée de l'importance du règne du roi Mathias, il faut considérer avant tout non pas les palais élevés à son initiative et l'Université, dont il est le fondateur, mais les faits essentiels de sa politique intérieure: ses réformes militaires, financières et judiciaires. L'époque de Sigismond avait été celle de l'affermissement de l'oligarchie qui ne laissa d'autre héritage aux décades suivantes que la violence des grands seigneurs et les conflits d'intérêt de l'aristocratie et de la petite noblesse. Les luttes des partis ne tardèrent pas à donner de l'acuité à ces controverses et à abîmer l'ordre intérieur du pays. Dans ces luttes les Hunyadi se rangèrent du côté de la petite noblesse, et dès son avènement Mathias fit tout son possible pour briser le pouvoir des aristocrates. Ses réformes visant à une réorganisation complète de la procédure judiciaire furent résumées dans la loi de 1486 et le peuple qui sut apprécier les efforts de son roi, exprima sa reconnaissance en le nommant 'le Juste'.

Les réformes que nous venons d'esquisser, ainsi que celles de caractère financier qui, pour assurer l'existence d'une armée permanente, violaient souvent les exemptions des grands seigneurs et des prélats ne manquèrent pas de provoquer l'antipathie de l'oligarchie qui se révéla selon les circonstances soit par le secours prêté à Frédéric III, soit par l'invitation en Hongrie du prince Casimir, soit, enfin, par une révolte en Transylvanie. Néanmoins aucune de ces tentatives n'a abouti à des résultats quelque peu durables. Le récit de M. Iorga ne donne pas au lec-

¹²⁴ „Übrigens war Mathias bei den Deutschen in Ungarn wenig beliebt, und 1466 erhoben sich auch die Siebenbürger, die sich durch die Ungarn (so in Wincz, später in Klausenburg) verdrängt fühlten.“ Helmolt, p. 469.

¹²⁵ „Ungarn hatte ihm nicht viel mehr, als eine der gewonnenen Provinzen goltten.“ Helmolt, p. 470.

teur la moindre idée de ces réformes décisives et le portrait que l'auteur nous offre ne reflète pas le vrai visage d'un des plus grands rois constructeurs de la Hongrie.

*

Dans l'Histoire hongroise de M. Iorga il n'y a presque pas de différence entre le règne brillant de Mathias et la domination désastreuse des Jagellons. A propos de l'époque de Vladislas II et de Louis II, l'historien roumain néglige de jeter des lumières sur les causes intérieures de la démoralisation qui sont à chercher avant tout dans l'abolition des réformes salutaires du roi Mathias.

Ces réticences deviennent fatales dans le passage relatif à l'alliance de Vladislas II avec les Habsbourg. Selon M. Iorga le roi Maximilien aurait occupé Sopron, Kismarton, Kőszeg et Szombathely, sans se heurter à la moindre résistance de la part des Hongrois, et en 1515, il aurait conclu un pacte pour s'assurer le trône hongrois après l'extinction de la ligne masculine des descendants de Vladislas.¹²⁶

La vérité historique diffère sur plus d'un point de cette exposition des faits. Malgré les assertions de M. Iorga, il est certain qu'après la mort de Mathias (1491) à Vienne qu'il venait d'occuper, le roi Maximilien, désireux d'obtenir la couronne hongroise en fondant ses prétentions sur le traité de 1463, et cherchant à profiter des luttes entre les divers partis, contourna les armées victorieuses et pénétra en Hongrie. Après l'élection de Vladislas il n'hésita pourtant pas à se réconcilier avec celui-ci ce qu'il pouvait faire d'autant plus facilement

¹²⁶ „Der römische König Maximilian besetzte, ohne dass ihn jemand hinderte, sogar Odenburg, Eisenburg, Güns und Stein am Anger, und, was noch mehr war, der Jagellone schloss mit ihm 1515 einen schmachvollen Vertrag, in dem er ihm, falls er selbst kinderlos sterben sollte, die Nachfolge in Böhmen und Ungarn versprach und ihm erlaubte, schon vorher den Titel eines Königs von Ungarn zu führen.“ Helmolt, p. 470.

qu'il réussit à s'assurer le droit à la succession au trône par le traité de 1491 (en cas d'extinction de la ligne masculine de Vladislas) et à récupérer les territoires conquis par Mathias. Le même traité confirma Maximilien dans la possession des forteresses situées dans la région frontrière, qui avaient été données en gage à Frédéric III, et abolit les décisions du traité de 1477, en vertu duquel les Habsbourg auraient dû payer 100.000 florins d'or. En outre Maximilien reçut encore 100.000 florins d'or à titre d'indemnité de guerre, mais il crut nécessaire de faire reconnaître ses droits aussi par la Diète hongroise.¹²⁷ Or, quand l'Assemblée Nationale fut convoquée en 1492, les Ordres refusèrent de donner leur adhésion à ce traité. A cause de leur résistance, Maximilien dut se contenter d'un acte signé par 67 seigneurs qui, en cas d'extinction de la ligne masculine de la famille royale, lui assura les votes des signataires pour la nouvelle élection. Malgré cela la Diète de Rákös décida en 1505 qu'en cas d'extinction on élirait un roi issu de la nation même, et donna sa malédiction à tous ceux qui seraient capables de soutenir la cause d'un prétendant étranger. C'est pourquoi les Habsbourg et les Jagellons durent conclure un pacte familial en 1505. Le pacte de 1515 ne fut en réalité qu'un renouvellement de cet accord antérieur.

Il est curieux de voir que l'illustre historien qui m'objecte d'un ton péremptoire que dans mon ouvrage „l'horizon manque trop souvent“,¹²⁸ ne donne aucun éclaircissement sur les causes de la bataille de Mohács au point de vue de l'histoire universelle. Est-ce le manque de l'horizon' ou bien une ,erreur voulue' qui est responsable de cette grave lacune? En tout cas, la lacune existe, et elle est inexcusable. Pourrait-on imaginer une situation plus tragique que celle d'une nation qui, pour garder son indépendance nationale, recourt à tous les moyens contre

¹²⁷ Et. Katona, *Historia critica*, X, 17, p. 208—245.

¹²⁸ Revue Hist. p. 2.

les aspirations des Habsbourg, mais qui en même temps, victime de sa position géographique et des relations de famille de ses rois, se trouve en face de l'invasion ottomane à laquelle elle doit succomber, presque complètement abandonnée? Il n'est guère douteux que la bataille de Mohács est inséparable des luttes de la France contre la Maison d'Autriche, luttes dans lesquelles François I partage ses intérêts avec le Sultan Soliman. Cette Europe qui avait applaudi aux brillants faits d'arme de Hunyadi, sans lui porter un secours efficace, est indifférente à ce désastre parce que toute son attention reste attachée à l'antagonisme de ces deux grandes puissances de l'Occident. La Hongrie se trouve, malgré elle, au carrefour des Turcs envahisseurs et des Habsbourg qui menacent d'anéantir l'indépendance ancestrale du royaume.

Sans signaler ces faits essentiels, M. Iorga se contente de 'caractériser' le règne de Louis II en 14 lignes bien succinctes. 'Caractériser' c'est trop dire: il n'énumère que quelques événements de famille et les dates de quelques batailles.

Comment l'historien roumain peut-il affirmer qu'en 1521 les Turcs aient occupé Belgrade et Séverin? Lui qui considère le pays de Séverin comme un territoire roumain, devrait mieux savoir qu'à cette date les Turcs s'emparèrent de Szabács (Sabać) et que Séverin était bien loin du chemin qu'ils suivirent pour arriver à Vienne.

Je remarque encore, à titre de curiosité, que M. Iorga s'obstine à écrire *Mohaksch* au lieu de Mohács qui, même en transcription allemande, devrait rester *Mohatsch*. C'est le même 'préjugé orthographique' qui lui fait écrire *Beksche* au lieu de *Becse*, et *Bekscherek*, quand il s'agit de *Becskerek*.¹²⁹

*

¹²⁹ Helmolt, p. 473.

Ensuite une demi-page sous le titre: „Ungarns Zustände zur Zeit der Habsburgischen Besitzergreifung“. C'est loin d'être une description objective de la situation d'alors. M. Iorga se trait sur les luttes de la petite noblesse contre l'oligarchie, en négligeant par là une question d'importance capitale de la vie sociale du pays. Il ne signale le mécontentement de la paysannerie qu'à propos de la révolte de 1514. Dans les lignes suivantes il ne traite que de la slavisation de la Hongrie septentrionale, de l'expansion de la Réformation et de l'introduction de l'imprimerie.

Parmi les mesures repressives prises à la suite du soulèvement de 1514 M. Iorga ne met en relief qu'une seule: tout paysan accusé de port d'armes fut condamné à la perte de son bras droit. En réalité ce n'est qu'un détail des prohibitions contenues dans l'article de loi 60 de 1514 où l'on trouve aussi l'énumération des punitions prescrites pour les prêtres, les scribes, les haïdouks (toucheurs de bestiaux) et les paysans.¹³⁰

Quant au protestantisme, il affirme que dans les villes les nouvelles religions suscitaient des controverses, puisque les Allemands suivaient la doctrine de Luther, tandis que la petite noblesse celle de Calvin. A peu d'exceptions près (Debrecen, Kolozsvár), on ne peut observer dans les villes des controverses semblables, car la majorité de éléments urbains devinrent luthériens et restèrent fidèles à leur nouvelle religion.

C'est déjà une erreur plus grave que l'auteur roumain attribue à Jean Honterus l'introduction de l'imprimerie. Le premier ouvrage imprimé par Honterus ne parut qu'en 1535; six ans auparavant on avait fondé l'im-

¹³⁰ Voici le titre de cet article de loi: „Presbyteri non beneficiati, scholares, hajdones, rustici arma et piccides non gerant.“

primerie de Szeben et déjà en 1472, celle d'André Hess à Bude, où le premier ouvrage parut en 1473.¹³¹

*

Contrairement à ce que nous avons établi à propos du règne de Mathias, M. Iorga porte un intérêt très vif à la situation trouble qui succéda en Hongrie à la bataille de Mohács, au temps de l'élection des deux rois. Ces périodes pleines de transformations rapides, où les événements mêmes donnent assez de mouvement au récit, et où l'historien peut se dispenser plus facilement de l'examen des causes intérieures, sont particulièrement attrayantes pour l'auteur roumain. Aussi consacre-t-il à l'histoire de la Hongrie partagée un chapitre qui surprend par l'abondance des détails.¹³²

Evidemment, il est facile d'y relever des erreurs. A propos de l'élection des deux rois (1526), il remarque que le Sultan, ayant reconnu le roi Jean, lui confia la région qu'il venait de conquérir. C'est pourtant un fait qu'au commencement Jean Zápolyay était persuadé de pouvoir s'entendre avec Ferdinand, le roi de Hongrie, et que pour y réussir, il entra sans retard en négociation. Ce n'est qu'après l'attaque inattendue de Ferdinand que Jean, qui était mal préparé pour cette guerre, dut s'adresser au Sultan.

Il est bien intéressant de voir quel rôle M. Iorga attribue aux Roumains dans ces événements. Son héros est cette fois Pierre Rareș le voïvode de Moldavie dont

¹³¹ „Die Einführung der Buchdruckerkunst zuerst in Hermannstadt und Kronstadt (durch ... Johannes Honterus) erzeugte eine ganze Literatur, auch in slawischer und rumänischer Sprache; letztere kam den einheimischen und ausländischen Rumänen in gleicher Weise zugute.“ Helmolt, p. 471. Cf. P. Gulyás: *A könyvnyomtatás Magyarországon a XV. és XVI. században* (L'imprimerie en Hongrie aux XVe et XVIe siècles), Budapest, 1929, p. 17, 47 et 53. — J. Fitz: *Hess András, a budai ősnymondász* (André Hess, le premier imprimeur de Bude), Budapest, 1932.

¹³² Helmolt, p. 471.

M. Iorga trace ailleurs (dans l'Histoire des Roumains) le portrait suivant: „Partout où il aperçut une frontière mal défendue, ou bien où il fut invité par un des partis d'une guerre civile, il apparut avec son armée moldave bien équipée. C'était un intrigant infatigable jusqu'à ce que lui-même fut victime d'une de ces intrigues innombrables que sa ruse avait tramées.“¹³³ C'est à propos de la première attaque de Ferdinand contre Jean que M. Iorga signale pour la première fois la présence de ce prince en Transylvanie. A ce moment-là il vivait à son gré dans cette province hongroise, et espérait gagner non seulement la sympathie des Sicules et des Roumains, mais aussi celle des Saxons.¹³⁴ — Pour mieux comprendre la situation, il faut savoir que Pierre avait reçu des rois de Hongrie deux châteaux: Csicsó et Küküllővár, et que maintenant il demanda en gage à Jean aussi le château de Beszterce. Essayant d'y pénétrer, il eut des conflits avec les Saxons, mais il ne réussit à s'emparer ni de Beszterce, ni de Brassó.¹³⁵

La figure du voïvode moldave reparaît en 1534, au moment où Gritti, l'envoyé du Sultan, qui venait de faire tuer l'évêque de Nagyváradi, son adversaire, fut exterminé à Medgyes par les Transylvains. Selon M. Iorga, ce fut précisément Pierre Rareș qui jeta en prison Gritti pour le livrer ensuite aux partisans de l'évêque de Vá-

¹³³ „Wo nur eine schlecht verteidigte Grenze sah, wo er nur von einer der im Bürgerkriege liegenden Parteien herbeigerufen wurde, da war er mit einem starken moldauischen Heere zur Stelle... Er war wirklich ein nimmer rastender Ränkeschmied, und in den unzähligen Fährden, die seine Schlaueit wob, sah er sich selbst gefangen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 372.

¹³⁴ „In Siebenbürgen hauste nun nach Belieben der Fürst der Moldau, Peter Raresch; dieser lebte der Hoffnung, neben den Szeklern und den Rumänen auch die Sachsen an sich ziehen zu können.“ Helmolt, p. 472.

¹³⁵ Cf. *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 375.

rad.¹³⁶ Il n'en reste pas moins que la révolte contre Gritti avait déjà été complètement préparée, quand Pierre vint offrir son secours aux Transylvains. Quand les Hongrois qui assiégeaient Medgyes, le refuge de Gritti, pénétrèrent dans les rues de cette ville, l'envoyé du Sultan s'abrita dans la maison de Pierre Rareș qui lui offrit en effet son hospitalité, mais dans le seul but de le livrer immédiatement à ses persécuteurs. Tout cela diminue sensiblement le rôle du voïvode roumain. M. Iorga n'oublie pas de signaler (même deux fois dans un passage dont l'étendue ne dépasse guère une page) que le même voïvode tendit un piège à Etienne Majláth aussi, qui fut le vainqueur de Gritti et le livra ensuite au Sultan.¹³⁷

Ce ne sont en réalité que des épisodes qui peuvent bien caractériser les intrigues de Pierre Rareș, mais qui ne prouvent nullement l'influence prépondérante des Roumains sur les luttes des partis. M. Iorga ne consacre que deux lignes à la paix de Nagyvárad (1538) qui avait pour but d'aplanir les divergences de vue entre les deux monarques, et il ne mentionne même pas les difficultés qui attardèrent la mise-en-pratique de ce traité. Et pourquoi M. Iorga consacre-t-il moins d'attention à l'activité de Martinuzzi — de ce grand champion et organisateur de la Transylvanie — qu'à celle du voïvode roumain qui,

¹³⁶ „Peter Raresch bemächtigte sich seiner Person und lieferte ihn den Anhängern des Ermordeten aus. 1534.“ Helmolt, p. 472. M. Iorga exagère encore davantage le rôle, du voïvode Pierre dans sa *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, 379.: „in der ... Verschmitztheit des Orientalen, eilte der Moldauer gegen Mediasch, lockte den Belagerer zu sich, verriet ihn dann aber ohne Skrupel an die Aufständischen, die ihm bald den Weg zum strafenden Himmel zeigten.“

¹³⁷ „Im Grunde gehörte von nun an das Land diesem Majláth, einem Rumänen, der gern die Rolle Johann Hunyadis gespielt hätte; leider wurde er von Raresch 1541 gefangengenommen und nach Konstantinopel geschickt.“ Helmolt, p. 472. — „Peter der Fürst der Moldau, nahm nach seiner Wiedereinsetzung, wie schon gesagt ist, den selbstständig aufträtenden Woiwoden von Siebenbürgen gefangen.“ Helmolt, p. 473.

même à son avis, n'était qu'un intrigant perfide qui cherchait à s'ingérer dans les événements décisifs de l'époque?

En parlant du retour de la reine Isabelle en 1556, M. Iorga juge à propos de signaler deux fois la présence d'Alexandre Lăpușneanu, voïvode de Moldavie qui, soutenant la cause de la reine, entra à Kolozsvár en société du voïvode de Valachie.¹³⁸ Il remarque également que le parti de Ferdinand profita de l'occasion pour opposer à Lăpușneanu un autre prétendant, l'aventurier „Despot”.¹³⁹ Au point de vue de l'histoire hongroise ce ne sont guère des détails plus importants que l'immixtion de Rareș dans les affaires transylvaines. Le retour d'Isabelle était diplomatiquement bien préparé; les Transylvains reçurent solennellement la reine et l'entourèrent d'une sympathie unanime. Le souvenir des voïvodes roumains ne fut perpétué que par les églises et les villages qu'ils ravagèrent et brûlèrent.¹⁴⁰ Abstraction faite de ces ravages dans le Nyírség et dans la région de la Szamos et de la Kraszna, on ne peut guère attribuer d'importance à leur apparition. Si l'on considère ces événements sous l'angle des luttes de Hongrie, le secours offert au prétendant moldave, le rival de Lăpușneanu, n'est qu'un à-côté de ces guerres intestines, qui ne doit pas entrer dans une synthèse si succincte de l'histoire hongroise.

*

¹³⁸ „Schon damals beteiligten sich rumänische Abteilungen an der Einnahme Weissenburgs für Petrowitsch; im Herbst rückten Alexander Lapuschneanu, der Fürst der Moldau, und sein walachischer Nachbar Petraschku in Klausenburg ein, um Isabella wieder einzubringen.“ Helmolt, p. 473.

¹³⁹ „... die ersteren (die Deutschen) benutzten die Gelegenheit, um in der Person des Abenteurers „Despot“, der Ferdinand anhing, dem Fürsten Lapuschneanu in der Moldau einen Prätendenten gegenüberzustellen.“ Helmolt, p. 473.

¹⁴⁰ Ostermayer, Chronik dans les *Quellen zur Gesch. der Stadt Brassó*, IV, p. 518. La chronique d'Etienne Székely (*Tizenhatodik századbeli magyar történetírók*), p. 236. *Történelmi Tár*, 1891, p. 69.

Rien n'est plus caractéristique pour la conception historique de M. Iorga que le chapitre suivant qui est consacré à l'histoire de la Principauté transylvaine autonome. Après une nomenclature presque dénuée de tout commentaire, l'illustre auteur fait la remarque suivante: „Malgré la nationalité hongroise de ses seigneurs, malgré sa langue officielle qui était le hongrois, malgré les nobles hongrois de la cour princière, la Transylvanie n'était pas une province hongroise. Les Saxons avaient gardé leur ancienne situation privilégiée, les droits de ces Sicules qui s'opposaient opiniâtement à Jean-Sigismond, ne pouvaient être abolis d'un jour à l'autre, les Roumains qui donnèrent à la Transylvanie des dignitaires aussi influents que Majláth, Kendi, Dobó et Gaspard Békés (ce dernier fut le rival d'Etienne Báthory), commencèrent à s'organiser sous la direction de leurs évêques sacrés en Valachie et en Moldavie, et les tentatives des princes protestants qui tâchèrent de placer l'Eglise roumaine sous leur autorité, aboutirent à un échec définitif. Dans ces conditions, la dépendance de la Principauté de l'Empire ottoman empêcha les Báthory de poursuivre une politique indépendante“.¹⁴¹

Avant tout je dois constater que les Báthory réussirent à garder, malgré l'assertion contraire de M. Iorga,

¹⁴¹ „Trotz der ungarischen Nationalität seiner Herren, trotz der ungarischen Staatssprache, trotz der den Hof beherrschenden magyarischen Edelleuten war Siebenbürgen kein ungarisches Land. Die Sachsen behaupteten ihre durch alte Privilegien gesicherte Stellung; die Rechte der Szekler, die sich hartnäckig gegen Johann Siegmund wehrten, liessen sich nicht kurzerhand aufheben; die Rumänen, aus deren Mitte Männer, wie Majláth, Kendi, Dobo und Kaspar Bekes (Gegenfürst unter Stefan Bathori) hervorgingen und hohe Würden und grossen Einfluss erwarben, schlossen sich unter ihnen in der Walachei und Moldau geweihten Bischöfen enger zusammen, und der Versuch der kalvinistischen Fürsten, diese walachische Kirche sich zu unterwerfen, scheiterte zum Schluss. Trotz dieser Verhältnisse nahm die drückende türkische Oberhoheit den Bathoris die Möglichkeit, eine eigene Politik zu verfolgen.“ Helmolt, p. 474.

l'indépendance de leur attitude politique. L'idée maîtresse de leur conception était l'union avec la Hongrie. La ligne de l'expansion des Turcs qui visèrent à atteindre Vienne, était dirigée vers la Pannonie, comme en témoignent toutes leurs grandes campagnes au cours du XVI^e siècle. Ce n'est que plus tard, après l'occupation de Bude, qu'ils tournèrent leur attention vers les régions orientales. Par suite de la séparation formelle de la Transylvanie du corps du royaume de Hongrie, cette province dut reconnaître la souveraineté des Turcs. La politique qui résulta de cet état de choses, fut inaugurée par Martinuzzi et développée par les Báthory. A peine élu, Etienne Báthory n'hésita pas à donner son adhésion à l'accord de Speyer (1570), par lequel le prince de Transylvanie a secrètement reconnu la suprématie du roi de Hongrie.¹⁴² Parmi ses successeurs Sigismond a même dépassé les cadres dans lesquels une collaboration était admissible avec le roi de Hongrie. Cependant ses troubles psychiques et les hésitations qui en furent la conséquence, anéantirent les résultats de cette collaboration, et ébranlèrent en même temps aussi la paix intérieure et l'autorité internationale de la Transylvanie. Malgré ces difficultés, l'idée directrice de la conception politique resta toujours la même: on cherchait à maintenir les bonnes relations avec les Turcs, mais en même temps on tâchait d'affaiblir leur puissance afin d'affranchir le pays, dès que l'occasion se présente, du joug ottoman.

Il est à remarquer que les Báthory étaient catholiques, et que la propagande ayant pour but de gagner les Roumains au protestantisme ne se fera sentir qu'au temps de Georges I. Rákóczi. A cette époque les efforts des Orthodoxes auxquels M. Iorga semble attacher une importance particulière, restèrent bornés à des tentatives incertaines et fort peu durables.¹⁴³

¹⁴² *Österreichische Staatsverträge*, Bd. 9, Siebenbürgen, Wien, 1911, p. 181—199.

¹⁴³ *Hist. d. Roum. d. Trans.* I, p. 196—243.

Déjà auparavant il y avait des Roumains qui avaient acquis de grandes propriétés et qui, ayant fondé leurs prétentions sur ces domaines, s'étaient élevés parmi les hauts dignitaires du pays. Ils avaient mérité ces distinctions parce que, comme j'aurai encore l'occasion de le démontrer,¹⁴⁴ ce furent leurs vertus militaires dont ils donnèrent preuve en leur qualité de kenéz, qui les élevèrent au rang des nobles hongrois. Il est incontestable que par l'anoblissement ces Roumains subirent des changements très profonds aussi bien dans leur condition sociale que dans leur mentalité. A une époque antérieure l'anoblissement impliquait l'abandon de l'orthodoxisme ce qui, au point de vue de la vie psychique, était une des transformations les plus significatives. Les seigneurs d'origine roumaine dont M. Iorga rappelle ici les noms, Majláth, Kendi, Dobó ne manquèrent pas de s'adapter entièrement à l'atmosphère hongroise, et le cas de Gaspard Békés dont l'auteur se réclame avec une certaine prédilection, n'est qu'un mauvais exemple de plus. On doit en effet à ce Békés l'accord de Speyer qui était destiné à représenter l'idée de l'unité hongroise.¹⁴⁵ Quand il forma des prétentions au trône de la Transylvanie, il pouvait s'appuyer aussi bien sur son activité diplomatique que sur les encouragements de Maximilien. Il faut d'ailleurs constater que Békés n'a jamais réussi à passer ses projets dans la réalité, et que par conséquent il n'était pas un „prince rival” (Gegenfürst) comme M. Iorga le prétend. Vaincu par Etienne Báthory, il devint un des partisans les plus fidèles de ce prince, et il le suivit en Pologne aussi, où il se distingua comme chef d'armée. Bien qu'il ne s'agisse en apparence que de certaines nuances presque insignifiantes, tout ce que M. Iorga dit du rôle du roumanisme dans les affaires de la Principauté transylvaine, est absolument faux et contraire à la vérité historique.

¹⁴⁴ Cf. p. 200.

¹⁴⁵ *Monumenta comitialia regni Transylvaniae*, II, p. 398—399.

L'excellent historien voudrait-il concéder que les Sicules — quoique leur constitution raciale n'ait peut-être été identique avec celle des Hongrois conquérants (sur leur origine nous n'avons jusqu'aujourd'hui que des théories contradictoires), — se soient de bonne heure assimilés à la masse du peuple hongrois? Comme leur écriture 'runique' en témoigne, ils devaient être d'origine turque¹⁴⁶ ce qui a certainement facilité leur assimilation rapide. Dès les temps les plus reculés, ils étaient toujours hungarophones. Leurs toponymes, auxquels M. Iorga attache une importance particulière,¹⁴⁷ correspondent parfaitement aux noms que les Hongrois ont donnés à d'autres localités similaires dans d'autres provinces de leur domination.¹⁴⁸ Certains groupes de Sicules furent établis en qualité de garde-frontière dans quelques localités de la région frontalière de l'Ouest. Les Sicules transylvains, qui occupaient un point très menacé de la frontière orientale, vivaient en une solidarité très forte et restaient fidèles à leurs institutions ancestrales. C'est pourquoi on retrouve chez eux, dans ce pays de montagne, même au XVI^e siècle des formes de vie qui, au centre du pays, avaient été propres au XIII^e siècle.¹⁴⁹ Cette masse sicule, munie d'une autonomie ancienne n'a jamais admis l'enracinement définitif du système économique basé sur les grandes proprié-

¹⁴⁶ Gyula Németh, *A magyar rovásírás* (L'écriture runique des Hongrois), Budapest, 1934. Cf. surtout p. 31.

¹⁴⁷ „Si les Hongrois avait dominé dès le commencement les régions, où, à présent, la population dominante, parfois la population exclusive est celle des Roumains, il aurait bien fallu que les noms des localités de ces pays — nous entendons ceux donnés par les Hongrois à côté de ceux qui ont été conservé par les Roumains — correspondent parfaitement aux noms que les Hongrois ont donné à d'autres localités similaires dans d'autres provinces de leur domination.“ *Hist. des Roum. d eTrans.* I, p. 37.

¹⁴⁸ János Karácsonyi, *A székelyek eredete és Erdélybe való települése* (L'origine des Sicules et leur établissement en Transylvanie), Budapest, 1905. p. 35—43.

¹⁴⁹ Connerth, *A székelyek intézményei* (Les institutions sicules), Kolozsvár, 1901.

tés, et elle devint, à côté des Hongrois, une des trois ,nations' de la Principauté de Transylvanie.

Si importante que fût la ,nation' saxonne par sa richesse et sa civilisation, et si grande que fût la prépondérance de ses villes florissantes, son nombre relativement restreint ne lui a jamais permis, même en cas de conflit non plus, de mettre sérieusement en danger le caractère hongrois de cette province. Quant aux Roumains, leur rôle n'était certainement pas aussi grand que nous pourrions le croire d'après leur nombre considérable aux siècles suivants.

A cette époque bien des territoires étendus, qui devaient plus tard subir un processus de roumanisation, était encore entièrement hongrois. Pourrait-on supposer qu'en 1556, lors du retour de la reine Isabelle, les armées des voïvodes roumains auraient incendié les villages des vallées de la Szamos et de la Kraszna, si ceux-ci avaient été habités par des Roumains?¹⁵⁰ Le dépeuplement des régions magyares, surtout dans la vallée de la Maros, ne commença qu'après l'entreprise malheureuse de Georges II Rákóczi en Pologne, quand les Turcs enverront en 1658 les Tatars en Transylvanie pour décimer la population hongroise de ces pays par leurs incursions répétées.

¹⁵⁰ „In November (1556) sein die beiden Wayda, nachdem sie auf Ungern gnug rumort und geraubt und gebrennt, wohlbeladen mit grossem Raub heimgezogen, der Moldner bei Nösen, der Walachisch durch Burzenland, und allenthalben grossen Schaden gethan.“ *Historia* von H. Ostermayer (*Quellen zur Geschichte d. Stadt Brassó*, Bd. IV, p. 519.) — „1556. Az moldvai és havasalföldi oláhok negyvenezren bejövének a királyfiú mellé. Kik Erdélységbe, a Nyírségbe, a Szamos mentébe és Szilágyságba nagy dúlásokat és égetéseket tűnek és úgy térének meg hazájokba“ (Les Roumains de Moldavie et de Valachie, au nombre de 40.000, vinrent pour assister au prince. Ils firent de grands ravages et des incendies en Transylvanie, en Nyírség, en Szilágyság et le long du Szamos, et ce n'est qu'après qu'ils gagnèrent leurs pays respectifs). *Chronique hongroise* d'Etienne Székely, (*Újabb nemzeti könyvtár*, III, p. 67.)

Pour voir que le rôle du roumanisme ne pouvait guère être considérable dans cette Principauté, il faut tenir compte aussi du niveau intellectuel peu élevé des masses roumaines, qui, la plupart du temps, restaient fidèles à la vie pastorale. La Transylvanie était donc, malgré le particularisme des Saxons et l'accroissement numérique des Roumains, une province de caractère nettement hongrois, avec des traditions et des institutions hongroises et avec une conscience très vive de l'unité hongroise qui se traduisait par le maintien de l'ancienne procédure judiciaire et surtout par l'organisation d'une Cour de Cassation, créée sur le modèle de l'institution analogue du royaume de Hongrie. Dans cet ouvrage M. Iorga semble s'être fixé le but de dénier l'existence même de ces organes judiciaires entièrement hongrois.¹⁵¹

*

Les abdications et les retours de Sigismond Báthory marquèrent le début d'une période fatale pour l'histoire de la Principauté. La politique viennoise ne s'est jamais posé la question si les Impériaux étaient capables de défendre contre les Turcs cette province presque complètement détachée de leurs bases militaires, mais dès que l'occasion se présentait, on recourait aussitôt à tous les moyens, même en défaut d'argent et de forces militaires, pour s'emparer de ce pays. Cette politique égoïste devait nécessairement aboutir à une catastrophe.

Les conseillers de Sigismond Báthory étaient d'avis qu'il fallait s'allier aux voïvodats roumains pour porter à l'Empereur un secours commun contre les Turcs. M. Iorga attribue cette initiative à Michel le Brave.¹⁵² Je

¹⁵¹ Vencel Biró, *Az erdélyi fejedelmi hatalom fejlődése* (Le développement du pouvoir princier en Transylvanie), Kolozsvár, 1917, p. 40—43. Rappelons encore le maintien du poste du „juge royal“ (*királybíró*). Connerth: *A székelyek intézményei*. Kolozsvár, 1901, p. 47—54.

¹⁵² *Gesch. d. Rum. Volkes*, II, p. 94.

n'entre pas en discussion avec lui sur ce point. Toujours est-il que la préparation diplomatique de ce projet est due incontestablement aux Impériaux. Il est certain que le voïvode qui venait à peine de s'assurer le pouvoir, prit une attitude très ferme vis-à-vis des Turcs, mais il n'en est pas moins vrai que lui aussi devait voir que le secours offert par l'empereur à ses alliés n'était guère efficace et qu'il ne se mettait en pratique qu'avec un retard considérable. Selon le récit de M. Iorga, Michel ne put profiter que de l'aide des troupes transylvaines, puisque les Cosaques lui firent plus de mal que du bien.¹⁵³ Dans la seconde année de la guerre, l'attaque de Sinanpacha se dirigea contre les provinces détachées de l'Empire turc, et Michel après s'être vaillamment combattu sur le champs de bataille, se vit forcé de se retirer dans les montagnes. Il ne réussit à chasser les Turcs qu'avec l'aide des troupes de Sigismond. Le fait que Michel se détacha de l'alliance avant que les Turcs eussent vaincu, l'année suivante, les armées de Rodolphe et de Sigismond près de Mezökövesd, montre bien la grandeur réelle de ce prince en qualité d'homme d'Etat et de général.¹⁵⁴

Trois ans plus tard le même Michel, incité par les Impériaux, se décida à entrer en Transylvanie, pour attaquer, malgré son serment de fidélité, le prince André Báthory. Après la mort de celui-ci, il réussit facilement à s'emparer du trône princier puisque'il savait tirer profit des conflits d'intérêt qui avaient surgi pendant les dernières années du règne d'André. Il se nomma lieutenant de l'empereur et fonda sa domination sur les mécontents de la province. Ce n'était guère une entreprise de caractère valaque, quoique Michel n'ait négligé de combler de dons immobiliers les seigneurs de Valachie. Comme il

¹⁵³ „Jetzt standen ihm ausser der aufgegebenen Mannschaft des Landes ein kleines siebenbürgisches Hilfscorps und etliche tausend Kosaken zur Seite.“ *Ibid.* II, p. 97.

¹⁵⁴ *Ibid.* II, p. 97.

s'appuyait surtout sur les Sicules qui, réduits au niveau social de la paysannerie, étaient mécontents du règne des Báthory,¹⁵⁵ les troupes hongroises formaient une partie très considérable de son armée. Il garda l'usage du hongrois en tant que langue officielle (il parlait également cette langue), et dans ses documents rédigés en hongrois rien n'était en roumain sinon sa signature. Tout cela eût été impossible si la Transylvanie n'avait été un territoire incontestablement hongrois. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Michel restitua aux Sicules leurs anciens privilèges¹⁵⁶ sans pourtant rien faire pour améliorer l'état de la paysannerie roumaine de la Transylvanie. N'est-ce pas le même Michel, le défenseur des droits des Sicules qui, au commencement de sa domination, avait réduit les petits propriétaires valaques à l'état de „rumânie”?¹⁵⁷

Les négociations de Michel avec l'empereur font voir qu'il aurait voulu léguer à sa famille ses domaines étendus en Mármaros et en Fogaras.¹⁵⁸ Au point de vue diplomatique, il gâta ses affaires au moment de la conquête de la Moldavie (1600), alors que par cet acte il s'engagea dans le chemin de la politique nationale. L'empereur envoya contre lui Basta, le chef des armées impériales de la Haute-Hongrie, et celui-ci le vainquit dans la bataille de Miriszló (le 7 octobre 1600). Quinze jours plus tard, les Polonais le chassèrent du trône de la Valachie. Émigré, il se présenta chez l'Empereur, mais le monarque refusa

¹⁵⁵ *Ibid.* II. p. 94.

¹⁵⁶ L. Szádeczky, *Erdély és Mihály vajda története* (Histoire de la Transylvanie et du voïvode Michel), Temesvár, 1893, p. 107.

¹⁵⁷ Cf. J. Bogdan, *Über die Rumänischen Knesen*, Arch. f. slavische Philologie, XXVI, p. 105.

¹⁵⁸ „Alles wollte er zugestehen, nur wollte er für sich und seinen Sohn die Gewissheit haben, dass sie in Siebenbürgen bleiben dürften, dass man ihnen in Fagaras, Marmoros oder anderswo einige Burgen als Zufluchtstätten überlassen, dass ihm der kaiserliche Stellvertreter nicht in seine Gehege kommen und der kaiserliche Hof ihn mit Geld und Truppen unterstützen würde.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, II, p. 104.

de le recevoir. Ce n'est qu'un nouveau retour de Sigismond qui lui rend, au moins pour quelques jours, le pouvoir perdu. Le voïvode et les Transylvains terrassés de la domination de Basta se rangent du côté de Báthory, et dans cette situation bien grave l'empereur doit pardonner à Michel aussi. Le 3 août 1601 Basta et Michel l'emportent sur Sigismond à Goroszló, mais le 19 Basta le fait tuer. Voilà les étapes principales de la carrière transylvaine de ce voïvode valaque. Cette période dure moins d'un an ce qui n'empêche pas l'historien roumain de la considérer comme une „blendende Epopöe", une épopée éblouissante!¹⁵⁹

*

J'ai dû exposer ici tous ces faits qu'on trouve d'ailleurs énumérés aussi dans l'ouvrage de M. Iorga. C'est en effet bien compréhensible, puisque l'auteur a certainement le droit de se vanter de ce succès roumain. Ce qui est plus grave, c'est que lui, qui aime parler avec tant d'enthousiasme de ses héros roumains, préfère passer sous silence les grandes figures hongroises de la même époque et les moments décisifs de l'histoire de Hongrie. A propos du

¹⁵⁹ „So hatte den der walachische Michael, kraft der ihn umgebenden Verhältnisse die Möglichkeit, mit dem Schwerte in der Hand seine blendende Epopöe zu schreiben. Sie währte sieben Jahre und ist innigst mit der Liebe der Rumänen für ihren Stamm verknüpft. Viel Grossartiges, Herzerhebendes liegt darin, sicherlich mehr als in irgendwelchen anderen Ereignissen der rumänischen Geschichte, den Stolz und Schmerz, Trauer und Hoffnung erweckt diese tiefe menschliche Tragödie im Herzen dessen, der sie angehört. Aber wenn man die Folgen betrachtet, so entsprechen sie doch der grossen Ursache nicht. Die Laufbahn Michaels ist nichts mehr und nichts weniger als das glänzende Intermezzo eines vereinzelt Helden, der Tatenkreis einer Zahlreichen Paladinschar, deren Herkunft kaum in den Söhnen, aber sicherlich nicht in den Enkeln wiederzuerkennen ist. So mussten auch derjenige, der die Entwicklung des rumänischen Volkes beschreibt, seinen Empfindungen zum Trotze, einen bescheidenen Maassstab an Ereignisse anlegen, die an sich eine grössere Bedeutung beanspruchen könnten.“ *Ibid.* II, p. 93—94.

règne de Gabriel Bethlen, il se contente de remarquer que ce prince dut céder aux Turcs les châteaux de Lippa et de Jenő. Il affirme à tort que Bethlen fût couronné à Besztercebánya; bien que ce prince eût la couronne à sa disposition, il ne prit que le titre de 'roi élu', afin de ne pas couper le chemin d'une réconciliation éventuelle avec la cour de Vienne. L'auteur roumain ne dit rien de l'activité de Gabriel Bethlen dans le domaine des affaires intérieures, — n'est-ce pas lui qui rendit la Transylvanie florissante? — et il signale à peine ses entreprises militaires. Il se borne à déclarer d'un ton autoritaire que son rôle dans la guerre de Trente Ans dépasse les cadres de l'histoire hongroise proprement dite.¹⁶⁰ Quant à Etienne Bocskai, il ne lui consacre qu'une seule phrase bien laconique: „Avec l'aide des Turcs il occupa Cassovie où, entouré d'ovations enthousiastes, il fut proclamé roi de Hongrie“.¹⁶¹

Cette diminution incompréhensible de l'importance de ces deux grands princes de la Transylvanie veut dire que M. Iorga se tait sur les événements les plus significatifs de l'histoire de la Hongrie et de la Transylvanie au XVII^e siècle. Ce fut Bocskay qui fit valoir le caractère protestant de la Principauté. Il s'opposa à main armée aux tentatives anticonstitutionnelles de la cour viennoise, qui avait pour but de dénationaliser la population, et qui ne craignait guère d'offenser ouvertement la liberté des religions. Par la paix de Vienne (1604) Bocskay réussit à assurer aussi bien le respect de la constitution que la liberté confessionnelle et il désigna par là le rôle spécial de la Transylvanie, qui avait désormais à défendre les droits nationaux et constitutionnels du royaume de

¹⁶⁰ „... im dreissigjährigen Krieg im Einverständniss mit Franzosen und Schweden... spielte (er) eine grosse Rolle, die jedoch nicht der ungarischen Geschichte angehört.“ Helmolt, p. 475.

¹⁶¹ „Stefan Botschkay (1604—1606) ... der mit Hilfe der Türken Kaschau einnahm und mit grossem Jubel als König von Ungarn empfangen wurde.“ Helmolt, p. 474.

Hongrie contre les ambitions de la cour de Vienne. Cette politique sera représentée par des figures aussi importantes que Gabriel Bethlen et Georges I Rákóczi. Les travaux de M. Iorga ne laissent rien voir de cette évolution d'un demi-siècle, grâce à laquelle la Transylvanie s'assura une importance prépondérante aussi bien dans les affaires des pays d'Orient que dans la politique européenne. On n'entend parler que les relations de la Transylvanie avec les Principautés roumaines.

*

Ces tendances déjà trop manifestes dans les passages que nous venons d'examiner, sont encore mieux soulignées dans le chapitre suivant: „Das ungarische Kernland bis 1699“.¹⁰² Les guerres d'indépendance des Hongrois, leurs nouveaux essais pour garantir la vie constitutionnelle et la liberté des religions, l'organisation autonome de la défense nationale de ce territoire qui, quoique considéré par les Viennois comme une zone frontière, n'était guère dûment secouru par eux, la formation de l'organisation autonome des comitats sont autant de faits qui n'attirent point l'attention de l'historien roumain. Bien que ce chapitre soit consacré à l'histoire de la région centrale, on n'y trouve presque rien sur les souffrances des pauvres habitants abandonnées de la plaine hongroise. M. Iorga se tait sur une quantité de moments décisifs dont la connaissance serait pourtant absolument indispensable pour la compréhension des faits ultérieurs. Il néglige de faire remarquer que les 150 ans de domination turque, qui marquent une grande césure dans l'histoire de la Hongrie, ont incroyablement rejeté en arrière l'évolution économique et culturelle de ce pays, et que les pertes qu'on a dû souffrir pendant cette période malheureuse, n'ont pas manqué de diminuer aussi bien les forces matérielles que l'énergie spirituelle de la nation.

¹⁰² Helmolt, p. 476.

La politique de la cour royale qui s'orientait entièrement vers l'Occident et qui, par rapport à la Hongrie, se bornait au maintien d'un état de paix presque intolérable pour la nation, ne jouissait guère d'une grande popularité auprès des Hongrois qui continuaient à être décimés par les incidents de frontière. Ceux-ci connaissaient bien la faiblesse des Turcs, et au lieu de la politique pacifiste, ils exigeaient une attitude offensive. Au milieu du XVII^e siècle ces tendances se révélèrent par l'activité du comte Nicolas Zrinyi qui, en sa qualité de ban de Croatie, avait bien connu les désavantages de cette paix unilatérale. Il se fit l'apôtre de l'idée que les Hongrois ne pouvaient se débarrasser du joug ottoman qu'en organisant une armée nationale. Cependant la Cour cherchait toujours à contre-balancer les tentatives de ce genre, et la paix humiliante de Vasvár (1664) qui fut conclu malgré les succès des chrétiens, provoqua un mécontentement très vif non seulement parmi les protestants, mais aussi dans les milieux catholiques royalistes. Il est dommage que M. Iorga préfère se taire sur les motifs de ces mouvements, bien qu'il développe, cette fois au moins, les faits concrets avec assez de précision.¹⁶³

Malheureusement cela ne suffit pas pour améliorer l'impression qui se dégage du chapitre consacré à cette période de la domination ottomane: ce n'est que la chronique de la succession des rois et des princes, avec une exposition trop détaillée des relations roumaines. En même temps la vérité historique est complètement déformée, d'une part, par la négation catégorique du caractère hongrois de cette Transylvanie qui ne cessait jamais de défendre les intérêts de la nation même au-delà de ses frontières, sur le territoire du royaume hongrois, et de l'autre, par la suppression tendancieuse d'une série d'événements hautement significatifs.

*

¹⁶³ Helmolt, p. 477—478.

On retrouve les mêmes défauts aussi dans les chapitres concernant l'histoire du XVIII^e et du XIX^e siècles, bien que les erreurs de fait y soient plus rares que dans les passages précédents. Au lieu d'exposer les idées directrices de la politique viennoise, qui consistaient à donner des grandes propriétés aux seigneurs auliques non-magyars pour mettre obstacle, grâce à leur collaboration, à la victoire des tendances nationales constitutionnelles dans la Chambre supérieure de l'Assemblée nationale, à peupler les régions affranchies de la domination des Turcs par des Allemands et des Serbes, et à créer un système douanier susceptible de retarder l'évolution économique du pays, l'auteur se borne à énumérer, avec une abondance de détails superflus, les données de l'évolution locale de certaines provinces, en attachant une importance toute particulière à la situation des religions en Transylvanie et à la colonisation du Banat. Il ne signale naturellement pas, par quels moyens on tâchait d'empêcher l'établissement des Hongrois dans cette province qui, jusqu'à la fin du règne de Marie-Thérèse, était soumise à un gouvernement militaire impérial.¹⁰⁴

On n'y trouve rien sur les efforts de centralisation de Joseph II, et ses réformes concernant la langue officielle allemande sont à peine mentionnées. Pas un mot sur sa guerre contre les Turcs et sur la réaction qui surgit à la suite de son activité, et qui mit en mouvement aussi les masses minoritaires. L'auteur se tait sur l'ordre de Marie-Thérèse concernant la réglementation des redevances seigneuriales, qui visait à défendre les intérêts de la paysannerie. En revanche il parle (à propos des événements de 1783!) de l'affranchissement des serfs,¹⁰⁵ quoique, depuis la Révolution Française, toute tentative

¹⁰⁴ Helmolt, p. 479.

¹⁰⁵ „Nach der Unterdrückung des grauenvollen Aufstandes der rumänischen Bauern unter Horea aus dem Dorfe Albac wurde die Leibeigenschaft in Siebenbürgen durch Verordnung vom Jahre 1783, dann auch in Ungarn aufgehoben.“ Helmolt, p. 480.

de ce genre dût se heurter à la résistance de la cour de Vienne. Ce n'est qu'au printemps de 1848 qu'on réussira à réaliser l'affranchissement des paysans. M. Iorga attribue trop d'importance à la loi de 1791 sur la liberté religieuse qui, en réalité, n'est guère comparable aux lois analogues du XVII^e siècle.¹⁰⁶ Il ne donne pas des renseignements assez précis sur les origines de l'absolutisme de François I qu'il fait remonter à 1815 et non pas à 1813.¹⁰⁷

Les réformes du comte Etienne Széchenyi, le fondateur de la Hongrie moderne, sont décrites en des termes fort incolores: „C'est à lui que reviennent les plus grands mérites en ce qui concerne le redressement culturel de ce peuple et la liberté politique qui en fut la conséquence; dans ses nombreux écrits il s'occupa aussi de questions économiques, et homme riche, il pouvait prendre activement part aux affaires de ce genre: il créa la navigation à vapeur sur le Danube et fit commencer la démolition des rochers de la Porte-de-Fer“.¹⁰⁸ Pas un mot sur les courants d'idées de l'Ère des Réformes d'avant 1848, ni sur l'affermissement de la pensée nationale après l'époque de Joseph II.

Il n'est que trop naturel que l'auteur a peu de sympathie pour l'union de la Transylvanie à la Hongrie. A propos de la révolution non sanglante du 15 mars, il parle de „blutige Ereignisse“, et objecte aux Ordres qui votèrent l'union de la Transylvanie, de ne pas avoir

¹⁰⁶ Helmolt, p. 481.

¹⁰⁷ Helmolt, p. 481.

¹⁰⁸ „Graf Stefan Széchenyi (1792—1860) hat sich um die Kulturelle Entwicklung und die daraus hervorgehende politische Befreiung seines Volkes die grössten Verdienste erworben; seine zahlreichen Schriften befassen sich auch mit wirtschaftlichen Angelegenheiten, und als reicher Mann griff er auch in diese ein: er ermöglichte die Dampfschiffahrt auf der Donau und ergriff die ersten Massregeln zur Sprengung des Eisernen Tores.“ Helmolt, p. 481.

reconnu l'existence de la „nation" roumaine.¹⁶⁹ Il oublie de remarquer que l'union fut décidée dans l'esprit des principes démocratiques de la Révolution Française, et que la constitution de 1848 substitua aux privilèges et aux droits particuliers des trois nations transylvaines l'égalité absolue de tous les citoyens.

Je ne veux pas entrer en discussion sur les remarques qui concernent l'époque moderne, depuis la guerre libératrice de 1848/49, mais je ne puis laisser sans commentaire un passage relatif aux traités conclus après la Grande Guerre: „Les Hongrois sont quand même restés les maîtres incontestés du territoire proprement dit de leur établissement, tandis que les Allemands qui auparavant avaient été le peuple dominant de l'Autriche, étaient menacés de voir mutilé de tous côtés même le domaine proprement dit de leurs colonies“.¹⁷⁰

*

M. Iorga est donc d'avis que le domaine primitif de l'établissement des Hongrois est limité par les frontières tracées à Trianon. Cette thèse qui ne manque pas de nous surprendre, demanderait à être prouvée, mais autant que je sache, l'historien roumain n'a jamais développé ses arguments y relatifs. Comme il fait remonter les origines

¹⁶⁹ „In Siebenbürgen, wo Madjaren bereits längere Zeit auf den Landtagen tonangebend gewesen waren und wo die nunmehr verkündete romantische Idee einer „einheitlichen politischen Nation der Madjaren“ mit madjarischer Staatssprache und Kultur auf die Gemüther bezaubernd wirkte, wurde am 29. Mai — also nach den blutigen Ereignissen in Pest (März) — die Union mit Ungarn beschlossen, während in der grossen Versammlung bei Blasendorf geforderte Anerkennung der Rumänen als einer politischen „Nation“ unberücksichtigt blieb.“ Helmolt, p. 481.

¹⁷⁰ „Dennoch befanden sich die Madjaren im allgemeinen in unbestrittenem Besitz ihres engeren Siedlungsgebietes, im Gegensatz zu dem bisherigen Führervolk in Österreich, den Deutschen, denen von allen Seiten auch ihr unzweifelhaftes Siedlungsgebiet bestritten wurde.“ Helmolt, p. 487.

de l'État hongrois à Saint Etienne¹⁷¹ — et à cet égard, il a parfaitement raison — il devrait tenir compte de la même date aussi par rapport au territoire de la colonisation primitive. Mais ne reconnaît-il pas lui-même, pour ne citer qu'un fait, qu'à cette époque, après la défaite du duc Gyula, les Hongrois s'étaient déjà implantés en Transylvanie? M. Iorga est contraint à considérer ce duc comme non-hongrois pour pouvoir mettre en doute l'existence d'une population hongroise dans cette province même avant la campagne de Saint Etienne.¹⁷² Comme c'est la pierre angulaire de la théorie de M. Iorga, il ne manque pas d'attribuer à la Transylvanie, dès le temps de Saint Ladislas, des tendances séparatistes¹⁷³ qui, selon sa conception, auraient, au XIII^e siècle, nécessité de nouvelles entreprises militaires pour la conquête définitive de la province en question.¹⁷⁴ En considération de ces raisonnements, on s'attendrait à ce que les vides créés dans la population quelques ans plus tard par l'invasion des Mongols aient rétabli dans cette province le régime roumano-petchenègue. Cependant, à cet égard, même M. Iorga se contente de constater que ces vides n'ont fait que favoriser l'expansion des Roumains.¹⁷⁵ A l'époque de Louis le Grand et surtout pendant la domination des Hunyadi ces tendances d'expansion auraient gagné du terrain, de sorte que la Principauté de Transylvanie, ce véritable bastion des intérêts nationaux contre les aspirations habsbourgeoises, aurait été dénuée de tout caractère

¹⁷¹ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 33.

¹⁷² „Tatsächlich drang Stefan ins rumänische und petschenegische Siebenbürgen ein und machte aus Belgrad—Weissenburg die Residenz des nun ihm unterworfenen Landeswoiwoden.“ Helmolt, p. 449. La confusion des noms Gelu—Gyalu et Gyula (Gylas) est bien caractéristique pour la méthode de M. Iorga étymologiste. Cf. *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 43—45.

¹⁷³ Cf. p. 57—58. Helmolt, p. 451.

¹⁷⁴ Cf. p. 68—69. Helmolt, p. 458.

¹⁷⁵ Cf. p. 75—77.

hongrois.¹⁷⁶ Mais alors comment peut-on expliquer le fait que le voïvode Michel, quand il réussit à pénétrer en Transylvanie, se vit obligé d'en maintenir l'administration hongroise?¹⁷⁷ Et comment se fait-il que les Transylvains, quoique décimés par les ravages des Tatars au XVII^e siècle, s'enthousiasmeront en 1848, comme M. Iorga le reconnaît aussi, pour l'idée 'romantique' de l'Etat hongrois unitaire, ayant le hongrois pour sa langue officielle?¹⁷⁸

On ne peut s'étonner de voir que M. Iorga qui reste fidèle à sa conception avec une tenacité vraiment admirable, s'obstine à affirmer qu'il n'y avait jamais d'Etat hongrois national. N'a-t-il pas admis, dès l'époque de la conquête arpadienne, l'immigration en Hongrie de toutes sortes de populations petchenègues, coumans, jazyges, ismaélites etc. (qui en réalité ne viendront s'y établir qu'aux XI—XIII^e siècles!) pour diminuer par là l'unité nationale de l'Etat hongrois?¹⁷⁹ Même à propos du XVI^e siècle — quand aussi les généraux impériaux et les pachas de Bude faisaient leur correspondance en hongrois¹⁸⁰ — il croit nécessaire de demander avec une certaine emphase: „aussi y avait-il à cette époque autant de conscience nationale que d'instinct chrétien?“¹⁸¹ Il est incapable d'apprécier à sa juste valeur la politique nationale du XV^e et du XVI^e siècles, et cherche à faire croire au lecteur que Bocskay et Bethlen ne luttaient que pour la liberté religieuse.¹⁸² Pour rendre sa théorie encore plus probable, il n'hésite pas à parler d'une „aristocratie

¹⁷⁶ Cf. p. 116. Helmolt, p. 474.

¹⁷⁷ Cf. p. 123.

¹⁷⁸ Cf. p. 31. Helmolt, p. 482.

¹⁷⁹ Helmolt, p. 482.

¹⁸⁰ Takáts—Eckhardt—Szekfű, *A budai basák magyarnyelvű levelezése* (La correspondance hongroise des pachas de Bude), Budapest, 1915.

¹⁸¹ Revue Hist. p. 5.

¹⁸² *Ibid.* p. 5.

hongroise au caractère international“ ce qui donne l'illusion que les Roumains, anoblis et convertis au catholicisme, n'ont rien perdu de leur caractère ethnique primitif.¹⁸³ Il insiste sur la nécessité de la conversion quoique, jusqu'à l'avènement du protestantisme, ce ne fût qu'une condition préalable, car l'anoblissement dépendait avant tout de la possession d'une propriété libre et exempte d'impôt. Celle-ci ne pouvait être gagnée que par des mérites militaires. Naturellement on aurait tort d'affirmer que les despotes serbes et les voïvodes roumains se soient magyarisés dès qu'ils étaient entrés en possession de dons royaux; il n'en reste pas moins qu'aux XV^e et XVI^e siècles les aristocrates d'origine étrangère se sont rapidement assimilés, en leur langue et en leur esprit, à l'entourage hongrois. Cela vaut surtout pour les aristocrates issus des familles roumaines et slaves méridionales. Les Hunyadi, les Majláth et les Oláh, de même que les Martinuzzi, les Brodarich et les Zrinyi, bien qu'ils eussent du sang étranger dans leurs veines, n'ont guère modifié le caractère magyar de la noblesse et ne l'ont rendue ni slave, ni roumaine, ni internationale. La communauté des dangers, des souffrances et des luttes incessantes a forgé des liens indissolubles entre l'ancienne aristocratie et les nouveaux-venus, et n'a pas tardé à mettre ces derniers aussi au service des tendances nationales traditionnelles. Si quelques-uns se détachèrent plus tard de la noblesse hongroise, cela n'infirme nullement la thèse que nous venons de soutenir. On ne trouve nulle part un caractère national aussi inflexible que celui que M. Iorga cherche à attribuer à ses Roumains.

Sans vouloir entrer dans les détails des passages y relatifs, je me permets de faire quelques réflexions sur le caractère national. Il serait inutile d'expliquer à l'illustre

¹⁸³ „... ceux qui se trouvaient naturellement à la tête des Roumains avaient passé, par l'adoption de la confession catholique, dans les rangs d'une aristocratie hongroise au caractère international.“ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 148.

auteur romain que la race et la nation sont deux notions bien différentes et qu'aucune nation n'est homogène au point de vue racial. Ce n'est que par abstraction qu'on prend les Allemands pour les représentants de la race nordique; au Sud et à l'Ouest du domaine germanique c'est la race alpine, en Tirol c'est la race dinarique qui prédomine. Au cours de l'évolution historique le caractère racial d'une nation peut subir des changements profonds sans que le caractère national en soit altéré le moins du monde. Les Slaves méridionaux appartiennent aujourd'hui à la race dinarique quoiqu'à l'origine ils fussent des Baltiques orientaux. Le caractère national n'est pas fondé sur des particularités raciales, mais plutôt sur la langue, sur la communauté de sort et de civilisation qui font naître une idéologie parfaitement homogène. M. Iorga a grandement tort de vouloir considérer la nation comme une unité stable et fondée sur une identité raciale. Il objecte aux Hongrois d'avoir assimilé beaucoup d'éléments étrangers, et sur ce point il ne néglige pas de tenir compte aussi des débris tellement insignifiants que les Jazyges ou les Ismaélites. Ces prémisses dénuées de toute valeur scientifique semblent l'autoriser à grouper les individus définitivement assimilés aux masses hongroises selon l'appartenance raciale ou nationale de leurs aïeux. Kossuth est rangé parmi les Slaves, et Kendi, Majláth, parmi les Roumains, parce que leurs ancêtres avaient jadis appartenu à ces groupes ethniques. Selon le même raisonnement aussi Nicolas Zrinyi devrait être Croate, quoique son épopée et ses autres ouvrages fussent écrits en hongrois, et que sa conception politique fût animée par l'idée de la libération de la Hongrie. Mais en réalité il n'y a aucune nation européenne qui n'ait assimilé des populations allogènes. Les environs de Moscou avaient été habités par des Finno-Ougriens qui ont laissé leurs traces aussi dans la toponymie de cette région, mais pour cela personne n'oserait contester le caractère russe des descendants de la population de jadis.

Déjà à l'époque de la conquête arpadienne les Hongrois formaient un peuple mixte de même que tous les groupements ethniques qui, à l'époque des migrations, avaient succédé aux poussées germaniques. Dans la constitution raciale de ces peuples, on peut observer un mélange intime des éléments turcs et finno-ougriens. L'examen scientifique des tombeaux qui remontent à la période de la prise en possession de la Hongrie a révélé à l'anthropologue Louis Bartucz deux types prédominants: le type mongoloïde caucasien (l'élément turc) et le type baltique-oriental-méditerranéen (l'élément finno-ougrien). Chacun de ces éléments n'est que l'aboutissant de plusieurs mélanges successifs, avec une certaine prédominance des particularités du type baltique oriental.¹⁸⁴ Le caractère ethnique des autres peuples présente des mélanges analogues. Les Huns avaient encore un caractère mongol très prononcé, les Avars témoignent déjà d'une certaine scission de l'élément mongol et de l'élément mongoloïde (sans aucun apport caucasien), tandis que dans la constitution raciale des Coumans et des Tatars l'élément mongol prend le dessus sur les autres éléments constitutifs. Les Bulgares transmettent la formation raciale des Turcs aux peuples balkaniques et c'est la même constitution raciale qui prédomine chez les Petchenègues et les Coumans (qui poussaient les Hongrois vers l'Ouest), mais en un pourcentage plus considérable que dans le peuple hongrois. Quoique l'assimilation de quelques débris de Petchenègues et de Coumans pût donner lieu à un affermissement temporaire du caractère ethnique turc (qui en général était déjà en voie d'affaiblissement), le caractère prédominant de ces nouveaux mélanges résulta

¹⁸⁴ Lajos Bartucz, *Adatok a honfoglaló magyarok anthropológiaiához* (Données pour l'anthropologie des Hongrois conquérants), *Archaeologiai Értesítő*, 1931, p. 113—119. L. Bartucz: *L'histoire des races en Hongrie* dans la Nouvelle Revue de Hongrie, 1932 et *Ein Abriss der Rassengeschichte in Ungarn* dans la *Zeitschrift für Rassenkunde*, 1935,

avant tout de l'apport des peuples occidentaux, de l'assimilation des Slaves et des masses germaniques.

Il ne faut jamais perdre de vue qu'en Hongrie on ne trouve que des détachements restreints de Petchenègues et de Coumans qui, très naturellement étaient incapables de résister à la force assimilatrice de la nation hongroise. A cet égard l'influence civilisatrice de la religion chrétienne n'est nullement négligeable, puisque l'Eglise exigeait de tout temps l'abandon des anciennes coutumes qui représentaient l'héritage payen des peuples respectifs. Sous ce rapport la mission de Philippe, évêque de Fermo, bien qu'elle n'ait eu des conséquences immédiates, marque très certainement une étape décisive du processus d'assimilation des Coumans.¹⁸⁵

Tandis qu'en Hongrie, comme nous venons de dire, ces débris étaient relativement peu considérables, les Petchenègues s'emparèrent de presque tout le territoire des futures Principautés roumaines. Après leur assimilation, les Coumans s'établirent en Moldavie et en Valachie en des masses aussi denses que pendant longtemps ces provinces étaient connues sous le nom de Coumanie.¹⁸⁶ M. Iorga paraît ne pas tenir compte de cette symbiose roumano-petchenègue et roumano-coumane, qui devait aboutir à un mélange intime des éléments constitutifs des trois peuples. Au XIII^e siècle les Hongrois nomment le comitat de Fogaras „silva Blacorum et Bissenorum“¹⁸⁷ et M. Iorga cite aussi le témoignage de Grégoire Nicéphore, suivant lequel au XIV^e siècle il faut souvent entendre des Roumains sous les dénominations de Tatars et de Coumans.¹⁸⁸ Malgré ces faits, l'historien roumain refuse d'admettre le

¹⁸⁵ Cf. Fejér, V, 2, p. 512. Wenzel, XII, p. 264.

¹⁸⁶ „... mais cela n'exclut pas l'influence politique des barbares touraniens qui avaient leurs camps de l'autre côté des Carpathes ou dans la steppe: Petschenègues d'abord, jusque vers 1100, et Cumans après ce terme.“ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 46.

¹⁸⁷ Zimmermann—Werner, *Urkundenbuch*, I, p. 20, 23, 35, 55.

¹⁸⁸ *Hist. des Roum. de Trans.* I, p. 49.

mélange des Roumains avec les Coumans et les Petchenègues. A son avis, le caractère ethnique de ce peuple serait resté invariable depuis l'époque du mélange thraco-roman. Il consacre un chapitre entier à l'influence des Slaves, mais il croit qu'au VIII^e siècle les Slaves abandonnèrent définitivement les futures régions roumanophones, en légant leur toponymie à la nouvelle population.¹⁸⁹ Au lieu de reconnaître que les Roumains ont absorbé des éléments slaves, il parle du 'Verdrängungstalent' du roumanisme, qui consisterait à séparer les Slaves du Nord de ceux du Sud¹⁹⁰ (ce dont Palaczky avait accusé les Hongrois). Il est d'avis qu'au moment où les Roumains devaient se substituer aux Slaves dans la possession des anciens territoires de ceux-ci, ils formaient déjà un peuple bien développé (ein ziemlich fertiges Volk). Et de même que la symbiose slavo-roumaine n'exerça aucune influence durable sur la constitution ethnique du roumanisme, la domination des Petchenègues sera également incapable d'en modifier l'aspect. M. Iorga prétend que les Petchenègues se soient assimilés aux Coumans. Mais les Coumans ne devront-ils pas, à leur tour, s'assimiler aux Roumains? M. Iorga préfère laisser cette question ouverte bien qu'il eût pu se vanter de la force assimilatrice du peuple auquel il appartient. Néanmoins il croit plus prudent d'éviter ces questions épineuses puisqu'en admettant l'importance de l'apport turc, il serait amené à

¹⁸⁹ „In dem Masse aber, wie ihre bisherigen Herren (die Slaven) sich jenseits der Donau eine bessere Heimat suchten, traten die Rumänen — jetzt im achten Jahrhundert ein ziemlich fertiges Volk — die Erbschaft der Auswandernden an. Von den auf dem alten Boden sitzen Gebliebenen erhielten sie die Kenntnis der Flüsse und Bäche übermitteln...“ *Gesch. d. rum. Volkes*, I, p. 118.

¹⁹⁰ „Wenn das rumänische Volk nicht seine ganze Kraft und sein Verdrängungstalent entfaltet hätte, und wenn die türkischen Reiter der Wüste nicht bald darauf vorübergehende, wechselvolle „Reiche“ an der Donau gegründet hätten, wäre damals eine Vereinigung der nordslavischen und südslavischen Stämme in diesen fruchtbaren Gebieten vor sich gegangen.“ *Ibid.* I, p. 119.

reconnaître que le roumanisme doit son organisation et ses premières cristallisations d'Etat aux peuples turcs établis en des masses considérables dans la Coumanie du XIII^e siècle, sur le territoire des futurs voïvodats subkarpathiques.

Après ce que nous venons de constater, il est évident que selon la méthode historique de M. Iorga non seulement les figures d'Arpad et de Basarab doivent être traitées de deux façons complètement différentes, mais que la même méthode est applicable aussi à la formation du roumanisme et du peuple hongrois. L'assimilation de quelques petits débris coumans et petchenègues aurait suffi à dénuer les Hongrois de leur ancien caractère national, mais l'absorption massive des éléments issus des mêmes peuples n'aurait guère pu altérer la constitution raciale du roumanisme qui était déjà arrivé à complète maturité.

Je me permets d'attirer l'attention de M. Iorga sur l'étude de M. Ladislav Rásonyi-Nagy où il pourra trouver des renseignements très détaillés sur la pénétration des noms coumans chez les Roumains. Il en apparaît que non seulement les kenéz de Hongrie portaient souvent des noms coumans, mais que même le nom du prince Basaraba est d'origine coumane et qu'il signifie, selon toute probabilité, 'père conquérant' ou 'père régner'.¹⁹¹

Si les Roumains ont réussi à assimiler les peuples établis sur le territoire de leurs futurs voïvodats, rien n'empêche d'admettre qu'un processus analogue a eut lieu en Hongrie aussi, dans le cas des contacts coumano-hongrois. Les efforts pour assimiler les débris allogènes remontent sans doute à l'époque de Saint Etienne. Ces efforts conscients se révèlent aussi par les moyens auxquels on recourt pour défendre les masses hongroises proprement dites. On cherche à entourer ces colons

¹⁹¹ L. Rásonyi, *Contributions à l'histoire des premières cristallisations d'Etat des Roumains. L'origine des Basaraba*. Archivum Europae Centro-Orientalis, I, p. 221—253.

pacifiques d'une large zone habitée par des peuples guerriers, et à créer, derrière cette première zone défensive, une ligne munie de fortifications. Du XI^e siècle au XIII^e, les chartes royales et les lois hongroises font souvent mention de ce système stratégique dont même la désorganisation est assez exactement connue. Malgré ces témoignages historiques incontestables, M. Iorga essaie de mettre en doute l'existence de ces ouvrages de défense.¹⁹² Peu à peu la civilisation pacifique franchit la zone des 'indagines', le surplus de la population cherche à s'établir au-delà des marches et même la ligne intérieure des fortifications avance selon les nécessités. Dans les régions montagneuses où la population était moins dense, la défense des frontières fut confiée aux commandants des châteaux royaux. C'est dans les cadres de cette organisation qu'une occasion se présente pour la collaboration des Roumains, qui s'engagent, comme nous le verrons plus loin,¹⁹³ en qualité de serfs des domaines royaux.

*

Dans les considérations développées ci-dessus j'ai suivi presque de page en page l'exposé de M. Iorga, afin de convaincre le lecteur que ces erreurs, qui se succèdent en une suite trop serrée, ne sont pas des *lapsus* fortuits, mais qu'au contraire elles forment un système cohérent. L'erreur fondamentale consiste dans le système même. C'est pourquoi il fallait donner des interprétations manifestement fausses aux sources historiques, taire des faits importants ou en détourner la signification réelle. C'est le système qui exige tout cela, parce qu'il est en contradiction avec les faits et les sources historiques. Pour voiler la vérité qui s'y cache, l'auteur roumain préfère recourir à ses propres hypothèses arbitraires et artificielles. Je reconnais volontiers que l'adaptation fidèle de l'ordre de mes arguments

¹⁹² *La place des Roumains*, I, p. 128.

¹⁹³ Cf. p. 199 sq.

au texte de M. Iorga n'est guère une méthode spirituelle et qu'elle met à l'épreuve la patience du lecteur attentif, mais c'était la seule possibilité pour suivre pas à pas les diverses manifestations des tendances bien connues de mon illustre adversaire.

En rappelant ici les accusations que M. Iorga a portées contre mon modeste ouvrage, je me permets de demander, si l'Histoire de Hongrie de mon adversaire est un ouvrage objectif, si elle n'est pas en contradiction avec les lois de la vraie science et si l'auteur ne se laisse pas guider d'un 'parti-pris politique'.

En écrivant ma *„Geschichte Ungarns"*, je n'ai jamais voulu attribuer aux sources historiques des données qui n'y existent guère, je n'ai pas tâché de détourner l'attention du lecteur, grâce à une présentation tendancieuse des faits, des moments essentiels de l'évolution, et je n'ai recouru à aucun artifice pour donner une entorse à la vérité historique.

A propos de mes remarques sur le niveau intellectuel peu élevé des Roumains de Transylvanie au XVIII^e siècle et le manque de culture des popes dans cette province, M. Iorga m'a posé la question suivante: „Pourquoi envenimer ainsi les relations entre deux peuples qui vivent à côté et devront se reconstruire souvent à l'avenir?"¹⁰⁴ Je demande maintenant à mes lecteurs de dire, qui de nous deux peut être accusé d'envenimer les relations entre les deux peuples: celui qui, à propos d'un fait concret, signale un détail peut-être défavorable pour un peuple voisin, ou bien celui qui regarde l'histoire entière d'un peuple — sans l'avoir étudiée d'une manière approfondie — à travers le prisme de ses préoccupations politiques? Celui qui dans bien des cas, passe sous silence les moments décisifs de l'évolution intérieure, qui cherche à diminuer l'importance des grandes figures historiques — essayant d'exclure leur

¹⁰⁴ Revue Hist. p. 7.

activité de l'histoire hongroise proprement dite et tâchant de porter contre eux quelque accusation difamante, — et qui, dans son aveuglement, va jusqu'à contredire soit d'autres passages du même ouvrage, soit les constatations qu'on trouve, à propos des mêmes faits, dans les autres travaux du même auteur?

La Commission de l'Enseignement de l'Histoire du Comité International des Sciences Historiques prit en 1931, sous la présidence de feu M. Glotz, la résolution suivante, formulée par MM. Friis, Handelsmann et Volpe: „Le Comité International des Sciences Historiques s'adresse aux Comités nationaux afin d'obtenir que l'enseignement de l'histoire dans les écoles et spécialement les manuels scolaires soient de plus en plus animés de la vérité et de l'esprit scientifique, qu'ils reflètent en une mesure de plus en plus grande le progrès des études spéciales et qu'ils soient de plus en plus un instrument de compréhension mutuelle entre les peuples...“¹⁹⁵ Si M. Iorga prend tellement à coeur l'entente mutuelle des deux nations, il est également obligé d'agir conformément à ces sages préceptes et de ne tenir compte que de la vérité historique et des conclusions des études spéciales.

On ne peut que regretter qu'en 1924, lorsque M. Jules Miskolczy a démontré les erreurs et les lacunes de l'ouvrage que nous venons d'examiner,¹⁹⁶ M. Iorga s'est contenté de donner à son critique la réponse suivante: „J'ai travaillé d'après ce qui a été publié sur cette histoire dans les langues généralement connues par les érudits, le hongrois n'étant pas, bien entendu, dans cette catégorie“. Il a ajouté encore que malgré ces circonstances il se voyait obligé d'écrire une Histoire de Hongrie, „parce que malheureusement pour mes col-

¹⁹⁵ Bulletin of the international committee of historical sciences, IV, p. 462.

¹⁹⁶ Revue des études Hongroises, 1923, p. 91—95.

lègues de Hongrie, un patriotisme mal entendu leur fait présenter l'histoire de leur nation d'une façon que la science objective ne peut accepter¹⁰⁷.

Cela veut dire que lui, qui respecte si peu les principes de l'objectivité scientifique, n'hésite pas à accuser toute l'historiographie hongroise (qu'il avoue d'ailleurs lui-même de ne connaître que très insuffisamment) d'un 'patriotisme mal entendu', qui en réalité ne joue nulle part un rôle aussi prépondérant que dans son propre oeuvre.

En considération des remarques que je viens de faire, sur l'étude 'Die Madjaren', écrit pour la Weltgeschichte de Helmolt, je refuserais de reconnaître M. Iorga pour un juge appelé à prononcer sur mon ouvrage un jugement défavorable, même si les objections qu'il fait, étaient en elles-mêmes justifiables.

Je regrette beaucoup d'avoir abondi à cette constatation. Provoqué par une critique injuste, c'était le seul moyen que j'avais à ma disposition pour me défendre. Je termine ce chapitre en signalant à l'attention de M. Iorga un beau proverbe hongrois: „Qui a le toit en verre, ne doit pas jeter des pierres“.

¹⁰⁷ Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Oriental, 1923, p. 117.

III. LA DOCUMENTATION DE M. IORGA.

Le ton présomptueux dont M. Iorga, non content de considérer mon Histoire de Hongrie comme une 'oeuvre de passion', accuse toute l'historiographie hongroise d'un 'patriotisme mal entendu', m'oblige de soumettre à un examen critique la méthode, la documentation et les facultés de synthèse de mon illustre adversaire.

Comme M. Iorga veut dénier à l'histoire hongroise tout caractère national, ses idées préconçues et profondément enracinées se manifestent dans ses travaux concernant les problèmes de l'histoire de notre pays. Etant donné que c'est précisément le domaine où l'historiographie hongroise produirait, selon lui, des ouvrages inadmissibles au point de vue de la science objective, je me vois contraint à examiner en détail la documentation de M. Iorga concernant quelques problèmes longtemps controversés.

Si je voulais procéder par l'ordre logique des questions de ce genre, je devrais commencer par la continuité roumaine en Dacie qui ne cesse d'être âprement discutée par les savants des deux nations voisines, qui, dans ce cas, représentent deux conceptions diamétralement opposées. Malheureusement le problème de la continuité daciennne est peu susceptible de jeter des lumières sur des procédés de documentation, et c'est pourquoi je préfère parler d'abord de quelques autres questions

étroitement liées à celle de la continuité latino-roumaine.

*

Sous ce rapport nous examinerons d'abord les divers métiers du roumanisme médiéval. M. Iorga est d'avis que le roumanisme n'était pas un peuple principalement pasteur et qu'une partie considérable des Roumains transylvains s'étaient voués à l'agriculture. Pour appuyer sa thèse, il fait, dans son compte-rendu critique sur mon ouvrage, la remarque suivante: „Dans le diplôme royal de 1247 — M. Domanovszky le sait bien — ils ont des moulins, ce qui n'a rien à voir avec une vie uniquement pastorale“.¹ Comme l'historien roumain attribue à cette donnée une force probante, je dois m'en occuper d'une manière plus détaillée.

Cette charte datée du 2 juin 1247 est la lettre de privilège accordée par Béla IV aux Hospitaliers qui devaient s'établir dans le banat de Séverin.² Voici le texte latin de l'acte de donation: „damus et contulimus sibi (scil. venerabili viro fratre Rembaldo domorum hospitalis Ierosolimitani magno preceptore in partibus cismarinis dilecto amico nostro) et per eum dictae domui totam terram de Zeurino cum alpihus ad ipsum pertinentibus et aliis attinentiis omnibus pariter cum kenazatibus Joannis et Farcasii usque ad fluvium Olth, excepta terra kenazatus Lynioy vaivodae, quam Olacis relinquimus, prout iidem hactenus tenuerunt“. On lit ensuite les conditions auxquelles la donation est liée: „ita tamen, quod medietatem omnium utilitatum et reddituum ac servitiorum de tota terra Zeurini memorata et kenazatibus supra nominatis provenientium nobis et successoribus nostris reservamus, medietate alia ad usum domus supradictae cedente“. La dernière condition comporte pourtant une exception: „exceptis ecclesiis

¹ Revue Historique, p. 3.

² Zimmermann—Werner, *Urkundenbuch*, I, p. 73.

constructis et construendis in omnibus terris supradictis, de quarum redditibus nihil nobis reservamus". Quoique le roi renonce à tous ses revenus personnels, il confirme les droits coutumiers des prélats: „salvis tamen reverentiis et iuribus archiepiscoporum et episcoporum, quae habere dignoscuntur". Après cette remarque intercalée on énumère les cas exceptionnels dans lesquels le roi renonce à la moitié de ses revenus: „exceptis etiam molendinis omnibus infra terminos praenominatarum terrarum ubicumque factis vel faciendis, praeterquam intra Lytua, necnon aedificiis et agriculturis omnibus sumptibus fratrum dictae domus factis, fenetis quoque seu animalium et pecorum suorum pascuis, piscinis etiam, quae nunc sunt vel fient per ipsos, quae omnia ad ipsorum fratrum usum integraliter volumus retineri, praeter piscationes Danubii ac piscinae de Cheley, quas nobis et ipsis communes reservamus".

Je m'excuse de ces longues citations latines, mais j'ai cru nécessaire de reproduire le texte original afin que le lecteur puisse voir tous les détails de ce passage et contrôler lui-même les formules relatives aux diverses dispositions. Il en ressort que le roi renonce à la moitié des contributions payées sur les moulins, les édifices, les champs labourables, les prairies de fauche, les pâturages et les piscines des Hospitaliers, et que cette disposition vaudra, comme le texte de la charte le dit expressément, aussi pour les bases d'imposition qui sont encore à constituer. Comme on voit, ce document ne peut autoriser personne à supposer que ce sont juste les Roumains qui aient possédé des moulins sur le territoire en question. Ceci est d'autant moins probable que rien ne garantit l'existence des moulins au moment de l'édition de la charte, quand les Hospitaliers n'étaient pas encore établis dans le pays de Séverin. Quoiqu'il en soit, cette seule donnée ne suffit pas pour prouver l'existence des moulins des Roumains et par conséquent on n'en peut

tirer aucune conclusion quant aux occupations primitives du roumanisme transylvain.

Il est curieux de remarquer que M. Iorga avait recouru au même argument aussi dans sa *Geschichte des rumänischen Volkes*, pour démontrer qu'à cette époque, *au moins* dans la région de l'Olt, les Roumains avaient déjà des terres labourables, des prés, des moulins et des églises.³ Comme nous venons de voir, la charte citée ci-dessus n'en fait pas la moindre mention.

Etant donné que même les interprétations les plus fantaisistes ne permettent pas à M. Iorga de relever d'autres données de ce genre, il essaie de prouver la thèse de la prétendue agriculture roumaine médiévale par le terrage (*terrarium*) qui, à son avis, aurait été payé aussi par des Roumains. Il se contente de renvoyer à la lettre de privilège accordée par le roi aux Chevaliers Teutoniques en 1222,⁴ et il prétend que les Roumains y sont mentionnés comme un peuple vivant au même niveau de la civilisation que les Sicules, les gardiens hongrois de la frontière. Immédiatement après cette assertion très personnelle, il tourne le sens de la phrase, pour aboutir à une constatation bien étonnante: „En Transylvanie il y avait donc, en 1222, à côté des terres des ‚hospites’ saxons, aussi une ‚terra Blacorum’ et une ‚terra Siculorum’“.⁵ Il semble ignorer que par rapport aux Saxons ‚les terres’ ne sont pas pris dans le même sens que la ‚terra’ dans les expressions ‚terra Blacorum’ et ‚terra Siculorum’. Selon la charte en question ni les Chevaliers, ni leurs sujets ne devaient payer aucune taxe s'ils traversaient la terre des ‚Blac’ ou des Sicules. Cette

³ „...die Schenkungsurkunde Bélas IV. zugunsten der Johanner, die im Oltlande wenigstens ‚agriculturae’, Wiesen, Mühlen und Kirchen als vorhanden anführt.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 208.

⁴ Zimmermann—Werner, I, p. 18.

⁵ „...es existirt in Siebenbürgen neben den Hofstellen der Sächsischen hospites in diesem Jahre 1222 eine ‚terra Blacorum’ und eine ‚terra Siculorum’.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 209.

disposition est étroitement liée à celle par laquelle les Chevaliers furent autorisés à transporter du sel sur la Maros, sans payer d'impôt. Il est donc bien clair que ,terra' est pris dans les données en question en deux différentes acceptions. Dans l'expression ,terra Sicularum' il désigne une région royale nettement délimitée, et dans ,terra Blacorum' il est appliqué à la fameuse ,silva Blacorum et Bissenorum' (le futur comitat de Fogaras), considérée comme unité géographique et administrative. Ce sont là des acceptions qui n'ont rien à voir avec les terres labourables des Saxons. Le mot ,terra', pris ici en un sens plus large, indique une région ou une espèce de district, souvent aussi un village comme par exemple: ,terra Sebus' (Szászsebes, com. Szeben—Sibiu), ,terra Daraus' (Daróc, com. Udvarhely—Odorhei).

Et voici le commentaire que le savant roumain ajoute à ce passage de la charte: „Les bergers occupent, comme nous avons vu dans le cas des Aroumains, des régions montagneuses, mais ils n'ont pas de terres (Landgebiet).“⁶ Comme si le pays des Sicules, qui est traversé par la Maros et l'Olt, et le comitat de Fogaras, qui est arrosée par la seconde de ces rivières, n'offraient pas des conditions particulièrement favorables pour l'élevage du bétail!

Nous tenons à attirer l'attention du lecteur sur le fait que dans cet ouvrage allemand M. Iorga considère la ,terra Blacorum' comme les terres labourables des Roumains, ce qui ne l'empêche pas d'y attacher, dans l'Histoire des Roumains de Transylvanie, une série de suggestions contradictoires, mais non moins ingénieuses: „Il y a donc un Pays des Roumains, une ,Țara-Românească', voisine du pays des Szekler, du territoire détaché de l'autonomie roumaine pour l'attribuer à ces gardiens de la frontière, et cette ,terra' n'est autre que la ,silva' dont il a été question plus haut. Il n'y avait aucune

⁶ „Hirten haben jedoch, wie wir schon bei den Araminen sahen, zwar ihre Berge, aber kein eigenes Landgebiet.“ *Ibid.* I, p. 209.

raison pour en faire des unités territoriales différentes, et cette ,terra' avait certainement son autonomie, puis qu'elle est assimilée à celle des Szekler, qui était dès le début presque autonome⁷. Comment M. Iorga peut-il se permettre ce jeu gratuit avec les deux sens de la même expression, en la prenant d'abord au sens de ,terre labourable' et puis dans celui de ,district autonome'?

Au raisonnement fondé sur le privilège de 1222, l'auteur roumain rattache encore une donnée de tout autre nature, qui est tirée de la lettre de donation d'André II pour l'abbaye des Cisterciens de Kercz. Il y est question d'un territoire que le roi, pour sauver son âme, avait offert à ce monastère, et qui est nommé „terra... exempta de Blaccis“⁸. Malgré cette allusion aux ,Blac', le territoire dont il s'agit ici, est situé entre des ruisseaux et des forêts qui ont des noms indiscutablement hongrois (Egerpatak, Nagybükk, Árpás). Quoique cette fois le mot ,terra' n'indique aucunement une province, il ne paraît pas désigner un terrain destiné à l'exploitation agricole, puisque le territoire auquel cette dénomination est appliquée, s'étend jusqu'aux hautes montagnes. Limité de deux côtés par les affluents de l'Olt,⁹ il semble être situé, au moins en partie, en une zone exposée aux crues.

⁷ *Hist. des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, Bucarest, 1915, I, p. 67.

⁸ „Etwas später bekommt eine der ersten frommen Stiftungen in der transilvanischen Provinz, Kerz im Oltlande..., eine terra geschenkt, welche den Wlachen abgenommen, entrissen war ,exempta de Blacis'.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 209. Zimmermann—Werner, I, p. 26.

⁹ „Meta vero huius terrae incipiens a fluvio Alt, ubi finis est cuiusdam insulae, ascendit per paludem, quae vocatur Eguerpotak, usque fagos que dicuntur Nogebik, et in fine dictarum fagorum cadit in rivulum qui dicitur Arpas et exinde per eundem rivulum ascendit usque alpes et per alpes veniens versus australem plagam descendit in rivum, qui dicitur Kurchz et per eundem rivum venit in fluvium Alt et sic terminatur.“

Immédiatement après M. Iorga traite de la lettre de privilège qui fut accordé par André II, en 1224, aux Saxons transylvains, pour confirmer les anciennes exemptions de ces colons allemands. Il insiste tout particulièrement sur l'article qui renferme l'autorisation à l'exploitation commune de la „silva Blacorum et Bissenorum”.¹⁰ Bien qu'il ajoute que dans ce cas il s'agit certainement d'une de ces immenses forêts qui abondent aux premiers siècles du moyen âge,¹¹ il juge nécessaire de faire remarquer que „les Valaques et les Petchenègues se servaient de cette forêt non seulement pour y exercer leur métier pastoral, mais aussi pour y ramasser, comme les Saxons, des matériaux de construction et du bois de chauffage, et pour y engraisser leurs porcs” et que „pareilles forêts se trouvaient en Transylvanie autour de n'importe quelle colonie de paysans”.¹² Voilà avec quelle facilité admirable M. Iorga sait modifier le sens des données qu'il a à sa disposition! Il juggle avec le mot „silva” comme il en a fait aussi avec la „terra”. Pour rester fidèle à la vérité, il faut donc préciser que les Saxons avaient le droit d'exploiter la forêt sans devoir payer aucune taxe.¹³ Les Roumains et les Petchenègues

¹⁰ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 209. — Zimmermann—Werner I, p. 34.

¹¹ „... den berteffenden Wald muss man sich sehr ausgedehnt denken als einen jener unendlichen Wälder, wie sie das frühe Mittelalter kennt, etwa wie den hercynischen, den serbischen Wald, der sich von Belgrad bis Nisch erstreckte, oder den walachischen am nördlichen Ufer der Donau.” *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 209.

¹² „Nicht ausschliesslich als Hirten nutzten die Wlacho-Bissenen ihren Wald, sondern nur, wie es die Sachsen, die gewiss nicht ausschliesslich dem Hirtenleben huldigten, auch taten, um Holz zum Bauen der Hütten und zum Brennen zu sammeln und ihre Schweineherden zur Mast hineinzutreiben; eine solche silva findet sich übrigens in Siebenbürgen mit jeder grösseren oder kleineren Bauernsiedelung vereinigt.” *Ibid.* I, p. 210.

¹³ „Praeter vero supra dictam silvam Blacorum et Bissenorum cum aquis usus communus exercendo cum praedictis scilicet Blacis et Bissenis eisdem contulimus, ut praefata gaudentes libertate nulli inde servire teneantur.” Zimmermann—Werner, I, p. 35.

qui vivaient à l'intérieur de la forêt même, pour y faire paître leurs bestiaux, profitaient de leur droit tout autrement que les colons allemands.

De ces constatations qui témoignent d'une ingéniosité peu commune, M. Iorga tire des conclusions bien surprenantes: „C'est pourquoi les Roumains devaient payer aux Saxons le terrage, cette espèce d'impôt que les bergers proprement dits qui n'ont ni de foyers, ni de terres nettement délimitées, n'avaient jamais payé, et que (— faites bien attention cher lecteur, —) les Saxons eux-mêmes ont versé dans certains cas à l'évêque de Transylvanie“.¹⁴ La charte à laquelle M. Iorga renvoie en note, date de 71 ans plus tard, et elle est donnée par l'évêque de Transylvanie aux Saxons de Sárd qui étaient soumis à sa juridiction seigneuriale.¹⁵ Certes, il y est question de terrage, mais en ce sens que la commune de Sárd devait payer 13 marks d'argent à titre de terrage, et que les colons saxons, ayant payé leur redevance au maire du village, avaient le droit de la migration libre. Le texte de ce document permet d'établir d'une manière indiscutable qu'il s'agit bel et bien des redevances seigneuriales qui étaient à payer non seulement sur les terres labourables, mais aussi sur les vignes. Tout cela nous offre bien des éclaircissements pour connaître les liens seigneuriaux des Saxons, mais on n'en saurait conclure au terrage payé par la population roumaine.

M. Iorga rappelle encore un document du XVe siècle, où les Saxons se plaignent des ravages que les porcs et les moutons des villageois roumains venaient de faire dans

¹⁴ „Darum entrichteten sie auch den Sachsen, was eigentliche Hirten, die keinen Herd haben und keine Grenzen kennen, niemals getan hätten, terragia, wie sie die Sachsen selbst in besondern Fällen dem siebenbürgischen Bischof zu bezahlen nicht verschmähten,“ *Gesch. d. Rum Volkes*, I, p. 210.

¹⁵ Zimmermann—Werner, I, p. 197.

leurs forêts.¹⁶ L'historien roumain suppose que des plaintes pareilles pouvaient être formulées dès le XIII^e siècle. Toujours est-il que la plainte dont nous possédons le texte, s'est conservée dans une charte du roi Mathias, qui est datée de 1469. Elle a été formée par les habitants de toutes les „sedes” saxonnes contre les Roumains des districts de Fogaras et d'Amlas, qui, sans avoir demandé la permission des colons saxons, avaient conduit leurs troupeaux de moutons, de porcs etc. sur les terres de ceux-ci, faisant beaucoup de dégâts dans les vignes, les champs, les forêts et sur les terrains destinés au paturage des bestiaux.¹⁷ Les décisions contenues dans la même charte nous font savoir que ces bestiaux y étaient conduits de nuit ou par temps de pluie, et qu'ils endommageaient tout particulièrement les épis et les grains des céréales.¹⁸ C'est, comme nous voyons, un cas typique de la vie pastorale nomade, où il ne s'agit pas d'un vagabondage occasionnel des animaux, mais plutôt de leur conduite secrète sur les terres d'autrui, en des moments favorables pour ce pacage frauduleux: de nuit et par temps de pluie quand le sol est mouillé. Sous ce rapport on fait mention non seulement des forêts, dont M. Iorga parle à tout

¹⁶ „Wegen den Verheerungen, welche die Schafe und Schweine der walachischen Dörfern in ihrem Walde anrichteten, klagten die Sachsen im 15. Jahrhundert vor dem königlichen Gericht, wie sie sich im 13. gewiss oft bei den königlichen Beamten haben beschweren müssen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 210.

¹⁷ „Valachi dictarum partium Transilvarum et signanter in districtibus Fogaras et Omlas vocatis commorantes, pastores suos cum gregibus ovium porcorum et aliorum pecorum suorum ad terras et territoria dictorum Saxonum nostrorum contra voluntatem ipsorum miserint et in vineis, segetibus, silvis, pascuis et pertinentiis ipsorum damna aliqua eis irrogaverint.“ Hurmuzaki, II, 2, p. 192.

¹⁸ „Illo etiam specialiter declarato, quod si tales homines et Valachi quicumque aliquando signanter nocturnis temporibus in segetibus sive seminibus ipsorum Saxonum nostrorum per ipsorum animalia praenotata tempore pluviali aut madido talia damna ipsis Saxonibus illata fuerint...“ *Ibid.*

instant, mais aussi des vignes et des champs des Saxons. En même temps il n'est nullement négligeable que la plainte remonte au XV^e siècle et que les plaintes analogues du XIII^e siècle sont du domaine de la fantaisie.

Rien n'est donc plus injuste que d'affirmer que „les Saxons eux-mêmes avaient l'habitude de faire paître leurs troupeaux dans les forêts“ et qu'à cet égard leur *ritus suae gentis*' ne différerait guère de celui des autres indigènes.¹⁹

Quant à l'expression *ritus suae gentis*', elle est tirée d'une charte de 1206 du roi André II qui fut rendue pour dispenser trois villages saxons de la défense des frontières, du service militaire et l'hébergement obligatoire des fonctionnaires royaux.²⁰ Le passage auquel M. Iorga fait allusion, est le suivant: „*concendimus etiam eisdem, quod secundum ritum suae gentis viventes, neque de vineis, quas ipsi plantaverint... neque de porcis vel ceteris animalibus suis, quae in libera eorum silva pascuntur, aliquid alicui nomine decimarum vel tributorum debeant impendere.*“ Il est facile de voir que le *ritus suae gentis*', loin de se rapporter à l'organisation de la vie économique des Saxons, indique tout simplement le droit dont ceux-ci jouissaient et qui leur assurait une exemption d'impôt aussi pour ces branches de l'exploitation agricole.

Voici par quels procédés M. Iorga cherche à donner aux termes des chartes latines le sens qui lui plaît le mieux. Il est vrai que dans le dernier document on rencontre aussi la mention d'une *silva*', mais ce n'est qu'un détail d'importance secondaire. Cela n'empêche pas l'historien roumain de mettre en relief uniquement ce détail, passant sous silence les termes relatifs aux vignes et aux champs.

¹⁹ „Solche Herden im Sachsenwalde zu mästen war übrigens auch bei den Sachsen selbst Sitte, und der „*ritus suae gentis*“ unterschied sich nicht von dem ritus der benachbarten Eingeborenen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 210.

²⁰ Zimmermann—Werner, I, p. 9.

Il doit recourir à ces mutilations des textes pour pouvoir affirmer que la vie pastorale des Saxons était comparable à celle des Roumains. Il ne se laisse pas déconcerter par les faits qui sont en contradiction avec ses hypothèses: il paraît ne pas remarquer que selon la charte de 1206, le métier pastoral ne jouait qu'un rôle secondaire parmi les occupations des Saxons, et que jusqu'en 1469 les bergers roumains sont restés fidèles à leurs nomadisme primitif. Sans contredit, les formes de la vie économique des deux peuples étaient bien diverses et ce n'est que l'imagination de M. Iorga qui sait combler la lacune qui sépare le nomadisme des Roumains du prétendu *'ritus'* des Saxons.

En conclusion il ne nous reste qu'à constater que les données que le savant roumain a ramassées avec tant de soin, ne prouvent qu'une seule chose absolument certaine: jusqu'au milieu du XV^e siècle le roumanisme ne pouvait renoncer à la vie pastorale nomade. Toute autre conception n'est fondée que sur des citations tronquées et artificiellement réunies selon un plan préétabli.

*

Pour démontrer l'importance du roumanisme médiéval en Transylvanie, M. Iorga aime affirmer que, dès le temps de Saint Etienne, les Roumains de même que les Petchenègues libres et les Sicules, avaient souvent servi en qualité de *'iobbagiones castri'* et que c'est seulement plus tard qu'il furent soumis à la juridiction des nobles. A son avis ces Roumains, même réduits à l'état social des serfs de la glèbe, auraient gardé leur droit héréditaire aux terres qu'ils possédaient.²¹

Comme ce raisonnement témoigne d'une confusion fatale des divers organismes de la vie hongroise médiévale — il en apparaît très nettement combien M. Iorga est peu versé dans les choses hongroises! — je juge à propos

²¹ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 210—214.

de donner aussi brièvement que possible quelques indications sur les institutions en question.

7 Dans la latinité de Hongrie le mot *jobbaggio* (jobbágy) apparaît vers la fin du XII^e siècle, et il est usité d'abord dans certaines expressions attributives: *jobbaggio castri*, *ecclesiae* ou *equestris*. Il désigne le vassal d'un propriétaire. Quant il s'agit d'un domaine royal, on entend sous *jobbagiones* ceux qui sont en service militaire dans les châteaux et qui, par leur rang, se distinguent aussi bien des agriculteurs contribuables (*castrenses*) que des gens ordonnés au service intérieur. Au XIII^e siècle la classe des *jobbagiones* demande à être complétée par de nouveaux contingents d'hommes et c'est pourquoi, à côté des vassaux nés dans cette condition (*fili iobbagionum*, *jobbagiones naturales*) on rencontre souvent des *castrenses* élevés au rang de iobbagiones (*iobbagiones e castrensibus exempti*). Quand au XIII^e siècle la plupart des domaines royaux passent aux mains des possesseurs privés, tous les gens liés aux domaines doivent se soumettre à l'autorité des nouveaux seigneurs, à l'exception des *iobbagiones castri* qui sont libres de rester sur leurs terres ou d'aller s'établir ailleurs. A cette époque importante de la formation des grandes propriétés les relations qui existaient entre les seigneurs et les serfs subirent des changements profonds. Outre les *iobbagiones castri*, aussi les *serfs* des catégories inférieures réussirent à s'assurer le droit de la migration libre et, les distinctions antérieures ayant disparu, tous les serfs furent englobés sous la dénomination commune de *iobbagiones*.

Parallèlement à cet élargissement sémantique qui ne fut, comme nous venons de le voir, qu'une conséquence naturelle des transformations sociales, les rois de Hongrie préférèrent renoncer à l'usage de nommer iobbagiones les plus hauts dignitaires du pays (le Palatin, le iudex curiae, le voivode de Transylvanie, les bans etc.). Dès

le milieu du XIII^e siècle tous ces seigneurs portent la dénomination commune de *baro* ou de *barones regni*.

Je tiens à remarquer qu'au XIII^e siècle les *iobbagiones castri* étaient généralement fort peu nombreux et qu'à leur tête on trouvait le capitaine du château, les *hadnagiones* (*hadnagy*) et les *centuriones*.

M. Iorga néglige de faire distinction entre ces diverses espèces de *iobbagiones*, et donne une explication foncièrement erronée de l'histoire sémantique de ce mot. Une fois il déclare qu'au milieu du XIII^e siècle le rang de *iobbagio* (*iobbagionatus*) était encore une dignité militaire (*honor*) et que le représentant transylvain du chef suprême de l'armée portait également ce titre. Il prend les Roumains pour de tels *iobbagiones*!²² Mais à la page suivante il n'hésite pas à constater qu'à la même époque, c'est-à-dire toujours au XIII^e siècle les *iobbagiones* et avec eux, les *kenéz* aussi, déchurent à la condition des simples paysans, qu'ils devaient payer une taxe sur leurs migrations éventuelles et qu'ils furent soumis désormais à l'autorité d'un noble ou d'une église. En 1366 ils auraient été subordonnés sauf les cas de délit à la juridiction du tribunal seigneurial.²³

Dans l'Histoire des Roumains de Transylvanie il suppose que les *kenéz* aient été confondus avec les *iobbagiones castri*. Cette confusion n'existe que dans l'imagination de l'historien roumain. La façon dont il esquisse les divers changements sémantiques du mot

²² „Noch in der Mitte des 13. Jahrhunderts war der *iobbagionatus* ein honor, eine Militärwürde; hiess doch der Vertreter des obersten Kriegsherrn in Siebenbürgen ebenfalls *iobbagio*." *Ibid.* I, p. 211.

²³ „Noch im 13. Jahrhundert erscheinen die *iobbagiones* als mit dem gemeinen rustici auf gleicher Stufe stehend und mussten wie diese eine Übersiedelungsgebühr bezahlen: sie gehörten einem Edelmann, selbst wenn sie selbst „Kenezien“ waren, oder eine Kirche, und waren schon 1366 durch eine „antiqua et approbata regni consuetudo“ ausser in Kriminalfällen, dem Richterstuhle der Edelleute untergeordnet.“ *Ibid.* I, p. 212.

iobbagio’, n’est pas moins fantaisiste: „Parfois les cnezes se confondent et de plus en plus, avec une ancienne situation constitutionnelle hongroise, celle des *iobbagiones castrorum*’, des chefs de soldats ayant l’obligation de servir une forteresse. Ce *iobagio*’, d’origine petchenègue ou ouralo-altaïque, était presque un noble, et ce n’est que plus tard qu’il déchet jusqu’à ce que son titre signifia un simple serf de la glèbe“.²⁴

Pour rectifier les erreurs contenues dans ce passage, il faut faire deux remarques. Tout d’abord il est à préciser que dans les lois de Saint Etienne il n’est jamais question de *iobbagiones*’. A cette époque ceux qui sont obligés au service militaire dans le domaine d’un seigneur, y sont connus sous le nom de *miles*’. Toutefois dès ce temps-là on cherche déjà, à lier à la glèbe les membres de cette classe sociale et à rendre de plus en plus difficile leur migration.²⁵ Quand le texte renouvelé de la Bulle d’Or (1231) — auquel M. Iorga renvoie dans le passage cité ci-dessus — fait mention de la liberté qui leur avait été assurée par le saint roi, c’est sans doute une allusion au droit de la migration libre.²⁶ Ce que le savant roumain appelle *taxe de migration*’ (*Übersiedelungsgebühr*), ce n’est pas, selon le témoignage de la charte de 1317 (citée également par M. Iorga), une taxe payée pour la permission du seigneur — les *iobbagiones castri*, dont il s’agit ici, devaient jouir du droit de la migration libre — mais tout simplement le terrage (cens) annuel dont ces gens qui ne cultivaient naturellement pas leurs

²⁴ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 103.

²⁵ Cf. le décret de Saint Etienne, 23. §: „Volumus ut unusquisque senior suum habeat militem, nec aliquis alter illum suadeat deserere seniorem et ad se venire, inde enim litigium habet initium.“

²⁶ § 32. de 1231. M. Iorga le cit d’après l’*Urkundenbuch* de Zimmermann—Werner I, p. 53, où seulement ce paragraphe est édité: „Statuimus iobagiones castrorum secundum libertatem a sancto rege constitutam similiter et hospites cuiuscumque nationis secundum libertatem ab initio eis concessam perpetuo teneri.“

propres terres à eux, avaient à s'acquitter régulièrement avant d'abandonner un domaine seigneurial.²⁷

En second lieu, il faut constater, malgré l'assertion contraire de mon adversaire, qu'en 1366 il n'y avait aucune dégradation des 'iobbagiones'. Cette date ne marque aucune étape décisive dans l'évolution historique de cette classe sociale, et pour expliquer sa mention, il faut savoir que M. Iorga a relevé, un peu par hasard, dans un document de 1366, une donnée relative à la juridiction seigneuriale.²⁸ On n'en peut pourtant conclure à aucune dégradation forcée ni avant, ni après 1366, puisque déjà au XI^e siècle le seigneur avait exercé un certain pouvoir juridique vis-à-vis des gens établis dans son domaine.²⁹ La charte de 1366 eût pu révéler à M. Iorga que le roi y parlait non pas des 'iobbagiones castri', mais des serfs (iobbagiones) d'un domaine seigneurial. Ceux-ci étaient naturellement soumis à la juridiction du seigneur, mais ils ne formaient nullement une partie intégrante de sa propriété terrienne.

Le développement de la juridiction seigneuriale n'était qu'un processus étroitement lié à l'établissement définitif des Hongrois. A cette date la structure sociale de ce peuple conquérant avait été secouée par des tendances de différenciation, à la suite desquelles des masses considé-

²⁷ Hurmuzaki, *Documente*, I, p. 576. Cf. un document de 1317 de Charles Robert: „quod quicumque liberae conditionis homines ad terras magistri Galli... causa commorationis devenire voluerint, libere veniant et secure commorentur...” qui ordonne en conséquence: „quatenus iobagiones suos (sc. universi nobiles), qui ad praedictas terras se transferre voluerint, recepta licentia et soluto terraggio absque alicuius impedimento transire et venire permittant.”

²⁸ „Cum antiqua et approbata regni nostri consuetudine requirere quilibet nobilis et homo possessionatus suos iobagiones et famulos impositos in causis quibuslibet exceptis dumtaxat furtis, publicis latrocinis et causis criminalibus ipsemet habeat iudicandi facultatem.” Zimmermann—Werner, II, p. 235.

²⁹ Cf. le décret III de Saint Ladislav, § 12.

rables s'étaient vues contraintes à se soumettre aux seigneurs. Plus tard les Coumans et les Roumains qui étaient établis autour des châteaux royaux ou dans les domaines seigneuriaux, devaient subir le même processus de dégradation sociale. Dans les domaines royaux les *kenéz* qui dirigeaient la colonisation, avaient la possibilité d'assumer les droits des seigneurs et d'être même anoblis s'ils étaient parvenus à entrer dans la possession des domaines en question, lorsque les *kenéz* établis dans le domaine d'un propriétaire privé, restaient soumis à l'autorité seigneuriale.³⁰

Une autre charte de Louis le Grand qui est également citée dans l'ouvrage de M. Iorga ne permet pas non plus d'en conclure à la dégradation des *iobbagiones*. Dans ce document il est question de la procédure judiciaire qui devaient être appliquée dans les cas de délit (*furtum* et *latrocinium*), devenus particulièrement fréquents parmi les Roumains de Transylvanie.³¹ M. Iorga y ajoute le commentaire suivant: „Si le roi prend à un certain moment des mesures d'ordre, et non de persécution nationale, qui étaient encore impossibles, contre les *mal-fauteurs de toute nation*', mais *sur-tout roumains*', il insiste

³⁰ Le roi Louis le Grand fait dans un autre diplôme de la même année 1366 — qui est cité aussi par M. Iorga (I. p. 246.) — la distinction suivante entre les deux catégories des *kenéz*; „*unusquisque kenezus per nostras literas regales in suo keneziatu roboratus pro uno vero nobili acceptetur, communis autem kenezus pro villico fidei unius fertonis computentur...*“ Zimmermann—Werner, II, p. 257.

³¹ „...quod quia fideles nostri universi nobiles terrae nostrae Transilvaniae propter praesumptuosam astutiam diversorum malefactorum specialiter Olachorum in ipsa terra nostra existentium eorundemque statum simul et usum inordinatum incommoda patiebantur quotidiana et infinita, igitur eisdem fidelibus nobilibus nostris terrae Transilvaniae ad exterminandum seu delendum de ipsa terra malefactores quarumlibet nationum regiae nostrae potestatis et gratia specialis concessimus libertatem, quod...“ *Ibid.* II, p. 256.

sur cette qualité nationale seulement, parce que le membre des rebelles à l'ordre devait être plus grand parmi ceux des habitants de la province, qui étaient plus pauvres et plus opprimés".³²

On ne peut nullement admettre non plus que les paysans aient gardé, même après ces 'humiliations', leur droit héréditaire aux terres possédées par leurs familles,³³ puisqu'ils n'étaient pas les propriétaires, mais plutôt les usufruitiers des terres qui appartenaient à un domaine seigneurial, et qu'en échange de l'usufruit, ils étaient affectés au service des propriétaires. L'acte de partage de 1380 qui est cité par M. Iorga, ne se rapporte même pas à la répartition des terres entre plusieurs frères, mais au partage des 'manses' (*mansio*) des serfs et des redevances qui y étaient liées selon les coutumes locales. Les frères dont il est question dans ce document, possédaient en commun les terres, les pâturages et les forêts.³⁴ On n'y trouve pas la moindre mention des biens ruraux héréditaires des 'iobbagiones'.

A propos des 'iobbagiones castri', je dois encore attirer l'attention du lecteur sur une erreur peu compréhensible de l'illustre historien. Il prétend que selon une charte les 'iobbagiones castri' roumains aient reçu du '*pristal-dus*' royal des terres situées dans une '*villa militum*' et que ces propriétés, si les 'iobbagiones' s'acquittaient régulièrement de leurs devoirs, pouvaient se transmettre

³² *Hist. de Roum. de Trans.* I, p. 105.

³³ „Aber auch in dieser ihrer Erniedrigung fochten sie noch mit ihren ‚Bauerwaffen‘ — *arma rusticana* — unter der Fahne des nobilis und behielten auch ihr ererbtes Recht an dem alten Boden ihres Geschlechtes.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 212.

³⁴ Zimmermann—Werner, II, p. 526. Le partage s'occupe seulement des maisons (*curiae*) et non des terres arables nommées „*sessio*“ ou „*porta*“. „*Terras vero arabiles, cultas et incultas, prata, silvas, nemora et aquas prout usque modo uti extitissent, ita et deinceps uti communiter permisissent.*“

par succession.³⁵ Si le terme ,villa militum' et certains noms censés roumains ne se trouvaient dans le texte de la charte citée, je n'oserais supposer qu'il s'agisse en effet de l'acte de donation accordé en 1206³⁶ à Johan Latinus, originaire de la colonie saxonne de Heltau (Nagydisznód) qui deux ans auparavant avait été anobli et admis parmi les ,milites aulae'.³⁷ Ce „Johan Latinus inter Theutonicos Transilvanenses commorans“ qui reçut en 1206 non pas un petit fonds rural, mais un domaine assez considérable, était sans contredit Wallon et non Roumain.³⁸ La ,villa militum' où il aurait reçu des terres, n'est mentionnée que dans la description des limites de ce nouveau domaine et c'est tout simplement un village voisin.³⁹ Les ,iobbagiones' auxquels le ,pristaldus' — qui n'était qu'un agent d'exécution, un témoin officiel, dépourvu de tout droit de disposition — aurait distribué des terres, n'étaient que des témoins assistant à la démarcation des limites de la propriété.⁴⁰

Dans ces conditions ce n'est pas sans embarras que j'ai relu au moins dix fois aussi bien les conclusions de M. Iorga que le texte original de la charte, car j'étais incapable de comprendre comment la propriété donnée

³⁵ „...die (iobbagiones castri) in der zuerst genannten Burg heissen 1206 „Gynna (Ghinea), Gyna, Gyurgy (Giurgiu), Iseph, Willera“. Vom Pristalde des Königs erhielten sie Hofstellen in einer „villa militum“, und dieser Landbesitz war, wenn sie ihren Pflichten nachkamen, erblich.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 211.

³⁶ Zimmermann—Werner, I, p. 8.

³⁷ *Ibid.* I, p. 7.

³⁸ M. Auner: *Latinus*, Századok, 1916, p. 28—41. Tout récemment aussi M. Iorga a renoncé à affirmer l'origine roumaine de ce Johan qu'il dit Ragusain. *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, I, p. 132.

³⁹ „...deinde similiter vadit per quasdam metas et coniungitur villae Militum, unde procedens de meta in metam revertitur ad praedictam villam Barancuth...“

⁴⁰ „...per iam dictum pristaldum iobagionibus Albensis castri testimonium inde perhibentibus, quorum nomina haec sunt: Gyuna, Gyna, Gyurgy, Iseph, Willera...“

à un seigneur wallon, établi parmi les Saxons de Transylvanie s'est transformée en des manses distribuées aux serfs roumains d'un village voisin. Si dans les raisonnements de M. Iorga on ne rencontrait à chaque instant bien des laps, des erreurs et des interprétations forcées de ce genre, je n'oserais imputer à un historien pareille bétise.

Il n'en est pas moins vrai que cette charte dont l'explication est pleine d'erreurs, est la seule qui fasse témoignage, quoique d'une façon assez incertaine, de l'existence des *'iobbagiones castri'* roumains. Je n'ignore pas que le savant roumain renvoie en note à quatre autres chartes aussi, mais je dois lui faire remarquer qu'en aucune d'elles on ne trouve rien sur les prétendus *'iobbagiones castri'* de nationalité roumaine. Nous allons les examiner une à une:

1. Zimmermann—Werner, I, p. 146, n. 205. C'est un acte du voïvode de Transylvanie qui témoigne de l'exemption des *'hospites'* de Deés de l'autorité du comte de Szolnok et des *'iobbagiones'* du même château. Aucun vassal n'y est nommé, pas un mot sur les Roumains. Tout ce que ce document permet de constater, c'est que Szolnok, comme château royal, avait des *'iobbagiones castri'*.

2. Ibid. I, p. 240. C'est ici que commence une longue pièce qui se rapporte au procès du Chapitre de Gyulafehérvár (Alba Iulia) et de plusieurs archidiacres saxons. Il n'y est question ni de *'iobbagiones castri'*, ni de Roumains. Je pense que M. Iorga ait écrit à tort p. 240 au lieu de p. 204 où l'on trouve un document relatif au partage d'un domaine et d'une forêt qui est exploitée en commun par les serfs des deux parties intéressées. Inutile de remarquer que dans ce cas il faut prendre le mot *'iobbagio'* au sens de serf. Les noms des serfs ne sont pas énumérés et rien ne permet de dire qu'ils étaient Roumains.

3. Hurmuzaki, I/1, p. 327, n. 238. C'est la lettre de donation de la reine Elisabeth pour Kozma, fils de Kozma, de la famille des Gutkeled. La reine accorde en don à Kozma, dans le cimatat de Szatmár, la terre d'un 'iobbagio castri', qui était mort sans laisser d'héritier. Ni le nom, ni la nationalité de ce 'iobbagio' ne sont pas indiqués. Etant donné que la propriété en question est près de l'Ér, dans une région habitée presque exclusivement par des Hongrois, il est tout à fait improbable de supposer que le possesseur décédé fût de nationalité roumaine.

4. Hurmuzaki, I/1, p. 470, n. 379. Par cette charte datée de 1287 le roi Ladislas IV anoblit un 'iobbagio castri' nommé Denis, fils de Cheme (Dionysius filius Cheme), détachant ses fonds, les villages Csepely et Mokcsa (Chepel et Mokscha) des dépendances du château. Rien ne prouve que ce Denis ait été Roumain, d'autant moins que les deux villages dont l'acte de donation fait mention, sont situés en une région non-roumanophone.

Les données que nous venons d'examiner, ne sont guère susceptibles de prouver l'existence de 'iobbagiones castri' roumains dans les châteaux. Quand on trouve des Roumains engagés au service des forteresses, ceux-ci sont toujours conduits par un kenéz, ce qui veut dire que leur organisation, conçue selon les anciennes traditions roumaines, restait différente du système du 'iobbagio-natus castri'. En même temps il faut tenir compte aussi du fait qu'à l'époque pour laquelle M. Iorga admet des 'iobbagiones castri' roumains, les formes du 'iobbagio-natus castri' sont déjà en voie de disparition. Quand en Hunyad, dans le banat de Séverin et plus tard en Máramaros on voit apparaître des colonies roumaines attachées aux châteaux royaux, l'organisation primitive des 'iobbagiones castri' n'existe plus. Parler du rang de 'iobbagio' des seigneurs roumains et de leur dégradation voulue n'est que l'erreur d'une conception tout à fait antiscientifique. Si l'on rencontre des 'iobbagiones'

roumains, ce sont toujours des serfs de la glébe, soumis à la juridiction seigneuriale.

M. Iorga a beau vouloir appuyer ses théories dénuées de tout fondement sur des témoignages historiques. Les efforts qu'il fait pour aboutir à ce but, se heurtent au texte même des chartes, et c'est pourquoi l'auteur se voit forcé à recourir aux interprétations les plus invraisemblables. Le commentaire qu'il ajoute à la charte de 1206 est un exemple monstrueux de sa méthode de travail.

*

Rien n'autorise M. Iorga à conclure de l'état juridique des Petchenègues à celui des Roumains. Le fait que dans la „*silva Blaccorum et Bissenorum*” ces deux peuples vivaient ensemble, n'implique certainement pas que les Roumains aient joui des mêmes privilèges que les Petchenègues. Tout d'abord il faut constater que nous ne savons rien des prétendus privilèges des Petchenègues dans la fameuse „*silva*”. Ce peuple, qui avait été jadis l'ennemi le plus redoutable des Hongrois et qui les avait fait émigrer de leur ancienne patrie, commença à s'implanter par petits groupes sur le territoire du royaume de Hongrie, à partir de l'époque de Saint Etienne. A l'Ouest, dans le comitat Sopron, ils furent engagés pour défendre la frontière du pays. Après la désorganisation de ces groupements de garde-frontière, Charles Robert leur accorda de nouveaux privilèges et permit à certains d'entre eux de s'établir en Torontál, dans la partie méridionale du pays. D'autres Petchenègues se mirent au service des domaines royaux de la Pannonie. Leurs diverses colonies ne jouissaient pas toutes des mêmes privilèges, de même que les conditions des immigrés allemands différaient d'un lieu à l'autre. Impossible donc de parler d'un état juridique valable pour *tous* les Petchenègues qui s'étaient fixés en Hongrie.

Ceux dont la „*libertas ab antiquo instituta*” est dûment mise en relief par M. Iorga, ne vivaient pas en

Transylvanie, mais à Árpás, dans le comitat Sopron (Bisseni de Árpás), c'est-à-dire en Pannonie. Comme ils appartenaient aux formations militaires organisées pour la défense de la frontière occidentale, leurs conditions étaient naturellement tout autres que celles des Petchenègues transylvains qui se trouvaient dans le voisinage des Roumains.⁴¹

L'illustre historien a tort d'affirmer que dans les villages des Petchenègues ordonnés à la défense des châteaux les fonctionnaires du roi aient procédé à la délimitation des propriétés.⁴² Dans la charte à laquelle il renvoie à ce propos, il est question de la séparation des biens ruraux des Petchenègues de Csanád au bord de la Tisza, d'avec ceux des autres habitants, c'est-à-dire non pas d'un bornage opéré à l'intérieur du village (in dem Dorfe), mais de la démarcation des limites de la colonie petchenègue.⁴³ On ne doit pas perdre de vue qu'une fois de plus, il s'agit des Petchenègues pannoniens, qui avaient acheté des vignes dans le comitat Somogy et qui, de même que les bourgeois italiens de Székesfehérvár qui participaient également à cet achat, devaient payer la dîme à l'Eglise. Leur façon de vivre était certainement bien différente de celle des Roumains de Transylvanie.⁴⁴

⁴¹ „...im Jahre 1222 sprechen sie klagend von „ihrer alten libertas“, die sie angetastet wännen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 210. — Cf. Hurmuzaki, I/I, p. 78, Fejér, III, 1, p. 362.

⁴² „...sind sie dieser oder jener königlichen Burg als Wächter und gelegentliche Verteidiger zugewiesen, und in dem Dorfe, in dem sie leben, haben die ungarischen Beamten feste Grenzen, metae, abgesteckt.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 211.

⁴³ Hurmuzaki, I/I, p. 125.

⁴⁴ Hurmuzaki, I/I, p. 72. Ce diplôme de 1221 contient une énumération des donations pour l'abbay de Saint Martin (Pannonhalma): „item confirmamus etiam sententiam diffinitam nostri Palatini Nicolai filii Borz, quam fecit contra Bissenos de Nagholm et Latinos Albenses, ita quidem, ut cum dicti Bisseni de patrimonialibus suis decimas dare non repudient, immo inviti solvere compellantur multo magis de vineis suis in Comitatu Semegiensi empticio conregatis dare teneantur, et hec idem de Latinis Albensibus dicimus.“

Pour connaître les conditions sociales des Roumains au moyen âge, on ne peut tirer non plus aucune conclusion du fait qu'au XIII^e siècle ils avaient en partie les mêmes obligations que les Sicules. Il est vrai que ceux-ci, garde-frontière d'une région montagneuse et couverte d'immenses forêts, s'étaient dédiés, comme leurs voisins, à l'élevage du bétail, mais cela n'exclut pas que leur vie pastorale ne fût tout autre que celle des Roumains. Malgré les différences incontestables qu'il y avait entre ces deux manières du métier pastoral, M. Iorga juge nécessaire de souligner l'importance de la „quinquagesima ovium" qui, à son avis, était payée aussi bien par les bergers sicules que par les bergers roumains.⁴⁵

Au XIII^e siècle, à propos de la dîme payée par le roi à l'archevêque d'Esztergom, on rappelle plus d'une fois (1256, 1262) les redevances que les Roumains et les Sicules payaient de la même façon „in pecudibus, pecoribus et animalibus".⁴⁶ L'énumération n'est faite de cette manière que dans les cas où il s'agit de la dîme sur les prestations en nature. Quand, par contre, le roi permet en 1293 au Chapitre de Gyulafehérvár de faire venir sur 60 manses des Roumains qui seront exempts du paiement des redevances royales, on énumère, outre la dîme et d'autres obligations, aussi la „quinquagesima".⁴⁷ Comme dans ce cas il est question uniquement de

⁴⁵ „... „quinquagesima ovium“ die in natura von den rumänischen und szeklerischen Hirten ohne Unterschied unter ähnlichen Bedingungen geleistet wird.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 245.

⁴⁶ Zimmermann—Werner, I, p. 80 et 87.

⁴⁷ „... ab omnique exactione seu collecta regali scilicet quinquagesima, decima vel quacumque alia, iidem Olaci extorres habeantur penitus immunes... Unde volumus et praecepimus, quod nullus collector seu executor regalis decimae seu quinquagesimae vel collectarum quarumlibet pro tempore constitutus Olacos ipsius capituli in terris suis superius comprehensis residentes usque numerum praedictum audeat molestare, nec quinquagesimam, decimam seu exactionem aliam quamlibet exigere praesumat ab eisdem.“ *Ibid.* I, p. 195.

Roumains, on a jugé nécessaire de préciser la manière de la prestation en nature.

Je sais bien que M. Iorga cite aussi une charte de 1397 qui fait mention de la „*quingagesima ovium et aliarum rerum minutarum et ponderum de partibus Transylvanis*“.⁴⁸ Il n'hésite pas à en tirer la conclusion, au moins en une note ajoutée à ce passage, que la „*quingagesima*“ était généralement répandue en Transylvanie.⁴⁹ Malheureusement nous ne pouvons pas souscrire à cette généralisation hâtive, car la formule citée ci-dessus se rapporte non seulement à la „*quingagesima*“, mais aussi au „*pondus*“, une autre espèce d'impôt. Etant donné que cette charte se réfère à la dîme payée à l'Archevêché d'Esztergom, il n'est pas douteux que la prestation en nature nommée „*quingagesima ovium*“ est la même sur laquelle, conformément aux dispositions de 1256 et de 1262, le roi avait à payer la dîme à l'Eglise. La dernière phrase de cette charte que M. Iorga a préféré passer sous silence, exclut manifestement toute possibilité de généralisation: „*et a bobus tempore coronationis a Siculis dare debendis*.“ C'est sans doute la fameuse contribution en boeufs (*signatura boum*) que les Sicules, exempts de toute autre prestation à cause de leur service de garde-frontière, devaient verser à la couronne à certaines occasions solennelles (couronnement ou mariage du roi, naissance du prince héritier). Il n'est pas douteux que l'auteur de ce document savait exactement la différence qu'il y avait entre la „*quingagesima ovium*“ et la „*signature boum*“. Sans doute savait-il que les privilèges des Sicules n'étaient guère indentifiables avec ceux des Roumains, et que les prestations variaient selon l'espèce des ani-

⁴⁸ Hurmuzaki, I/2, p. 392.

⁴⁹ „... die „*quingagesima*“ welche „*de partibus transylvanis*“ im allgemeinen genommen wird.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 245 note 4.

maux d'élevage. Il est certain que les Sicules s'occupaient de l'élevage des bovins et non pas de l'élevage des moutons comme les Roumains.

Dans un autre passage M. Iorga essaie de prouver l'origine roumain de la dénomination Barancuth: „Barancuth, ce qui signifie la Fontaine de l'Agneau, terme appartenant à la vie pastorale, que les Hongrois ne représentaient pas en Transylvanie.”⁵⁰ Ce n'est qu'une erreur de plus, car un peuple, même si son occupation principale n'est pas l'élevage des moutons, peut bien avoir des bestiaux de ce genre, de même qu'il serait absurde de prétendre que les Roumains, ces éleveurs de moutons, n'aient connu le cheval et n'aient pu créer des toponymes tirés du nom de cet animal domestique.

Par rapport à la „quingésima”, il n'est pas sans intérêt d'examiner une charte du roi Venceslas, datée de 1302⁵¹ qui contient la réponse à une plainte déposée par le kenéz Uros, au nom des habitants de Oláhfalva (comitat Udvarhely). Selon cet acte, le nombre des habitants roumains de ce village, qui étaient constamment persécutés par les Sicules, s'est tellement diminué que les Roumains ne pouvaient plus remplir leurs fonctions obligatoires. Pour repeupler la localité en question, le roi dispense les habitants de Oláhfalva aussi bien du paiement de la dîme que de la contribution sicule proprement dite — il attache une importance particulière à la „signatura boum” — de sorte que les habitants n'auront plus à payer que les redevances kenézales.⁵² Dans ce cas le

⁵⁰ *Hist. des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, Bucarest, 1915, I, p. 66.

⁵¹ Hurmuzaki, I, 1, p. 553.

⁵² „... volumus insuper ... ut dicti inhabitatores ville nostre Olachalis nulli omnino decimas praeter solitas capetias ecclesie de Vduord prestare teneantur, sintque ab omni dicatione more Siculorum, inter quos vivent in perpetuum exempti, prestent tamen Knesio ipsorum prestanda, non omisso et eo, quod a signatura boum exempti sint.”

conflit eut lieu entre les Sicules et les Roumains qui s'étaient implantés au milieu de la population hungarophone dans la région supérieure de la Hargita, où l'on trouvera plus tard les communes Kápolnásoláhfalu et Szentegyházsoláhfalu. Quoique le roi cherche à défendre les intérêts des Roumains, en respectant leur droit coutumier, il ne néglige pas ceux des Sicules non plus qui avaient des propriétés à Oláhfalu ou qui voulaient s'établir dans cette localité. Pour garantir leur sécurité, il juge nécessaire de les excepter de la juridiction du *kenéz* roumain.⁵³ Cette charte fait ressortir encore plus nettement les différences qui existaient entre le droit coutumier des Roumains et celui des Sicules. Ces différences s'expliquent, d'une part, par la dissemblance des occupations des deux peuples, et de l'autre, par la diversité de leurs obligations vis-à-vis du roi. Il n'est pas douteux que ce caractère divergent des institutions sicules et roumaines impliquaient, en dernière analyse, aussi des différences d'organisation intérieure.

Pour terminer l'examen de tous les documents que M. Iorga allègue comme autant de preuves indéniables du paiement de la *'quingagesima'* il faut dire quelques mots aussi de la charte à propos de laquelle le savant roumain tient à remarquer qu'il y avait des Roumains qui ne payaient pas la *'quingagesima'*.⁵⁴ Ce document date de 1493, il remonte donc à l'époque des incursions turques. Il nous apprend que certains territoires appartenant à la ville de Beszterce (Bistritz) dont les habitants saxons s'étaient enfuis à cause des incursions répétées des

⁵³ „... mandamus, ut nemo ipsos (Vlachos) universos preter castellanos nostros de dicta Vduord iudicare et ad serviciis qualicumque cogere presumat, exceptis tamen Siculis in dicta villa mansiones tenentibus, quos a iurisdictione Knesy eximentes tempore exercituationis more aliorum liberorum Siculorum sub vexillo comitum ipsorum connumerari et exercituare volumus.“

⁵⁴ „Rumänen, welche sie (die quingagesima) nicht entrichten ...“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 245 note 4.

Turcs, ont été occupés par des immigrants roumains. Dans les localités saxonnes on ne percevait pas la „quinquagesima”, et par conséquent les nouveaux-venus ne la payaient non plus. En fondant leurs prétentions sur ces conditions locales, ils obtinrent, en 1493, le droit d'en être définitivement exempts. Il en résulta que le roi Vladislas II dut donner à ses receveurs d'impôt des instructions relatives à cette disposition.⁵⁵ Il convient de souligner le fait que les Roumains demandaient cette exemption „ad instar possessionum Saxonicalium” et ce n'est qu'en second lieu qu'ils se réclamaient des coutumes locales traditionnelles.

Le cas de ces Roumains qui ne payaient pas la „quinquagesima”, cette espèce d'impôt d'origine balkanique qui est si caractéristique pour les bergers montagnards, ne peut nullement servir d'argument contre la vie pastorale très particulière des Roumains au moyen âge. Si dans un cas exceptionnel ils réussirent à échapper à cette obligation, ce ne fut que grâce à une continuité locale des conditions des Saxons, les anciens habitants des mêmes établissements.

Rappelons, pour terminer, que même M. Iorga a ses moments de faiblesse où il avoue que les Roumains des environs de Kolozsvár payaient „selon la *coutume valaque* la quinquagesima, c'est-à-dire un mouton sur cinquante de leurs troupeaux, au roi ou même à la ville”.

Et voici un passage tiré de l'ouvrage récent de M. Iorga: „Les rois de Hongrie, qui ne pouvaient pas être

⁵⁵ Le mandat de Vladislas II: „ad exactores quinquagensimarum in Transilvania, quod cum nonnullae possessiones civitatis Bistriensis omnem solutionem ab antiquo in medium saxonum facientes, ob turcarum incursiones desolatae, a saxonibusque haud inhabitatae iam sint, verum per Valachos ad inhabitandum condescensae sint, et cum huiusmodi possessiones et Vlachi in iis residentes a solutione quinquagesimae ab antiquo exempti sint, hinc has possessiones et Valachos a solutione quinquagesimae supponent ad instar possessionum saxonicalium.” Hurmuzaki, II/2, p. 347.

satisfaits uniquement par la *quadragesima* ou la *quingagesima* des pâtres roumains continuant une transhumance qui n' jamais été interrompue.⁵⁶

En conclusion on peut donc constater que M. Iorga, malgré son ingéniosité incontestable, n'a réussi à prouver ni par les privilèges des Petchenègues, ni par les redevances des Sicules que les Roumains aient vécu de la même manière et aient joui des mêmes droits que ces deux groupes ethniques de la Hongrie médiévale. Même en admettant quelques analogies entre l'organisation juridique des trois nationalités, on ne pourrait en forger aucun argument décisif en faveur de la thèse de la prétendue agriculture roumaine.

*

Pour démontrer que l'agriculture figurait également parmi les occupations primitives du roumanisme transylvain, et que les Roumains de cette province ont atteint un degré assez élevé de la civilisation, M. Iorga a l'habitude d'argumenter avec le droit coutumier de ses compatriotes surtout en ce qui concerne les dispositions relatives aux biens ruraux.

Voici ce qu'il en dit dans la *Geschichte des Rumänischen Volkes*: „Jusqu'au XVI^e siècle les diverses chartes latines de Transylvanie font souvent mention du ,ritus Volachiae', du ,ius Volachie' et de la ,lex districtuum volahicalium universorum'. Cette loi ou ,ius' était une ,lex antiqua et approbata'; et, à côté du ,ritus Volachiae', on rencontre des mentions non moins fréquentes du ,modus Olachorum' qui servait à préciser les formalités de la démarcation des limites d'une propriété immobi-

⁵⁶ *Hist. d. Roum. d. Trans.* I, p. 101. *La place*, I, p. 129. M. Al. Doboși qui s'occupait récemment dans la ,*Revue de Transylvanie*' (1936) de la *quingagesima*, a constaté lui aussi que „la *quingagesima* apparaît comme un impôt particulier des Roumains“ (p. 76) et que les Roumains du XIII^e au XVI^e siècle étaient „alors en majorité pasteurs et éleveurs“ (p. 75).

lière. On conservait ces coutumes comme les droits saints des ancêtres jusqu'à l'introduction des nouvelles lois dans cette province qui était attachée à la Hongrie, et même plus tard, jusqu'à nos jours, ces coutumes n'ont pas cessé d'exister dans la pratique judiciaire. Dans la plupart des cas le 'ius valachale' se rapportait aux propriétés foncières ou aux questions y relatives. Cela montre bien que l'histoire de ce peuple est intimement liée à l'agriculture et à la propriété foncière. Ce 'ius' précise la procédure à suivre dans les affaires de succession et d'aliénation ainsi que dans les affaires litigieuses⁵⁷.

Dans le passage que nous venons de citer, M. Iorga offre au lecteur en un classement digne de tout éloge ses arguments concernant le droit roumain et l'ancienne loi de tous les districts roumains. Il y mentionne aussi les coutumes qui se réfèrent au bornage, ce qui est d'autant plus naturel que le 'ius valachale' s'applique par définition à des affaires liées aux biens ruraux. Dans ce cas on aurait à faire à une argumentation vraiment impeccable si les sources qui peuvent être mises en cause, et auxquelles M. Iorga renvoie, comme à autant de preuves décisives, avaient en effet ce sens que le savant roumain cherche à leur attribuer.

⁵⁷ „In Siebenbürgen... wird bis ins 16. Jahrhundert in allerlei lateinischen Urkunden und Schriften von 'ritus Vlachie', 'ius Volachie', 'lex districtuum Volahicalium universorum' gesprochen, und dieses Gesetz oder ius war eine lex 'antiqua et approbata'; man spricht nicht minder als vom 'ritus Volachie' vom 'modus Olachorum', die Grenzen eines Gutes festzustellen. Bis zur Einführung der neuen Gesetze in dem zu Ungarn gehörigen Lande und auch nach dieser Zeit, wo sie noch immer im praktischen Gebrauche nebenbei bis heute fortleben, sind diese Rechtsgewohnheiten als heiliges Ahnenrecht treu bewahrt worden. Das 'walachische Recht' bezieht sich zum grössten Teile auf Grundeigentum und auf alles, was damit zusammenhängt. Dies zeigt wieder, wie innig die Geschichte dieses Volkes mit Ackerbau und Bodenbesitz verbunden ist. Es beantwortet die Frage, wie es beim Erbgange, bei Veräusserungen und bezüglich des Instanzenzuges im Rechtstreite zu halten ist.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 234—235.

Malheureusement je me vois de nouveau contraint à passer en revue, comme je l'ai déjà fait maintes fois, tous les documents sur lesquels l'illustre auteur prétend fonder ses thèses. Avant de commencer cet examen détaillé, je tiens à remarquer que toutes les chartes citées datent du dernier quart du XV^e siècle ou du commencement du XVI^e siècle, et que par conséquent elles ne permettent pas de dire qu'on trouve des allusions au droit roumain „jusqu'au XVI^e siècle.“

Le plus ancien document remonte à 1478. Il contient une décision du tribunal nobiliaire du district de Karánsebes, par laquelle le voïvode du ban de Séverin, permit au défendeur, Georges Gaman de Bizere, d'invoquer le témoignage de douze jurés, selon l'ancienne loi des districts roumains.⁵⁸ Dans cette affaire il ne s'agit pas d'une action immobilière, mais d'un acte de violence: Gaman est accusé d'avoir mis le feu à un moulin. Les parties en cause sont toutes deux nobles.

Le second document est délivré en 1499, par le ban de Séverin. Il nous fait connaître que les parents d'un certain noble Philippe Halgas qui venait de décéder, ont engagé à sa veuve un fonds pour 20 florins, car à ce moment-là ils ne pouvaient pas racheter le cadeau de fiançailles dont la valeur avait été fixée à 20 florins. Dans ce cas ce sont les conditions de rachat qu'on a établies „iuxta ritum Volachie”.⁵⁹

La troisième charte, délivrée en 1500, provient également du banat de Séverin. Le noble Georges Gaman dont il a déjà été question plus haut, est accusé de l'aliénation de certains canons. Comme aucune des parties n'a réussi

⁵⁸ „... tali iudicio duximus determinandam et iudicandam, quod ipse prefatus Georgius duodecimo se personis sacramentum depocere teneantur iuxta antiquam et approbatam legem districtuum volacalium universorum.“ Hurmuzaki, II/2, p. 248.

⁵⁹ „... quod eidem nobile domine Dorothee omnes dotes et honores nuptiales cum viginti florenis auri disponere potuissent iuxta ritum Volachie.“ *Ibid.* II/2, p. 420.

à produire des preuves probantes, on leur a ordonné de prêter serment, jure Volachie requirente.⁶⁰

La quatrième charte qui remonte à 1503, est délivrée, comme les précédentes, par le ban de Séverin. On y lit d'un noble appauvri qui dans sa pénurie met son domaine en gage aux propriétaires voisins, *juxta ritum Volachie*.⁶¹

Enfin la cinquième, datée de la même année et délivrée également par le ban de Séverin, renferme des dispositions pour l'envoi de certains nobles à une enquête judiciaire, *juxta ritum Volachie*.⁶²

Comme on voit, toutes les cinq chartes que M. Iorga énumère à propos du *ius Valachiae*, proviennent du banat de Séverin et se laissent ranger sans exception dans l'espace de 25 années. Trois d'entre elles contiennent des données relatives au *ritus*, une fait mention de *lex antiqua et approbata* — sous laquelle il faut entendre, selon la pratique officielle hongroise, la *consuetudo* c'est-à-dire le droit coutumier — et ce n'est qu'une seule qui parle expressément de *ius Volachie*. Il n'est donc nullement motivé d'insister sur ce détail avec tant de tenacité.

Mais voyons quelles sont les preuves de l'historien roumain pour les prétendues relations du 'droit roumain' avec le bornage. Sur ce point nous n'avons à examiner qu'un seul acte, délivré, en 1358, par le chapitre d'Eger. On y lit qu'Etienne et Jean, fils de Ige, furent mis en possession d'un domaine (à Konyha, en Máramaros) qui leur avait été donné par Louis le Grand. A propos du

⁶⁰ „... sed quod nullo ampliori documento eodem partes sua allegata iure Volachie requirente coram nobis probare potuerunt.“ *Ibid.* II/2, p. 453.

⁶¹ „... postmodum in tribus sedibus iudicariis iuxta ritum Volachie idem nobilis Gabre universos vicinos admonuit.“ *Ibid.* II/2, p. 510.

⁶² „... ut certos probos nobiles viros ad id sufficientes iuxta ritum Volachie eligant et adoptent, qui omnia premissa inter eos reinveniant.“ *Ibid.* II/2, p. 513.

bornage qui eut lieu à l'occasion de l'installation, le chapitre déclare que le domaine fut remis, avec toutes ses dépendances et ses redevances aux nouveaux propriétaires. C'est ici qu'on lit le terme „iuxta modum Olachorum“ qui, loin de se rapporter au bornage même (*reambulatio*), se réfère uniquement aux routes et aux passages. Les subordonnées que nous venons de citer, ne laissent subsister aucun doute quant à l'application du „modus Olachorum“.⁶³

Sur ce point nous ne pouvons donc partager les idées de M. Iorga. La manière dont la „reambulatio“ s'opérait, était certainement la même dans tous les endroits de la Hongrie médiévale. Sans doute procédait-on selon les mêmes prescriptions en Máramaros, à Bude ou dans les régions de la plaine habitées par une population purement hongroise.

Qu'il me soit permis de résumer très brièvement les conclusions des recherches hongroises sur le „ius“ ou „ritus valachalis“.

On trouve les meilleurs renseignements là-dessus dans les études de François Sólyom-Fekete, qui ont paru dans les deux premiers volumes des „Annales de la Société Historique et Archéologique du comitat Hunyad“ (*Hunyadvármegyei Történelmi és Régészeti Társulat Évkönyve*, 1880—83), ainsi que dans le t. V. du grand ouvrage de Désiré Csánki sur „La Géographie de la Hongrie à l'époque des Hunyadi“ (*Magyarország föld-*

⁶³ „... accessissent ad faciem dicte possessionis Konyha et terrarum ad easdem pertinencium easdemque universis vicinis et comitaneis suis legitime convocatis, per suas veras metas et antiquas infra declarandas reambulantes, cum ipsarum utilitatibus quibuslibet et pertinenciis, utpote terris arabilibus, pratis, silvis, nemoribus, fluviis, alpihus nivosis, montibus, vallibus, viis et aliis transitibus iuxta modum Olachorum, que inibi fieri consueverunt et que iam sunt et in posterum fieri possent, relinquissent memoratis Stephano et Johanni filiis Ige, ut sua iura propria possidendas.“ Mihályi, *Máramarosi diplomák*, I, p. 31.

rajza a Hunyadiak korában, 1913) qui contient les données relatives au comitat Hunyad. On y trouve une série de documents datés de 1360 à 1435, qui se rapportent tous aux kenéz des Roumains, et qui permettent d'établir qu'en Hunyad, aux XIV—XV^e siècles, le *districtus* de Haczak jouissait en effet d'une certaine autonomie.

C'est sous Louis le Grand — ce roi que M. Iorga accuse souvent de l'oppression des Roumains — qu'une charte délivrée par le voïvode de Transylvanie fait mention pour la première fois de l'*„universitas keneziorum* et alterius huius status et condicionis homines de *districtu de Hatzak*". Le voïvode convoqua une *„generalis congregatio*' pour faire élire aux postes d'assesseurs jurés 12 kenéz, 6 papes et 6 paysans roumains.⁶⁴ Ces jurés furent obligés de prêter serment sur leurs dépositions dont les autorités judiciaires devaient tenir compte en jugeant les actions immobilières des kenéz.

Au commencement du XV^e siècle 12 kenéz assermentés constituent le tribunal de Haczak, ils prononcent des jugements, et les pièces qu'ils délivrent, sont simplement confirmés par le voïvode ou le roi. En même temps, à côté de ce tribunal kenézal, aussi le vice-voïvode juge parfois les affaires des Roumains et dans ce cas il est aidé dans sa fonction par les jurés qui sont élus parmi les nobles et les kenéz.

En Hunyad l'évolution en est restée à cette étape-là. Vers le milieu du XV^e siècle les anciens kenézats dont les chefs jouissaient d'un pouvoir judiciaire, se transforment en propriétés nobiliaires que les kenéz reçoivent par donation royale. Dès ce temps-là les

⁶⁴ „...ac de medio communitatis ipsorum viros ydoneos et fidedignos, videlicet de kenezys duodecim, ex sacerdotibus sex et similiter sex ex olahys popularis, infradeclaratos pro iuratis assessoribus nobis deputari fecissemus.“ *Hunyadm. évkönyv*, II, p. 60.

kenéz jugent les affaires de ceux qui leur sont soumis et qu'ils avaient établis eux-mêmes dans les anciens kenézats transformés en biens nobles, selon les droits du propriétaire noble et non pas suivant les coutumes roumaines proprement dites. Comme jusque-là presque tout le territoire du comitat Hunyad (sauf sa partie septentrionale) étaient partagé entre les domaines royaux de trois châteaux (Déva, Hunyad et Haczak), les kenéz de ces régions ne tardèrent pas à être anoblis, d'où résulta la désorganisation de leur 'universitas', formée, comme nous l'avons vue, à la fin du XIV^e siècle.

En dehors des districts de Hunyad, on n'entend parler de 'ius' ou de 'ritus volachalis' et de districts kenézaux roumains que sur le territoire du banat de Séverin qui était une région voisine étroitement liée au comitat Hunyad. Sous ce rapport je renvoie aux recherches de Frédéric Pesty et aux documents publiés par le même auteur.⁶⁵ Il en ressort qu'en Séverin, pendant le XV^e siècle l'importance des districts roumains n'étaient pas comparable à celle des districts de Hunyad. Quand ceux de Séverin commencent à jouer un rôle considérable dans la vie juridique du banat, l'activité des districts de Hunyad aura déjà touché à sa fin.

En même temps aussi le caractère de ces organes judiciaires est bien différent d'une province à l'autre. Quand en 1360 le voïvode fait élire aux postes d'assesseurs assermentés 12 kenéz, 6 popes et 6 paysans roumains, il agit dans l'esprit des aux rapports seigneuriaux qui existaient entre le roi et ses sujets roumains. Un siècle plus tard, en 1451, quand Jean de

⁶⁵ F. Pesty: *A szörényvármegyei hajdani oláh kerületek*, (Les ci-devants districts roumains du comitat de Séverin), Budapest, 1876; *Krassó megye története* (L'histoire du comitat Krassó) 3 vol. Budapest, 1883—1885; *A szörényi bánság és Szörény vármegye története* (L'histoire du banat et du comitat de Séverin) 3 vol. Budapest, 1877—78.

Hunyad convoque les 7 districts du banat de Séverin, il adresse son ordre aux juges nobles (*iudex nobilium*) des sept districts roumains (*nobilibus viris, iudicibus nobilium septem sedium volachalium*⁶⁶), ce qui veut dire qu'il invite à l'audience les jurés nobles, en adaptant leur pouvoir judiciaire à la conception juridique de la noblesse hongroise.

Il en résulte que les districts de Hunyad (les quatre districts de Déva et les districts de Hunyad et de Haczak) ne sont qu'en apparence comparables à ceux de Séverin. Entre ces deux sortes de cristallisation politique il y a des différences nullement négligeables qui nous obligent à tenir compte dans tous les deux cas des conditions locales et de ne pas attribuer la formation de ces districts à une tendance générale de l'évolution. En Séverin, où l'assimilation des kenéz des domaines royaux à la noblesse hongroise s'était opérée d'une manière tout autre qu'en Hunyad, ce processus historique créa une noblesse relativement nombreuse, dont les membres devaient se contenter de domaines peu étendus. Cette noblesse qui venait de se constituer, fixa les limites des nouveaux arrondissements selon la répartition des anciens districts et sur ce point aussi, elle fit siennes les coutumes de la noblesse moyenne hongroise.

Dans le banat de Séverin nous connaissons en détail la formation de quelques districts. Les documents de 1451 font mention de deux districts, ceux de 1458 parlent de huit, mais en général on n'en compte que sept. Outre ces districts proprement dits, en Séverin et dans le comitat Temes, quelques noms de localité sont également employés pour désigner des districts (Swdya, Monostor, Bosan, Supan⁶⁷), mais la distance minime qui sépare ces localités les unes des autres, exclut la possibilité de

⁶⁶ Pesty, *A szörényi bánság*, III, p. 61.

⁶⁷ Pesty, *A szörényvármegyei hajdani oláh kerületek*, p. 19.

les considérer comme autant de centres de districts différents. Ces 'pseudo-districts' n'ont jamais joué dans la vie judiciaire un rôle comparable à celui des districts de Hunyad et de Séverin. Il est impossible de leur attribuer une fonction pareille, d'autant plus qu'à l'époque où les chartes admettent l'existence de 7 districts, ces quatre noms de lieux transformés en noms de districts ne sont jamais cités. Cela fait supposer que dans ce cas il faut prendre le mot 'districtus' en un sens spécial, et qu'il faut voir la même acception particulière dans quelques autres dénominations sporadiques qui se rapportent à des districts situés en d'autres régions et non en Hunyad ou dans le banat de Séverin.

M. Iorga a certainement tort d'affirmer que l'expression „iuxta antiquam et approbatam legem districtuum volacalium universorum“ qu'on lit dans une charte de 1478 du banat de Séverin, permet de supposer que les Roumains avaient des districts pareils partout dans les régions roumanophones de la Hongrie ou de la Transylvania. Il n'est pas douteux que la formule, qui a donné lieu à cette généralisation hâtive, se réfère uniquement au banat de Séverin.

Il faut signaler ici le fait qu'en Hunyad et dans la province de Séverin les districts roumains s'étaient formés autour des châteaux royaux et qu'ils étaient soumis en première instance à la juridiction des châtelains et des vice-châtelains (vicecastellanus). Cela veut dire qu'ils devaient leur formation à l'administration royale qui avait pris racine surtout là où l'administration départementale n'était encore développée. Cela n'empêcha naturellement pas que plus tard ces districts, nés aux environs des châteaux, finissent par s'adapter aux cadres de l'administration départementale. A cet égard il suffit de rappeler que parmi les districts de Hunyad au moins un, celui de Haczak⁶⁸ et parmi ceux de

⁶⁸ Csánki, V, p. 37.

Séverin: Sebes, Lugos et Miháld⁶⁹ sont mentionnés aussi comme 'comitatus' ce qui fait supposer que ces territoires, avec leur noblesse, furent incorporés dans le comitat proprement dit, de même que dans la Haute Hongrie le district ou 'petit comitat' des 'dix lanciers' (decem lanceatorum) fut assimilé au comitat Szepes qui l'entourait. A propos de ce 'petit comitat' il est encore à remarquer que les nobles de cette région, malgré leur nationalité hongroise, ne jouissaient des mêmes droits que les autres nobles du pays, et qu'ils s'acquittaient collectivement de leur service militaire obligatoire.⁷⁰

Impossible donc de voir dans les districts roumains les vestiges d'une ancienne institution nationale. Partout où ils paraissent, leur formation n'est qu'une conséquence des rapports seigneuriaux qui s'étaient établis aux environs des châteaux royaux. Ces districts ne sont qu'autant de signes du relâchement des liens seigneuriaux, et dès que ces attaches cessent d'exercer leur force d'attraction, l'organisme des districts est également condamné à périr.

Nous ne pouvons que regretter que dans ce cas M. Iorga préfère passer sous silence les conditions locales. Il se contente d'admettre que les Roumains, bien qu'ils aient vécu, depuis l'abandon de la Dacie, en petits groupes parsemés dans les vallées, ont su créer partout les mêmes formes du droit coutumier, donnant preuve par là d'un développement consciemment dirigé. Malgré les contradictions évidentes que cette hypothèse renferme, il ne se décide pas à y renoncer, quoique, à propos de l'immigration des Saxons, il croit nécessaire

⁶⁹ Pesty, *A szörényvármegyei hajdani oláh kerületek*, pp. 4, 6, 12, 15.

⁷⁰ Antal Fekete Nagy, *A Szepesség területi és társadalmi kialakulása* (La formation géographique et sociale du comitat Szepes), Budapest, 1934, pp. 253—301.

de faire la remarque suivante: „Le caractère individuel, local, occasionel est celui qu'il faut admettre toujours et les circonstances elles-mêmes interviennent ensuite pour créer des corps organiques, sans que ces corps organiques se fussent rendu compte au moment de leur établissement de ce qu'ils devaient signifier pour l'avenir“.⁷¹

Malgré ces sages préceptes, dignes de la perspicacité d'un vrai historien, M. Iorga ne sait se débarrasser de ses préjugés quoique, au point de vue purement historique, ils ne soient fondés sur rien de solide. C'est précisément dans son *Histoire des Roumains de Transylvanie* qu'il met en relief, avec plus d'insistance qu'ailleurs, le progrès de l'élément roumain en Transylvanie.

Nous avons vu plus haut que selon lui, les vides créés par l'invasion tatar, ont particulièrement favorisé l'expansion rapide des Roumains.⁷² „Nous avons déjà dit — écrit-il — que l'invasion tatar contribua à accroître, sous certains rapports, l'importance de l'élément roumain. Ceci est vrai même sous le rapport militaire.⁷³ Il fallait transformer la Transylvanie entière, avec sa population roumaine aussi, dans une marche hongroise, ayant une organisation spéciale et soumise à l'autorité des chefs respectés, capables d'entreprendre à chaque moment, avec les éléments disponibles de la province, non seulement une oeuvre défensive, mais aussi ... une attaque énergique vers le Danube et au-delà du fleuve.“⁷⁴

Il place l'époque de cet accroissement rapide de la population roumaine aux environs de 1260, c'est-à-dire 20—25 ans après l'invasion mongole. Selon l'historien roumain ce progrès pourrait être mis en relation avec

⁷¹ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 57.

⁷² Cf. p. 76.—77.

⁷³ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 80.

⁷⁴ *Ibid.* I, p. 81.

la fonction du voïvode Nicolas: „Après la réconciliation du prétendant Etienne, du ‚jeune roi‘, avec son père, la Transylvanie obtint un nouveau Voévode, Nicolas qui est en même temps comte du district septentrional de Szolnok. Désormais la parité constitutionnelle des Roumains avec les éléments étrangers en Transylvanie est définitivement admise, les chefs roumains prennent part aux assemblées de la province, à côté des Saxons, qui s'étaient révoltés contre le roi Ladislas IV, le contraignant à venir en personne dans cette province troublée, et à côté des Szekler et des nobles hongrois, ainsi qu'on peut le constater, au mois de mars 1291. Parmi ces nobles roumains se trouvait sans doute Ugrinus, Ban de Séverin, dès 1268, qui avait comme héritage de ces ancêtres — ainsi qu'il en est fait mention expressément dans le document — des possessions à Fogaras et à Zumbothel dans ce même district de l'Olt“.⁷⁵

Ce passage demande à être complété par quelques réflexions. La réconciliation de Béla IV avec son fils Etienne, le ‚jeune roi‘ eut lieu le 23 mars 1266. Le premier voïvode qui était en même temps aussi comte de Szolnok, c'est Ladislas de genre Borsa, en 1263.⁷⁶ Comme on voit, la réunion de ces deux dignités s'est faite avant la réconciliation des deux rois. A partir de l'avènement d'Etienne V le voïvode transylvain porte toujours le titre de comte de Szolnok. Ce Nicolas dont M. Iorga parle, succéda à Mathieu qui avait gouverné la Transylvanie en 1271—72, et pendant les années suivantes, il remplit les fonctions de voïvode à plusieurs reprises. Le fait qu'à partir d'un moment donné la dignité voïvodale s'accompagne du titre de comte n'a rien d'étonnant puisque d'autres dignitaires (le palatin, le ‚comes curialis‘ etc.) se trouvaient également à la tête de certains comitats. Il n'est pas

⁷⁵ *Ibid.* I, p. 83.

⁷⁶ Knauz, *Mon. ecclesiae Strigoniensis*, I, p. 485.

vrai que Ladislas IV ait pénétré en Transylvanie en 1291, car l'année précédente ses favoris coumans l'avaient déjà tué (le 10 juillet 1290). La charte sur laquelle M. Iorga semble fonder ses assertions, fut délivrée par André III, le successeur de Ladislas IV et non pas au mois de mars, comme l'illustre auteur prétend, mais le 22 février.⁷⁷

Outre ces rectifications d'ordre chronologique, il convient de remarquer qu'Ugrinus, ban de Séverin et propriétaire de Fogaras et de Szombathely, que M. Iorga considère comme un noble roumain ayant hérité ces possessions de ses ancêtres, est incontestablement le descendant d'une vieille famille des conquérants arpadiens, car ses orginies remontent à la branche de Ujlak de la famille Csák. Ce seigneur, le plus puissant soutien d'André III et plus tard de Charles Robert,⁷⁸ n'était certainement pas Roumain et son exemple ne saurait guère prouver que les Roumains aient activement participé à l'administration de pays.

A propos de cette charte il est encore à remarquer qu'à ce temps-là — comme j'ai déjà démontré plus haut, — il n'y avait pas de diètes en Transylvanie, et que si les Roumains pouvaient occasionnellement assister, non pas à une assemblée constituante, mais à une simple audience judiciaire, c'était à cause de certains domaines situés dans la „silva” ou „terra Blaccorum”. Comme la propriété en cause était dans le comitat Fogaras, la population qui habitait ses environs, pouvait bien être roumaine.⁷⁹ La charte dont il est question, fait ressortir qu'aussi certains nobles hongrois pouvaient s'acquérir des domaines situés dans la „terra Blaccorum” et que par conséquent cette région n'était pas un territoire privilégié. La „parité constitutionnelle des Roumains” sur laquelle

⁷⁷ Zimmermann—Werner, I, p. 173.

⁷⁸ Karácsonyi, *Magyar nemzetsége*, I, pp. 358—342.

⁷⁹ Cf. p. 80.

M. Iorga ne manque pas d'insister, se rapportait uniquement aux Roumains anoblis qui s'était élevés au niveau social de la noblesse hongroise. Ces propriétaires avaient adopté en tout le droit coutumier hongrois et seuls les *kenéz* non-nobles et les gens du peuple pouvaient rester fidèles à leurs anciennes coutumes.

Sur ces données, dont l'interprétation renferme, comme j'ai démontré, tant d'erreurs et d'hypothèses tout à fait arbitraires, l'auteur roumain n'hésite pas à fonder une série de considérations qu'il qualifie de „conclusions strictement tirées des faits“.⁸⁰ „Telle était la situation des Roumains à la fin du XIII^e siècle. L'extension politique de la Hongrie les avait trouvés en Transylvanie sous leurs Voévodes et leurs juges de districts, qui servirent de modèle pour le Voévode au nom du roi de Hongrie et pour les Sièges de justice des Szekler et des Saxons. La nouvelle souveraineté ne changea rien aux anciennes conditions d'administration de la province, basées, comme partout en Hongrie et en Europe, sur une tradition commode, acceptée généralement par les sujets; elle garda un passé qui ne pouvait pas l'offusquer, ni constituer un danger, à une époque où l'idée nationale n'avait pas même commencé à poindre. A côté de la Transylvanie du roi et de ses châtelains, de celle de l'évêque catholique, de celle des Saxons, des Szekler, des Chevaliers Teutons, il y eut une Transylvanie roumaine, autonome, avec des villages parsemés dans la grande forêt, ayant aussi un territoire... Participant aux aventures militaires du jeune roi Etienne, les Roumains sous leurs bans, portant des noms tirés du calendrier orthodoxe, relevèrent encore une situation militaire déjà acquise pendant les combats de la royauté hongroise après l'invasion des Tartars. Une parité politique généralement reconnue fut la conséquence. Les documents de la fin du XIII^e siècle sont là pour le prouver. Des

⁸⁰ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 85.

nobles roumains catholiques conservaient le bénéfice de la terre. Les Roumains participaient, en outre, dans une assez large mesure, comme c'est le cas pour Ugrinus et pour d'autres, aux honneurs du royaume, aux „honores regni”⁸¹.

Inutile de remarquer que l'assertion, suivant laquelle les Roumains auraient participé „dans une assez large mesure” à l'administration du pays, est fondée uniquement sur la mention de Ugrin III de Ujlak de genre Csák, dont nous avons déjà parlé plus haut. Pour prouver la parité de droit des Roumains, l'auteur renvoie aux documents du XIII^e siècle, mais en réalité il ne sait citer que la charte qui contient le jugement du roi dans le procès du même Ugrin (1291),⁸² et qui est en même temps le seul témoignage de la présence des Roumains aux soi-disantes „diètes” transylvaines.

Si dans ce seul document on peut découvrir tant de choses: la parité de droit des Roumains, leur participation aux diètes et au gouvernement du pays etc. — quoique les données prouvent juste le contraire! — alors il ne faut pas s'étonner de voir que la même charte suffit à l'historien roumain pour jeter un jour nouveau sur les antécédents historiques. Il imagine qu'au moment où l'expansion magyare avait trouvé en Transylvanie (?) les Roumains, qui étaient conduits par leurs voïvodes et leurs juges, cette population censée autochtone aurait donné le nom au gouverneur royal de la Transylvanie, et que les Sicules et les Saxons auraient dû emprunter aux Roumains le système juridique de leurs districts (szék, Stuhl, scaun). Il n'hésite pas à supposer qu'à côté de la Transylvanie du roi et de ses châtelains, de celle de l'évêque catholique, des Sicules, des Saxons, voire de celle des Chevaliers Teutons — pourquoi énumérer ces derniers qui n'ont passé que quelques années dans cette

⁸¹ *Ibid.* I, p. 83—85.

⁸² Zimmermann—Werner, I, p. 177.

province? — il y avait aussi la Transylvanie *autonome* des Roumains, avec ses villages dans l'immense forêt médiévale et avec un territoire 'à part (serait-ce la fameuse ,silva' ou ,terra Blaccorum et Bissenorum?'). Mais pourquoi dire que seule la Transylvanie roumaine était autonome? Et pourquoi faut-il passer sous silence la population magyare qui s'était établie en Transylvanie indépendamment du champ d'action des châteaux royaux et qui y avait formé sept comitats? Ce qui lui importe, c'est de prouver que les conquérants — qu'ils présente ailleurs comme des oppresseurs cruels — n'ont rien changé „aux anciennes conditions d'administration de la province“ et qu'ils ont, au contraire, maintenu les traditions du passé.

Le passage que nous venons d'analyser, fait témoignage d'une intuition peu commune. Etant donné que nous connaissons fort peu l'administration de la Transylvanie à l'époque des Árpád, n'est-ce pas un effort bien vain que de vouloir préciser les différences qui séparent cette forme de l'administration de celle de l'époque précédente, dont nous savons encore moins?

Mais voici ce que je n'arrive pas à comprendre: que si tout était basé en Transylvanie sur des traditions roumaines très anciennes, pourquoi fallait-il déclarer à la fin du XIII^e siècle la prétendue „parité politique des Roumains“?

En ce qui concerne le célèbre ,*ius valahicale*' dont les formes auraient servi de modèle, selon M. Iorga, à l'évolution juridique des Sicules et des Saxons, je dois établir que ce droit spécial n'impliquait certainement pas une institution judiciaire de caractère foncièrement roumain. Au contraire, les Roumains de Hongrie empruntèrent ces formes judiciaires à l'organisation départementale ou seigneuriale, imitant jusqu'aux termes y relatifs leurs modèles hongrois. Le ,*ius*' ou plus exactement le ,*ritus valachalis*' se réduit ainsi à une

coutume qui, dans les conditions spéciales des Roumains, s'est développée sous l'influence des institutions hongroises.

*

M. Iorga considère les bans, les voïvodes et les kenéz comme les représentants de l'ancienne autonomie roumaine. Si on examine en détail les données y relatives, on trouve particulièrement étonnant ce que l'auteur dit de la fonction des bans médiévaux.

Bien qu'il cite la dénomination de *ban* à propos du territoire de Krassó et Séverin, il y ajoute l'explication suivante: „Sur le modèle des žoupans de Pannonie, les rois de Hongrie avaient introduit dans leur pays la dignité et la fonction du banat, et au XIII^e siècle on voyait surgir en Transylvanie et ailleurs bien des bans et des familles „banales“ qui jouissaient d'une condition privilégiée entre les nobles de pure race hongroise“.⁸³ Ce passage, d'ailleurs peu clair, fit supposer que M. Iorga attache une certaine importance aux bans transylvains et qu'il les considère comme des éléments non-magyars.

Il convient de s'inscrire en faux contre pareilles assertions. Le fait que les Hongrois ont emprunté aux Slaves les noms de certaines dignités, n'implique pas nécessairement que ces dignités aient fait partie des privilèges des seigneurs non-magyars qui auraient joui par là d'une condition plus favorable que les nobles de pure race hongroise. Ce n'est qu'Etienne, le „jeune roi“ qui fait mention dans son privilège délivré, en 1265, pour le Allemands de Felvinc, des „bani nostri pro

⁸³ „Nach dem Vorbilde der pannonischen Županen hatten die ungarischen Könige die Würde und das Amt des Banats in ihrem Lande eingeführt, und zwar erscheinen im 13. Jahrhundert in und ausser Siebenbürgen zahlreiche bani und Banenfamilien, die sich mitten unter anderen, echt magyarischen Edelleuten einer bevorzugten Stellung erfreuten.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 135.

tempore constituti⁸⁴ auxquels il ordonne de respecter ses dispositions, mais à ce moment-là Etienne, qui faisait encore la guerre contre son père, entendait sous cette dénomination les capitaines de son armée, dont plusieurs portaient en effet le titre de ,ban' (Pierre Csák, Mikoud fils de Mikoud de Kőkényes Radnót). En Hongrie, à partir de la fin du XIII^e siècle, le titre de ,ban' indiquait tout simplement une certaine distinction sociale par rapport à une famille noble. C'est alors que les ,comites', les ,bans' etc. prirent l'habitude de garder ces titres même après l'abandon de leurs fonctions et de transmettre à leurs fils aussi le titre de ,filius x. comitis' ou ,bani'. C'est pourquoi à l'époque angevine il fut nécessaire de distinguer entre les ,veri barones' (ou ,ex officio') et les ,barones solo nomine'.

Quant aux voïvodes transylvains, il n'y avait qu'un seul qui ait porté aussi le titre de ,ban'. C'est le ban Erne ,de genere Ákos'⁸⁵ qui est mentionné dans la lettre de privilège qu'Etienne V accorda, en sa qualité de ,jeune roi' et de prince de Transylvanie, aux ,hospites' de Deés (1261) et dans la transcription du même diplôme qui fut faite en 1291, sous André III.⁸⁶ Comme il s'agit de deux rédactions du même diplôme, ces deux données ne font qu'une. Nous ignorons pour quelles raisons cet Erne portait aussi le titre de ,ban'. Toujours est-il que déjà en 1248 une charte de Béla IV fournit le nom d'un ,banus Ireneus'.⁸⁷

⁸⁴ „...statuentes premissa per banos nostros pro tempore constitutos inviolabiliter et misericorditer observari.“ Zimmermann—Werner, I, p. 96.

⁸⁵ Cf. M. Werner, *Az Árpád-kori udvari tisztviselők sorozata* (Liste des fonctionnaires de la cour à l'époque des Árpáds), Tört. Társ., 1899, p. 461. Karácsonyi, *Magyar nemzetsége*, I, p. 102.

⁸⁶ „Ernei bani quondam Transilvani.“ Zimmermann—Werner, I, pp. 86, et 181.

⁸⁷ „seriem etiam litterarum Irenei bani quondam Transilvani includens.“ Zimmermann—Werner, I, p. 181.

Le quatrième document que M. Iorga cite pour démontrer l'existence d'un ,banus Transylvanus', ne prouve rien de certain. Tout ce que nous en apprenons, c'est que la lettre de privilège des Allemands de Torda s'est perdue, selon leur propre aveu, dans le château du ban Mikoud, pendant l'invasion des Tatars.⁸⁸ Le texte de la charte en question ne nous révèle pas pourquoi ce Mikoud était nommé ,ban'. Il n'en est pas moins vrai que Mikoud est identique à Mikoud, fils de Mikoud ,de genere Kőkényes-Radnót' qui en 1275—76 était ban de Séverin, et qui fit bâtir le château en question à l'ouest de Torda.⁸⁹

Comme nous venons de démontrer, il s'agit dans tous les deux cas des descendants de très vieilles familles hongroises, et on peut faire des constatations analogues aussi à propos des autres bans que M. Iorga croit nécessaire d'énumérer en note. En 1273 nous lisons du ban Henri, un célèbre membre de la famille Héder, ainsi que du ban Erne ,de genere Ákos'⁹⁰ et du ban Ladislas.⁹¹ Ce ne sont que le ban Jacob fils de Gerlitze⁹² et le ban Pierre de Remete dont l'origine roumaine n'est pas exclue.⁹³

Les problèmes qui s'attachent au voïvodat et au kenézat ont encore plus de portée que ceux qui se réfèrent uniquement au banat. Dans les passages y relatifs on rencontre maintes assertions confuses qu'on retrouve en

⁸⁸ „...qui omnia instrumenta ipsorum super statu libertatis eorum confecta in castro Mikud bani tempore tartarorum per eosdem Tartaros dixerunt igne esse consumpta et etiam concremata.“ *Ibid.* I, p. 182.

⁸⁹ Karácsonyi, *Magyar nemzetsége*, II, p. 339. Hurmuzaki, I, p. 470.

⁹⁰ Hurmuzaki, I/1, p. 389. Karácsonyi, *Magyar nemzetsége*, II, pp. 145—147.

⁹¹ Hurmuzaki, I/1, p. 310.

⁹² *Ibid.* I/1, p. 278.

⁹³ *Ibid.* I/2, p. 330.

d'autres termes aussi dans les ouvrages antérieurs de l'auteur (*Geschichte des rumänischen Volkes*, 1905, *Histoire des Roumains de Transylvanie*, 1915).

Pour le moment nous mettons de côté les problèmes qui s'attachent à la dignité du voïvode de Transylvanie. A l'avis de M. Iorga c'était l'unique voïvode du roi, et son titre indiquait, comme en roumain, le chef suprême de l'Etat ou de la province.⁹⁴ Immédiatement après il déclare que le comitat Szolnok était également un voïvodat⁹⁵ qui fut rattaché en 1279 — selon l'Histoire des Roumains de Transylvanie, en 1266⁹⁶ — au voïvodat de Transylvanie. A propos de l'organisation du comitat Máramaros au XIV^e siècle, il mentionne non seulement le 'comes' mais aussi un autre dignitaire: le „vaivoda Olacorum de Maramarosio“.⁹⁷ Et malgré ces faits — voilà la grande contradiction qu'il est facile de découvrir dans son argumentation — il ne cesse de soutenir qu'en Hongrie le titre de voïvode ne fut

⁹⁴ „Es ist der einzige Wojwode des Königs und er erscheint in Siebenbürgen, wo auch eine rumänische Bevölkerung existiert, bei der sich die Wojwodenwürde überall findet und zwar als Bezeichnung für das höchste Staatsoberhaupt. Die Entlehnung von der rumänischen Bevölkerung des Landes ist danach offenkundig.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 242.

⁹⁵ „Ferner wird in den später gebildeten Grenzkomitate Szolnok 1261 das Gebiet zugleich ‚vaivodatus‘ und ‚comitatus‘ der königliche Vorsteher über diese zweite rumänische Mark ‚vaivoda‘ und ‚comes‘ und zwar zuerst ‚vaivodatus‘ und ‚vaivoda‘ genannt. *Ibid.* I, p. 242.

⁹⁶ „Après la reconciliation du prétendant Étienne, du ‚jeune roi‘ avec son père. . .“ *Hist. d. Roum. de Transilvanie*, I, p. 83.

⁹⁷ „Im 14. Jahrhundert, als das nördlich von Siebenbürgen liegende Hochland Marmaros ... zum wirtschaftlichen und politischen Leben aufwachte ... da trug gelegentlich der ungarische Supan ‚comes‘ auch wie in Szolnok den Titel Waiwoda und neben ihm erschien auch ein Vaivoda Olacorum de Maramorisio.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 243.

appliqué aux dignitaires inférieurs que relativement tard, à l'époque de décadence de cette institution.⁹⁸

Pour mieux comprendre l'état réel des choses, il faut rectifier une erreur de fait: le comitat Szolnok n'est jamais mentionné comme voïvodat. M. Iorga renvoie aux deux lettres de privilège des 'hospites' de Deés (1236, 1261)⁹⁹ par lesquelles ces immigrants furent exempts de la juridiction du voïvode, du comte de Szolnok et des 'iobbagiones castri',¹⁰⁰ mais obligés en même temps de payer au voïvodat, au comitat Szolnok et aux officiers du Trésor ('comes Camerae') la moitié des taxes ordinaires sur les transports par terre et par eau.¹⁰¹ Les formules qui se rapportent à ces prescriptions, 'vaivodatus, comitatus de Zounuk ac comitum camerae nostrae' ou 'iurisdiction vaivodarum, comitum de Zounuk ac iobagionum castri' sont toujours des *termes juxtaposés*, et le texte tel que nous l'avons sous les yeux, n'autorise personne à dire qu'il y est question du 'vaivodatus' ou du 'vaivoda de Zounuk', comme d'une dignité supérieure à celle du 'comes'. Le terme 'vaivodatus' se réfère, comme c'est très naturel, au pouvoir du voïvode de Transylvanie.

Et pourquoi parler à cette date d'une annexion du comitat Szolnok au voïvodat proprement dit? Les voïvodes transylvains portaient le titre de 'comes de Szolnok' non pas depuis 1266 ou 1271, mais, comme nous l'avons déjà démontré, depuis 1263. A cet

⁹⁸ „Erst später, bei dem Verfall der Institution wird in den königlichen Ländern der Name Wojwode für kleinere Machthaber gebraucht.“ *Ibid.* I, p. 243.

⁹⁹ Zimmermann—Werner, I, pp. 65 (1236), 84 (1261).

¹⁰⁰ „...ut a iudicio et iurisdictione vaivodarum, comitum de Zounuk ac iobagionum castri penitus sint expemti.“ *Ibid.* I, p. 84., dans le diplôme de 1236 le mot 'vaivodarum' manque encore. *Ibid.* I, p. 65.

¹⁰¹ „...adiicimus etiam, quod de tributo vaivodatus, comitatus de Zounuk ac comitum camere nostre prenotatae tam in terra quam in aqua medium tributum dare teneantur.“ Zimmermann—Werner, I, pp. 66, 85.

égard on peut remonter même plus haut: déjà en 1214 le voïvode Jules, de genre Kán, n'est-il pas appelé aussi, comte de Szolnok'.¹⁰² En considération des faits que nous venons de signaler, on peut dire que M. Iorga est allé trop loin dans les conclusions tirées de cette prétendue annexion.

Quant au voïvode de Máramaros, il est à remarquer que sa dignité n'est nullement comparable à celle du voïvode de Transylvanie. Son rang était certainement plus modeste, car en Máramaros et dans les comitats voisins (Bereg et Ung) qui marquent l'extrémité septentrionale de la zone d'expansion du roumanisme de Hongrie, l'institution du voïvodat s'est développée d'une manière tout à fait particulière.

Sous ce rapport je peux invoquer le témoignage d'une charte par laquelle la reine Elisabeth permit, en 1364,¹⁰³ aux Roumains de Bereg à leur propre demande¹⁰⁴ d'élire un voïvode comme c'était en usage en Máramaros et dans d'autres régions roumanophones.¹⁰⁵ Ce voïvode avait le droit de juger les affaires des Roumains et de percevoir les revenus aussi bien pour la reine que pour son, comes'.¹⁰⁶

¹⁰² 1214: Julia vaivoda et comes Zonukiensis. Fejér, *Cod. Dipl.* III, 1, p. 163, VII, 1, p. 192. *Cod. Dipl. Arpadianus cont.* VI, p. 368, XI, p. 129. Cf. p.

¹⁰³ Du 30 Sept. 1364. Mihályi, *Máramarosi diplomák* (Diplomes de Maramaros), I, p. 55.

¹⁰⁴ „... quod communitas Wolacorum nostrorum in comitatu nostro de Beregh existencium, ad nostre maiestatis venientes presenciam nobis humillime suplicarunt.“ *Ibid.*

¹⁰⁵ „... secundum quod etiam aly Wolacy in Maramorosyo et alys partibus regni nostri residentes Hungarie potirentur libertate.“ *Ibid.*

¹⁰⁶ „... annuimus eisdem Wolacys nostris, ut woyvodam quem communitas Wolacorum habere voluerit, liberam eligendi et preficiendi habeant facultatem, qui omnes causas inter ipsos exortas iudicare debet et fine debito terminare, omnes etiam proventus nostros et universa iura ex parte dictorum Wolacorum nobis et

Cette chartre fait voir que les Roumains de Bereg étaient soumis à l'autorité seigneuriale de la reine. C'est pourquoi le voïvode devait se charger non seulement de la perception des revenus de la reine, mais aussi de ceux du „comes". Son pouvoir judiciaire était restreint à la collectivité qui l'avait élu. On ne se trompe certainement pas en comparant les attributions de ce voïvode à celles d'un maire de village.

Selon une chartre, qui date six ans plus tard (1370), la reine Elisabeth permet à cinq Valaques de Bereg, qui sont nommément désignés, de s'adresser au comte de Bereg dans les affaires des propriétés qu'ils avaient reçues de la reine, et de se soumettre dans les affaires de moindre importance à la juridiction des voïvodes roumains.¹⁰⁷

Pour compléter le tableau il faut encore examiner une chartre de 1366 que la reine Elisabeth délivra à la demande des Roumains mentionnés à propos du document précédent. Ces Roumains formèrent une plainte contre les villes de Bereg qui avaient souvent cité les Roumains et leurs serfs fréquentant les villes en question pour y compléter leurs provisions, devant leurs propres autorités judiciaires. C'est alors que la reine défendit aux autorités urbaines de prononcer des jugements sur les Roumains et leurs serfs, abstraction faite des cas de vol, d'assassinat et d'autres crimes, et de s'adresser avec leurs accusations aux seigneurs des serfs coupables.¹⁰⁸ Voilà

dicto comiti nostro proveniencia idem woyvoda fideliter nobis tenebitur aministrare." *Ibid.*

¹⁰⁷ „... commisimus, ut super factis possessionum, quas ydem a nostra tenent maiestate in quibus nunc residencium facere dinoscuntur, comes noster, et in alys causis minoribus woyuoda Wlacorum de prefato comitatu de Beregh eos valeant et possint iudicare." Mihályi, I, p. 63.

¹⁰⁸ Du 28 Oct. 1366: „... quod dum Olaci et iobagiones ipsorum ad vestras possessiones et tenutos ac vestri in medium in requisicionem suorum victualium accederent, vos eosdem iudicaretis in rebus et personis prohiberetis indefense. Super quo fidelitati vestre fir-

comment les riches Roumains ont demandé eux-mêmes la restriction du pouvoir des voïvodes! Les pétitionnaires ne jouissaient pas du rang de kenéz — quatre ans plus tard, ils n'auront pas encore des possessions héréditaires — et pourtant ils cherchèrent à s'assurer les droits des seigneurs terriens.¹⁰⁹ Malgré le témoignage de ces faits absolument incontestables M. Iorga ne renonce pas à soutenir que la juridiction des voïvodes avait trait toutes les affaires des Roumains, sauf le droits de propriété de la Couronne.¹¹⁰

On peut donc retenir deux conclusions essentielles: en Szolnok il n'y avait jamais de voïvodes, et aux voïvodes de Máramaros on ne peut guère attribuer un pouvoir qu'on pourrait comparer à celui des gouverneurs

missime precipientes mandamus, quatenus a modo prefatos Olacos et iobagiones predictorum Olacorum nostrorum in vestris possessionibus ac vestri in medio in causis quibulibet, exceptis furto, latrocinio et alys publicis criminalibus iudicare vel vestro iudicatu astare compellere, vel res et bona eorundem arestare vel facere prohiberi nullatenus presumatis. Et si qui ex vobis aliquid accionis vel quescionis contra eosdem Olacos et iobagiones habent vel habuerint, id in presencia eorundem dominorum suorum exequatur, qui iusticie complementum exhibebunt omni querulanti ex parte eorundem pro ut dictaverit ordo iuris." Mihályi, I, p. 59.

¹⁰⁹ Pour les conclusions que M. Iorga cherche à tirer de la chartre citée, il faut renvoyer à *l'Hist. d. Roum. de Transylvanie* (I, p. 93): „On trouve ces Voévodes dans le Marmaros, puis dans les comtés déjà cités d'Ugocsa ... de Beregh... En 1370 on constate dans ce dernier comté qui appartenait à la reine, représentée par un comte hongrois, le droit des Roumains „de la communauté de nos Valaques", d'élire leur Voévode, destiné à les représenter sous tout égard, sauf celui des droits de propriété de la Couronne. Le comte susdit devra renoncer à ses coutumes de nommer d'autre officier „à la place du Voévode". Dans le comté voisin d'Ung on rencontre en 1383, les héritiers de feu Stanislas, ancien „Voévode des Roumains de la reine" et il est dit expressément que: les Roumains du Marmaros et d'autres régions du royaume de Hongrie jouissent de la même „liberté" c'est-à-dire des mêmes privilèges d'organisation autonome."

¹¹⁰ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 93.

de la Transylvanie. Comme on rencontre des mentions concernant différents voïvodes à partir de la fin du XIII^e siècle, il n'y a pas lieu d'affirmer que la restriction du sens de 'voïvode' ne s'opérât que plus tard, à l'époque de décadence de cette institution.

M. Iorga sait fort bien — car il y renvoie lui-même — que le voïvode Herbord n'avait en 1271 qu'une seule 'terra' ou 'villa'; pour ne pas renoncer à sa thèse, il suppose que cette 'terra' ou 'villa' était très étendue, et qu'elle comprenait tout le territoire qui se trouvait au Nord du confluent des deux Küküllő.¹¹¹ Il risque cette assertion, quoique la charte y relative dise expressément que cette terre s'étend jusqu'au village Szancsal (Zanchateleky), qui est à une distance de 5 km. du confluent de ces deux rivières. Il en résulte que le champ d'action de Herbord ne dépassait guère les limites d'un village ordinaire.¹¹²

Un autre voïvode de village est Negul, dans la localité Hodos (Oláhhodos), en Bihar. M. Iorga en parle d'abord en une phrase assez laconique: „Le voïvode Negul habite en 1326 — 'considet et commoratur' — en un village de Bihar. Sa carrière antérieure est inconnue“.¹¹³ Dix ans plus tard, dans l'Histoire des Roumains de Transylvanie il fait au compte de Neagul la remarque suivante: „En 1326, à Hudus ou Hydus (Hodos en roumain), du côté de Nagyvárad (Oradea-Mare), on trouve un Voévode qui 'y habite' (considet et commoratur), Neagul: il était sans doute le descendant déchu des anciens Voévodes du district de Bihar tout entier“.¹¹⁴ M. Iorga aurait dû prendre en considération

¹¹¹ „Der Wojwode Herbord besitzt 1271, wenngleich nur eine 'terra seu villa', so doch eine solche die das ganze Gebiet zwischen den Kokelflüssen, oberhalb ihres Vereinigungspunktes, einnimmt.“ *Gesch. d. Roum. Volkes*, I, p. 243.

¹¹² Hurmuzaki, I/1, p. 355.

¹¹³ „Der 'Negul Woyvoda' wohnt nur 1326 — seine frühere Laufbahn ist unbekannt — 'considet et commoratur' in einem Dorfe des Bihargebietes.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 243.

¹¹⁴ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 91.

que le village dont Negul était le voïvode et qui était en effet habité par une population assez nombreuse (possessio populosa), appartenait au domaine de Nicolas, comte de Csanád. Le propriétaire l'avait reçu sous Charles Robert, et en délivrant la charte dont il est question, il le transmet à l'Eglise de Várad.¹¹⁵ Il en est de même pour le voïvode Herbord dont le village, ayant appartenu à un certain Teel, fut donné par Etienne V au ,comes' Chyel.

Dans l'Histoire des Roumains de Transylvanie, M. Iorga mentionne aussi le voïvode Bybarch qui vivait à Halmagy, au Nord-Est de Fogaras. „A Halmagiu (dans le document: Holmad)“ — dit-il — „on trouve le Voévode Bybarch, qui y habite aussi; et, si l'acte en fait mention, cela ne signifie guère que le Voévode avait des droits sur ce village, mais bien qu'il y résidait, son autorité pouvant être beaucoup plus étendue.“¹¹⁶ Je me permets de signaler à l'attention du lecteur que selon l'ordre du roi, daté de 1359, le voïvode Bybarch devait être cité devant le tribunal dans le procès d'une veuve roumaine. Rien ne prouve que l'autorité de Bybarch fût aussi étendue que M. Iorga la veut, d'autant moins que les derniers termes de la charte s'opposent formellement à tout essai de généralisation: „citet vaïvodam Olacorum de Holmad“.¹¹⁷ Il s'y agit uniquement du voïvode des Roumains de Halmagy, et ce n'est qu'une interprétation forcée du texte qui permet d'en conclure à l'autorité ,beaucoup plus étendue' du voïvode roumain.

Malgré ces considérations qui, comme nous venons de voir, sont dénuées de fondement, l'auteur doit enfin aborder le problème des voïvodes de village (Dorfrichter) qui portent „diesen ehedem viel bedeutenderen Titel“.

¹¹⁵ Hurmuzaki, I/1, p. 598.

¹¹⁶ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 91.

¹¹⁷ Zimmermann—Werner, II, p. 72.

Pour défendre sa thèse suivant laquelle les voïvodes, revêtus d'une autorité assez étendue, auraient dirigé les formations autonomes des Roumains, il met en parallèle ces simples maires de village avec le ,comes parochialis'.¹¹⁸ Pour ce faire il doit ignorer que dans l'ancienne terminologie latine ,parochia' équivaut à ,comitatus' et que le ,comes parochialis' est identique au comte d'un comitat. Au lieu d'établir le sens précis de ces termes, il croit nécessaire de déclarer qu'aux XIV^e et XV^e siècles on trouve à peine une dizaine de voïvodes de village de ce genre.¹¹⁹

Ce que nous lisons ensuite sur l'autonomie des Roumains et sur l'autorité des voïvodes, n'est pas moins susceptible d'induire en erreur le lecteur non averti. Pour donner une idée du pouvoir des voïvodes il fait d'abord les réflexions suivantes: „Quels étaient les droits et les obligations du voïvode dans son voïvodat ou ,tenutum' ... on le voit bien des chartes hongroises ayant trait aux fonctionnaires ,transylvains' du roi".¹²⁰ Sans vouloir m'arrêter aux erreurs de détail, je tiens à remarquer que cette présentation de l'autorité voïvodale ne peut être vraie que pour le voïvode de Transylvanie.

A l'époque des guerres turco-hongroises et surtout au XVI^e siècle, le mot ,voïvode' signifiait en hongrois les chefs des petites troupes irrégulières. Peut-être pourrait-on comparer cette fonction à celle des voïvodes de village, mais ni ce fait, ni le titre du représentant transylvain du pouvoir royal ne permettent de supposer que ce nom de dignité fût emprunté au roumain. En revanche il paraît incontestable que cette dénomination, qui est

¹¹⁸ *Gesch. d. Roum. Volkes*, I, p. 243.

¹¹⁹ „... und im ganzen 14. und 15. Jahrhundert zusammen werden nicht zehn Dorfwojwoden erwähnt.“ *Ibid.* I, p. 244.

¹²⁰ „Was der Wojwode in seinem Wojwodat oder ,tenutum' ... für Rechte und Pflichten hatte, erhellt aus den ungarischen Urkunden, welche die ,transilvanischen' Beamten des Königs betreffen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 244—245.

usitée aussi par Constantin Porphyrogénète pour désigner les chefs des tribus hongroises,¹²¹ est d'origine slave et qu'elle ressort à la catégorie d'autres noms de dignités passés des langues slaves en hongrois (cf. *ispán* ,comte', *udvar* ,cour', *nádor* ,palatin' etc.).

Plus important que ces questions d'ordre étymologiques, est le contraste que M. Iorga cherche à créer entre les fonctions du voïvode et du kenéz: „Les ‚Knezen' étaient des juges ayant une compétence plus restreinte (‚Richter mit geringeren Befugnissen und nur dies') et qui portaient quelquefois aussi le nom de *juzi*...“¹²² Malgré cette assertion qu'on peut considérer comme une diminution voulue de l'autorité kenézale, l'auteur roumain n'oublie pas de signaler, à propos de la donation de 1247 par laquelle le banat de Séverin fut transmis aux Hospitaliers, que le territoire des kenéz Jean et Farkas était perque un voïvodat (beinahe als ein Wojwodat zu betrachten ist), qui s'étendait des montagnes de Séverin jusqu'à l'Olt.

Pour caractériser le rôle des kenéz dans la Hongrie médiévale, M. Iorga commence par ceux de Máramaros. „En Marmoros“ — écrit-il — „les Hongrois avaient trouvé de nombreux kenéz qui sont souvent cités comme témoins dans les actions en bornage et ailleurs, et qui sont nommés aussi ‚comes Kenezii' du pays. Quelques-uns d'entre eux firent reconnaître leur rang par le roi, et ces kenéz confirmés dans leur dignité jouissaient d'une distinction particulière (solche bestätigte Kenezen befinden sich dann in einem höheren Rang und einer angesehenen Stellung)“. Ils prêtent leur concours à l'exaction des redevances royales et prononcent des sentences au nom d'une autorité judiciaire supérieure. „Ils peuvent

¹²¹ *De administrando imperio* c. 38.

¹²² „Richter mit geringeren Befugnissen, und nur dies, *juzi*, wie sie auch genannt werden — ... waren die ‚Knezen'.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 245.

avoir sous leur pouvoir personnel, sous la juridiction de leur ,officiolatus' un ou plusieurs villages, avec les terres, les forêts etc. qui y appartiennent, et ont un droit héréditaire sur cette ,nova donatio' du roi."¹²³ Dans leur activité judiciaire ils collaborent avec les vieillards ou les jurés élus, et en cas de guerre ils se mettent à la tête des archers.

M. Iorga s'est formé une opinion analogue sur la condition des kenéz établis en Beszterce, dans la vallée de Hátzszeg et dans les régions qui deviendront plus tard des confins militaires. „Comme les nobles devinrent de plus en plus puissants, ils s'emparèrent même des ,villae' où de mémoire d'homme des kenéz héréditaires avaient résidé. Au moment où les paysans libres furent réduits à l'état des iobbagiones asservis, leurs chefs durent également partager ce sort. Quand au XIV^e siècle on fait mention de ,Kenesii', on entend par là des iobbagiones. Depuis ils étaient les ,villici' des propriétaires terriens et ils avaient souvent la mission de poursuivre les serfs enfuis, leurs compagnons dans cette misère."¹²⁴

Déjà les premiers faits que M. Iorga rappelle pour caractériser l'institution du kénézat, renferment bien des contradictions. En parlant de l'acte de donation des Hospitalairs, il présente le domaine de Jean et Farkas comme un territoire très considérable, s'étendant des

¹²³ „Sie können ein oder mehrere Dörfer mit den dazu gehörigen Grundstücken, Wäldern usw. in ihrer persönlichen Gewalt, unter der ,iurisdictio' ihres ,officiolatus' haben und besitzen endlich ein erbliches Recht an dieser ,nova donacio' des Königs.“ *Ibid.* I, pp. 246, 247.

¹²⁴ „Denn als sich die Macht der Edelleute erweiterte, brachten diese selbst solche villae in ihren Besitz, in welchen von alters her erbliche Knezen residiert hatten. Und als die freien Bauern zu geknechteten iobbagiones herabsanken, teilten ihre Vorseher dasselbe Los, und wo im 14. Jahrhundert ,Knesii' erwähnt werden, sind auch sie als Jobbagien bezeichnet. Seitdem gelten sie als villici der Grundherren und werden meist dazu verwendet, flüchtige Unglücksgefährten zu verfolgen.“ *Ibid.* I, p. 247.

montagnes de Séverin jusqu'à l'Olt ce qui contraste singulièrement avec la conception générale de l'historien roumain sur le kenézat médiéval. En réalité il s'agit tout simplement d'une lecture peu attentive de la charte en question. Est-ce une erreur voulue, c'est là une question que je préfère laisser sans réponse. Mais voici le texte latin de la lettre de donation: „conferimus... dictae domui totam terram de Zeurino cum alpibus ad id pertinentibus et aliis attinentiis omnibus, pariter cum kenazatibus Ioannis et Farcasii, usque ad fluvium Olth, excepta terra kenazatus Lynioy vaivodae, quam Olatis reliquimus, prout idem hactenus tenuerunt“. Cela veut dire que le roi accorde aux Chevaliers tout le territoire de Séverin, avec les hautes montagnes (cum alpibus) et toutes les dépendances, jusqu'à l'Olt, y compris aussi les kenézats de Jean et de Farkas.¹²⁵ On mentionne aussi le kenézat de Lynioy qui est excepté de la donation. Voilà tout ce que nous savons. L'étendue des kenézats n'est pas déterminée, malgré l'assertion contraire de M. Iorga, qui a beau vouloir identifier le territoire tout entier avec une de ses parcelles. La charte ne contient aucune précision quant au kenézat de Lynioy non plus, quoique celui-ci ne soit pas compris dans le domaine offert aux Hospitaliers. Dans ces conditions pourquoi aurait-on indiqué d'une manière plus détaillée les frontières des deux autres kenézats roumains? Si M. Iorga ne cherchait à exagérer tout ce qui est en relation avec ses compatriotes, il aurait pu éviter ce contresens par lequel un kenézat fut élevé, on ne sait pas trop pourquoi, au rang d'un voïvodat, (selon M. Iorga une province).

Les termes ‚universitas keneziorum‘ ou ‚omnes kenezii‘ ne se rapportent certainement pas au pays tout entier, pas même à la Transylvanie, mais uniquement à certains districts ou comitats privilégiés. Comme j'ai déjà dit

¹²⁵ Zimmermann—Werner, I, p. 73.

plus haut, on ne peut pas prétendre que le roi ait reconnu la dignité de certains kenéz. Au contraire, quelques-uns étaient au service du roi, ils étaient donc *ses kenéz*, et ceux qui se trouvaient dans cette condition particulièrement favorable, pouvaient être chargés soit directement par le roi, soit par un châtelain ou un fonctionnaire royal, de faire venir des colons dans un ou plusieurs villages. Dans ce cas les entrepreneurs devinrent les juges héréditaires des villages colonisés par eux. Ces localités étaient donc soumises à leur *„iurisdictio“* ou *„officiolatus“*, mais le caractère héréditaire de leurs fonctions, loin de résulter d'une *„nova donatio“*, était inhérent à la notion même du kenézat. Le kenézat était une charge héréditaire au même titre que les *„scultéties“* des baillis¹²⁶ qui créaient de nouveaux établissements conformément au droit allemand. Même les attributions du kenéz roumain étaient comparables à celles du *„Schultheiss“*, quoique dans le premier cas les prestations en nature différaient beaucoup de celles des Allemands, par suite des formes roumaines de la vie pastorale. Le rang du kenéz royal était naturellement supérieur à celui du kenéz d'un propriétaire privé, car le premier servait directement le roi. Ces relations immédiates avec la royauté avaient encore l'avantage d'offrir aux kenéz la possibilité de demander plus tard, en fondant ses prétentions sur des mérites personnels, que le territoire de leur kenézat fût transformé en propriété immobilière. Quand le roi accorda à un de ses kenéz une telle donation, celle-ci pouvait être attachée à certaines conditions: le donataire eut en propre la terre, mais il ne devait pas être nécessairement anobli. Si des restrictions de cette espèce n'existaient pas, le domaine devint sa propriété nobiliaire, et lui-même fut élevé au rang des nobles. Dès ce temps-là il était le seigneur de tous ceux qui vivaient sur ses

¹²⁶ Cf. le volume de Martinus Schwartzner apparu en 1815: *De scultetiis per Hungariam quandam obviis*.

terres. Les kenéz roumains ne manquèrent pas de profiter de ces possibilités d'avancement, d'où résulta la disparition des anciens kenézats royaux. Il va sans dire que les kenéz établis dans les domaines privés ne se trouvaient guère en des conditions aussi favorables; ils restaient soumis à la juridiction du seigneur au même titre que les serfs quoique ils fussent distingués de ceux-ci par leur pouvoir judiciaire héréditaire. En tout cas il est incontestable qu'il y avait des kenéz vivant au même degré social que les 'iobbagiones'.

La disparition des districts roumains de Séverin et de Hunyad est étroitement liée à ce processus de transformation. En ce qui concerne le comitat Hunyad, ce sont les travaux de Csánki qui ont jeté un jour sur tous les détails de l'anoblissement des kenéz. Dès le XIV^e siècle les kenézats les plus puissants étaient ceux de Hunyad, qui permirent à toute une série de familles d'origine kenézale de s'élever aux hautes dignités du pays.¹²⁷ Dans le banat de Séverin et les comitats avoisinants qui de temps à autre appartenaient également au Banat, les kenéz jouissaient d'un pouvoir plus restreint et en général ils restaient au même niveau que la petite noblesse de ces comitats.¹²⁸

M. Iorga a donc tort d'affirmer que la disparition des kenézats fût provoquée par l'accroissance du pouvoir des nobles, qui auraient soumis à leur juridiction les territoires gouvernés auparavant par les kenéz héréditaires. Ce furent, au contraire, les kenéz eux-mêmes qui transformèrent leurs villages en possessions nobiliaires.

Rien ne peut mieux illustrer ce processus qu'un fait concret:

En 1406 le voïvode Stibor dispensa provisoirement les ancêtres de la famille Kendefy, Kende et Jean, fils de Kende de remettre les redevances de leur kenézat

¹²⁷ Cf. Csánki, *Magyarország földrajza*, t. V.

¹²⁸ Csánki, t. II., surtout ce qui s'occupe avec le comitat Temes.

de Malomviz au château de Haczak.¹²⁹ Cet ordre ne changea rien au caractère du domaine, et la faveur du voïvode pouvait être révoquée un jour. En 1443 les fils de Jean et Kende reçurent du roi Vladislav I, en guise de récompense pour leurs services rendus aux côtés de Hunyadi, les villages Szentpéterfalva et Rea („possessiones nostrae Walachicales“)¹³⁰ à titre de propriété héréditaire. Néanmoins ce n'était encore qu'une donation attachée à certaines conditions. Ils n'entrèrent définitivement en possession de Malomviz, Uncsukfalva, Szentpéterfalva et Rea qu'en 1451, lorsque Hunyadi, devenu gouverneur du pays, les dispensa du paiement de la „quingagesima“.¹³¹

Pour comprendre l'enrichissement rapide de cette famille, il faut savoir qu'elle fut dispensée de l'impôt dû au château de Haczak ainsi que du paiement des redevances du village de Noksoara. En même temps elle possédait un pont sur la route de la Porte-de-Fer pour le maintien duquel elle recevait 5000 blocs de sel gemme par an. Aidée de ces puissantes ressources matérielles, elle put bientôt commencer d'acheter des domaines. Voilà

¹²⁹ „...quia nos consideratis multimodis servitorum iugiter agillium virorum Kende et Johanni filiorum Kende, census seu collectam ipsorum Keneziatus in possessione Malomvize existentis ad castrum Hathzag administrare debentem usque nostrum ad beneficium eisdem remissimus et relaxavimus...“ *Hunyadmegyei évkönyv*, II, p. 30.

¹³⁰ „... possessiones nostras Walachicales... de manibus nostris regiis sub illis condicionibus et serviciis, quibus alie possessiones similes in partibus eisdem ex collacione regia conservantur memorato Johanni dicto Kende ac prefatis Ladislao Kendris et Nicolao filiis eiusdem, necnon Kende filio Kende de Malomvysz... ipsorumque heredibus et posteritatibus universis dedimus, donavimus et contulimus.“ *Ibid.* II, p. 34.

¹³¹ „... universos proventus quingagesimales tam regie maiestati et wayvode Transsilvaniensi, quam etiam archiepiscopo Strigoniensi de possessionibus ipsorum... debentes, eisdem... et posteritatibus universis in perpetuum duximus relaxandos et remittendos...“ *Ibid.* II, p. 35.

un exemple typique de la formation des grandes propriétés des familles kenézales!¹³² Au temps des guerres turques et surtout au service de Jean de Hunyad, les habitants du comitat Hunyad avaient beaucoup d'occasions pour se distinguer par des mérites personnels, et ces conditions particulièrement favorables suffirent pour expliquer le sort des kenéz roumains aussi.

Outre le caractère héréditaire dont nous venons de parler, une autre particularité de ces domaines kenézaux consiste dans la possession indivise. Toute une famille possède la propriété qui n'est pas partagée en petites parcelles selon les membres de la famille. Dans bien des cas les premiers kenéz colonisateurs sont frères, et plus tard aussi les cousins participent à la possession, de sorte que le nombre des co-possesseurs peut être de 4 à 6. Sans doute cette espèce de succession indivise avait-elle puissamment contribué à l'affermissement du pouvoir des familles kenézales.

En 1404 Sigismond accorde le kenézat de Ponor, Sztrigy, Livádia (com. Hunyad) à Barbul, fils de Lél de Borbátviz et à ses frères, Démétrius, Étienne, Doncs et Georges (Györke).¹³³ En 1345 Louis le Grand confirme dans la possession du kenézat de Szarvaszó (com. Máramaros) les fils du voïvode Erdő, Aprusa et Marus, le frère d'Erdő, Stan et le fils de celui-ci, Myk.¹³⁴ Plus tard, quand l'accroissance des nombres de la famille rend impossible ce système économique, il y a bien des querelles autour du partage des terres kenézales.

Le fait qu'à l'origine le kenézat n'était pas une donation libre de toute condition particulière, ressort très nettement des lettres de donation ainsi que des chartes de confirmation où l'énumération des possesseurs est souvent suivie d'une formule comme celle-ci: „ipsorumque

¹³² Csánki, V, pp. 189—194.

¹³³ *Hunyadmegyei évkönyv*, II, p. 22.

¹³⁴ Mihályi, I, p. 20.

heredibus et posteritatibus universis nostro perdurante beneplacito... duximus conferendas."¹³⁵ La propriété est héréditaire, ce qui n'exclut ni la possibilité d'une révocation ultérieure de la donation, ni les 'conditions' de la possession. En 1361 les fils de Locovoy, Alexandre, Oprisa, Jean, Dragomér et Baila reçoivent du roi le kenézat d'Ozon (com. Máramaros) qui auparavant avait été dans la possession de Stan dit le Blanc (Fejér) et les conditions sous lesquelles ils auront ce domaine sont les mêmes qu'au temps de leur prédécesseur.¹³⁶

Pour montrer dans quelle mesure le kenéz était soumis à l'autorité du propriétaire terrien, il suffit de rappeler le cas de Georges, kenéz de Pochach, qui en 1408 fut accusé par son seigneur, Pierre de Remete, d'avoir partagé en secret son kenézat avec un compagnon, sans demander le consentement préalable du propriétaire. L'accusé, bien qu'il eût ce kenézat à titre héréditaire, fut condamné à céder tous ses biens au seigneur.¹³⁷ Qu'en général le territoire du kenézat ne fût considérée comme propriété personnelle du kenéz — à moins qu'il ne jouît de certains privilèges — c'est le procès intenté aux fils du kenéz Karácsony, en Bereg, qui le montre le mieux. Dans ce cas la reine dut s'ingérer à cette action immobilière en disant que les terres en cause étaient les siennes et qu'elles n'avaient été confiées que pour un certain temps aux fils de Karácsony.¹³⁸

¹³⁵ *Hunyadmegyei évköny*, II, p. 22.

¹³⁶ „... sub eisdem libertatibus, utilitatibus, servitiis et conditionibus, quibus dictus Stan eundem conservasse et tenuisse censetur.“ *Mihályi*, I, p. 50.

¹³⁷ „... unum consocium ad dictum keneziatum assumpsisset circa se, non ex consensu et voluntate eiusdem magistri Stephani, nisi furtive.“ La sentence proclamée: „omnia bona eiusdem Georgii sepedicti prefatus magister Stephanus... recipiendi habeat liberam facultatem“ tant que Georgius „kenesiatum perpetualem habuisset“. *Hurmuzaki*, I/2, p. 461.

¹³⁸ „... in facto quarandam possessionum nostrarum quasi ipsi nomine nostro et ex nostra commissione tenent et possident.“ *Mihályi*, I, 32.

Malgré les assertions catégoriques de M. Iorga on peut donc établir que le kenéz n'était pas un juge au sens étroit du mot, mais plutôt un fonctionnaire (officialis) du seigneur, à qui incombait la tâche d'encaisser les redevances (la ,quingagesima') et les prestations, et de maintenir l'ordre sur le territoire de la propriété. Ses attributions judiciaires émanaient du pouvoir dont le seigneur l'avait revêtu. On le peut bien voir d'un mandat kenézal de 1419 qui fixe les devoirs des kenéz royaux en ordonnant qu'ils seraient obligés de rendre compte des prestations encaissées par eux selon la coutume.¹³⁹ Une autre charte de 1350 exprime cette relation des kenéz avec leurs colons en les appelant ,seniores vestros'.¹⁴⁰

Les remarques y relatives de M. Iorga sont suggérées uniquement par le désir de démontrer qu'en Hongrie la condition juridique des kenéz n'avait rien à voir avec leur activité colonisatrice. L'illustre auteur ne reconnaît cette connexion que pour la Pologne. „Ils ne sont pas des chefs de colonisation“ — dit-il — „comme ceux qui amenèrent des Roumains par petits groupes en Galicie, sous l'égide des rois de Pologne au XIV^e siècle. Leur rôle est celui de chefs permanents, d'une population établie sur le territoire ancestral.“¹⁴¹

On peut donc affirmer qu'en Hongrie la formation d'un kenézat est toujours liée à des projets de colonisation. N'est-il pas curieux de voir que ce savant, qui

¹³⁹ „... more et instar aliorum kenesiorum volahorum nostrorum regalium nobis et saccessoribus nostri servire, de universis quoque proventibus ex parte ipsorum solito more, pervenire debentibus, comitibus aiusdem comitatus Maramarosiensis ... realiter et effective temporibus successivis debeant et teneantur respondere.“ Mihályi, I, p. 246.

¹⁴⁰ „... mandamus, quatenus predictos Serechinum, Nicolaum et Lukachium tanquam kenezios et seniores vestros in medium vestri acceptando ipsos et eorum successores inter vos pacifice conservare debeatis.“ *Ibid.* I, p. 29.

¹⁴¹ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 99.

attache tant d'importance aux déserts créés par l'invasion mongole (déserts qui auraient particulièrement favorisé l'expansion de la population roumaine), s'obstine à nier les colonisations qui avaient lieu sous la conduite des kenéz, ces véritables chefs de campement? Je me permets de signaler à l'attention de l'excellent historien qu'en 1247 lorsque Béla IV donne le Banat de Séverin aux Hospitaliers, il les oblige de peupler d'immigrés nouveaux non seulement ce territoire, mais encore d'autres régions, tout en leur défendant d'y faire venir des Saxons, des Allemands ou des paysans établis en Hongrie quelles que fussent leur condition et leur nationalité.¹⁴² Il en ressort qu'à cette époque, aussi bien dans le banat de Séverin que dans la partie orientale du pays, il y avait encore bien des régions inhabitées ou occupées par une population très peu dense. C'est sous les mêmes conditions que Louis le Grand créera, lui aussi, des *kerézats* un siècle plus tard au comitat de Máramaros.

Il faut d'ailleurs remarquer que quelques pages plus loin l'auteur roumain est amené à contredire à ses propres assertions: „Il arrive même que des villages sont fondés par le *cnèze*, qui, comme en Moldavie plus tard, ayant obtenu du roi une possession quelconque non habitée, rassemble ses congénères pour en former les habitants de nouveaux villages. Les villages de Giulești (Gyulafalva), Dragomirești, Văncești dont le nom montre une colonisation, ne rappellent pas, selon la coutume, un ancêtre commun, mais bien le *cnèze* colonisateur, ancien soldat du roi“.¹⁴³ Les déclarations de cette sorte ne l'empêchent pourtant pas de revenir aux idées qui lui

¹⁴² „... quod curam et operam dabit ad populandum non solum dictas terras, sed etiam alias terras nostri regni, et quod rusticos de regno nostro cuiuscumque conditionis et nationis, ac Saxones vel Teutonicos de nostro regno non recipiant ad habitandum terras supradictas nisi de licentia regia speciali.“ Zimmermann—Werner, I, p. 75.

¹⁴³ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 102.

semblent si chères. Deux pages plus loin on retrouve une nouvelle remarque concernant l'activité colonisatrice des kénéz qui, selon cette dernière formule, n'auraient d'autre charge que de „ramener les paysans qui s'enfuient et chercher à gagner d'autres habitants pour leur maître.¹⁴⁴

L'erreur qu'on peut relever dans le passage que nous venons de citer, consiste en ce que selon le texte de M. Iorga les initiateurs de la colonisation seraient les kénéz eux-mêmes. Ceci est d'autant plus étonnant que les rois de Hongrie ont toujours mis en relief dans les chartes relatives à la donation d'un nouveau kénézat que le donataire était obligé d'y faire venir des colons. A cet égard on n'a qu'à rappeler une charte de 1350 suivant laquelle le roi Louis le Grand donne le kénézat des villages de Lipcse et Zalamezö (com. Máramaros) aux quatre fils de Karácsony espérant que ceux-ci y établiront une population nombreuse. Cette donation fut faite sur la proposition de Maître André, le „comes' des Sicules de Beszterce, Máramaros et Brassó, dont la dignité peut être mise en relation avec l'expansion des Sicules au-delà des limites de leur province proprement dite. Au Sud et au Nord de la Transylvanie il y avait des colonies sicules dont les habitants désiraient garder leurs coutumes même dans les cadres des nouveaux établissements. Il est probable qu'avant de faire cette proposition au roi, Maître André se fût mis d'accord avec les fils de Karácsony quant aux projets de colonisation.¹⁴⁵

¹⁴⁴ *Ibid.* I, p. 104.

¹⁴⁵ „... quod nos de sagaci procuracione Serechyni, Nicolai, Valentini et Lukachy filiorum Karachun fidelium Olachorum nostrorum confidentes, sperantesque per eorum sollertem procuracionem quasdam villas nostras Olachales Lupche et Zelenmezeu vocatas in Maramorosio existentes habitatorum multitudine decorari et ad statum uberiorem reformari, prout eciam hoc ex serie verborum magistri Andree comitis Siculorum de Bistercia, de Maramorisio et de Brassau, fidelis nostri, nostre maiestati declarato intelleximus manifeste, kenesiatum de eisdem, ipsis per presentes duximus conferendum.“ Mihályi, I, p. 29.

Une charte de 1335 nous a conservé la trace d'autres négociations de ce genre. Dans ce cas il s'agit de la mission de Ladislas, évêque de Kalocsa que le roi envoya à plusieurs reprises aux frontières orientales du pays pour traiter avec le voïvode Bogdan, fils de Mykula, de l'établissement éventuel de ce voïvode sur le territoire du royaume de Hongrie.¹⁴⁶ M. Iorga a également connaissance de ces négociations¹⁴⁷ mais il n'en tire pas des conclusions analogues aux nôtres.

Dans les querelles qui ont lieu parmi les descendants des familles kenézales, les parties litigantes, désireuses de prouver leur droit sur la propriété, fondent souvent leurs prétentions sur des faits de colonisation. En voici un exemple. En 1360, à l'assemblée générale (congregatio generalis) du district de Haczak, présidée par le vice-voïvode de Transylvanie, Myk, fils de Murk accuse Stolan et Bolyen, fils de Mousana ainsi que Balata, Bay, Sours et Nan, les petits-fils de Koztha, de l'avoir injustement dépouillé du kenézat des villages de Reketye et Nyires qui se trouvent dans le district de Haczak. Selon les petits-fils de Koztha, leur grand père avait établi dans ces localités un certain nombre d'habitants, mais se voyant incapable de peupler Reketye sans la participation de l'accuseur, il dut recourir au secours offert par lui. On apprend de la même déposition que le village de Nyires avait été colonisé uniquement par les fils de Mousana et que ce fait est prouvé par le témoignage unanime des kenéz, des popes et des paysans roumains de Haczak.¹⁴⁸ Comme on voit, dans ce cas ce sont les

¹⁴⁶ „... cum ipse ex destinacione mandati nostri causa habendi tractatum de translacione Bogdan woyvode filii Mykula de terra sua in Hungaria, cuius translacio permaxime tunc imminebat, per plura tempora duravit et maturius digestus celebraretur et fieret...” *Ibid.* I, p. 11.

¹⁴⁷ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 92.

¹⁴⁸ „... quod prenomiatum Reketya ipse Kozta... cum iuvamine ipsius Musana... nove plantacionis modo condiscendissent

preuves concernant la ,nova plantatio' qui décident l'issue du procès.

En 1905 M. Iorga a encore soutenu les idées exposées ci-dessus, quoiqu'à cette date il pût déjà connaître l'étude très fouillée de I. Bogdan sur le kenézat (Archiv f. slavische Philologie 1903—4)¹⁴⁹ qui, par rapport à l'évolution de cette institution en Transylvanie et en Hongrie, a abouti à des résultats identiques aux miens.¹⁵⁰ Je crois devoir souligner le fait que Bogdan, refusant d'admettre que le kenézat ait été importé dans les Principautés Roumaines du côté de la Hongrie et de la Transylvanie, constate que dans les voïvodats danubiens cette institution est aussi ancienne qu'ailleurs. Il est vrai qu'on en fait rarement mention au-delà des Karpathes¹⁵¹ mais la seule raison en est que dans ces pays le kenézat subit une évolution très différente de celle qu'on connaît en Hongrie. Les kenéz transalpins n'étaient que de simples

(à cette place la charte est déchirée) sine auxilio et iuvamine ipsius condam plantare et conservare nequissent, in eadem possessionem ad se assumpsissent et benevole recepissent, possessionem vero Nyers ipse Musna... in universis possessionibus ipsorum habita prius et facta perpetuali divisione, similiter ex novo plantassent et condescendissent et sic easdem possessiones... tenuissent et possedissent." *Hunyadmegyei évkönyv*, I, p. 61.

¹⁴⁹ Archiv für slavische Philologie, XXV, p. 522—543, XXVI, 100—114.

¹⁵⁰ Cf. sur l'activité des kenéz *ibid.* XXV, p. 525—526, sur leurs colonisations p. 526—627, sur les kenéz royaux et seigneuriaux p. 528, sur l'anoblissement des kenéz p. 529.

¹⁵¹ „Man hat vermutet, dass die alte rumänische Institution des Kenezats auch in den beiden rumänischen Fürstenthümern im Süden und Osten der Karpathen bestanden haben müsse und dass dieselbe in der Walachei und der Moldau eine von den Gründern der Fürstenthümer aus Ungarn mitgebrachte Einrichtung sei. Diese Vorstellung ist eine nur zum Theil richtige. Sie sind in den beiden Fürstenthümern südlich und östlich der Karpathen ebenso alt, als auf den nördlich gelegenen Gebieten: hier wird jedoch ihrer selten Erwähnung gethan, wie von Allem was das Dorfleben anlangt." *Ibid.* XXV, p. 531.

maires de village.¹⁵² Leurs propriétés étaient soumises à l'autorité du prince¹⁵³ et dès le XVII^e siècle leur nom servait à désigner des paysans libres.¹⁵⁴ Pour expliquer ce changement sémantique, il faut tenir compte du fait qu'à partir du XIV^e siècle les propriétaires des deux voïvodats étaient toujours des boïars ou des paysans.¹⁵⁵ Les kénéz des Principautés ne réussirent jamais à atteindre le degré social des boïars. En Moldavie leurs biens immobiliers furent absorbés par les grandes propriétés. Ce n'est qu'en Hongrie que les kénéz royaux pouvaient s'élever au même rang que les nobles et devenir les possesseurs de grandes propriétés. Ceux qui vivaient sur les terres d'un propriétaire privé, restaient, en revanche, réduits à la condition des serfs.¹⁵⁶

Mes conclusions sont d'ailleurs confirmées aussi par les recherches de M. K. Kadlec sur le droit roumain, dont les résultats furent exposés dans une étude paru en 1916,¹⁵⁷ c'est-à-dire à une date postérieure à la parution des deux ouvrages de M. Iorga dont il a été question ci-dessus.

On peut donc constater, pour conclure, qu'une fois de plus, l'exposé de M. Iorga est en désaccord avec la réalité des faits, et que les conclusions qu'il s'évertue à en tirer, ne sont pas admissibles. Il faut considérer les kénéz comme les fonctionnaires (officielles) des seigneurs, mais en même temps, il est à retenir que ceux de Hunyad, qui se trouvaient en une situation particulièrement avantageuse, réussirent bientôt à s'émanciper et à s'élever, dans la plupart des cas, au degré social de la noblesse.

¹⁵² „Eines ergibt sich jedoch mit Sicherheit aus den moldauischen und walachischen Urkunden: die Knesen können hier nichts als Dorfrichter sein.“ *Ibid.* XXV, p. 532, sur leurs colonisations *ibid.* p. 533. Cf. XXVI, p. 101.

¹⁵³ *Ibid.* XXVI, p. 102.

¹⁵⁴ *Ibid.* XXVI, p. 104.

¹⁵⁵ *Ibid.* XXVI, p. 111.

¹⁵⁶ *Ibid.* XXVI, p. 112.

¹⁵⁷ Karel Kadlec: *Valaši a valašské právo v zemích slovanských a uherských*. Praha, 1916, p. 199 sq.

En ce qui concerne les voïvodes, leur activité judiciaire est incontestable. Dans certains comitats (Máramaros, Bereg, Ung) ils jugent les affaires de peu d'importance de toute la population roumaine, selon les coutumes populaires. Leur charge n'est pas héréditaire. Les fils du voïvode Stanislas (com. Ung) obtiennent après la mort de leur père, pour prix de leur fidélité, le kenézat de Felső-Neresznice.¹⁵⁸ Quant aux Roumains de Bereg, c'est la reine Elisabeth qui leur permet d'élire un voïvode.¹⁵⁹ En parcourant l'histoire des familles roumaines originaires des comitats du Nord, on peut observer que les fonctions voïvodales ne se transmettent pas de père en fils. C'est sans doute une charge pour laquelle la propriété immobilière n'est pas indispensable mais qui, malgré cela, reste désirable, à cause de l'estime et de l'autorité qu'elle assure au dignitaire.

Le pouvoir des voïvodes s'adapta d'ailleurs toujours aux circonstances locales. Au Sud où il y avait des régions stratégiquement très importantes, en Hunyad et dans le banat de Séverin le milieu n'était guère favorable pour le développement des voïvodats, d'autant moins que la juridiction autonome y fut confiée aux kenéz. Pour que l'institution du voïvodat prît racine, il fallait une atmosphère relativement tranquille et permettant que la colonisation systématique, initiée par le roi ou par son prévôt, pût céder sa place à une infiltration lente et presque imperceptible. Dans ces régions où l'on constate la présence de cette forme de l'immigration, il n'y avait pas de kenéz seigneuriaux, et les nouveaux-venus ne pouvaient penser à faire valoir leurs coutumes qu'après avoir atteint un certain degré de la consolidation intérieure. Dans le comitat de Bereg la population roumaine était très peu nombreuse, et ce ne fut que la grâce de la reine qui lui assura la juridiction

¹⁵⁸ Mihályi, I, p. 64.

¹⁵⁹ *Ibid.* I, p. 55.

voïvodale. Le grade de voïvode n'exclut pas l'obtention d'un kenézat et c'est pourquoi les fils d'un voïvode cherchent à se créer un kenézat après la mort de leur père.¹⁶⁰ Les faits de ce genre n'empêchent pourtant pas le savant roumain d'affirmer que „ces cnèzes peuvent avancer à la dignité de Voevode“.¹⁶¹

En Máramaros où, depuis l'émigration de Bogdan en Moldavie, l'évolution devait s'adapter aux nécessités stratégiques, l'institution du voïvodat passa par une série de transformations particulières. Il n'était guère facile de repeupler cette région. Pour y réussir, on accorde des kenézats à certaines personnes,¹⁶² mais en même temps on introduit aussi d'autres formes plus libres de la donation. On n'y applique pas toujours le nom de kenézat, les donataires n'obtiennent pas le titre de kenéz et pourtant la donation se fait selon les mêmes principes qui sont en vigueur pour le kenézat. Louis le Grand confirme dans ses anciennes possessions Dragus fils de Jules, dont les maisons avaient été brûlées par les partisans de Bogdan et qui avait été dépossédé.¹⁶³ Voici les clauses finales de la charte y relative: „ita tamen ut praedictus Dragus et pater ac fratres sui antedicti eorumque successores censos debitos semper dare, et se intra consuetos mores Olacorum regiae maiestatis teneantur jugiter exhibere“.¹⁶⁴ Ce passage fait voir que les kenéz cherchaient à se débarrasser du nom de cette dignité ce qu'ils pouvaient faire d'autant plus facilement que dans cette situation particulièrement grave même des Roumains pouvaient obtenir des biens nobles, avec tous les droits de la noblesse. Quand le voïvode Szász se réfugie en Hongrie pour échapper à l'autorité de Bogdan, le roi hongrois n'hésite pas à considérer son immigration comme un acte de fidé-

¹⁶⁰ *Ibid.* I, p. 64.

¹⁶¹ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 102.

¹⁶² Mihályi, I, p. 48.

¹⁶³ *Ibid.* I, p. 26.

¹⁶⁴ *Ibid.* I, p. 34.

lité:¹⁶⁵ il en récompense largement ses fils¹⁶⁶ dont l'un, nommé Balk, tout en gardant le titre de voïvode,¹⁶⁷ devient bientôt comte de Máramaros.

C'est en connexion avec ces faits qu'au milieu du XIV^e siècle on parle quelquefois d'un voïvode royal de Máramaros. C'est Louis le Grand qui nomme en 1349, quondam voyvoda¹⁶⁸ l'infidèle Bogdan qui, réfugié du Máramaros en Moldavie, en chasse le voïvode Szász et y fonde le nouveau voïvodat moldave.¹⁶⁹ En 1365 Balk, le fils de ce voïvode Szász, est intitulé ,voyvoda noster Marmarosiensis',¹⁷⁰ et déjà cinq ans plus tôt c'est Etienne, fils d'Ige qui porte le même titre.¹⁷¹ De ces données on pourrait peut-être tirer la conclusion qu'il s'agissait alors ici d'un voïvodat supérieur au rang du ,voyvoda Olacorum de Maramorisio' qui ne jugeait que les cas de moindre importance des Valaques de ce comitat. Toutefois, un examen attentif des circonstances fait voir l'impossibilité de cette hypothèse.

Comme dans les comitats voisins on permettait aux Roumains d'élire un voïvode, en rappelant l'exemple offert par le comitat Máramaros,¹⁷² il faut supposer que

¹⁶⁵ „... strennum virum Balk filium Zaaz voyvodam nostrum Maramarosensem, dilectum nobis et fidelem convertentes, immensissimaque sua servicia in memoriam nostre celsitudinis reducentes, quibus idem a toto eo tempore, quo ipse tanta caritate ferventi nostre adhesit maiestati, ut de terra nostra Molduana suis caris parentibus, et quam plurimis cognatis nec non bonis eiusdem universis in eadem terra nostra post tergum relictis et postpositis in regnum nostrum Hungariae advenit sub sinu nostre dilectionis in servicioque pro augmentacione nostre honoris et potencie utilia fore ex innata sua industria conspexerat, exhibendis se nostre offerens placibilem maiestati.“ Mihályi, I, p. 56.

¹⁶⁶ *Ibid.* I, pp. 56, 65, 68.

¹⁶⁷ *Ibid.* I, pp. 56, 68, 69.

¹⁶⁸ *Ibid.* I, p. 27.

¹⁶⁹ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 264—269.

¹⁷⁰ Mihályi, I, p. 56.

¹⁷¹ *Ibid.* I, p. 45.

¹⁷² Cf. p. 191—194.

parmi les régions septentrionales c'est là que prit naissance pour la première fois une pareille autorité judiciaire. Après le départ de Bogdan, le titre de voïvode, même s'il avait une résonnance favorable, devait le perdre sous très peu de temps. Dans le cas de Balk on peut expliquer l'usage du titre de voïvode par le fait que Szász, le père de Balk, était réellement un voïvode, et qu'après l'infidélité de Bogdan, le roi de Hongrie pouvait considérer Balk comme l'héritier légitime du siège voïvodale de Moldavie.

Quant à Balk, il faut savoir qu'en 1365 il apparaît comme voïvode.¹⁷³ En qualité de comte de Máramaros, il n'est mentionné qu'en 1373 pour la première fois.¹⁷⁴ A partir de 1378, Drág, le frère cadet de Balk, porte également le titre de comte.¹⁷⁵ Plus tard, jusqu'à la mort des deux frères qui a lieu au tournant du XIV^e et du XV^e siècle,¹⁷⁶ Balk est mentionné soit comme voïvode,¹⁷⁷ soit comme voïvode et comte,¹⁷⁸ soit, enfin, comme comte, tout court.¹⁷⁹ Le nom de son frère est toujours mis en second lieu. Drag porte généralement le titre de comte et il n'y a que deux documents de 1337, où il est mentionné comme voïvode.¹⁸⁰ Plus tard il ne porte plus ce titre.

Il paraît que les deux frères aient exercé leurs fonctions en Máramaros avec certaines interruptions. Avant eux on cite comme comte de Máramaros Olivier de genere Ratold (1356)¹⁸¹ et au temps de leur activité,

¹⁷³ *Ibid.* I, p. 56.

¹⁷⁴ *Ibid.* I, p. 69.

¹⁷⁵ *Ibid.* I, p. 73.

¹⁷⁶ *Ibid.* I, pp. 126, 127.

¹⁷⁷ *Ibid.* I, 1378 : p. 73, 1390 : p. 98, 1391 : p. 109, 1397 : pp.

114, 117, 1402 : p. 123.

¹⁷⁸ *Ibid.* I, 1378 : p. 69, 1385 : p. 85.

¹⁷⁹ *Ibid.* I, 1378 : p. 74.

¹⁸⁰ *Ibid.* I, pp. 114, 117.

¹⁸¹ *A pannonthalmi Szt. Benedek-rend története* (Histoire de l'Ordre des Bénédictins de Pannonhalma), I, p. 430.

Paul fils de Heym (Himfy), en 1361,¹⁸² Simon de genere Pok, en 1368,¹⁸³ et Maître Désiré, en 1383.¹⁸⁴ Il est évident qu'en énumérant les titres de Balk et de Drág, on attachait plus d'importance au 'comes' qu'au 'voyvoda'. Ni auparavant, ni après, aucun 'comes' de Máramaros ne porte le titre de voïvode, pas même à l'époque de l'activité des deux frères. Ce n'est qu'entre 1303 et 1319 que Nicolas de genere Pok est nommé 'voyvoda', mais celui-ci était réellement voïvode de Transylvanie.¹⁸⁵

En même temps il ne faut pas oublier que la famille de Szász était certainement la plus distinguée du Máramaros, la seule qui fut élevée au rang de l'aristocratie.¹⁸⁶ Il est curieux de noter qu'à cette ascension sociale participèrent non pas les descendants de Balk, mais ceux de Drág, les Drágffy.¹⁸⁷ Ce fait n'a donc rien à voir avec l'institution du voïvodat.

Comme nous voyons, ce fut là un cas tout à fait spécial qui n'autorise personne à en tirer des conclusions générales sur l'usage du titre de voïvode en Hongrie. De même, il est impossible de prouver par là que le Máramaros fût un voïvodat au XIV^e siècle.

On ne trouve nulle part ailleurs de voïvode dont le titre renferme une allusion à un comitat tout entier. Les voïvodes sont généralement nommés d'après le village ou ils résident (Hodos,¹⁸⁸ Belényes,¹⁸⁹ Kövesd¹⁹⁰ en Bihar;

¹⁸² Fejér, *Cod. Dipl.* IX, 3, p. 301. Pesty, *Krassó megye okmánytára* (Diplomataire du comitat Krassó), p. 44.

¹⁸³ *Sztáray-család oklevéltára* (Diplomataire de la famille Sztáray), I, p. 327.

¹⁸⁴ Mihályi, I, p. 79.

¹⁸⁵ Karácsonyi, *Magyar nemzetségek*, II, pp. 438—439.

¹⁸⁶ *Csánki*, I, p. 444.

¹⁸⁷ *Ibid.* I, p. 455.

¹⁸⁸ Hurmuzaki, I, 1. p. 598.

¹⁸⁹ *Ibid.* I, 1. p. 304.

¹⁹⁰ *Ibid.* I, 2. p. 166.

Halmágy¹⁹¹ en Küküllő, Karánsebes¹⁹² en Szörény, Oláhgorbó¹⁹³ en Kolozs, Körösbánya¹⁹⁴ en Hunyad).

Les faits que nous venons d'exposer, font voir que dans la Hongrie médiévale la dignité des voïvodes roumains pâlit auprès de celle du kenéz. Celle-ci assurait au dignitaire un pouvoir et une fortune très considérables — sans parler des possibilités d'avancement — tandis que celle-là n'impliquait que des fonctions judiciaires au milieu de la paysannerie roumaine. La compétence du voïvode resta bornée aux affaires de peu d'importance, et son autorité était peu étendue, à moins qu'il ne s'agît d'une région habitée par une population peu nombreuse. Un voïvode n'a jamais joui d'une autorité comparable à celle que les kenéz du district de Haczak avaient réussi à s'assurer: ceux-ci prenaient activement part à l'exercice du pouvoir judiciaire, ayant un vote de consultation dans les actions immobilières d'autres kenéz roumains enrichis. Les tendances générales de l'évolution ne favorisaient guère la mise en oeuvre des principes de droit coutumier roumain.

Il y a un cas où le texte d'un privilège qui prêtait à équivoque, fut rectifié lors de sa confirmation, à ce propos on précisa que la titulaire de ce privilège fut soumis au pouvoir du roi et de ses juges ordinaires.¹⁹⁵ Il en résulte que les couches roumaines qui traversaient alors une période d'ascension sociale, ne s'attachaient pas à maintevoir, en ce qui concernait le droit de propriété, leurs anciennes coutumes populaires.

¹⁹¹ Zimmermann—Werner, I, p. 168.

¹⁹² Hurmuzaki, II, 2, p. 542.

¹⁹³ *Ibid.* I, 2, p. 762.

¹⁹⁴ *Ibid.* I, 2, p. 729.

¹⁹⁵ Ce sont les fils du kenéz de Szurduk nommé Stanislas fils de Sten. Dans la charte de Charles Robert en faveur de Stanislas (1326) on lit: „eximendo eandem ab omni iurisdictione, iudicio et collecta qualibet regali, per nos vel officiales nostros quoslibet exercenda“ (Mihályi, I, p. 6.); quand Louis le Grand confirma en 1346 ce diplôme, il changea ce point: „quendam autem articulum in pretacto privilegio paterno scilicet de exempcione obscure positum,

Aux fameuses ,sedes' des districts qui au point de vue de la vie juridique des Roumains de Hongrie, marquent sans doute le point culminant de l'évolution, les formalités du procès ainsi que les principes juridiques en vigueur témoignent d'une influence incontestable du droit hongrois. Cela ne paraît guère étonnant puisque les kénéz, qui jouaient dans ces procès un rôle très considérable, avaient cherché, dès le début du XIV^e siècle, à s'assurer les droits des seigneurs. Pour vivre à la manière de la noblesse hongroise, ils imitaient les coutumes des nobles surtout dans le domaine du droit de propriété. Mais ces tendances d'adaptation ne suffisent pas pour expliquer l'influence profonde du droit hongrois sur la pratique judiciaire des ,sedes' des districts. Sur ce point il faut encore prendre en considération une autre circonstance d'importance capitale: ces ,sedes' avaient commencé leur activité sous la direction des juges de la noblesse hongroise: comtes, vicomtes, voïvodes et vice-voïvodes.¹⁹⁶ Les actions immobilières que les kénéz n'étaient pas appelés à juger, ressortissaient même plus tard soit aux hautes autorités judiciaires (palatin, ,iudex curiae', voïvode), soit aux chefs des comitats (comes) et aux conseillers d'arrondissement (iudices nobilium), tandis que les installations, les citations et les enquêtes étaient faites par les chapitres, en présence du ,homo regius'.¹⁹⁷ Dans ces conditions il n'était que trop natu-

clarius specificamus. Ita ut ydem... et ipsorum heredes ad instar aliorum nobilium regni nostri iudicio et iurisdiccioni nostre regali, necnon aliorum iudicum ordinariorum regni debeant et teneantur subiacere." Mihályi, I, p. 21.

¹⁹⁶ Le district de Haczak en 1302 sous la direction du voïvode de Transylvanie (*Hunyadm. évkönyv*, I, p. 64.) et en 1360 sous celle de celui même et du châtelain de Haczak (*ibid.* I, p. 60.).

¹⁹⁷ Cf. pour ces procès le I et II vol. du *Hunyadmegyei évkönyv*. Ils furent jugés par le voïvode transilvain II, pp. 21, 29, par le vice-voïvode I, p. 69, par le comte et les ,iudices nobilium' du comitat de Hunyad I, pp. 77, ou par le châtelain de Hunyad I,

rel que les kenéz devaient imiter la pratique judiciaire des organes supérieurs avec lesquels ils avaient des rapports très serrés. Dans les cas d'aliénation ainsi que dans la procédure c'est la coutume hongroise qui a prédominé, quoique M. Iorga cherche à insister sur l'application de l'usage roumain'. Quand à propos des donations kenézales et d'autres donations conditionnées les chartes font mention de l'usage roumain', cela se rapporte uniquement aux impôts, et avant tout à l'exaction de la quinquagesima'. Quant on veut transformer ces propriétés kenézales en biens nobles, on n'a qu'à les affranchir de toutes sortes de contributions.¹⁹⁸ Dès ce moment le droit roumain ne règle que les rapports du nouveau seigneur avec ses sujets dont les affaires ressortissent naturellement à la juridiction seigneuriale. Le propriétaire cherche donc à maintenir l'état juridique antérieur qui ne subit des changements que par rapport aux contributions. En outre certaines prescriptions du droit roumain se rapportent à l'usage des pâturages alpestres et à la conduite des bestiaux. A cet égard les Roumains ne pouvaient exercer aucune influence sur les Hongrois qui n'avaient pas l'habitude de faire paître leurs bestiaux dans les hautes montagnes.

En considération de ces faits nous ne pouvons pas partager l'opinion de M. Iorga quant à l'interprétation du droit roumain: „Le droit roumain se réfère dans la plupart des cas à la propriété foncière et à tout ce qui est en relation avec elle. Cela montre de nouveau que

p. 66, V. encore les „statutions“ faites par le chapitre de Transylvanie I, p. 74, II, 22. Les actes des procès de XIV^e siècle cf. dans le diplomataire de Mihályi. Ces procès furent jugés par le palatin pp. 52, 54, 112, par le „iudex curiae“ pp. 52, 89, par le comte pp. 54, 62, 69, ou par le „vicecomes“ p. 81, et les formalités furent exécutées en présence des représentants du chapitre de Eger pp. 13, 30, 35, du convent de Lelesz pp. 65, 68, 71, 74, 94, 97, 99, 100, 102, 104, 113, 114, 117, 121, ou de Jászó p. 120.

¹⁹⁸ *Hunyadmegyei évkönyv*, I, p. 30, 35.

l'histoire de ce peuple est étroitement liée à l'agriculture et à la possession de la terre".¹⁹⁹

Il est absurde de prétendre que les Sicules et les Saxons aient emprunté aux Roumains l'organisation judiciaire des districts.²⁰⁰ Comme si ,sedes' n'aurait pas signifié déjà à l'époque romaine une place réservée à la justice! Comme si la terminologie juridique hongroise n'aurait pas emprunté ce terme à la latinité des pays d'Occident au moment même de la formation des organes judiciaires royaux! Comme si ce terme, pris au sens de l'étendue du territoire où le juge exerce son pouvoir, pourrait être appliqué aussi aux ,districts roumains' auxquels M. Iorga attache une importance particulière, mais qui sont autant de ,*districtus*' et non pas de ,sedes'. En revanche on trouve des ,sedes' même dans les provinces qui sont bien loin des régions roumanophones (cf. la ,sedes decem lanceatorum' dans le comitat de Szepes, Hongrie septentrionale).

En même temps M. Iorga ne devrait pas perdre de vue que les ,*districtus*' et les ,sedes' des kenéz ne remontent qu'au XIV^e siècle, et qu'ils n'apparaissent pas dans les régions limitrophes des pays saxon et sicule, mais en Hunyad et dans le banat de Séverin, c'est-à-dire à une certaine distance des colonies sicules et saxonnes de la Transylvanie.

Mais le savant roumain va encore plus loin dans son raisonnement, et conteste que les anciens Hongrois aient eu une institution comparable au kenézat. En émettant cette opinion il pense au XI^e siècle, car il s'en réfère à

¹⁹⁹ „Das ,*walachische Recht*' bezieht sich zum gnössten Teil auf Grundeigentum und auf alles, was damit zusammenhängt. Dies zeigt wieder, wie innig die Geschichte dieses Volkes mit Ackerbau und Bodenbesitz verbunden ist.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 235.

²⁰⁰ „Est-il besoin d'insister davantage pour montrer l'identité de sens des ,*judete*' roumains, cercle de ,*jurisdiction*', avec les institutions similaires, et certainement postérieures, des Saxons et des Szekler?" *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 61.

une charte de Géza I (1075)²⁰¹ où il est question d'un territoire situé le long des frontières des comitats de Pest, Szolnok et Csongrád. Dans cette région non-roumaine M. Iorga croit trouver un „Andreas iudex“ qui „juge selon l'usage roumain“.²⁰² Il faut remarquer que tout ce que nous savons de ce personnage, c'est qu'il fit creuser une fosse.

Après ce que nous venons d'établir relativement aux fonctions judiciaires des kenéz, il est presque inutile de rappeler que selon Constantin Porphyrogénète les Hongrois avaient des juges qualifiés pour juger les affaires de toutes les tribus; c'étaient le γυλάς et le καρχάς.²⁰³ Dans la seconde moitié du XI^e siècle Saint Ladislas se vit obligé faire une loi pour abolir la pratique secrète des anciens juges,²⁰⁴ et plus tard Kálmán, le fils de ce Géza dont nous venons de parler, dut déjà transformer par l'introduction de nouvelles institutions le système judiciaire chrétien.²⁰⁵ Il est vrai que ces juges n'avaient pas les mêmes attributions que les kenéz, mais ils jouissaient d'une compétence certainement plus étendue: ils avaient à juger non pas les affaires des serfs, mais à infliger aux coupables des peines plus sévères, ayant le droit de les condamner à être vendus et même de prononcer sur eux des sentences de mort.²⁰⁶

*

²⁰¹ Knauz, *Mon. Eccl. Strigoniensis*, I, p. 58.

²⁰² „Parmi les chefs de cette population confiée aux moines on rencontre même des juges selon l'usage roumain (Andreas iudex foveam fodit), et y avait-il chez les Hongrois, dans les temps les plus anciens une institution similaire à celle des knèzes, des juges romano-slaves?“ *Hist. d. Roum. de Trans.* I, p. 40.

²⁰³ Καὶ δύο ἐτέρους (ἄρχοντα), τὸν τε γυλᾶν τὸν καρχᾶν, οἱ ἔχουσι τὰς κρίσεις. *De adm. imp.* c. 40.

²⁰⁴ § 23, du III^e décret de Saint Ladislas: „De falsis iudicibus. Si qui falsi iudices in occulto iudicare aliquid cognoscerentur, presententur iudici, in cuius termino reperti fuerint inquisitaque ab eis causa commissi, quod diiudicaverint, dupplum reddant, ipsique X pensas proferant.“

²⁰⁵ § 2, 8, 9 et 10 du décret de Coloman.

²⁰⁶ Cf. surtout le II^e et le III^e décret de Saint Ladislas

Les problèmes que nous venons de traiter ci-dessus, ont une importance capitale pour l'histoire des Roumains de Transylvanie. Il est d'autant plus étonnant de voir que par rapport à ces problèmes, l'opinion souvent exposée de l'historien roumain est tout à fait inadmissible.

Il n'est guère douteux que le travail consciencieux de l'historien aussi bien que la solidité de ses méthodes et la véracité de ses résultats dépendent avant tout de la documentation. Mais que dire d'une documentation où une seule donnée — comme celle que M. Iorga a relevée dans un document de 1921²⁰⁷ — peut servir de fondement à la ,tour penchée' des hypothèses les plus arbitraires? Que dire d'une argumentation où, pour éclaircir la situation antérieure au XVI^e siècle, c'est-à-dire toute l'histoire médiévale du roumanisme transylvain, l'auteur se contente de renvoyer à quelques données isolées et mal commentées de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e,²⁰⁸ quoique les données de ce genre ne reflètent que les résultats d'alors d'une évolution locale? C'est ce que nous avons démontré à propos des considérations de M. Iorga sur le ,droit roumain' (*ius Valachale*).²⁰⁹ Un historien qui se respecte, ne doit jamais recourir à la méthode des jeux de mots, comme M. Iorga le fait à propos des termes ,*silva*' et ,*terra*'.²¹⁰ Est-il permis d'attribuer aux documents historiques des détails qui ne s'y trouvent pas²¹¹ et de citer en note des sources qui n'ont rien à voir avec la thèse à prouver?

Je ne crois pas nécessaire de prolonger l'énumération de ces licences que M. Iorga juge compatibles avec le principe de l'objectivité. En nous bornant strictement au sujet qui nous préoccupe, il faut avouer que la documen-

²⁰⁷ Cf. p. 80, 182—184.

²⁰⁸ Cf. p. 170—173.

²⁰⁹ Cf. p. 170—184.

²¹⁰ Cf. p. 146—150.

²¹¹ Cf. p. 159—162, 172—173.

tation de l'excellent historien roumain est diamétralement opposée à tout ce que l'opinion commune de notre époque considère comme la marque de la probité scientifique.

Il est évident que sans l'aide de l'imagination l'historien n'est pas capable d'un travail créateur. Je reconnais volontiers que M. Iorga est doué d'une imagination particulièrement active. Mais, à mon avis, l'imagination d'un historien doit être d'une autre nature que celle d'un poète. Comme je ne connais pas les travaux poétiques et les drames de mon illustre adversaire, je ne me sens pas qualifié pour dire si dans le domaine de la littérature cette imagination vagabonde a créé des chefs d'oeuvre. Tout ce que je vois, c'est que ses qualités de poète n'étaient guère favorables pour son oeuvre d'historien. Le vrai historien n'a recours à l'imagination que dans le choix du problème à résoudre, l'application des diverses méthodes de recherches et l'élaboration formelle des données réunies. Pour que son travail garde son caractère scientifique, il doit constamment soumettre ses conclusions et surtout ses raisonnements à une critique très sévère. Malheureusement M. Iorga ne dispose pas de ces qualités de contrôle, ou s'il les a, il ne veut pas les faire valoir dans son activité d'historien. Si dans un document tel mot éveille sa curiosité, il ne peut pas se contraindre à approfondir l'examen du texte, afin d'établir le sens précis du terme en question. On a l'impression que son imagination lui fait oublier aussi bien le texte que l'époque et le milieu auxquels il se rapporte. Un moment d'inspiration heureuse lui suffit pour ébaucher une hypothèse nouvelle portant l'empreinte non pas de la logique et de l'application rigoureuse des méthodes scientifiques, mais du caractère de l'esprit qui l'a créée. Quant à la critique de soi-même, il est si peu exigeant à cet égard, qu'il ne juge pas nécessaire de tenir compte de ses propres opinions antérieures sur le même sujet. L'actualité de l'impulsion reçue et la thèse à prouver

qu'il s'est fixée *a priori*, font disparaître pour lui les dernières traces d'une saine critique de soi-même. Dans l'examen des sources de même que dans les méthodes de démonstration, ce manque d'objectivité joue un rôle si important qu'il mine la crédibilité des jugements de l'auteur, et crée vis-à-vis de ses ouvrages et de sa personnalité de savant une atmosphère de doute et de méfiance.

Malgré nos efforts d'être aussi indulgents que possible, la façon dont M. Iorga traite les questions analysées ci-dessus, nous oblige à aboutir à cette conclusion peu flatteuse. Comme il accuse les historiens hongrois d'un „patriotisme mal entendu“ que „la science objective ne peut accepter“, je me permets de demander si à ce manque total de critique objective, ne contribuent, outre les caprices de l'imagination d'un auteur de théâtre, aussi d'autres facteurs, un peu de „passion“ par exemple, mêlée d'un „patriotisme mal entendu“. Si consterné que soit M. Iorga de ma constatation, je dois déclarer que dans le cas d'un pareil aveuglement, il faut admettre, outre la collaboration d'une imagination ardente, aussi d'autres mobiles d'ordre intellectuel ou sentimental. Voudriez-vous, mes chers lecteurs, vous rappeler encore une fois les procédés auxquels M. Iorga a recours à propos des problèmes en question? Ne voyez-vous donc pas que l'habileté de jongleur dont M. Iorga fait preuve dans la présentation des problèmes, les mystifications qui caractérisent sa manière d'imiter, d'un air prétentieux, les recherches méthodiques, les erreurs voulues qu'il commet dans l'interprétation de certains termes provenant de sources absolument étrangères au sujet ou datant d'un passé trop récent, les apparentes preuves documentaires qui en réalité ont un sens tout autre, et enfin les données insérées dans les notes qui n'ont que des relations trop vagues avec le texte même, exigent des opérations mentales beaucoup plus complexes et plus conscientes que cel-

les qu'on pourrait expliquer par les divagations d'une imagination mal disciplinée?

La seule raison d'être de cette documentation est d'induire en erreur le lecteur, et, il faut le reconnaître, elle a toutes les qualités pour y réussir. Si spirituelle et si prétentieuse qu'elle soit, on ne peut complimenter là-dessus l'historien, qui, à notre avis, doit poursuivre des buts d'une autre nature. Cette documentation nous amène à contester la probité scientifique de M. Iorga et à mettre en garde contre elle tous ceux qui pourraient encore avoir confiance dans l'authenticité des constatations de l'historien roumain, dont la méthode scientifique n'est, en dernière analyse, qu'un jeu facile, apte à tourner les difficultés et à déformer le vrai visage des faits historiques.

IV. LA SYNTHÈSE DE M. IORGA.

Pour connaître l'esprit d'un savant, l'examen de ses facultés de synthèse est encore plus important que l'étude de sa documentation. La synthèse est une activité qui, au-delà de certaines obligations inévitables, reflète fidèlement les idées et les sentiments de l'auteur qui l'a créée.

Ayant pour but d'analyser la synthèse de M. Iorga, il convient de rappeler les considérations que j'ai faites au chap. II sur l'Histoire de Hongrie du savant roumain. J'ai tâché d'y mettre à nu les procédés par lesquels M. Iorga défigure les événements historiques. Nous avons vu que l'auteur passe sous silence les tendances essentiellement hongroises pour la simple raison que sa conception est incompatible avec l'idée d'une Hongrie nationale. C'est précisément ce caractère national qu'il cherche à mettre en doute par tous les moyens. Ses efforts de ce genre côtoient constamment des préjugés d'une autre nature: il a l'habitude d'accuser les Hongrois d'un chauvinisme outré, de velléités d'expansion et de l'oppression des nationalités.

Depuis, M. Iorga a fait paraître un ouvrage nouveau, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*.¹ Le premier volume de cette étude bizarre finit par la formation du voïvodat de Valachie, et a pour but de démontrer qu'avant cette cristallisation d'Etat aucun peuple n'a créé rien de durable dans le Sud-Est européen. Il

¹ *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, I—II, Bucarest, 1935.

est d'avis qu'on n'a à enregistrer que des tentatives impuissantes et des essais totalement manqués, et que parmi les peuples ethniquement très variés qui tourbillonnaient dans ces régions, seuls les Roumains étaient capables de fonder un Etat.

Il est à remarquer que dans la „Geschichte des rumänischen Volkes“ il avait considéré les Roumains comme un groupe ethnique numériquement peu important, mais ayant une extraordinaire force d'expansion qui allait augmentant au moment où les masses mésiennes envahirent le „No Man's Land“ transylvain.² Cette constatation se rapporte à l'époque de la symbiose slavo-roumaine ou plutôt à celle où les Slaves, après avoir quitté la Transylvanie, allèrent s'établir — selon M. Iorga, vers le VIII^e siècle —, dans les régions sud-danubiennes.³

La conception de l'excellent historien est assez singulière. Etant donné qu'il s'agit de la période de la domination avare, il est à peine admissible que cette organisation politique exerçât sur la population roumaine ou sur les débris romanisés une force d'attraction quelque peu considérable. Il n'est pas moins difficile d'imaginer qu'à cette époque où la Mésie était exposée aux attaques barbares juste du côté de l'embouchure du Danube, la population de cette province qui devait avoir des intérêts communs avec Byzance, cherchât refuge non pas dans les régions méridionales, mais dans les montagnes

² „Ein zahlreiches Volk sind die Rumänen niemals gewesen und trotz des ihnen eigenen und jetzt ausserordentlich erleichterten Triebes sich auszubreiten, trotz des Zuzuges der südlichen Romanen, die sich von den durch Kriege Bedrohten oder verwüsteten mösischen Feldern und Tälern nach der herrenlosen Gegend flüchteten, besaßen sie nicht die Zahl, noch genügende Stärke, um das heutige rumänische Sprachgebiet einzunehmen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 119.

³ „In dem Masse aber, wie ihre bisherigen Herren sich jenseits der Donau eine bessere Heimat suchten, traten die Rumänen — jetzt, im achten Jahrhundert, ein ziemlich fertiges Volk — die Erbschaft der Auswanderenden an.“ *Ibid.* I, p. 118.

de la Transylvanie qui, quoique peu organisée, était soumise à l'autorité des Avars. Le fait que la migration des Slaves se dirigeait au même moment vers le Sud, contredit également aux assertions de ce genre. C'est une pure invention que l'immigration des Slaves en Mésie au moment où la population romanisée de cette province commença à s'infiltrer d'une manière presque imperceptible dans la Transylvanie d'aujourd'hui. Une émigration certainement très considérable et une infiltration moins intense n'auraient pu avoir pour résultat l'expansion plus rapide du roumanisme transylvain dont M. Iorga cherche à fixer les débuts juste au moment dont nous traitons.

De même nous refusons d'admettre que la résistance des Roumains se fût vigoureusement opposée à l'expansion des Russes vers le Sud, contribuant d'une façon efficace à empêcher l'union des tribus slaves du Nord et du Sud.⁴ Sans considérer qu'au dire des linguistes, à cette époque-là la langue roumaine était encore à peine formée, on ne peut pas attribuer au roumanisme numériquement peu considérable et politiquement non organisé un rôle si important dans l'histoire du Sud-Est européen.

M. Iorga demande à l'historien de ne perdre jamais de vue l'horizon de l'histoire universelle. Sous ce rapport il est curieux de voir l'exemple que lui-même nous offre: il cherche à diminuer l'importance des Russes et des peuples turks, pour pouvoir d'autant mieux souligner l'activité du roumanisme, bien que nous ne sachions si à cette époque-là ce territoire était déjà peuplé de Roumains.

C'était la conception de M. Iorga en 1905. Trente ans plus tard, cherchant à démontrer l'importance des

⁴ „Wenn das rumänische Volk nicht seine ganze Kraft und sein Verdrängungstalent entfaltet hätte, und wenn die türkischen Reiter der Wüste nicht bald darauf vorübergehende, wechselvolle ‚Reiche‘ an der Donau gegründet hätten, wäre damals eine Vereinigung der nordslavischen und südslavischen Stämme in diesen fruchtbaren Gebieten vor sich gegangen.“ *Ibid.* I, p. 119.

Roumains dans l'histoire universelle, il jette sur les mêmes événements une lumière bien différente. Dans *La place des Roumains* les Slaves sont présentés comme un peuple vivant sous la domination des Avars.⁵ Après quelque temps les Slaves deviennent indépendants, mais alors ils ne demandent aux villes que l'hommage, le tribut et les présents, de même que „les honneurs lors d'une visite“. Néanmoins ils ne jouent aucun rôle dans l'administration et n'ont ni le droit de s'établir dans les villes, ni celui d'y installer une garnison. En conséquence de ces faits les villes maintiennent leur langue et leur culture romaines. Même en admettant qu'il en était ainsi aux environs de Raguse, on ne pourrait appliquer les mêmes vues à la vie de la rive gauche du Danube qui, d'après M. Iorga, aurait été l'espace nourricier des Roumains primitifs. Quoiqu'il sache très bien qu'à l'époque dont il s'agit, il n'y avait plus de villes dans cette région, il essaie de dissiper toutes les incertitudes par une remarque bien sommaire: „On vécut donc ensemble, et après le départ des grandes masses, le Roumain mangea le barbare“. Il est à remarquer que cette prétendue symbiose slavo-roumaine dura trois cents ans et que ce n'est qu'après que les Roumains pouvaient „manger“ les restes de la population slave dont le gros venait de quitter la région nord-danubienne. Il n'est pas moins bizarre de voir que, pendant cette époque, les Roumains laissaient tomber en désuétude tous les anciens toponymes romains, les remplaçant par ceux des Slaves et que pourtant, cette influence linguistique mise à part, ils restaient intacts de l'action de la population „barbare“.

Bien que ce soit une conception plus modeste que celle de 1905, elle ne marque pas un progrès très sensible dans la voie de l'objectivité scientifique.

⁵ *La place*, I, p. 82—83.

⁶ *Ibid.* I, p. 85.

On peut dire que les préjugés de ce genre caractérisent toute l'activité de M. Iorga. En parlant des peuples établis dans le voisinage des Roumains, il s'efforce à leur contester la faculté de créer un Etat. Selon l'historien roumain, le christianisme serait la seule base de l'unité intérieure de ces peuples. M. Iorga oublie que les Roumains ne représentent non plus une seule race dans sa pureté ethnique, pas même selon sa propre conception. Il prend pour la base de ce peuple les Daces romanisés, et on peut ajouter que toutes sortes d'éléments daces, latins et non-latins, mais romanisés (éléments exotiques etc.) devaient se mélanger avec les Slaves, pour donner naissance, vers le VIII^e siècle à un peuple nouveau. Il oublie également de faire remarquer que du X^e siècle au XII^e, les Petchenègues et les Ouzes, établis dans la région du Bas-Danube, et au XIII^e siècle, les Coumans et les Jazyges qui étaient les maîtres de la même zone danubienne, exercèrent une influence beaucoup plus profonde sur la constitution ethnique du roumanisme que les mélanges antérieurs. Dès 1905 M. Iorga a cherché à diminuer l'importance des relations coumano-roumaines⁷ et plus tard, il n'a fait là-dessus que des remarques tout à fait sommaires.⁸ Il n'en reste pas moins que les Coumans semblent avoir contribué même à la formation des premiers Etats roumains comme l'origine du nom de Băsărabă le fait supposer.⁹

En revanche M. Iorga présente le premier royaume bulgare sous un jour défavorable et essaie de souligner les contrastes des éléments protobulgares, slavo-bulgares et roumains, afin de pouvoir leur attribuer la chute de

⁷ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, pp. 75—84.

⁸ Dans *La place des Roumains dans l'histoire universelle* M. Iorga ne s'occupe des Coumans que sur deux pages du chapitre „Le problème tatar“. I, pp. 165—167. Cf. p. 135—139.

⁹ L'origine couman de ce nom et reconnu aussi par M. Iorga, *La place*, I, p. 167.

l'Etat.¹⁰ En ébauchant cette hypothèse, il semble avoir oublié qu'à Kiev, par exemple, le mélange des éléments slaves, normands et turks donna naissance à une principauté de caractère nettement slave et qu'ailleurs aussi les combinaisons des mêmes éléments avec des Finno-Ougriens pouvaient aboutir à des cristallisations d'Etat similaires.

Voilà par quels procédés frauduleux M. Iorga cherche à contester le caractère national de la Bulgarie, ce pays jadis si puissant! L'unique lien de son unité aurait été le christianisme qui en même temps exerça une influence défavorable sur le pouvoir militaire de l'Etat. A propos du royaume d'Ochride de Samuel M. Iorga fait la remarque suivante: „Cet Etat d'Ochride n'était pas un Etat bulgare dont le nom eût correspondu à une réalité.“¹¹ Il est d'avis que la seule raison d'être de l'épithète 'bulgare' était l'opposition à Byzance. Quant à l'Etat des Assénides, il ne le considère non plus comme bulgare, d'autant moins qu'il prétend que ces princes eux-mêmes avaient du sang roumain dans leurs veines.¹²

Pour montrer que les propos tendancieux de ce genre ne se rapportent pas uniquement à la Bulgarie, nous croyons nécessaire de rappeler ici ce que M. Iorga dit de la Serbie médiévale: „L'histoire de la Serbie au moyen âge n'est pas l'histoire d'un Etat, mais bien celle d'une série de tentatives faites pour fonder un Etat dont l'établissement définitif était impossible par suite de certaines fatalités géographiques.“¹³ Ni les Bulgares, ni les Serbes n'étaient donc capables de fonder un Etat et la même constatation vaut, bien entendu, pour les Hongrois aussi. Si de temps à

¹⁰ *Formes byzantines et réalités balkaniques*. Leçons faites à la Sorbonne, 1922, pp. 71—78.

¹¹ *Ibid.* p. 110. *La place*, I, p. 137.

¹² *Formes byzantines*, pp. 144—147. *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, pp. 122—128. *La place*, I, pp. 142—145.

¹³ *Formes byzantines*, p. 173.

autres les Bulgares devinrent puissants, ce ne fut que grâce aux Roumains, établis dans leur pays. N'y a-t-il donc vraiment pas un peu de 'parti-pris politique' dans ces hypothèses gratuites?

Après ces antécédents il n'est pas étonnant de voir que l'histoire des Hongrois est considérée d'une façon encore plus bizarre. Dans les passages y relatifs M. Iorga se laisse guider des mêmes idées qu'il a fait valoir à propos de l'histoire de l'Etat bulgare. Dans l'Histoire Universelle de Helmolt il croit nécessaire d'énumérer tous les peuples dont certains débris ont pénétré en Hongrie avant le XIII^e siècle.¹⁴ Bien qu'il s'agisse de peuples ethniquement peu différenciés des Hongrois — c'étaient toujours l'élément turk et l'élément finno-ougrien qui y prédominaient — l'historien roumain insiste sur la variété des divers groupes ethniques, afin de suggérer l'idée que cette population mêlée d'éléments étrangers rendait impossible la fondation d'un Etat national. Dans cette conception l'activité politique de Saint Etienne se réduit à une mission purement religieuse par suite de laquelle les Hongrois s'obligèrent à diriger une croisade contre les payens d'Orient.

Dans 'La place des Roumains' l'auteur souligne encore mieux la mission de croisade. Il est d'avis que la formation de l'Etat hongrois n'est qu'une conséquence de la politique de Sylvestre II qui envoya à Saint Etienne la couronne royale pour l'engager à répandre par tous les moyens la doctrine de l'Eglise d'Occident. Cette conception, qui est loin de refléter la vérité historique, a deux avantages pour l'historien roumain: elle l'autorise, d'une part, à passer sous silence le caractère national de la fondation de l'Etat hongrois, et, de l'autre, à affirmer que la Hongrie, n'ayant pas rempli la mission de croisade qui lui avait été donnée, a manqué à sa mission historique.

¹⁴ Helmolt, IV, p. 447.

Inutile de dire que l'opinion de M. Iorga est tout à fait isolée dans l'historiographie moderne. A propos de l'envoi de la couronne, personne n'oserait partager l'idée qui est exprimée dans la déclaration suivante: „Le roi des Hongrois fut dès le début „apostolique”: le Saint Siège l'avait créé; il entendait, reprenant, dans des conditions plus modestes, ce qui avait été fait par Charlemagne, l'employer pour détruire aussi bien le paganisme touranien que le schisme qui se prononçait de plus en plus à Byzance.“¹⁵

Le tableau que M. Iorga nous offre de la conquête arpadienne, n'est pas moins singulier. „Ceci ne signifie pas cependant ni un Etat en marche, ni une conquête préparée et réalisée d'après la volonté du chef et dans des conditions d'unité.“¹⁶ Il est persuadé qu'à cette époque où, selon le témoignage de Constantin et des sources orientales, la fédération des tribus donna lieu sans difficulté à l'union sous un seul chef, „les habitudes politiques sédentaires des Finnois avaient totalement cédé devant l'impulsion donnée par les tribus turques“. A l'avis de M. Iorga, „chaque tribu agissait par elle-même et pour elle-même“.¹⁷ Comment peut-on faire pareilles constatations quand il est bien connu que déjà pendant le séjour sur les steppes de la Russie méridionale un seul chef organisa et conduisit les troupes des 20.000 cavaliers qui furent envoyés au secours du prince des Kazars?¹⁸ Ce sont Ibn Rosteh et Gārdēzi qui en témoignent, et ce que Constantin relate sur l'élection d'Árpád¹⁹ et sur la décision du conseil des chefs de tribu, qui refusa la proposition de Gabriel, envoyé de l'empereur grec, de s'allier

¹⁵ *La place*, I, p. 113.

¹⁶ *Ibid.* I, p. 109.

¹⁷ *Ibid.* I, p. 109.

¹⁸ *Magyar honfoglalás kútfoi* (Les sources de la conquête hongroise), p. 167.

¹⁹ *Constantin Porph.* c. 38.

à Byzance contre les Petchenègues,²⁰ ne laisse subsister aucun doute quant à l'unité politique des Hongrois.

Suffit-il de dire, pour dénier l'existence d'un Etat national, que „dans ces régions de l'Oural et de l'Aral jamais il n'y eut un Etat“?²¹ A ce propos il n'est pas sans intérêt de remarquer que c'est M. Iorga lui-même qui m'a objecté dans sa critique d'avoir surestimé le rôle des Hongrois par rapport à „l'Empire kazar“?²² Comment peut-il affirmer que les Hongrois ne s'initièrent à l'agriculture que dans leur nouvelle patrie, sous l'influence de leurs voisins slaves, alors que, les auteurs orientaux font nettement voir que déjà dans la Russie méridionale ils avaient eu des terres arables?²³ Selon les mêmes sources les Slaves vivaient à cette époque-là dans les forêts,²⁴ comme le prouveront plus tard aussi les documents hongrois du XIII^e siècle.²⁵ Rien n'est donc plus absurde que de prétendre que „jusque-là (c'est-à-dire jusqu'au mélange des Hongrois avec les Slaves) il n'y eut pas une nation qui s'incorpore un territoire, mais des territoires mis tour à tour à la disposition de ceux, qui en tant qu'ils n'étaient pas des pêcheurs à la façon finnoise, continuaient l'élevage des bestiaux coutumier pour la race turque“.²⁶

Pour pouvoir faire des assertions pareilles, M. Iorga doit volontairement laisser de côté les données de certaines sources de première importance qu'il connaît d'ailleurs fort bien. Il refuse de voir dans la suite des événements la réalité historique telle qu'elle se présente à tout chercheur objectif. Il me reproche que „l'horizon

²⁰ *Ibid.* c. 8.

²¹ *La place*, I, p. 110.

²² *Revue Hist.* 1936, p. 2.

²³ *La place*, I, p. 110.

²⁴ *Magyar honfoglalás kútfoi*, pp. 174—180.

²⁵ Elemér Mályusz, *Turóc megye kialakulása* (Le développement du comitat de Turóc), Budapest, 1922, pp. 53—100.

²⁶ *La place*, I, p. 110.

me manque trop souvent", et pourtant il se contente sans le moindre scrupule des remarques aussi sommaires que celle-ci: „Au commencement et pendant longtemps il n'y a pas de Hongrie nettement délimitée, ayant fixé des frontières que ses fondateurs veulent défendre".²⁷ Il ne prend pas en considération que dans l'Europe centrale et surtout dans les régions de l'Est, la fixation des frontières n'aura lieu que beaucoup plus tard,²⁸ ce qui ne veut naturellement pas dire qu'il n'y ait des cristallisations d'Etat sur les deux côtés d'une ligne de démarcation plus ou moins flottante. Quant à la Hongrie, elle avait, dès le commencement, des frontières naturelles qu'on défendait toujours d'une manière très décidée. Sur le territoire compris entre ces frontières l'unité nationale ne subit jamais des secousses aussi fortes que celles auxquelles les Principautés balkaniques restaient exposées jusqu'aux XIV^e et XV^e siècles. Il n'y a aucun doute que le territoire intérieur, habité par une population plus dense, était entourée d'une large zone militairement bien organisée,²⁹ et que ce système de défense était beaucoup plus cohérent que ceux que les Hongrois avaient trouvés chez les possesseurs antérieurs de ce territoire.

Si M. Iorga ne s'obstinait à taire tout cela, il ne pourrait faire des constatations aussi bizarres que celle-ci: „Il n'y a pas de Hongrie" mais uniquement „des Hongrois ou bien ceux qu'on s'est habitué à appeler ainsi".³⁰ Dans ce cas il ne pourrait pas dire que la Hongrie fût créée non pas par la conquête du pays, mais par

²⁷ *Ibid.* I, p. III.

²⁸ M. Kring, *A magyar államhatár kialakulása* (Le développement de la frontière hongroise) dans l'Annuaire de l'Institut hongrois des Recherches historiques à Vienne, IV, pp. 3—26.

²⁹ K. Tagányi, *Gyepű és gyepűelve* („Indagines" et „confinia") dans la revue *Magyar Nyelv*, 1913, pp. 97—104, 145—152, 201—206, 254—266. J. Karácsonyi, *Halvány vonások hazánk Szent István-korabeli határaitól* (Esquisse sur les frontières hongroises au temps de St. Etienne), Századok, 1901, pp. 1093—1058.

³⁰ *La place*, I, p. III.

l'envoi de la couronne royale de la part du pape. Il est intéressant de voir qu'il ne manque pas de bâtir sur cette assertion toute une série d'hypothèses — qui sont d'ailleurs foncièrement erronées — et qu'en même temps il a des doutes quant à la provenance papale de la couronne. Dans un autre passage, il considère cet emblème royal comme le don des empereurs byzantins ce qui est une confusion manifeste des faits, étant donné que seule la partie inférieure de la couronne fut offerte à Géza I par l'empereur byzantin Michel Ducas. Rien n'est plus caractéristique pour la méthode de M. Iorga que les objections de ce genre par lesquelles le savant roumain s'oppose non pas aux vues des historiens hongrois, mais aux faits mêmes de l'histoire hongroise. Il est à remarquer que si M. Iorga n'admet pas l'envoi de la couronne par le Pape, il doit renoncer à sa thèse qui consiste à attribuer au Saint Siège la fondation de l'Etat hongrois.

Avant d'examiner les conclusions que M. Iorga s'efforce de tirer de sa thèse, je crois nécessaire de montrer au lecteur aussi le revers de la médaille. L'auteur roumain présente les Hongrois comme une foule incohérente, ignorant l'agriculture et incapable d'unir ses forces pour pouvoir leur opposer en Transylvanie „un Etat déjà organisé à la façon germanique“³¹ dont les piliers sont les agriculteurs roumains. Peu importe que la seule donnée à laquelle M. Iorga renvoie sur ce point, se réfère non pas à la prétendue agriculture roumaine, mais à une attaque des Petchenègues, et aux ravages qu'elle causa. Etant donné que deux cents ans plus tard les Petchenègues sont mentionnés dans un coin de la Transylvanie comme un peuple occupant le même territoire que les Roumains (c'est alors que ceux-ci paraissent dans l'histoire de la Hongrie), ce fait historique, dont la vérité n'est démontrable que pour le XIII^e siècle, suffit à M. Iorga pour admettre cette symbiose aussi pour une époque

³¹ *Ibid.* I, p. 115.

beaucoup plus reculée, et pour affirmer que les agriculteurs que les Petchenègues avaient attaqués, devaient être de nationalité roumaine.³²

Pour soutenir une théorie qui n'est fondée sur rien de solide M. Iorga hasarde des constatations encore plus étonnantes. A son avis, les Hongrois évitaient de pénétrer en Transylvanie parce que cette province „ne pouvait pas séduire des pillards qui commençaient par des simples courreries ce qui devait être une vraie vie politique“. En même temps les Petchenègues, bien qu'ils aient déjà deux fois vaincu les Hongrois, ne pensent même pas à leur contester la possession de la plaine fertile. Ce fait paraît si singulier à M. Iorga qu'il juge nécessaire d'y apporter quelques précisions. „Il y a une double raison“ — dit-il —. „D'abord ces autres Turcs ont toujours considéré ces pays comme un territoire de simple vassalité, et pas d'établissement ethnique, et secondément, ils ont pratiqué à l'égard de Byzance cette politique de raids dévastateurs que nous avons vu abandonnés par ces Hongrois eux-mêmes“.³⁴

Il est presque inutile de dire qu'aucune de ces deux raisons n'est admissible. Les Hongrois qui dans leur ancienne patrie (la Lébédie) avaient été, jusqu'à l'attaque des Petchenègues, les vassaux des Kazars, furent obligés de quitter ce pays parce qu'ils ne pouvaient continuer leur vie de vassalité sous la domination petchenègue. Il est bien connu que non seulement alors (en 889), mais aussi quelques ans plus tard (en 895) les Petchenègues s'implantèrent sur le territoire occupé par les Hongrois. Les raids contre l'Empire byzantin n'auraient pu retenir les Petchenègues d'attaquer les Hongrois. Pour motiver ces faits, il faut penser à des facteurs beaucoup plus puissants, et avant tout à la configuration du terrain

³² *Ibid.* I, p. 115.

³³ *Ibid.* I, p. 112.

³⁴ *Ibid.* I, pp. 115—116.

et aux hautes montagnes qui séparaient les deux peuples. M. Iorga semble oublier que c'est à l'abri de ces montagnes que prit naissance aussi l'Etat national des Hongrois. Pour terminer nos objections, il faut encore préciser qu'à cette époque les Hongrois continuaient encore de diriger des 'raids dévastateurs' contre Byzance et qu'il est faux de prétendre que ces incursions fussent 'abandonnées' par eux.

M. Iorga a parfaitement raison de n'admettre la présence des Petchenègues que pour la Moldavie et la Valachie.³⁵ Il est d'autant plus étonnant de voir qu'il cherche à mettre en relation la donnée contenue dans la légende de Saint Etienne avec la mention relativement tardive de la 'silva Blaccorum et Bissenorum'. Il est d'avis que des sources auxquelles il croit pouvoir renvoyer, 'l'existence d'une terre (roum. *țară*), d'un dominium (roum. *Domnie*) des Roumains ressort de la façon la plus claire'.³⁶ Mais le savant roumain dispose-t-il en effet de preuves documentaires? Pas le moins du monde. Il n'a que deux données chronologiquement très éloignées l'une de l'autre. Les autres sources qu'il donne à l'appui, n'ont rien à voir avec le problème qui nous préoccupe, et la seule raison d'être de leur énumération, c'est de masquer autant que possible les efforts qui visent à dérouter le lecteur. Les mots *țară* et *domnie* sont mis visiblement au service du même but, et la façon dont l'auteur les interprète, fait croire qu'il s'agit de deux termes généralement admis dans la langue officielle de l'époque. Malheureusement il n'en est pas ainsi; *domnie* (accentué sur l'i!) est un dérivé rouman de *domn* (< latin *dominus*) et ne remonte pas directement à *dominium* — qui, ayant l'accent sur le premier *i*, n'aurait pas donné *domnie* en roumain, — et *terra*, dont M. Iorga rapproche le roum. *țară*, est employé dans les documents latins de Hongrie non seulement pour désigner une région (cf. *terra*

³⁵ *Ibid.* I, p. 116.

³⁶ *Ibid.* I, p. 123.

Siculorum, terra Blaccorum), mais aussi pour indiquer le domaine, la 'pièce' de terre qu'on donne à quelqu'un. Voici ce qu'on lit dans la lettre de donation de Béla IV (1243) à la quelle M. Iorga renvoie également: „quandam terram ville Nogjfolu existentem ad viginti aratra ad nos pertinentem“.³⁷ On n'entendait sous „silva Blaccorum et Bissenorum" qu'une petite partie de la Transylvanie, le comitat Fogaras, qui s'étendait entre l'Olt et les hautes montagnes. Il est donc impossible de vouloir élargir le sens de ce terme, en l'appliquant à la province tout entière.

Ce qui est encore plus grave, c'est que M. Iorga ne dit pas expressément que le terme en question (*silva Blaccorum et Bissenorum*) est attesté non pas au temps de Saint Etienne, mais au XIII^e siècle. La donnée qui se rapporte à la campagne transylvaine de Saint Etienne, provient de la légende du grand roi, suivant laquelle le monarque fut exhorté par un songe à envoyer un messenger en Transylvanie afin d'avertir le peuple de l'attaque imminente des Petchenègues (*predixit enim superventuros Christianorum hostes, videlicet qui tum imminebant hostes et possessiones eorum depredaturos*). Selon la légende, les Petchenègues n'habitaient pas la Transylvanie ou la région transtibiscine, mais, ayant franchi les défilés des Karpathes, ils marchèrent sur Gyulafehérvár (*vix nuntius mandata regis complevit, et ecce bessorum inopinata calamitas incendiis et rapinis cuncta devastavit*).³⁸ Même si on rattache cette donnée à la mention de la „*silva Blaccorum et Bissenorum*" au XIII^e siècle, on n'en peut pas conclure qu'à l'époque de Saint Etienne (997—1038) la Transylvanie fût une province soumise aux Petchenègues et peuplée d'agriculteurs roumains. La seconde partie de cette constatation, qui est mise en re-

³⁷ Zimmermann—Werner, I, pp. 70—71.

³⁸ *Legenda maior* c. V, 14. Florianus: *Fontes domestici* I. p. 23.

lief surtout dans l'Histoire universelle de Helmolt,³⁹ semble reposer sur un autre passage de la légende, selon lequel le roi envoya son messenger à Gyulafehérvár afin de convoquer aussi vite que possible tous les paysans de la région pour la défense du château (omnes in rure manentes ad munitionem civitatis quam citissime posset congregaret). M. Iorga affirme que „les deux Vies de Saint-Etienne (sic!) ... parlent seulement pour le territoire à l'est de la Tisza, de „paysans qui habitent sur leurs champs’, „rustici in agro manentes’,⁴⁰ mais il oublie de dire que les paysans sont mentionnés précisément à propos de l'invasion des Petchenègues. C'est déjà une présentation tendancieuse des faits, mais M. Iorga ne se contente pas de si peu. Il va jusqu'à affirmer, sans aucune autre preuve, que les „rustici in agro manentes’ (dans le texte de la légende, „omnes in rure manentes’) étaient des Roumains, bien que la légende dise expressément que les Petchenègues s'attaquèrent aux Hongrois (tunc *ungaris* imminabant).

Les légendes de Saint Etienne n'autorisent donc personne à dire qu'au XI^e siècle il y eût une population roumaine en Transylvanie. De même, il est impossible de mettre en relation la donnée concernant l'attaque des Petchenègues avec la mention tardive de la „silva Blaccorum et Bissenorum’. Est-ce une argumentation que de dire qu’„il n’y a pas d'exemple dans l'histoire ou la conquête d'un vrai désert offre les lignes de cette avance royale hongroise dans ce qui sera la sylva — et la „Transylvanie’ qui est au-delà des territoires boisés?’⁴¹ N'est-ce pas M. Iorga lui-même qui parle d'un „vide’ à propos de l'expansion roumaine après l'invasion des Mongols⁴² ou

³⁹ Helmolt, IV, p. 449.

⁴⁰ *La place*, I, p. 115.

⁴¹ *Ibid.* I, p. 127.

⁴² *Hist. des Roum. de Trans.* I, p. 73.

par rapport au peuplement du comitat de Máramaros au temps de Louis le Grand?⁴³

Il est également faux de parler d'une 'avance royale', puisque la conquête de la Transylvanie est antérieure à la fondation du royaume. Avant d'être couronné, Saint Etienne avait déjà brisé le pouvoir du second juge suprême (en grec γυλᾶς) de la communauté des tribus, dont la fonction était incompatible avec l'ordre nouveau de l'organisation du pays.

Malgré l'évidence même de ces faits historiques, M. Iorga n'hésite pas à affirmer dans sa dernière synthèse que la conquête de la Transylvanie n'eut lieu qu'au XIII^e siècle, quand au temps de Frédéric II, Phocas et Tzimiskès il n'y avait aucune autre possibilité d'expansion. Il est persuadé qu'à cette époque les Arpadiens cherchaient à s'étendre du côté des Ruthènes et des Polonais.⁴⁴ Cela veut dire que dans cet ouvrage récent M. Iorga nie encore plus catégoriquement la domination des Hongrois en Transylvanie qu'il ne l'a fait dans l'article paru dans la 'Weltgeschichte' de Helmolt.

Pour compléter ses vues relatives à la Transylvanie, il ajoute que le nom du voïvode, le représentant suprême du pouvoir royal en Transylvanie, est d'origine slave, et que le maintien de cette fonction „n'était au fond que la reconnaissance des institutions du passé". M. Iorga est d'avis que „le roi ne crée rien dans son domaine transylvain, qui continue à se régir d'après ses propres traditions".⁴⁵ Voilà comment le savant roumain sait bâtir une hypothèse sur l'autre sans qu'il prouve ce qu'il dit, et sans qu'il réfute certains faits généralement admis.

Étant donné que les attributions du voïvode roumain sont tout autres que celles du voïvode transylvain, il est

⁴³ „Er ist der eigentliche Kolonisator der marmorischen Karpathenfestung." *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 264.

⁴⁴ *La place*, p. 121.

⁴⁵ *Ibid.* I, p. 124.

impossible d'admettre l'origine roumaine de cette institution, d'autant moins que la dénomination de cette fonction est d'origine slave et non d'origine roumaine. Les sept comitats hongrois de Transylvanie et le droit de propriété tel que nous le voyons apparaître dans l'organisation des familles (*gentes*) sicules, sont autant de preuves éloquentes contre l'assertion de l'historien roumain. Comme j'ai démontré plus haut,⁴⁶ le droit coutumier roumain subit l'influence du droit de possession hongrois, de l'autorité seigneuriale et de l'organisation départementale, mais la seule institution hongroise qui soit d'origine roumaine, est celle du kénézat. Même celle-ci eut plus tard chez les Hongrois une évolution bien différente de ses origines roumaines.⁴⁷

C'est sur ces prémisses foncièrement erronées que le savant roumain bâtit la théorie de la royauté 'apostolique' et non-nationale des Hongrois.⁴⁸

Dans les considérations y relatives M. Iorga se laisse conduire par ses propres préjugés et non pas par une observation attentive des faits historiques. Il veut, coûte que coûte, forger des arguments favorables pour ses buts, et c'est pourquoi il souligne la mission apostolique. Il n'en reste pas moins qu'au moyen âge, comme les chartes de 1238⁴⁹ et de 1397⁵⁰ en témoignent, seule la 'légation' de Saint Etienne était reconnue. C'est le roi Béla IV qui parle de cet 'officium legationis' au moment où il demande une autorisation analogue pour l'évangélisation du pays des Bulgares: „ut habeamus potestatem limitandi dioceses, distinguendi parochias, et in hac prima institucione potestatem habeamus ibi ponendi episcopos“. Comme cette demande que Béla IV adressa au pape, fait nettement voir, on n'admettait pas au moyen âge que Sylvestre II accor-

⁴⁶ Cf. p. 177—179.

⁴⁷ Cf. p. 200—210.

⁴⁸ *La place*, I, p. 113.

⁴⁹ Theiner, *Monumenta Hung.* I, p. 171.

⁵⁰ Fejér, *Cod. Dipl.* X, 2, p. 519.

dât cette légation à *tous* les rois hongrois, l'étendant même aux territoires situés au-delà des frontières de la Hongrie. Quand dans la Légende de Saint Etienne on rencontre le terme d'*'apostolus'*, on le voit muni de l'explication suivante: „merito igitur *infra terminos sue dominacionis* nomen *adeptus est* apostoli, quoniam etsi ipse evangelizandi non assumpsit officium, predicatorum tamen dux et magister, eius tutaminis et sustentationis instituit solatium“.⁵¹ Selon la conception de l'historiographie moderne la mission apostolique de Saint Etienne devint un mot d'ordre de la politique grégorienne qui s'en servait pour diminuer le pouvoir ecclésiastique des rois de Hongrie et pour entourer la mission du saint roi d'une gloire exceptionnelle.⁵²

La mission apostolique dont M. Iorga souligne l'importance à plusieurs reprises, est donc inexistante. La *'legatio'* est quelque chose de beaucoup plus modeste, et même celle-ci demande à être prouvée. Le grand pouvoir que Saint Etienne s'assura dans l'organisation de l'Eglise hongroise, résulta d'un principe que l'historiographie allemande connaît sous le nom de *'Eigenkirche'*.

Il n'est pas moins faux d'attacher cette mission apostolique à l'idée de croisade qui consiste dans l'obligation de lutter à main armée pour l'expansion de la foi chrétienne. Il est vrai que depuis Charlemagne les rois francs avaient considéré comme leur mission de lutter contre les voisins payens et qu'avec l'expansion du christianisme cette idée s'était propagée vers les pays de l'Est, atteignant aussi celui des Hongrois qui venaient d'être baptisés, mais pourtant il serait exagéré d'y voir une obligation à la conquête et à la propagande de la foi par tous les moyens possibles.

⁵¹ Legenda maior c. IV, 11. Florianus: *Fontes domestici* I. p. 21.

⁵² P. v. Váczy, *Die erste Epoche des ungarischen Königtums*, Fécès, 1935, pp. 92—115.

⁵³ Revue Hist. p. 3.

Bien que la mission apostolique et l'idée de croisade soient insoutenables au point de vue de l'historiographie scientifique, ce sont là des arguments excellents pour les buts de M. Iorga.

A son avis Saint Etienne ne pénétra en Transylvanie que pour répandre par sa croisade la foi chrétienne. Les Hongrois qui s'étaient consacrés jusque-là „uniquement aux raids de pillage, destinés à nourrir une bande de guerriers d'un caractère parasitaire“, devaient se résigner à accepter le christianisme, car après la politique de la dynastie saxonne, „il n'y avait plus de butin à recueillir“. ⁵⁴ C'est pourquoi ils se dirigèrent nécessairement vers la Transylvanie.

Mais malgré cette croisade, la Transylvanie est loin d'être rapidement magyarisée. A l'époque de Saint Ladislas, c'est une province orientale de caractère roumano-petchénègue (Rumänisch-petschenegischer Osten) qui, pendant les luttes contre les Coumans, tend à se détacher de la Hongrie proprement dite. ⁵⁵ Il serait inutile de revenir à ce problème que nous avons déjà analysé plus haut et qui est diamétralement opposé à la réalité des faits historiques. ⁵⁶ Prenant pour point de départ ces considérations absolument arbitraires, M. Iorga n'hésite pas à parler même à propos du XIII^e siècle d'une nouvelle campagne pour la conquête définitive de la Transylvanie. ⁵⁷

Dans son dernier ouvrage (*La place des Roumains*) il insiste moins sur les détails de ce genre. Cette fois il s'acquitte d'une façon plus sommaire, mais non moins présomptueuse du problème en question. Il est d'avis que sous l'influence du christianisme et des guerres victorieuses de Henri III, il fallait „se tourner vers cet Orient

⁵⁴ *La place*, I, p. 125.

⁵⁵ Helmolt, IV, p. 451.

⁵⁶ Cf. p. 57—58.

⁵⁷ Cf. p. 68—69.

de forêts, de défilés, de déserts“ ... „où il y avait le devoir de convertir à l'Eglise catholique aussi bien les païens de toute espèce que les anciens habitants qui sont restés fidèles à leur dévotion envers l'Eglise grecque. Or dans ces territoires, qui ne pourront être entamés par des campagnes courtes et sans éclat, ne laissant d'autres traces que la seule soumission des allogènes, que vers le commencement du XII^e siècle, le roi chrétien, apostolique, des Hongrois ne peut pas inaugurer, comme on le pense encore, en introduisant dans un si lointain passé des idées tout à fait modernes, une politique 'nationale' qui lui appartienne en propre... En première ligne, il prolonge la croisade inaugurée par Charlemagne et, pénétrant chez les païens et les schismatiques, il cherche à consolider le territoire déjà acquis, en y élevant des bourgs“.⁵⁸

Cette belle période rhétorique se rapporte en général aux régions orientales et non pas uniquement à la Transylvanie. Le passage qui concerne les schismatiques, a trait non pas aux habitants de la région située à l'Est de la Transylvanie, mais à ceux des pays situés au Sud de cette province. D'autres détails, en revanche, comme la mention des forêts, des déserts et des bourgs, se réfèrent à la Transylvanie proprement dite. Malgré cela, à la page suivante l'exposé se borne uniquement à cette province orientale de la Hongrie historique. Voilà donc une nouvelle confusion des faits dont le seul but est de pouvoir appliquer à la Transylvanie „les campagnes courtes et sans éclat“, „la seule soumission des allogènes“ et l'impossibilité d'une politique 'nationale' à l'époque des Arpadiens. Rien n'est plus faux que d'établir une relation entre les campagnes de Henri III — qui, après un commencement brillant, aboutirent à un échec complet — et les événements des régions situées au-delà de la Transylvanie, comme si entre ces deux séries de faits il y

⁵⁸ *La place*, I, p. 126.

eût un enchaînement causal. Néanmoins il est incontestable que cette conception évidemment fausse est présentée d'une manière si adroite qu'elle peut induire en erreur le lecteur peu avisé.

A partir de la fin du XII^e siècle l'idée de croisade devient très confuse, même dans l'exposé de M. Iorga. Dans „La place des Roumains" il estime que cette idée fut reprise par André II (1204—1235),⁵⁹ mais en émettant cette hypothèse, il ne distingue pas entre deux séries de faits très différentes dont l'une est la colonisation des Chevaliers Teutoniques dans le Burzenland (Barcaság), en vue de la défense des frontières orientales, et l'autre, les efforts du roi pour obtenir la couronne de l'Empire byzantin.⁶⁰ Dans tous les deux cas M. Iorga fait apparaître les événements historiques sous un jour tendancieux.

En ce qui concerne l'Ordre Teutonique, André II n'avait certainement pas à cet égard des projets aussi vastes que plus tard Béla IV, le promoteur de la propagande religieuse dans le pays des Coumans. M. Iorga a tort de croire qu'André II ait donné aux Chevaliers „une patrie" leur permettant de „partir de cette base... à la conquête de ce qui appartenait aux Infidèles entre la Hongrie royale et cette Constantinople à la discrétion de tout ennemi un peu plus hardi". Il est encore plus faux de prétendre que le roi de Hongrie ait mis son projet de colonisation au service des ses aspirations au

⁵⁹ *Ibid.* I, pp. 141, et 145.

⁶⁰ „Aussi, comme en Terre Sainte et dans sa capitale d'Acre (de André II) la première place revenait aux Templiers et aux Hospitaliers... il entre en relation avec le Grand Maître pour lui offrir de fixer en Transylvanie, pays encore mal défendu et appartenant de fait à qui pouvait s'imposer par ses propres moyens, leur établissement entier, pour partir de cette base, une vraie patrie, à la conquête de ce qui appartenait aux Infidèles entre la Hongrie royale et cette Constantinople à la discrétion de tout ennemi un peu plus hardi et à la poursuite de la couronne royale de Jerusalem." *Ibid.* I, p. 145.

trône du royaume de Jérusalem ou à celui de l'Empire byzantin.

Déjà dans le premier privilège, daté de 1211, le roi ne manque pas de préciser pourquoi il accorde certains droits à ces „hospites”: „Inter regalis excellentiae insignia... excellentius prae ceteris invenitur, commendandis *hospitibus* largioris libertatis dexteram porrigere... ut regnum per conversationem eorum propagatam dilatetur“.⁶¹ En 1212, prenant la défense des Chevaliers contre les changeurs royaux, André II indique encore plus nettement le but pour lequel il les avait fait venir en Hongrie: „in terram ultra silvas, quam eis ad custodiandum confinium ibi contulimus“.⁶² Rien n'autorise donc l'auteur roumain à dire que „l'association avec un Ordre de Terre Sainte n'était pas une oeuvre de simple consolidation... mais une proclamation de croisade“.⁶³ Et voici ce que nous lisons dans l'acte de confirmation de 1222 sur le but de l'établissement de l'Ordre Teutonique: „quam restaurationem facimus eo, quod ipsi in confinio illo tanquam plantatio novella sint positi et assiduos paganorum patientes insultus, se *pro regno tanquam firmum propugnaculum* de die in diem morti opponere non formidant“.⁶⁴ Quant à la bulle de 1224 du pape Honoré III,⁶⁵ elle ne permet pas non plus de supposer, comme M. Iorga le prétend,⁶⁶ qu'on ait considéré à Rome le Burzenland comme un territoire papal. Étant donné qu'il s'agissait d'une région non soumise à des autorités épiscopales ou archiépiscopales, le pape la transforma en un protectorat, subordonné au Saint Siège uniquement au point de vue ecclésiastique (eam

⁶¹ Zimmermann—Werner, I, p. 11.

⁶² *Ibid.* I, p. 14.

⁶³ *La place*, I, p. 148.

⁶⁴ Zimmermann—Werner, I, p. 20.

⁶⁵ *Ibid.* I, p. 31.

⁶⁶ *La place*, I, p. 153.

sub speciali apostolicae sedis protectione ac defensione perpetuis temporibus permanere sancimus).⁶⁷

Il n'est que trop naturel que M. Iorga voit avec un certain mécontentement l'expulsion de l'Ordre Teutonique au moment où celui-ci fut pris de velléités d'autonomie. Sur ce point la théorie de la 'croisade' se trouve contredite par une résistance nationale qui s'accorde mal avec les idées préconçues de l'historien roumain. Pour éviter les difficultés de ce genre, le seul expédient fut de considérer l'établissement de l'Ordre comme un détail du programme de croisade, pour pouvoir mettre plus tard les Chevaliers en conflit avec la 'croisade' du même roi qui les avait fait venir dans son pays.⁶⁸

Il n'est pas moins faux de mettre en relation les événements de cette prétendue 'croisade' avec l'aspiration d'André II au trône de l'Empire Latin. Quant à celle-ci, elle n'était motivée que par la vanité personnelle du roi et ses liens de parenté, et n'était soutenue par aucune protection réelle.

M. Iorga a certainement tort d'attribuer à Béla III des aspirations au trône de Byzance⁶⁹ et de considérer les campagnes menées par le 'jeune roi' Etienne contre les Bulgares, comme autant d'attaques contre l'Empire byzantin.⁷⁰ Et pourquoi suppose-t-il que Louis le Grand rêvait d'unir sous son sceptre les Etats balkaniques?⁷¹ Il serait plus juste de dire que tout ce que les Arpadiens et les Angevins firent dans les Balkans, ne visa qu'à affermir l'influence du roi de Hongrie au milieu de la fermentation des Etats méridionaux, et à favoriser les efforts de consolidation, susceptibles de garantir la sécurité des frontières du Sud de la Hongrie. Ces tendances s'exercè-

⁶⁷ Zimmermann—Werner, I, p. 30.

⁶⁸ Cf. p. 73—75.

⁶⁹ Cf. p. 65—68. *La place*, I, p. 141.

⁷⁰ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 141. *La place*, I, p. 177—179.

⁷¹ Cf. p. 83—86. Helmolt, IV, p. 382. et 465. *Gesch. d. Osm. Reiches*, I, p. 221.

rent dans le cadre des liens féodaux, et il n'était guère question ni d'une conquête durable, ni d'une aspiration quelconque au trône byzantin.

Si M. Iorga appelle la Péninsule Balkanique „une scène changeante de croisade“, pourquoi ne parle-t-il pas au moins de l'attitude politique du roi Eméric vis-à-vis des Serbes? Il est incontestable que ce roi y luttait pour les intérêts de l'Eglise catholique. Malheureusement l'historien roumain semble ignorer ces détails, car autrement il n'affirmerait pas que la reprise des tendances de „croisade“ commence après la mort d'Eméric, sous le règne d'André II. Pour faire mieux voir son inexpérience dans le domaine de l'histoire hongroise, il présente André II comme le fils d'Eméric. En réalité il était le frère cadet de celui-ci.⁷² Comme on voit, les idées préconçues de la „royauté apostolique“ et de la „mission de croisade“ font commettre à M. Iorga toute une série d'erreurs.

Les détails de ce genre n'ont qu'une importance fort réduite pour l'historien roumain. Ce qui lui importe, c'est de pouvoir faire des reproches aux Hongrois. Il signale avec une certaine indignation que „cette Hongrie apostolique n'avait pas cherché à convertir les Petchenègues“⁷³ mais il oublie de faire remarquer qu'à cette époque — jusqu'à la fin du XI^e siècle — les Petchenègues ne cessèrent d'attaquer les Hongrois et que par conséquent toute propagande religieuse venant du côté de ceux-ci eût été impossible.

Mais les objections de ce genre ne suffisent guère à l'ambition de M. Iorga. Il vise manifestement un but plus haut: il tâche de prouver que les Hongrois n'ont pas rempli leur mission historique: „Pendant assez longtemps“ — écrit-il — „malgré la mission de croisade qu'on lui avait confiée et imposée, la royauté hongroise n'avait pas suivi d'un oeil attentif les choses du Sud-Est européen,

⁷² *La place*, I, p. 145.

⁷³ *La place*, I, p. 140.

ou dès le début elle avait manqué une autre mission, correspondant au caractère même de la race". Cette seconde faute que M. Iorga cherche à imputer aux Hongrois, c'est de n'avoir pas conquis la Serbie et de n'avoir fait „aucune tentative d'arracher les Serbes à la foi grecque pour les faire entrer dans le giron de l'Eglise catholique".⁷⁴ Pour démontrer dans quelle mesure l'historien roumain recourt aux affirmations gratuites de cette espèce, il suffit de rappeler qu'à un moment où ses sentiments prennent le dessus sur sa conception fausse et artificielle, il n'hésite pas à expliquer toute la politique balkanique des rois de Hongrie par un „esprit d'aventure sous l'hypocrisie du drapeau catholique".⁷⁵

Voilà comment M. Iorga tourne prudemment autour du pot, remplaçant les méthodes de l'historiographie scientifique par la déformation voulue des faits et par l'interprétation arbitraire des données contenues dans les documents historiques.

*

Jetons maintenant un coup d'oeil sur les passages qui traitent le rôle des Roumains et des Hongrois dans l'histoire ultérieure de la Transylvanie.

Bien que dans le compte-rendu consacré à mon ouvrage il m'ait reproché d'avoir montré, d'une façon détaillée toute l'importance de l'invasion mongole,⁷⁶ dans son dernier ouvrage (*La place des Roumains*) il préfère, lui aussi, exposer „le problème tatar" en un chapitre séparé.⁷⁷ Dans sa critique il m'avait objecté d'avoir insisté sur la résistance de la Hongrie et les conséquences désastreuses de l'invasion. Cette fois il se borne à souligner le fait qu'„en tout cas cette dernière fermentation des barbares

⁷⁴ *Ibid.* I, p. 134.

⁷⁵ *Ibid.* I, p. 144.

⁷⁶ Cf. p. 21. *Revue Hist.* 1936, p. 3.

⁷⁷ *La place*, I, pp. 161—172.

à la fin du moyen âge favorisa essentiellement la création des Etats roumains⁷⁸.

C'est donc pour cette raison particulière que M. Iorga s'intéresse beaucoup à cette nouvelle invasion. Il la croit d'ailleurs très différente de celle des Hongrois. A son avis, „entre les idées politiques des Magyars et celles qui dominent les Tatars il y a une énorme différence“. Cette diversité se révèle, selon lui, par le degré différent des deux civilisations. Il estime que ces nouveaux venus apportent avec eux l'héritage de plusieurs civilisations anciennes, de la Bactriane, de la Sogdiane, de l'Inde et aussi certains souvenirs de la civilisation chinoise. „Mais surtout“ — ajoute-t-il — „ce qu'ils amènent et ce qu'ils imposent c'est une conception inexorable, impitoyable, de l'Etat, une discipline de fer“.⁷⁹

Dans cette constatation il y a certainement une bonne part de vérité, mais néanmoins elle n'est pas exempte de certaines erreurs tendancieuses. La civilisation dont M. Iorga parle, n'était représentée que par la classe dirigeante des Mongols. C'était bien cette classe qui mit en pratique la conception de l'Etat, les exigences de l'organisation de l'armée et les avantages de la civilisation chinoise. Sans doute la „discipline de fer“ y jouait-elle un rôle très considérable et donna au régime mongol un caractère impitoyablement cruel et dévastateur. Il n'en reste pas moins que les Mongols n'avaient pas le temps de transmettre cette civilisation aux peuples subjugués, aux Tatars et aux Coumans, et qu'après la retraite des Mongols, seuls ces peuples restèrent en arrière, substituant aux ambitions de conquête d'une haute classe disparue les formes d'une vie barbare et le règne d'une cruauté sans mesure.

Les moeurs des Coumans étaient sans doute moins sauvages. M. Iorga tient à préciser qu'avant l'arrivée des

⁷⁸ *Ibid.* I, p. 172.

⁷⁹ *Ibid.* I, p. 169.

Tatars, „un Etat couman était sur le point de se former, fût-ce même sous la suzeraineté prétentive du roi de Hongrie“.⁸⁰ Si le savant roumain connaissait mieux l'histoire hongroise, il devrait savoir que les débris d'une population coumane que Béla IV établit dans les régions dites „Grande et Petite Coumanies“, c'est-à-dire en une zone relativement peu étendue de la Hongrie, exercèrent bientôt un effet désastreux sur la civilisation hongroise, y introduisant un esprit payen que l'ascétisme des Franciscains et des Dominicains ne réussit à briser qu'au prix de luttes acharnées. Au point de vue moral, l'apport couman eut donc des résultats plutôt négatifs.

En ce qui concerne la „discipline de fer“ et le pouvoir „inexorable“ de l'Etat, M. Iorga y est amené à contredire ses propres hypothèses. N'a-t-il pas soutenu ailleurs que sans diocèses épiscopales aucune formation d'Etat n'est possible? Néanmoins dans ce cas l'armée des Tatars, qui n'occupa les steppes de la Russie méridionale qu'après la retraite des Mongols, n'apparaît pas à la manière des Coumans et des Avars, comme une horde „parasitaire originaire et irrémédiable“, établie dans ses „rings“, mais comme un élément créateur d'Etat. Pourquoi ce désaccord des opinions? La seule raison en est que M. Iorga reconnaît la contribution des Tatars aux premières cristallisations d'Etat roumaines. C'est donc des Tatars que „les Roumains ont reçu certaines institutions“.⁸¹

Il nous paraît assez singulier que M. Iorga attribue cet effet civilisateur précisément aux Tatars, alors qu'il estime qu'„en Valachie, les Tatars héritent des Coumans, de leur Coumaine organisée en Etat territorial“.⁸² Quelques pages plus loin il précise de nouveau que „l'influence des Coumans sur les Roumains ne doit pas être négligée“. Cette constatation ne l'empêche pas de réduire ailleurs au minimum l'influence coumane: „Les Roumains avaient

⁸⁰ *Ibid.* I, p. 165.

⁸¹ *Ibid.* I, p. 171.

⁸² *Ibid.* I, p. 171.

maintenant devant les yeux une forme supérieure d'organisation, qu'ils ne manqueront pas d'imiter. C'est le même phénomène qui se passera du côté des Russes, qui, échappés à la domination mongole, la copieront".⁸³ Il faut remarquer qu'après l'invasion mongole il n'y avait des Tatars qu'en Moldavie et que la Valachie continua à porter la nom de Coumanie. Elle figurera sous cette dénomination aussi parmi les titres des rois de Hongrie.

Cette conception resterait inexplicable si l'on ne tenait compte des idées préconçues de M. Iorga. A son avis, les Roumains ne se sont mêlés à aucun peuple conquérant et n'ont rien emprunté à la civilisation hongroise. Il n'en est pas moins vrai qu'à côté de l'apport couman, les cristallisations d'Etat roumaines doivent beaucoup aux rois de Hongrie qui ont gardé, même après l'invasion mongole, leur suprématie politique.

Quant à la Moldavie, M. Iorga en envisage l'évolution sous un autre aspect. „La future Moldavie“ — dit-il — „se trouve dans une tout autre situation à l'égard de la domination tatare... Là, les Tatars sont à demeure...“⁸⁴ Dans cette assertion il y a également une bonne dose d'exagération. Au temps de la fondation de l'évêché couman de Milcov qui est en relation avec la formation des colonies hongroises en Moldavie — les origines en remontent au début du XIII^e siècle — l'influence hongroise y était très considérable,⁸⁵ ce qui est reconnu même par M.

⁸³ *Ibid.* I, p. 167.

⁸⁴ *Ibid.* I, p. 171.

⁸⁵ Cf. Gh. I. Nastase, *Ungarii din Moldova la 1646 după Codex Bandinus*. Archivele Basarabiei, VI, p. 397—414, et VII, p. 74—88. R. Rosetti: *Despre Unguri și episcopiile catolice în Moldova*. Analele Acad. Române, Secț. Istorice, seria 2. XXVII, București, 1905. M. Auner: *A romániai magyar telepek történeti vázlata* (Espuise sur les colonies hongroises en Roumanie), Temesvár, 1908. Makkai László: *A milkói (kún) püspökség és népei* (L'Episcopat couman de Milkov et ses colons), Debrecen, 1936. Lükő Gábor: *Havaselve és Moldva népei a X—XII. században* (La population transalpine et moldavienne au X—XII^e siècles), Budapest, 1935.

Iorga, dans le passage où il parle de la Moldavie comme d'une province „sous tant de rapports influencée par la Hongrie“.⁸⁶

C'est surtout au point de vue économique que M. Iorga attache beaucoup d'importance à l'influence tatare. C'est aux Tatars qu'il attribue le développement des villes et de la vie urbaine en général. Sous ce rapport il est à remarquer que les noms des villes situées le long et à l'embouchure des rivières venant des Karpathes font supposer plutôt une influence hongroise.⁸⁷ En même temps c'est un fait nullement négligeable que pour désigner ces villes, peuplées en partie d'Allemands, mais ayant un caractère agraire d'allure hongroise — c'est ce qui les distingue des centres industriels de l'Occident — les Roumains se servaient du mot hongrois „város“, devenu „oraș“ dans la langue d'emprunt.⁸⁸

Au lieu de l'influence tatare il serait plus juste de parler d'une influence coumane, d'autant plus que les Coumans ont également subi au point de vue politique, l'effet bien-faisant de la civilisation hongroise.

Mais il y a aussi d'autres motifs qui inspirent à M. Iorga une certaine sympathie vis-à-vis des Tatars. L'invasion mongole a créé en Transylvanie un „vide“, très favorable pour l'expansion des Roumains après la retraite des armées conquérantes.⁸⁹

C'est pourquoi l'historien roumain se propose d'esquisser la situation de la Transylvanie après l'invasion des Mongols. Néanmoins le chapitre qu'il consacre à cette question, n'est pas une description de l'état de cette pro-

⁸⁶ *La place*, I, p. 177.

⁸⁷ P. e. Egyedhalma—Adjud, Szász-kút—Sascut, Karácsonkő—Piatra, Bánya—Baia, Bírófalu—Birăești, Árpás—Arpășești; nom des montagnes: Kishavas—Chișhavaș, Sáros—Saroș, Lapos—Lapoșul; nom des eaux: Tatáros—Trotuș, Ágas—Agosul, Kökényes—Cuchiniș etc.

⁸⁸ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 169.

⁸⁹ Cf. p. 76—77. *Hist. d. Roum. d. Trans.* I, p. 73.

vince, mais plutôt un exposé des conflits du ,jeune roi' Etienne avec son père, Béla IV, et une synthèse succincte des campagnes d'Etienne au-delà des frontières du pays, dans la Péninsule Balkanique. L'auteur traite aussi des donations royales de cette époque,⁹⁰ bien que celles-ci, sans la connaissance de l'histoire de l'époque antérieure, ne suffisent pas pour caractériser la situation de la Transylvanie. Il s'agit, entre autres, aussi de la donation accordée aux Hospitaliers, en 1247. Dans un autre chapitre, le document relatif à cette donation avait servi de base à toute une série d'hypothèses foncièrement erronées.⁹¹ Cette fois M. Iorga s'en occupe d'une façon plus sommaire. Il reconnaît que quelques années plus tard l'Ordre ne possédera plus ce territoire,⁹² mais il néglige de prouver si auparavant les Hospitaliers l'ont pris réellement en leur possession. Il renvoie aussi à un document adressé au comte Corlard, mais celui-ci ne prouve absolument rien, étant donné que Corlard possédait dès 1233 le domaine de Loviste⁹³ qui d'ailleurs ne faisait pas partie du territoire accordé aux Hospitaliers.

Il est curieux de signaler que sur ce point M. Iorga se rend bien compte des dangers que l'établissement des Coumans produisit en Hongrie. „Voulant se saisir du pays de ces barbares, la Hongrie devient esclave de leurs ambitions et de leurs mœurs ,païennes'.”⁹⁴ C'est de nouveau un peu exagéré, mais cette fois l'exagération est explicable puisque M. Iorga cherche à attribuer aux guerres balkaniques d'Etienne V et surtout à la prépondérance des Coumans l'affermissement des ,éléments d'énergie', soulignant, bien entendu, aussi la consolidation de la situation politique des Roumains.⁹⁵

⁹⁰ *La place*, I, pp. 173—180.

⁹¹ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 208.

⁹² *La place*, I, p. 181. Cf. p. 22.

⁹³ Zimmermann—Werner, I, p. 58.

⁹⁴ *La place*, I, p. 180.

⁹⁵ *Ibid.* I, p. 180.

Déjà dans l'Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie M. Iorga a insisté sur l'importance de cette époque pour l'évolution politique du roumanisme. Dans cet ouvrage il n'a pas voulu expliquer le changement par les relations hungaro-coumanes et la politique balkanique du 'jeune roi' Etienne — qui, à cause de la mort précoce de celui-ci n'eut qu'une durée très restreinte, limitée aux entreprises militaires en 1263 et 1266, mais il a exposé, avec un respect visible des réalités historiques, que, lors de l'invasion des Mongols, „le royaume de Hongrie fut dévasté d'un bout à l'autre“⁹⁶ et qu'„un vide s'était produit à la suite de ces faits de guerre et de pillage dans la Transylvanie et les régions voisines également“.⁹⁷ Par cet aveu l'historien roumain a reconnu le fait que les ravages des Tatars avaient favorisé l'expansion roumaine non seulement en Transylvanie, mais encore dans les régions limitrophes, à l'Est et au Sud des Karpathes. Selon la conception de M. Iorga, les Roumains auraient moins souffert que les autres Transylvains, parce que, constituant une „population pauvre vivant dans les villages situés souvent loin des grandes routes que traversaient les barbares, ils n'eurent pas à subir des pertes importantes en ce qui concerne leur avoir, qui était la terre ou les troupeaux“.⁹⁸ En même temps les Roumains devaient être reconnaissants aux envahisseurs d'avoir entravé „une oeuvre de civilisation politique qui s'établissait un peu à leurs dépenses“. Si l'invasion n'eût pas lieu, „les rois de Hongrie auraient peut-être soumis la Cumanie entière, empêchant ainsi le développement de cette organisation roumaine qui avait déjà commencé“.⁹⁹

Où M. Iorga croit-il découvrir les débuts de cette prétendue organisation roumaine, antérieure à l'invasion des Mongols? Dans les voïvodats et les kenézats qui sont

⁹⁶ *Hist. d. Roum. d. Trans.* I, p. 72.

⁹⁷ *Ibid.* I, p. 73.

⁹⁸ *Ibid.* I, p. 72.

⁹⁹ *Ibid.* I, p. 73.

mentionnés dans la donation de 1247 en faveur des Hospitaliers.¹⁰⁰ Il est à remarquer que même selon l'historien roumain, les kénézats de Farkas et de Jean se trouvaient au Sud des Karpathes, et le voïvode de Lynioy dans le comitat Hunyad, dans la vallée du cours supérieur du Strigy. La province du voïvode Sénéslas devait être en Coumanie, c'est-à-dire au-delà des Karpathes et de l'Olt. Cette dernière est considérée par M. Iorga comme un 'voïvodat', mais elle n'était certainement pas une formation politique d'une étendue considérable, parce que dans le document en question elle figure sous le nom de „terra Seneslai vaivodae Olacorum“. Cette dénomination est très semblable à celle de la „terra kenazatus Lynioy vaivodae“¹⁰¹ qui, si la localisation proposée par M. Iorga est admissible, ne s'étendait qu'à un ou deux villages de Hunyad.

Voilà donc l'essentiel de l'ancienne conception de l'historien roumain suivant laquelle les Roumains formaient une population pauvre, établie loin des grandes routes des barbares. Ce n'est que peu à peu que cette population, encore peu importante au moment de l'invasion, s'empara par un avancement progressif des territoires dévastés par les envahisseurs.

Dans la nouvelle synthèse que nous examinons, il n'est guère question des possibilités d'expansion que l'invasion des Mongols offrit au roumanisme. M. Iorga fait encore mieux ressortir l'importance des Roumains en admettant que ceux-ci n'avaient pas besoin de descendre dans les vallées dépeuplées, étant partout, où leur présence est attestée pour cette époque, les habitants primitifs de la région et non pas des colons nouveaux.

Malgré cette nouvelle présentation des faits, nous ne cessons de croire que la première théorie de M. Iorga est la seule admissible. Au lieu de l'étayer d'autres preuves,

¹⁰⁰ *La place*, I, p. 173.

¹⁰¹ Zimmermann—Werner, I, pp. 73—74.

il suffit de renvoyer à un document de 1268 où Béla IV parle du dépeuplement du pays et de ses efforts pour faire venir de toute part des colons nouveaux: „quum... Tartari invasissent regnicolis in magna parte vel peremtis vel abductis, et Hungaria, antea plena populo, multis in locis in solitudinem esset redacta, de cunctis mundi partibus homines, tam agricolas, quam milites ad repugnandum terras depopulatas et habitatoribus vacuatam edicto regio studuimus convocare“.¹⁰²

Il n'est que trop naturel que M. Iorga ne cite pas textuellement ce passage dont il se contente de faire une mention bien sommaire dans la note suivante: „Le roi lui-même appelait en 1268 n'importe qui pour repeupler ses provinces.“¹⁰³ Cette note sert de documentation à la phrase: „pendant de longues années il établissait ses fidèles“.¹⁰⁴ Comme nous venons de voir, l'acte précité dit expressément qu'il ne s'agit pas du rétablissement des anciens habitants, mais de la colonisation d'une nouvelle population. Voilà comment M. Iorga sait se servir d'une donnée importante pour s'assurer contre tout reproche ultérieur, mais prenant garde à escamoter l'essentiel de la chose.

Selon la nouvelle synthèse de M. Iorga, ce fut en 1260 que les Roumains de Transylvanie „participèrent pour la première fois“ aux luttes dirigées contre Ottokar II „comme un corps national“.¹⁰⁵ Cependant il n'en est rien; le document d'Ottokar II auquel M. Iorga fait allusion prouve simplement que dans l'armée de Béla IV il y avait des soldats petchenègues, roumains, grecs, bulgares, serbes et bosniaques; l'invention d'un „corps national“ roumain ne fait preuve que de l'extrême vivacité de l'imagination de M. Iorga.¹⁰⁶

¹⁰² Hurmuzaki, I, 1, p. 338.

¹⁰³ *La place*, I, p. 181, note 4.

¹⁰⁴ *Ibid.* I, p. 181.

¹⁰⁵ *Ibid.* I, p. 180.

¹⁰⁶ Hurmuzaki, I, 1, p. 287.

Et voici ce que nous lisons dans la phrase suivante du savant roumain: „La paix conclue par le ‚jeune roi’ avec son père en 1262 porte l’approbation, déclarée ouvertement et avec reconnaissance, par Etienne, de ses auxiliaires transylvains, les ‚princes des Coumans’ y compris.”¹⁰⁷ Cette remarque est destinée à faire supposer qu’Etienne, après avoir recouru à l’aide d’auxiliaires roumains, avait exprimé à ceux-ci aussi sa reconnaissance. Dans le document en question il n’y a pas la moindre mention de troupes romaines. La vérité est qu’Etienne, ayant épousé une femme coumane, s’appuyait sur l’armée des princes coumans, et qu’avant de conclure la paix avec le roi, il demanda le consentement des princes, ses alliés: „Cum consensu, beneplacito, voluntate et approbatione universorum baronum et nobilium nostrorum, nec non requisito principum Cumanorum consilio.”¹⁰⁸ C’est pourquoi on a précisé dans les conditions de la paix que les ‚princes’ ne seraient pas obligés au service du roi; il n’y est pour tant pas question de troupes auxiliaires transylvaines, les Coumans n’y sont pas ‚compris’ et il est impossible d’interpréter le nom des Coumans comme une allusion à d’autres nationalités. Toute la phrase n’a qu’une seule raison d’être: c’est d’induire en erreur le lecteur peu attentif.

L’accroissement de l’importance des Roumains ne serait donc, selon M. Iorga, qu’une conséquence de leur service militaire. L’historien roumain estime qu’André III, immédiatement après son avènement, décida à régler les affaires de Transylvanie, et „reconnut des communautés nationales déjà consolidées, sans leur demander de montrer les privilèges sur lesquelles elles s’appuyaient. Dans sa diète d’Alba Julia en 1291, il prend pour la ‚réformation’

¹⁰⁷ *La place*, I, p. 180.

¹⁰⁸ Hurmuzaki, I, 1, p. 300.

de l'état de la province l'avis de „tous les nobles, Saxons, Szekler et Valaques de ces régions de Transylvanie“.¹⁰⁹

Nous n'aurions rien à objecter à M. Iorga si les documents, auxquels il renvoie dans ses notes, venaient à l'appui de sa conception. Cependant il n'en est pas ainsi. C'est un fait qu'en 1291 le roi André III confirma les privilèges des habitants de Désakna,¹¹⁰ Désvár,¹¹¹ Torda,¹¹² Torockó¹¹³ et Beszterce,¹¹⁴ de même que ceux des Sicules de Kézdi,¹¹⁵ mais il ne le fit pas dans une assemblée publique. Les chefs des communes précitées vinrent s'adresser directement au roi; les représentants de Désakna, Dés et Kézdi présentèrent leurs privilèges, tandis que les délégués de Torda et Torockó déclarèrent que leurs documents avaient péri pendant l'invasion des Tatars (probablement en 1285).

Ce n'est que dans la charte délivrée, en 1291, pour Maître Ugron, qu'il est question d'une ‚congregacio‘, c'est-à-dire d'une assemblée: „Quod cum nos universis nobilibus, Saxonibus, Syculis et Olachis in partibus Transylvanis apud Albam Jule pro reformatione status eorundem cogregationem fecissemus“.¹¹⁶ J'avais déjà l'occasion de démontrer que cette charte ne se rapporte pas à une diète ou à une assemblée législative, mais à une audience judiciaire. Dans le latin juridique de Hongrie on désignait par ‚congregacio‘ aussi les audiences provinciales d'instance supérieure, qui avaient pour but de s'occuper des procès soumis à la décision du roi, pour dispenser les plaidoyants de se rendre personnellement à la cour. Le terme de ‚reformatio status‘ se rapporte unique-

¹⁰⁹ *La place*, I, p. 183.

¹¹⁰ Zimmermann—Werner, I, p. 169.

¹¹¹ *Ibid.* I, p. 180.

¹¹² *Ibid.* I, p. 181.

¹¹³ *Ibid.* I, p. 182.

¹¹⁴ *Ibid.* I, p. 171.

¹¹⁵ *Ibid.* I, p. 178.

¹¹⁶ *Ibid.* I, p. 177.

ment à une lésion de droit, étant donné que Maître Ugroun avait déposé une plainte en justice à cause d'une aliénation. A ce propos je crois devoir insister une fois de plus sur le fait qu'en Transylvanie il n'y avait pas de diète avant le milieu du XVI^e siècle.

Il n'est donc guère question d'une reconnaissance générale des „communautés nationales déjà consolidées“. On ne peut parler que de quelques cas concrets: on confirmait, selon la coutume, les droits de certaines communes, prêtant foi au témoignage des anciens privilèges perdus. Rien ne prouve qu'on ait agi de même aussi à l'égard des colonies roumaines.

Néanmoins deux ans plus tard on rencontre une charte que M. Iorga pourrait invoquer en faveur de sa théorie. Examinons-la d'un peu plus près. Le Chapitre de Gyulafehérvár y demande pour les Roumains des villages Fylesd (Fülesd) et Enud (Enyed) — qui appartiennent à ses possessions — le privilège de ne pas devoir se transporter, selon l'ordre du roi, dans le domaine royal de Székes. Cette charte fait voir qu'immédiatement après son avènement, André III, agissant sur le conseil des barons du pays, ordonna de transporter à Székes (comitat Alsófehér) tous les Roumains établis dans les domaines nobiliaires ou en d'autres possessions privées („quod cum nos constricti suscepti regiminis aculeis, habito consilio baronum nostrorum nobiscum assidencium universos Olacos in possessionibus nobilium, vel quorumlibet aliorum residentes, ad predium nostrum regale Scekes vocatum ordinassetur revocari, reduci et etiam compelli redire invitos, si forte in hac parte non acquiescerent parere iussioni“). Le roi ne refusa pas à donner suite à la demande du Chapitre de Gyulafehérvár, lui offrant 60 „mansiones“ valaques conformément à une donation de Ladislas IV, faite pour le salut de son âme. En même temps il exempta les Roumains de ces „mansiones“ de l'obligation de la „dîme“ et de la „quinquagesima“, qui étaient dues au roi

et accorda ces revenus aussi au Chapitre en question.¹¹⁷ Ce privilège assura donc certains droits non pas aux deux villages roumains, mais uniquement au Chapitre de Gyulafehérvár.

Cette charte permet de constater que même après l'invasion des Mongols il n'y avait de colons roumains que sur les domaines royaux. Les Roumains établis sur les possessions ecclésiastiques et privées étaient si peu nombreux qu'on pouvait penser à les réunir en un seul village. Pour prouver cette thèse nous avons encore une charte de 1291, dans laquelle André III permet à Alexandre fils de Gurk, de genre Ákos' pour ses mérites, acquis surtout dans la campagne contre Albert de Habsbourg, qu'il établisse des colons valaques dans ses propriétés héréditaires Marosillye, Guraszada et Fenes au comitat de Hunyad et lui cède aussi toutes leurs prestations.¹¹⁸ La condition juridique des Roumains était donc comparable à celle des gens vivant sous la juridiction seigneuriale du roi, et par conséquent, il est impossible d'attribuer à la population roumaine une 'communauté nationale' pareille à celle des Coumans.

Les dispositions contenues dans le document de 1293 sont très compréhensibles, puisqu'à cette époque on entend souvent parler de régions inhabitées assez étendues. Même au temps des Angevins on continuera à peupler les régions de ce genre au moyen de colonisations kenézales.

Nous avons rappelé plus haut la charte de 1469¹¹⁹ suivant laquelle les Roumains avaient l'habitude de mener de nuit ou par temps de pluie leurs troupeaux à travers les champs labourés des Saxons, y causant beaucoup de dégâts. M. Iorga estime que les plaintes semblables

¹¹⁷ *Ibid.* I, p. 195.

¹¹⁸ „...concedimus, ut ad quasdam terras hereditarias Elye, Zad et Fenes vocatas Olacos possit aggregare et aggregatos retinere, omnem collectam et debitum eorundem Olacorum predicto Alexandro relinquentes.“ *Századok*, 1908, p. 580.

¹¹⁹ Cf. p. 150. Hurmuzaki, II, 2, p. 192.

devaient être fréquentés dès le XIII^e siècle. Les faits que nous venons d'exposer, permettent de contredire l'hypothèse de l'historien roumain. Dans les régions jusque-là inhabitées la population roumaine devait encore être très peu considérable, et la ,terra (ou silva) Blaccorum' ne comprenait que la territoire boisé du comitat Fogaras, située au sud de l'Olt. Dans ces conditions il n'est guère probable qu'on ait souvent déposé des plaintes au sujet des troupeaux furtivement menés dans les champs. Quand on fera paraître un plus grand nombre de documents relatifs au XV^e siècle, on y trouvera certainement aussi d'autres données comparables à celle de 1469.

Il semble d'ailleurs que même M. Iorga ait des doutes quant au caractère de ,diète' de l'assemblée d'Alba Julia qui, en 1291 avait à régler les affaires de la Transylvanie: „L'année suivante“ — écrit-il — „le Parlement des nations compte ,les nobles hongrois, les Szekler, les Saxons et les Coumans'; les Roumains n'y figurent pas, puisque la décision, prise à Bude, concerne la Hongrie: il y a donc une séparation nette entre les deux pays et leurs ,universités' différentes“.¹²⁰

Aucun article de loi n'a gardé le souvenir de cette diète. La charte y relative ne fut pas délivrée au nom du roi, mais à celui des prélats et des seigneurs „ac universitas nobilium Ongarorum, Siculorum, Saxonum et Cumano-rum“. Néanmoins le passage par lequel André III anoblit son ancien précepteur, fait témoignage d'une décision prise par la communauté des assistants.¹²¹ L'énumération de ceux-ci — que M. Iorga cite comme ,le Parlement des nations' — se retrouva aussi dans l'introduction du décret relatif à la diète de 1298 d'André III.¹²² On y trouve la mention de toutes les nationalités jouissant de droits

¹²⁰ *La place*, I, p. 184.

¹²¹ Zimmermann—Werner, I, p. 192.

¹²² „...cum omnibus nobilibus Hungaris, Siculis, Saxonibus, Comanis in unum convenientes...“ Fejér, *Cod. Dipl.* VI, 2, p. 130. Kovachich, *Supplementa ad vestigia comitiorum*, I, p. 91.

pareils à ceux des nobles. Les Roumains n'y sont pas nommés, mais non pas pour la raison à laquelle M. Iorga renvoie. S'il s'agissait d'une 'décision prise à Bude' et se référant uniquement à la Hongrie, aussi les Sicules et les Saxons devraient manquer de cette énumération. Au contraire les privilèges des Saxons et des nobles furent confirmés à la diète de Bude.¹²³ La conclusion à laquelle l'historien romain aboutit, n'est donc pas moins fausse que ses prémisses, car rien ne permet d dire qu', il y a une séparation nette entre les deux pays et leurs 'universités' différentes".¹²⁴

Pendant le sombre interrègne qui succéda à l'introduction du féodalisme et l'extinction de la famille arpadienne, l'ordre intérieur et l'unité du pays furent exposés à des dangers très sérieux. En Transylvanie le voïvode Ladislas fit voir ses velléités d'autonomie. Néanmoins ce bouleversement qui dura une dizaine d'années, n'était pas assez grave pour ébranler l'Etat. Le principe de la légitimité, cette idée découlant de la fidélité absolue vis-à-vis de la dynastie nationale, suffit pour garantir, malgré toutes les vicissitudes de l'histoire, l'unité de la nation. M. Iorga est incapable de comprendre comment les Hongrois ont pu accepter les rois descendant de la dynastie franco-italienne des Angevins, parce qu'il ne tient pas compte de l'importance que les Hongrois attachèrent aux relations de cette dynastie avec leurs saints rois nationaux. Je peux assurer mon illustre adversaire que si les Hongrois ont accepté le règne des Angevins, ce n'était pas „pour la seule raison que le Pape avait disposé en leur faveur".¹²⁵ M. Iorga semble d'ailleurs ignorer que les Angevins avaient à soutenir une longue lutte de 16 ans pour faire reconnaître aux Hongrois leurs aspirations au trône et que c'était précisément l'immixtion du Saint Siége dans les

¹²³ Zimmermann—Werner, I, p. 172.

¹²⁴ *La place*, I, p. 184.

¹²⁵ *Ibid.* II, p. 6.

affaires de Hongrie qui empêchait de faire valoir leurs droits.¹²⁶ Quant à la cour des Angevins, elle était entièrement hongroise. Charles Robert n'avait que 12 ans quand il vint dans son futur royaume, et devenu roi, il avait des conseillers hongrois (en premier lieu Ugron, de la famille des Csák)¹²⁷ et donna une éducation hongroise à ses enfants.

Dans ses diverses ouvrages M. Iorga émet sur les rois angevins des opinions sensiblement différentes. Dans *La place des Roumains* il fait valoir, aussi dans cette partie de sa synthèse, l'idée de *'croisade'* qui lui est si chère: „Ils apportaient“ — écrit-il — „avec eux une double direction. D'abord, celle de la croisade, qui devait être poursuivie contre tous les païens de ces régions: Tatars, Lithouaniens, et contre leurs voisins reliés à la confession orthodoxe: Serbes, Bulgares, Roumains, Ruthènes. Ils ne faisaient ainsi que suivre la tradition de Saint Louis, dont ils avaient le sang.“¹²⁸

Pour lui qui interprète les événements du point de vue roumain, un seul fait paraît avoir une importance capitale: l'interrègne, pendant lequel Ladislas voïvode de Transylvanie se réfugia en Valachie, „permettait au prince des Roumains libres de jouer un rôle dans le développement de l'Europe à la fin du moyen-âge“.¹²⁹

Quant au „nouveau système militaire inauguré par Charles-Robert“, il eut également des conséquences nullement négligeables pour les Roumains transylvains qui

¹²⁶ Selon les chroniqueurs hongrois la tâche des délégués envoyés en 1301 chez Venceslas roi de Bohême était: „Versus Bohemiam processerunt ad regem Vencezlaum ut regni susciperet gubernacula Hungarorum, ne regni liberi libertatem amitterent in susceptione per ecclesiam dati regis.“ *Scriptores Rerum Hungaricarum*, Budapestini, 1937, I, p. 480.

¹²⁷ Le *Chronicon Posoniense* l'appelle le *'conservateur'* du jeune roi. *Script. Rer. Hung.* II, p. 48.

¹²⁸ *La place*, I, p. 188.

¹²⁹ *Ibid.* I, p. 187.

devinrent par là „l'appui principal de la royauté“. M. Iorga est d'avis que c'est de ces „chevaliers ruraux“ que la royauté créa „sa nouvelle base pour de larges et hardies offensives.“¹⁸⁰ Une fois de plus, l'historien roumain est victime de son imagination. Il est vrai que Charles Robert brisa, au prix de luttes acharnées, le pouvoir de certaines familles de la grande noblesse, qui étaient devenues trop puissantes depuis le règne de Ladislas IV, mais il n'en reste pas moins qu'il ne brisa pas celui de l'oligarchie qui continua d'être un facteur social de d'importance primordiale. Il ne fit que substituer aux familles vaincues une autre noblesse qui s'était distinguée par son attachement à la nouvelle dynastie. Il affermit le système féodal et confia la défense du pays entièrement aux troupes formées par les seigneurs bannerets, qui étaient en même temps les possesseurs des plus grands domaines. C'est alors que les „iobbagiones castrorum“ de l'époque arpadienne ont définitivement perdu leur importance. Rien n'est plus anachronique que de parler juste à ce moment d'une „chevalerie rurale“, d'une „cavalleria rusticana“, comme dit M. Iorga. Les établissements „kenézaux“ n'avaient pas pour but de défendre les châteaux, mais de créer une population ordonnée au service des châteaux. Il est vrai que certains kenéz, s'avisant de bonne heure des possibilités d'un avancement social, cherchèrent à se distinguer par des faits d'armes, parce que c'était le seul moyen de devenir propriétaires terriens. Néanmoins on n'en peut conclure que les Roumains aient fourni „une nouvelle base“ aux offensives royales. L'armée valaque qui en 1330 vainquit Charles-Robert, n'était pas composée de troupes régulières, mais plutôt de rudes montagnards qui lancèrent de grosses pierres sur la route de la retraite. Il est impossible d'admettre que pendant les dizaines d'années suivantes les voïvodats roumains aient disposé d'une organisation militaire bien formée; si, à cet

¹⁸⁰ *Ibid.* I, p. 189.

égard, la situation d'alors n'avait pas laissé à désirer, les voïvodats victorieux et devenus autonomes n'auraient pas cherché à s'assurer la protection bienveillante du royaume de Hongrie.

La seule raison de ces transformations eût été, selon M. Iorga, le fait qu'au commencement du XIV^e siècle la Hongrie est devenue, grâce au règne des Angevins, une 'France de Hongrie'.¹³¹ „Les deux Roumanies devenus (sic!) libres et la roumanité chevaleresque de Transylvanie, du Banat, du Maramurăș se trouvent donc ensemble, comprises dans un seul système, avec des institutions de féodalité occidentale et sous le drapeau de croisade de l'hégémonie française au XIV^e siècle.”¹³² C'est sans doute une très belle période où l'on retrouve, quoiqu'en un autre sens, aussi l'idée de 'croisade' qui peu à peu commence à devenir une idée fixe de l'historien roumain.

Le 'seul système' dont M. Iorga souligne l'importance avec tant d'emphasis, manque d'unité aussi bien au point de vue de sa constitution intérieure qu'à celui de la politique du XIV^e siècle. Les rapports qui existaient entre les provinces énumérées ci-dessus, furent les résultats de la politique hongroise et en bonne partie, aussi des nécessités historiques. Il ne semble pas que les voïvodes roumains fussent toujours convaincus de l'unité d'esprit de ce 'seul système' auquel ils essayaient par tous les moyens de se soustraire. Il est bien connu qu'ils devaient être obligés soit par des dons, soit par des mesures répressives de caractère militaire à y apporter leur collaboration. C'est ainsi que certains voïvodes valaques obtinrent, au moins pour quelque temps, le banat de Séverin ou la province de Fogaras. Dans le cas du premier, il ne s'agissait certainement ni d'une donation de caractère féodal, ni d'une concession de terre, mais tout simplement d'un bénéfice lié à une fonction publique,

¹³¹ *Ibid.* I, p. 191.

¹³² *Ibid.* I, p. 193.

qui pouvait être retiré n'importe quand, de même que le palatinat, la fonction du comte et les autres grandes dignités de l'ancienne Hongrie.

C'est probablement de cette façon que le voïvode Vlad (ou Loyko) prit possession de Fogaras, bien que plus tard, entre 1365 et 1369, refusant d'obéir à Louis le Grand, il s'alliât aux Bulgares.¹³³ Quelques temps après, il finit par se réconcilier avec le roi, mais malgré ses promesses, sa fidélité resta toujours discutable. Il est facile de voir que pendant les vicissitudes de cette politique changeante, Loyko chercha à se rendre indépendant du roi. Déjà au commencement de 1368, quand il se donnait le titre de „Dei et regie maiestatis gracia wayvoda Transalpinus et banus de Zuerino“,¹³⁴ il se servait d'un sceau portant l'inscription de „dux de Fugrus“. ¹³⁵ En 1372 on retrouve cette épithète aussi dans le titre placé à la tête d'un document où l'on a beau chercher la formule „regie maiestatis gracia“. On y lit, en revanche, la remarque suivante: „nos eramus sub iugo sed in gratia principis praedicti“. Par cette charte le voïvode accorde à un de ses fidèles un domaine et quelques villages situés à la limite des comitats Fogaras et Nagyküküllő. La façon dont le „dux de Fugrus“ précise les relations de ces terres avec le pouvoir royal, est bien significative à plusieurs égards: „Supplicamus serenissimo domino nostro, Ludovico regi Hungarie, domino nostro naturali eiusque successoribus, quatenus litteras nostras praesentes in vigore suo confirment et corroborent.“¹³⁶

Ces quelques lignes suffisent pour montrer qu'il n'était guère question de détacher de la Hongrie certains territoires, et que M. Iorga a entièrement tort de dire,

¹³³ Cf. L. Thallóczy, *Nagy Lajos és a bolgár bánság* (Louis le Grand et le banat bulgare), Századok, 1900, pp. 584—589, 593—594, 598—603. Iorga, *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, pp. 270—274.

¹³⁴ Hurmuzaki, I, 2, p. 144. Zimmermann—Werner, II, p. 306.

¹³⁵ Zimmermann—Werner, II, p. 306.

¹³⁶ Hurmuzaki, I, 2, p. 198.

d'une façon ironique, que „dans la naïve conception féodale que la Hongrie n'avait pas connu (sic!) jusque là, ce n'était pas détacher une partie du royaume“.¹³⁷ Pour respecter la vérité historique, il faut prendre la seconde partie de cette phrase négative non pas au sens que M. Iorga veut lui prêter, mais au pied de la lettre. On ne devrait pas perdre de vue que les formes du système féodal variaient beaucoup selon les pays, et qu'en Europe Orientale elles n'ont pas contribué à la dissolution de l'unité de l'Etat dans la même mesure que dans les pays d'Occident. Aussi Sigismond cèdera-t-il de grands domaines aux princes serbes, pour les soutenir dans les luttes communes de la Hongrie et de la Serbie, mais cela ne signifiera guère que ces territoires soient détachés du royaume. Peut-être est-ce quand même trop téméraire de comparer la brève domination de Loyko en Fogaras à la „coutume du partage par fiefs ducaux qu'avait inauguré, en France, au profit de ses fils, Jean-le-Bon“.¹³⁸ La seule raison d'être de cette analogie forcée, c'est l'effort de prouver l'organisation française de la Hongrie, „sous le drapeau de croisade de l'hégémonie française“.¹³⁹ Ou plutôt M. Iorga a-t-il ébauché cette thèse dans le but de rendre plus probable le détachement du „duché' de Fogaras du royaume de Hongrie?

Il eût mieux valu de faire remarquer que la création de ce „duché' remonte à 1366, qui marque le début des premiers conflits avec les Turcs. En réalité elle n'est qu'un chaînon de la politique traditionnelle hongroise qui consistait toujours à attacher au royaume par des liens féodaux les Etats voisins encore peu consolidés de l'Orient et du Midi, et à unir toutes les forces contre les attaques dangereuses des peuples ennemis.

¹³⁷ *La place*, I, p. 190.

¹³⁸ *Ibid.* I, p. 190.

¹³⁹ *Ibid.* I, p. 193.

C'est ici qu'apparaît l'importance de cette mission de défense que l'Occident n'a reconnue qu'au temps des guerres turques, mais que la Hongrie avait déjà accomplie auparavant, étant le boulevard de l'Europe contre les Petchenègues, les Ouzes, les Coumans et les Tatars. Ce rôle était toujours le plus grand souci de la Hongrie et en même temps aussi la plus noble partie de sa mission historique. M. Iorga ne sait que trop bien qu'antérieurement à l'invasion des Mongols, les nomades venant de l'Est avaient déjà causé de terribles dévastations en Transylvanie, y créant des 'vides' assez considérables. C'est au cours de ces luttes contre les payens que Saint Ladislas acquit une renommée légendaire, devenant le patron de la Transylvanie. L'historien roumain n'ignore certainement pas ces détails, mais il préfère les passer sous silence, parce qu'ils seraient contraires à la théorie de la continuité latino-roumaine en Transylvanie. Il s'obstine à croire, malgré l'évidence même des faits historiques, que depuis la retraite des colons romains, tous les peuples nomades des grandes migrations ont évité de pénétrer dans cette province ou, s'ils l'ont pourtant fait, qu'ils ont toujours ménagé les intérêts de la population indigène. Autour de ce pays tout s'est transformé de fond en comble à plusieurs reprises, mais en Transylvanie, rien n'a changé, et les descendants des colons romains, fidèles à leurs anciennes coutumes, continuaient de mener une vie pauvre, mais tranquille dans leurs retraites de montagne.

C'est pourquoi M. Iorga n'hésite pas à me demander: „défendre la civilisation occidentale — contre qui?“, donnant immédiatement aussi la réponse à cette question fort peu motivée: „Contre Byzance elle-même et sa civilisation magnifique“.¹⁴⁰ Tout cela s'accorde très bien avec la théorie de la fameuse mission apostolique de „croisade“, et ce qui vaut encore davantage, c'est un excel-

¹⁴⁰ Revue Hist. 1936, p. 1.

lent moyen pour empêcher le lecteur de faire des réflexions personnelles sur l'état réel des choses.

Il est difficile de lutter contre les arguments de ce genre. Jadis M. Iorga était content de voir des 'vides' favorables pour l'expansion du roumanisme. Dans son ouvrage récent, il attache très peu d'importance à ces 'déserts' créés par l'invasion des Tatars. Il ne fait pas mention des données suivant lesquelles, même quelques dizaines d'années après cette invasion, les Roumains ne vivaient que le long du cours moyen de l'Olt, dans les comitats Szeben et Fogaras, dans la 'silva Blaccorum et Bissenorum' de même que dans la région du cours supérieur du Strigy et du Zsil. Il traite au contraire en détail des colonies roumaines du Banat et du Máramaros, bien que celles-ci ne fussent créées que sous les Angevins, à la suite des ravages de la peste noire de 1348. Si M. Iorga suivait exactement les diverses étapes de l'avancement des Roumains, il serait amené à reconnaître que l'infiltration des Roumains ne prit des mesures considérables qu'à l'époque des attaques des Turcs. Abstraction faite des colonies de Máramaros, Naszód, Hunyad et Krassó-szörény, qui, déjà au XIV^e siècle, étaient assez développées, le premier âge d'or de la pénétration des Roumains est incontestablement le XV^e siècle. Même plus tard les périodes de guerre et les ravages qui en résulteront, ne seront qu'autant de facteurs particulièrement favorables pour l'expansion du roumanisme en Transylvanie. C'est ce que nous constatons au milieu du XVI^e siècle et pendant les premières années du XVII^e. Après la terrible invasion tatar qui eut lieu en 1658, les Roumains descendent aussi dans la vallée dévastée de la Maros. Au XVIII^e siècle, il faudrait tenir compte de nouvelles immigrations massives que M. Iorga conteste également, bien qu'elles soient déjà prouvées aussi par les données statistiques y relatives.¹⁴¹

¹⁴¹ Cf. p. 39—41.

C'est ici que nous croyons devoir tirer l'attention sur le fait que le comitat Beszterce-Naszód, qui est sans doute une des régions les plus roumanisées, était encore en 1264, au moins autour de Naszód, une terre „vacua et habitatoribus carens“¹⁴².

Si le lecteur tient compte de ce que j'ai dit à ce propos plus haut (pp. 143—220), il peut se faire une idée de l'expansion roumaine en Hongrie et des causes réelles qui l'ont favorisée. A la fin du XIII^e siècle, la carte démographique de la Transylvanie ne présente encore que quelques rares îlots de population roumaine. Ce fait qui est suffisamment démontré par les sources de l'époque, nous dispense d'analyser plus longuement l'aveuglement de l'historien roumain et la série d'hypothèses invraisemblables qu'il entasse pour étayer de preuves ses idées préconçues. Les exemples que nous venons de citer, suffisent pour illustrer non seulement la réalité des choses, mais aussi les méthodes „approfondies“ et rigoureusement „objectives“ auquel M. Iorga a recours dans son oeuvre d'historien.

Je ne peux pas priver le lecteur du plaisir de trouver ici un passage que ce grand champion du respect de la „réalité“ historique a fait paraître dans le t. II de „La place des Roumains dans l'histoire universelle“:

„La Hongrie, comme Etat vivant pour lui-même, poursuivant ses propres buts, n'a jamais existé, à partir du moment où elle est entrée au service de la Rome pontificale, qui jusqu'à cette époque s'est arrogé le droit de disposer, en cas de discussions, de cette Couronne qu'elle avait donnée, dans certaines conditions et pour une mission bien déterminée, à Saint-Etienne qu'elle consentit, pour sa fidélité dans l'accomplissement de cette mission à béatifier. On ne peut pas donc parler, à n'importe

¹⁴² „... terram Nazwod, que... fuit terra sine herede decedentium vexillum nostrum deferentium, vacuam tamen et habitatoribus carentem...“ Hurmuzaki, I, 1, p. 321.

quelle époque, d'une 'nation' hongroise combattant dans un but de conquête égoïste contre d'autres 'nations'. Le faire, c'est ignorer l'esprit du moyen-âge. Il n'y a pas même de ce côté l'instinct qui dresse le pays roumain resté libre contre toute tentative à lui imposer un maître étranger. Aucune autorité de caractère universel ne peut donc lui faire accepter comme maître réel — et pas comme suzerain lointain, envers lequel on se paye par des phrases et des gestes qui engagent si peu — un homme d'une autre race venant d'un autre pays, alors que la Hongrie finit par admettre ces Français, ces Napolitains, parlant les langues de leurs pays d'origine, pour la seule raison que le Pape a disposé en leur faveur de ce qu'il considère comme son droit incontestable.¹⁴³

Sapienti sat.

*

Après ce que nous venons de dire, nous nous voyons obligé d'aborder le problème de l'évacuation de la Dacie, qui, à l'avis de M. Iorga, est „une des questions que, pour des motifs politiques, on a le plus exploitée contre les Roumains pour leur dénier une existence dans le haut-moyen-âge“.¹⁴⁴

Dans son dernier ouvrage l'historien roumain fait bon marché de la source écrite qui concerne l'abandon de cette province romaine. Il constate tout d'abord que la thèse de l'évacuation totale ne s'appuie, en dehors du résumé tardif d'Eutrope — „qui vaut en lui-même si peu“ — que sur un seul texte, celui de l'historien d'Aurélien, Flavius Vopiscus.¹⁴⁵ A propos de celui-ci (ou plutôt à propos de la 'Vita Aureliani' de l'*Historia Augusta*) il fait remarquer que cette compilation ne remonte qu'à l'époque de Constantin,¹⁴⁶ et que le passage

¹⁴³ *La place*, II, p. 5.

¹⁴⁴ *Ibid.* I, p. 48.

¹⁴⁵ *Ibid.* I, p. 48.

¹⁴⁶ „Vopiscus n'est qu'un compilateur de l'époque de Constantin“, *Ibid.* I, p. 49.

relatif à l'évacuation totale n'est pas à sa place. Il est d'avis que l'auteur devrait traiter de ces événements dans le chapitre concernant les actions militaires d'Aurélien. Comme on n'en y trouve la moindre mention, il n'hésite pas à admettre qu'il s'agit simplement d'une note marginale quelconque qu'un copiste ultérieur a fait entrer dans le texte.¹⁴⁷

Quiconque se propose d'entreprendre une étude critique des sources, ne pourra se contenter des assertions catégoriques de ce genre, qui s'avèrent insoutenables à la lumière d'un examen plus attentif. Comme on sait, toutes les sources de l'histoire de cette époque sont tardives, mais elles remontent à un ouvrage biographique antérieur, écrit sous Constantin II. Reste à décider si l'auteur de la Vie d'Aurélien a utilisé Victor et l'ouvrage disparu ou Victor et Eutrope. Sur ce point je dois attirer l'attention de M. Iorga sur les recherches de mon collègue, M. André Alföldi qui en 1929 a déjà examiné de près la question, et qui a démontré par des comparaisons très instructives que l'auteur de la Vie d'Aurélien puisa alternativement dans Victor et Eutrope. Ce qu'il dit de la construction du temple de Sol et des murailles de Rome, est emprunté à Victor, mais le passage qui se réfère à la Dacie, est intercalé suivant le texte d'Eutrope. Pour démontrer que sur ce point l'auteur s'appuie directement sur Eutrope, il suffit de rappeler que dans le texte de Victor il s'agit entre les passages relatifs au temple de Sol et à l'abandon de la Dacie aussi d'autres événements, et que ces détails manquent égale-

¹⁴⁷ „Mais le passage lui-même qui concerne l'évacuation totale n'est pas à sa place, là où il est question des actions militaires d'Aurélien, mais bien mêlé à d'autres événements et situations. Il faut donc admettre qu'il s'agit seulement d'une note marginale quelconque qu'un copiste ultérieur a fait entrer dans le texte. Elle ne suffit pas, sans doute, pour admettre cette chose unique: que l'Empire eût transporté au-delà d'une grande rivière toute une population.“ *Ibid.* I, p. 49.

ment chez Eutrope. L'auteur de l'*Historia Augusta* suivant de près le récit de son modèle, s'est contenté de mentionner encore une fois les trésors du temple de Sol.¹⁴⁸ Nous croyons nécessaire de montrer à nos lecteurs les textes parallèles, sur la perte de la Dacie, tels qu'on les trouve dans l'étude de M. Alföldi:

v. Aurel. 39.	Eutrop. IX.	Jord. Rom. 217:	Rufius Festus, Brev. 8:
... cum vastatum Illyricum ac Moesiam deperditam videret, provinciam Daciam Transdanubium fenovinam Daciam a Traiano constitutam vastato omni Illyrico et Moesia despecto et Moesia despecto provincialibus reliquit, desperans eam posse retineri, abductosque Romanos ex urbibus et agris Daciae in media Moesia collocavit appellavitque eam Daciam, quae nunc duas Moesias dividit.	Provinciam Daciam quam Traianus ultra Danubium fecerat, intermisit, Sed Gallienus eos dum regnaret, amisit Aurelianusque imperator evocatis exinde legionibus in Mysia conlocavit liano imperatore amissa est, per Aurelianium translatis exinde Romanis duae Daciae in regionibus Moesiae ac Dardaniae factae sunt.		

Rien ne motive donc ce ton présomptueux dont M. Iorga cherche à infirmer les constatations de la Vie d'Aurélien et surtout celles d'Eutrope. La comparaison de nos textes fait suffisamment voir qu'il est tout à fait impossible d'attribuer cette „note marginale“ à un copiste tardif. En même temps il apparaît que cette donnée n'est pas aussi isolée comme le prétend M. Iorga pour pouvoir dire qu'„elle ne suffit pas“.

Les objections que M. Iorga fait contre la thèse de l'évacuation de la Dacie, ne sont que des spéculations abstraites, dénuées de tout fondement réel. Les arguments dont l'auteur se réclame, peuvent être classés en trois groupes: 1. les pires adversités historiques et même les forces de la nature ne peuvent décider une population à quitter la terre „dans laquelle elle a descendu des ra-

¹⁴⁸ A. Alföldi: *A gót mozgalom és Dácia föladása* (Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie), *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1929, p. 185—187.

cines profondes¹⁴⁹ 2. l'Empire ne pouvait renoncer volontairement à certains territoires et ne disposait pas des moyens nécessaires pour l'évacuation complète d'une province;¹⁵⁰ 3. on n'avait aucune raison de s'enfuir devant les conquérants barbares qui ayant besoin d'une population liée au sol, n'étaient guère mal intentionnés à son égard.¹⁵¹

¹⁴⁹ „Une population ne quitte guère, même devant les pires adversités historiques, même devant la dénégation la plus acharnée de la part des forces même de la nature, la terre dans laquelle elle a descendu des racines profondes.“ *La place*, I, p. 49.

¹⁵⁰ „L'empire n'a pas pu céder d'une façon formelle la Dacie de Trajan, à des barbares dont il aurait considéré l'établissement comme étant en dehors de ses limites de droit et présentant au point de vue militaire un danger permanent. La nation même de l'Etat, telle que l'ont eue les Romains, s'y serait opposée de la façon la plus absolue. Rectifier la frontière du côté du roi, de fait un empereur, et le plus ancien, des Perses était tout autre chose que cette cession à l'avantage des barbares, quels qu'ils fussent, auxquels on n'a jamais pensé à accorder la parité, comme d'un Etat à un autre Etat.“ *Ibid.* I, p. 51. — „Ce qui est absurde que l'Empire aurait eu au III^e siècle les moyens dont dispose à notre époque un Etat moderne pour avertir des milliers d'hommes qu'ils doivent quitter leur habitations pour s'installer à une date déterminée, suivant une route indiquée avec précision, à un autre endroit, où ils devront trouver leurs logis tout préparés.“ *Ibid.* I, p. 50.

¹⁵¹ „Du côté des colons eux-mêmes, il est presque superflu de dire que les nouveaux venus, qui étaient souvent d'anciens voisins et des collaborateurs aux mêmes travaux de la paix, car ils ne formaient pas une immense bande guettant le seul gain par les armes, n'avaient rien qui eût pu effrayer une population dont le niveau général, dans un pays qui n'a jamais eu des cités comparables à celles de la Scythie Mineure ou des Balcons était très semblable à celui de ces barbares.“ *Ibid.* I, p. 53. — „Être avec les barbares n'était pas gênant; il y avait de la place et du travail à faire: une collaboration s'établissait d'elle même; il faut lui attribuer beaucoup de ce qui chez les Roumains n'est ni thrace, ni de provenance romaine... Être sous les barbares pouvait être même avantageux. On payait moins et on était mieux garanti par toute une population de caractère guerrier permanent.“ *Ibid.* I, p. 54.

Quant au premier argument, nous nous bornons à rappeler que la plupart des peuples d'Europe ne vivent plus dans leur espace nourricier primitif. L'exemple de Naples et de Messine¹⁵² que l'auteur invoque à ce propos, ne prouve rien du tout, car dans ce cas le rétablissement des habitants s'explique fort bien par une position géographique particulièrement avantageuse et les traditions conscientes d'une civilisation très ancienne. Ces exemples tirés de l'histoire de la vie citadine ne permettent certainement pas de dire que „si cela arrive ordinairement pour des habitants de cités, d'autant plus est-ce vrai pour le paysan, attaché à son sillon“.¹⁵³ On pourrait l'affirmer encore moins des bergers („ils ne peuvent pas trouver — dit M. Iorga — sur un autre territoire leurs habitudes immanquables, leurs routes, leurs deux habitats, d'été et d'hiver“¹⁵⁴) étant donné que les pâtres s'adaptent très facilement aux exigences d'une vie de migrations. Contrairement aux arguments de M. Iorga, on peut se demander si la population de la Dacie, avec ses Daces que les Romains avaient subjugués 150 ans auparavant, sa „romanité“ de caractère non-italique et ses colons venus des provinces lointaines de l'Orient, a en effet descendu „des racines profondes“ dans la terre de cette région nord-danubienne.

Je me permets d'opposer à l'image de cette romanisation brillante une citation tirée du tome I de la „Geschichte des rumänischen Volkes“: „Non seulement pendant la crise dangereuse du III^e siècle, quand des Carpes et des Germains, après leurs défaites, furent établis en grandes masses, mais déjà auparavant des milliers de barbares s'installèrent en Dacie et en Mésie comme autant de sujets pacifiques de l'empereur et d'élèves de la civilisation romaine. Plus tard on n'en trouve nulle trace, et

¹⁵² *La place*, I, p. 49.

¹⁵³ *Ibid.* I, p. 49.

¹⁵⁴ *Ibid.* I, p. 50.

même les Daces voisins, établis dans la province romaine, disparaissent, sans y laisser de trace. Ce serait une grosse erreur de parler de la population des provinces danubiennes du III^e siècle comme d'une population romaine; c'était plutôt une peuplade mixte plus ou moins romanisée qui, pendant ces temps bien durs, s'accoutuma à toutes les vicissitudes et qui, ne pouvant trouver ailleurs que des conditions assez semblables aux siennes, préféra rester dans la nouvelle patrie." Ce tableau n'est guère de nature à faire croire aux prétendues 'racines profondes'.¹⁵⁵

Et pourquoi l'auteur veut-il contester la possibilité de l'évacuation de la Dacie, quand quelques pages plus loin lui-même est amené à parler de l'évacuation des Iles Britanniques, de la Gaule et de l'Ibérie,¹⁵⁶ quoique dans ces derniers cas le mot 'évacuation' ne doive certainement pas être pris dans le même sens que par rapport à la Dacie. Peu importe que dans ce passage M. Iorga cherche à prouver que la nouvelle population n'a pas laissé des traces profondes après elle. En tout cas il parle d'une impossibilité morale. Pour ce faire il doit oublier qu'à déjà Hadrien, c'est-à-dire celui qui suivit Trajan sur le trône

¹⁵⁵ „Nicht erst in der gefährlichen Krisis des dritten Jahrhunderts, wo Karpen und Germanen nach ihren Niederlagen massenhaft angesiedelt wurden, sondern auch vorher schon waren Tausende von Barbaren auf dem Boden Dakiens und Moesiens als friedliche Untertanen des Kaisers und Lehrlinge der Kultur heimisch geworden. Später trifft man keine Spur von ihnen mehr, wie auch die ‚Nachbardaken‘, nachdem sie in der römischen Provinz angekommen sind, spurlos verschwinden. Es wäre ein grosser Irrtum, wenn man von der Bevölkerung der Donauprovinzen in diesem dritten Jahrhundert wie von ‚Römern‘ sprechen wollte; es war ein mehr oder weniger romanisiertes Völkergemisch, das sich durch die harten Zeitläufe jedem ungemach gewachsen fühlte, aber auch überall nur wesentlich dieselben Zustände finden konnte und deshalb lieber in der neuen Heimat blieb.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 49.

¹⁵⁶ *La place*, I, pp. 54—55.

impérial, pensait à renoncer aux territoires conquis par son prédécesseur, quoiqu'à ce moment la situation politique et militaire ait été certainement plus favorable pour les Romains. Dire si l'Empire disposait des moyens nécessaires pour effectuer ces projets d'évacuation c'est là sans doute une question assez oiseuse. Dans les cas pareils les moyens d'exécution naissent sous l'impulsion des nécessités pressantes et celles-ci, par réaction, entraînent nécessairement les opérations qui s'imposent.

Le troisième argument qui se rapporte à la symbiose pacifique des agriculteurs avec les conquérants, mérite un examen plus approfondi. Dans ce cas il faut considérer avant tout les possibilités de cette symbiose et à cet égard il est bien prudent de se garder de toute généralisation hâtive. C'est foncièrement erroné que de tirer argument des prétendues analogies des provinces occidentales. A l'Occident et à l'Orient le milieu et le moment sont bien différents les uns des autres. Au V^e siècle les provinces occidentales étaient abandonnées à leurs propres forces, car elles n'avaient plus derrière elles l'autorité de l'Empire romain. C'est pourquoi elles se virent forcées à entrer en relation avec les nouveaux-venus victorieux auxquels elles ne pouvaient plus résister. Le modèle des rapports qui s'établirent entre eux, était donné par la manière dont l'Empire romain avait admis les fédérés dans son système militaire. On commençait à accorder aux nouveaux-venus des titres romains, on se montrait prêt à leur payer un tribut, espérant sauver par là la continuité de la vie romaine, dans les cadres des anciennes institutions.

On ne peut pas dire que M. Iorga ne tienne jamais compte de cette diversité des circonstances locales. A propos des facteurs qui auraient favorisé la symbiose barbaro-romaine en Dacie, il n'oublie pas de souligner le fait que le 'niveau général' de l'ancienne population, „dans un pays qui n'a jamais eu des cités comparables

à celles de la Scythie Mineure ou des Balcans, était très semblable à celui des ces „barbares”.¹⁵⁷

La Vie de Saint Séverin est sans doute la plus précieuse source de l'histoire de la Norique et de l'invasion germanique, mais les conclusions qu'on en peut tirer, ne sont applicables ni à la Gaule, ni à l'Italie, et encore moins à la Dacie. Au III^e siècle l'Empire était encore une grande puissance qui inspirait confiance aux habitants dans les heures d'angoisse. En vain M. Iorga s'efforce-t-il de faire disparaître par toutes sortes d'artifices les différences qui séparent la Dacie d'avec les provinces occidentales. En Dacie le processus de romanisation n'a certainement pas laissé des traces aussi profondes qu'à l'Occident, et les analogies qu'on puise dans l'histoire de la Gaule, de l'Ibérie ou de la Norique, ne sont guère aptes à jeter une lumière sur la mentalité de la population romanisée de cette province orientale. A l'époque de l'invasion des Goths où les provinces lointaines étaient entièrement exposées aux attaques des Barbares, cette mentalité devait être tout autre que celle qui se fera voir dans la désorganisation complète du V^e siècle, quand on n'aura plus où s'enfuir devant les ennemis toujours plus menaçants. C'est M. Iorga lui-même qui a reconnu les dangers de ces arguments par analogie, en disant que la Dacie était „un pays qui n'a jamais eu des cités comparables à celles de la Scythie Mineure ou des Balcans”.¹⁵⁸

Nous aurons encore l'occasion de revenir à la question de la romanisation de la Dacie. Cette fois il suffit de préciser qu'à l'Occident c'était bien l'élément urbain civi-

¹⁵⁷ *Ibid.* I, p. 53.

¹⁵⁸ *Ibid.* I, p. 53. Cf.: „Mais sur la rive gauche (du Danube) il n'y avait plus de villes.” *Ibid.* I, p. 85. et: „Wahrscheinlich war von den Berg- und Donaustädten, die sich niemals richtig eingelebt hatten und die immer nur in Inschriften, niemals aber in den erzählenden Quellen Erwähnung finden, nichts anderes übrig geblieben, als Legionsquartiere und dorfähnliche Marktorde für einheimische Bauern und fremde Krieger.” *Gesch. d. Rum. Volkes.* I, p. 51.

lisé qui entra en lice pour défendre la continuité de la vie romaine et les intérêts de la ,romanité'. Même là ces efforts conservateurs n'avaient pas pour but de maintenir les bases nationales du romanisme, mais de protéger l'Eglise et d'assurer la continuité de la vie intellectuelle. La population de la Norique qui avait subi un processus de romanisation incontestablement plus intense, profita de la résistance de ses cités non pas pour sauvegarder le romanisme en tant qu'élément ethnique, mais pour garantir la continuité des institutions romaines. M. Dopsch dont l'autorité joue un rôle considérable dans l'argumentation de M. Iorga, a démontré surtout la survivance des institutions et de certaines formes caractéristiques de la vie romaine. Il s'agit là d'une grande transformation de portée européenne, qui a abouti partout, même dans le domaine des langues romanes, à la désagrégation de l'unité du romanisme, d'où il résulta que dans les régions qui ne disposaient pas d'un réseau assez serré de centres urbains, l'idiome roman fut condamné à disparaître. Il en était de même en Norique, la province dont la ,Vita Sancti Severini' d'Eugippe, cette source particulièrement importante des analogies de M. Iorga, nous a gardé un tableau bien vivant.

S'il est vrai — comme l'historien roumain le reconnaît lui-même — qu'en Dacie la vie urbaine n'était pas aussi développée que vers les bouches du Danube ou au sud de ce fleuve, dans la partie septentrionale de la Péninsule Balkanique, on pourrait à peine supposer qu'après l'abandon de cette province il y eût encore des éléments capables de maintenir le romanisme, avec ses institutions et son idiome romans. Si M. Iorga croit devoir souligner le fait que les laboureurs et les bergers n'auraient pas obéi à l'ordre d'évacuation, et que la vie pastorale des Roumains n'excluait pas la conservation d'une population agricole, il est obligé de prouver qu'un peuple arrivé à ce degré de la civilisation fût capable de garder son caractère romain.

Quand il cherche à expliquer par le niveau intellectuel relativement peu élevé des paysans et des bergers la facilité avec laquelle des rapports nouveaux pouvaient s'établir entre les conquérants barbares et les restes de la population dacienne, il dénie implicitement la survivance des éléments capables de maintenir les traditions romaines et de les transmettre aux générations postérieures. N'oublions pas de signaler qu'à l'avis du savant roumain, „les villes de la Dacie romaine ont complètement disparu dans un nouveau système de vie“.¹⁵⁹

En même temps on peut se demander si les Goths et après eux les peuples qui envahirent tour à tour le bassin danubien, étaient disposés à prendre part à cette collaboration pacifique avec les indigènes qui selon l'expression de M. Iorga, „s'établissait d'elle-même“.¹⁶⁰

A cet égard M. Iorga invoque tout d'abord l'exemple d'Attila. En examinant l'attitude de ce monarque vis-à-vis des peuples assujettis il déclare que le roi des Huns était „dur envers les sujets des Romains qu'il appauvrisait et massacrait même quelquefois, doux, presque paternel, envers quiconque, Germain, Scythe ou Romain, vivait sous son sceptre rude d'empereur asiatique“.¹⁶¹

Dans un autre chapitre il énumère quelques exemples tardifs qu'il tire de l'histoire de la Gaule et de l'Italie.¹⁶² Cette fois il néglige de mettre en relief qu'à cause du processus d'amalgamation qui avait lieu dans ces provinces occidentales, non seulement les habitants des territoires romains étaient moralement préparés à un accord forcé avec les Barbares, mais aussi les chefs des peuples germaniques étaient amenés à reconnaître les avantages de l'organisation politique de l'Etat romain. C'est pourquoi les Germains désiraient entrer en relation avec les

¹⁵⁹ *La place*, I, p. 62.

¹⁶⁰ *Ibid.* I, p. 54.

¹⁶¹ *Ibid.* I, p. 54.

¹⁶² *Ibid.* I, p. 65—69.

Romains. Il serait pourtant absurde de supposer qu'au moment de l'évacuation de la Dacie où les Carpes et les Goths eurent leurs premières luttes sanglantes avec les Roumains, ces peuples barbares fussent animés par des ambitions analogues.

A propos de ces analogies occidentales qui sont d'ailleurs très tardives, M. Iorga juge nécessaire d'insister sur le fait que „Les Touraniens représentent une organisation et des tendances tout à fait différentes“.¹⁶³ Cependant, pour les distinguer des autres peuples, il faut chercher des critères plus sûrs. Il est incontestable que le caractère et l'organisation des peuples turcs sont bien différents de ceux des peuples germaniques. Ce que M. Iorga dit des Touraniens, repose pourtant sur des erreurs évidentes.

Sur ce point sa seule préoccupation est de discréditer ces peuples aux yeux du lecteur européen. Pour y réussir, il les montre comme les représentants de l'impérialisme monarchique des peuples asiatiques. Il prétend que, considérés sous l'angle de la civilisation méditerranéenne de l'Europe, ces peuples ne forment pas d'Etats. Ils ne vivent pas entre les limites d'une patrie. Au milieu de larges espaces c'est le camp permanent de la horde qui est le centre d'où ils partent pour leurs expéditions, d'où ils envoient les ordres et où „rampent“ les chefs des populations soumises pour apporter leur tribut annuel et déposer leurs dons.¹⁶⁴ Ils ne se nourrissent que de la proie, allant récolter, à des époques déterminées de l'année, „ce que leurs voisins établis, pacifiques, laborieux,

¹⁶³ *Ibid.* I, p. 68.

¹⁶⁴ „Ils ne forment pas un Etat tel que l'Europe méditerranéenne a fini par l'établir dans le sens romain animé d'hellénisme... Ils ne vivent pas entre les limites d'une patrie comme les Germains... Au milieu de ces larges espaces, on a seulement le centre, le camp permanent de la horde, d'où partent les expéditions, d'où émanent les ordres, ...où „rampent“ les chefs des populations soumises pour apporter leur tribut et déposer, avec leur hommage renouvelé, les présents.“ *La place*, I, p. 72.

civilisés ont accumulé par leur travail“. Ces expéditions n'ont d'autre but que d'assurer la proie qui est nécessaire pour l'alimentation de la horde.¹⁶⁵ Selon M. Iorga les Touraniens ne s'adonnent ni à la chasse, ni à la pêche¹⁶⁶ et dans leurs migrations ils voyagent sans les personnes âgées, les femmes et les enfants (?).¹⁶⁷ Leur parasitisme primitif qui paraît d'ailleurs „irrémissible“, est fondé uniquement sur l'exploitation des peuples qui leur sont soumis.¹⁶⁸

Quoique dans cette caractéristique il y ait quelques détails propres à captiver les esprits, on ne peut pas dire que M. Iorga ait saisi l'essentiel. Victime de ses préjugés bien connus, l'auteur souligne trop l'amour de la proie. Peut-être Attila s'était-il fixé un autre but aussi. Et les Mongols n'ont-ils pas fondé, quoique sous une forme assez étrangère à la conception européenne, un Empire qu'on range à juste titre parmi les plus grands du monde? Et les Avars auraient-ils pu tenir pendant trois cents ans leur position en Europe si la base unique de leur organisation eût été le butin?

Malheureusement je me vois contraint d'accuser M. Iorga de parti pris car une autre remarque qui concerne les relations des restes du romanisme dacien avec les barbares ne peut passer non plus pour un exemple de l'objec-

¹⁶⁵ Voici ce qu'on lit (*La place*, I, p. 82.) sur les Avars: „Pour le pillage seul, pas pour un autre établissement, et cette offensive, destinée à ramener le butin dont vivait la horde, ne touche plus l'Occident.“

¹⁶⁶ „Ils ne paraissent pas avoir été des chasseurs, et ils n'ont ni la coutume, ni la possibilité de pratiquer la pêche. Ils ne se nourrissent que de la proie.“ *La place*, I, p. 72.

¹⁶⁷ On lit sur Attila: „Il ne vient pas accompagné, comme le roi des Germanes, des vieillards, des enfants et des femmes... il n'a avec lui que ses seuls guerriers.“ *Ibid.* I, p. 77.

¹⁶⁸ „Nous croyons pouvoir l'attribuer au substratum des peuplades sujettes, que tous les Touraniens ont employées dans leur incursions et sur lequel reposait leur parasitisme originaire et irrémissible.“ *Ibid.* I, p. 82.

tivité scientifique: „L'homme de la proie, vivant de la proie et pour la proie, n'existe guère qu'individuellement“. ¹⁶⁹ Voilà un bel exemple de cet esprit de suite dont M. Iorga fait témoignage dans l'application de ses idées maîtresses!

On est embarrassé de s'imaginer un „ring' assez grand pour renfermer un peuple conquérant tout entier! A propos des Avars il est à remarquer que dans toutes les plaines et les pays de collines de la Hongrie on a mis au jour des nécropoles ayant appartenu à ce peuple, quoique les musées de province, retenus par d'autres travaux, n'y attachent qu'un intérêt relativement faible. A cet égard aussi les moyens pécuniaires semblent être insuffisants.

C'est sans doute trop demander qu'un peuple venu des steppes fonde, sans aucune transition, un Etat „romain, animé d'hellénisme“. Même l'Empire des Mérovingiens, malgré sa continuité territoriale, ne put adopter toutes les formes de l'administration romaine, et pendant le moyen âge les pays d'Europe durent céder à l'Eglise et aux grands propriétaires bien des fonctions dont auparavant les officiers de l'Etat avaient été chargés.

Pour voir les principes qui ont prévalu dans la formation des Etats turcs, M. Iorga n'a qu'à lire le traité de M. Radloff sur la vie intérieure des peuples nomades de la steppe. ¹⁷⁰ Cette étude lui fera comprendre que dans les luttes incessantes qui ont pour théâtre ces larges espaces, les éléments faibles et numériquement moins considérables, tout en gardant l'indépendance de leurs petites unités, doivent subir l'attrait irrésistible des peuples plus puissants qui jouissent naturellement d'une autorité plus grande. C'est pourquoi la vie de ces peuples est caractérisée par une suite de flottements où aussi bien les unités formées par les membres d'une grande famille que les peuples composés de tribus fédérées restent soumis aux

¹⁶⁹ *Ibid.* I, p. 59.

¹⁷⁰ Radloff, *Das Kudatku Bilik*, I, p. LII. sqq.

lois de ces regroupements successifs. L'exposé de M. Radloff fera comprendre à l'historien roumain que la formation de l'organisation monarchique n'y est jamais due uniquement à un chef victorieux, mais plutôt aux efforts des grandes familles enrichies qui ayant perdu le goût des aventures, cherchent à s'établir définitivement pour avoir des domaines à eux. Quand M. Iorga aura reconnu les grandes tendances de cette évolution — ce que je n'espère pourtant pas puisque mon illustre adversaire s'obstine à ne pas les comprendre — il ne parlera plus du „parasitisme irrémédiable“ des Touraniens.

Ce n'est donc pas le parasitisme qu'il faut opposer aux efforts d'adaptation des peuples germaniques. En même temps il est impossible de comparer le peuple de Théodoric le Grand aux Goths du III^e siècle. Pendant l'intervalle qui sépare ces deux étapes de l'évolution, les peuples germaniques réalisèrent un progrès très notable dans le domaine de la civilisation. Au III^e siècle ils étaient encore insensibles au contact avec la vie romaine, et particulièrement avec les formes plus développées de la vie urbaine qui impliquaient une civilisation et un niveau économique plus élevés. Quand ils attaquèrent les villes de la région danubienne, ils étaient animés non pas d'un effort d'expansion mais tout simplement de l'esprit d'aventure et de l'espoir de la proie. C'étaient sans doute les tribus relativement plus faibles qui avaient déjà essuyé un échec dans les luttes avec leurs congénères. Pour résister à leur attaques, il fallut construire, vers le milieu du III^e siècle, des forteresses en Mésie.¹⁷¹ Ces tribus belliqueuses qui s'étaient déjà séparées des autres peuples germaniques, étaient d'ailleurs disposés à s'établir sur le territoire de l'Empire, satisfaisant, à cet égard, le désir des Empereurs romains. Les Germains du III^e siècle étaient donc, malgré toutes les divergences incontestables, assez semblables aux peuples turcs juste sur le point où M. Iorga essaie d'oppo-

¹⁷¹ *Corp. Inscr. Lat.* III, No. 12376.

ser les uns aux autres. Dans les cristallisations d'Etat de ces peuples encore en pleine migration il faut toujours soigneusement distinguer ceux qui tâchent de créer une organisation permanente de ceux qui, refusant d'adopter les aspirations nouvelles, restent fidèles à leur liberté ancestrale, et continuent de conformer leur attitude aux intérêts de leurs petites unités.

Sous ce rapport j'ai encore une remarque à faire. Selon M. Iorga, Attila était „dur envers les sujets des Romains, ... doux, presque paternel envers quiconque, Germain, Scythe ou Romain, vivant sous son sceptre“. Cet aspect double de l'attitude d'un roi n'est certainement pas un phénomène isolé, mais dans le cas d'Attila, comme généralement toujours quand il s'agit de conquérants très puissants rêvant à fonder un vaste empire, il convient de distinguer les groupes ethniques que les monarques ont réellement englobés parmi les peuples vivant sous leur sceptre de ceux qui n'étaient attachés au pouvoir suprême que par des liens moins serrés qu'on pourrait qualifier, en se servant d'un terme plus moderne, de „liens de vassalité“. Les conquérants, encore non pénétrés d'idées romaines, qui paraissaient à l'époque de la migration des peuples, considéraient la population des territoires conquis comme une foule asservie bien qu'il n'existât des liens de servitude personnelle. Partout où les villes n'étaient pas assez fortes pour assurer la continuité des anciennes institutions, les organismes créés par les peuples assujettis durent se désagréger, cédant leur place à un renforcement progressif du processus d'assimilation.

Ni les cas analogues ni les raisonnements abstraits ne suffisent pas pour prouver que les restes des bergers et des laboureurs de Dacie fussent capables de maintenir les cadres de leur organisation nationale. L'exposé du savant roumain ne fait pas voir qu'après l'évacuation de la province cette population fut assujettie non seulement par les Goths— c'est là un fait que M. Iorga dénie catégori-

quement¹⁷² — mais encore par les Gépides, les Avars, les Slaves, les Bulgares et les Hongrois. Chacun de ses peuples et surtout les Gépides et les Avars ne purent s'emparer de ce territoire qu'au prix de luttes sanglantes avec les possesseurs précédents. Au cours de ces transformations rapides non seulement les peuples dominants, mais encore les éléments indigènes essuyèrent de grandes pertes. Décimés par ces ravages, la population autochtone eut à lutter contre les pires adversités historiques qui s'associèrent nécessairement aux changements successifs.

„Rien n'a été changé de leur ancien caractère qui est resté intact, qui a pu même se développer sur les lignes naturelles“ écrit M. Iorga de la vie des villes, mais le contexte est tel qu'on peut appliquer la même remarque à toute la population de la province.¹⁷³ Il est d'avis que les Goths, étant ariens et n'ayant pas d'évêché, étaient incapables de fonder un Etat.¹⁷⁴ Les raisonnements superficiels de ce genre sont susceptibles de suggérer l'idée que les éléments romains de la Dacie de jadis ne furent pas soumis aux Etats des Barbares.¹⁷⁵ En réalité tout cela n'est qu'un jeu facile avec les mots, car même si M. Iorga refuse d'attribuer aux formations politiques des peuples germaniques le caractère d'un Etat proprement dit, il n'en reste pas moins que ces peuples ou ces rois réussirent à s'assurer un certain pouvoir qui, ne s'exerçant pas dans les cadres d'un Etat constitué, pouvait devenir d'autant plus dangereux pour la population autochtone.

Ces considérations s'imposent d'ailleurs aussi pour les conquérants ultérieurs. Quand il s'agit de l'attitude des Huns vis-à-vis de la population dacienne, M. Iorga traite

¹⁷² „Un chapitre sur les Goths dans la Dacie de Trajan ne pourra jamais être écrit entre le règne d'Aurélien et celui de Valens.“ *La place*, I, p. 63.

¹⁷³ *La place*, I, p. 88.

¹⁷⁴ *Ibid.* I, p. 66.

¹⁷⁵ „... avec des Etats barbares auxquels elle n'était pas soumise...“ *Ibid.* I, p. 63.

les Barbares avec plus d'indulgence. „Il ne faut pas s'imaginer le troupeau goth poursuivi avec un acharnement féroce, avide de dévorer, de détruire, par les loups hunns“.¹⁷⁶ Cette fois Attila — dont M. Iorga affirme ailleurs qu'il n'était pas un roi, mais plutôt un fonctionnaire romain¹⁷⁷ — „ne se considère pas comme le simple roi d'une seule nation, mais bien comme l'empereur du monde entier“.¹⁷⁸ Bien qu'il ne conteste pas la véracité des données qui se rapportent aux ravages du roi en Mésie, il n'oublie pas d'y ajouter le commentaire suivant: „Le maître barbare est tout disposé à accepter en même temps, l'établissement de n'importe quelle population qui, mal défendue par l'Empire romain au moment où il écrase d'impôts ses sujets et persécute impitoyablement les curiales responsables pour les versements, préfère s'établir pour un régime fiscal plus doux, uni à une défense plus efficace, dans les 'libertés' du régime hunn“.¹⁷⁹ Peut-être est-on surpris d'y lire d'un 'maître barbare', mais on apprend bientôt que ce terme ne pourrait être appliqué à la domination d'Attila en Dacie. „Les envahisseurs du khan inconnu qui a précédé Attila, contournent cette ancienne Dacie, de forêts, de rivières, de marécages où ils s'empêtreraient facilement et d'une façon inextricable“.¹⁸⁰

¹⁷⁶ *Ibid.* I, p. 75.

¹⁷⁷ „Au fond il est un fonctionnaire de l'Empire romain... cela paraît paradoxal mais c'est la réalité. On nous dit nettement qu'il était considéré par les Romains comme un *magister militiae*... dans ces régions.“ Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au moyen-âge*. Conférences données à la Sorbonne, Paris, 1924, p. 19. — „Et Priscus dit clairement qu'il aspire à être roi et a l'intention de faire une expédition du côté de la Perse, et, s'il en revient victorieux les siens faisant des campagnes dans la Caucase contre des nations de la même origine, il se proclamera roi et demandera que l'Empire ne l'intitule plus maître de la milice.“ *Ibid.* p. 20.

¹⁷⁸ *La place*, I, p. 74.

¹⁷⁹ *Ibid.* I, p. 75.

¹⁸⁰ *Ibid.* I, p. 76.

Bref, les habitants de la Dacie n'étaient jamais soumis aux peuples germaniques et les Huns préférèrent éviter cette région dangereuse. Les Avars agirent de même, n'ayant qu'un seul 'ring' fortifié dans la plaine magyare, d'où ils partaient pour leurs expéditions.¹⁸¹ Leur 'parasitisme' laissa donc intacte la population dacienne. S'il en était ainsi, et si ce pays avait toujours une telle sécurité, rien ne pourrait excuser la courte vue des Empereurs qui avaient décidé l'évacuation de cette province nord-danubienne. Malheureusement cela est d'autant plus improbable que les Avars, si l'on en croit les remarques de M. Iorga, dirigèrent leurs raids non pas vers l'Ouest, mais uniquement vers l'Empire byzantin.¹⁸² Pour expliquer ce fait, l'historien roumain admet que les Avars étaient guidés dans leurs aventures par leurs sujets slaves. „Mais les Slaves“ — ajoute-t-il — „n'avaient pas été les voisins, les sujets, les fédérés de la Rome latine: ils n'avaient donc ni la connaissance de ces régions de l'Ouest, ni le désir d'y arriver“.¹⁸³ Comment M. Iorga peut-il s'imaginer qu'en se tournant vers l'Est et en menant des attaques contre la région du Bas-Danube pendant trois siècles, les Avars n'aient jamais pénétré en Transylvanie? Comment pourrait-on concilier cette thèse avec le fait que les autres peuples de race turque, les Petchenègues, les Ouzes, les Coumans et les Mongols qui viendront après les Avars, passeront toujours par la Transylvanie pour atteindre la vallée de la Tisza?

L'auteur roumain n'hésite pas à expliquer l'immigration des Slaves par une impulsion reçue des Avars. Supposant que les Slaves sont caractérisés par „une certaine incapacité à fonder un Etat“, „il faut admettre“ — dit-il — „car il n'y a pas d'autre explication (!) — qu'elle (c. à. d. l'initiative étrangère) vint de la part du khanat des

¹⁸¹ *Ibid.* I, pp. 76 et 82.

¹⁸² *Ibid.* I, p. 82.

¹⁸³ *Ibid.* I, p. 83.

Avars¹⁸⁴. C'est dire que, d'une part, les Slaves furent établis et organisés par les Avars, et que, d'autre part, ceux-ci devaient être conduits dans leurs raids par leurs sujets slaves. En vérité, ce sont là des relations assez complexes! Et si les Slaves ne conduisirent les Avars que dans les pays qu'eux-mêmes connaissaient bien, on ne voit pas trop pourquoi ils leur auraient persuadé d'éviter la Dacie dont les toponymes sont entrés en roumain, dans la plupart des cas, par le canal du slave.

Dans son dernier ouvrage (*La place des Roumains dans l'histoire universelle*, I.) M. Iorga parle beaucoup moins des rapports slavo-roumains que dans ses travaux antérieurs. Dans la *„Geschichte des rumänischen Volkes*’, par exemple, il en traite avec plus d'ampleur. Bien qu'il admette que la plupart des toponymes transylvains sont d'origine slave, il réduit au minimum l'influence que les Slaves y exercèrent sur les restes de la population romanisée. Ensuite il déclare que quelques temps après les Slaves quittèrent la Transylvanie.¹⁸⁵ „On vécut donc ensemble, et après le départ des grandes masses, le Roumain mangea le barbare¹⁸⁶. Voilà une de ces conclusions sommaires qui ne servent guère à élucider les faits essentiels de l'évolution historique!

Le seul danger sérieux dont même M. Iorga reconnaît l'importance décisive, ne survint qu'au VII^e siècle quand la conquête bulgare sépara les Roumains du Nord de la partie orientale de la Péninsule Balkanique, „rejetant dans la vie paysanne la population nord-danubienne¹⁸⁷. Selon le savant roumain, la seule conséquence de cette séparation fut l'abaissement du niveau de la vie intellectuelle, mais on ignore ce qui eût été la phase antérieure à la ‚vie paysanne’ dans un pays où, à l'aveu du même

¹⁸⁴ *Ibid.* I, p. 82.

¹⁸⁵ *Ibid.* I, pp. 84—85.

¹⁸⁶ *Ibid.* I, p. 85.

¹⁸⁷ *Ibid.* I, p. 97.

historien, la vie urbaine, qui n'était jamais comparable à celle de la Dobroudgea ou de la Péninsule Balkanique,¹⁸⁸ devait cesser d'exister déjà avant l'arrivée des Slaves.¹⁸⁹

Les Hongrois, bien entendu, auraient également évité de pénétrer à l'intérieur de l'ancienne Dacie. Selon M. Iorga „la future Transylvanie ne pouvait pas séduire des pillards qui commençaient par de simples courreries ce qui devait être une vraie vie politique“.¹⁹⁰ Le seul motif de cette assertion qui d'ailleurs n'est pas mieux fondée que celles que nous venons d'examiner, est le fait qu'au cours de leurs raids les conquérants de la nouvelle patrie n'osèrent pas s'attaquer à l'Empire byzantin, puisque déjà avant Arnulf l'idée de la conquête pannonienne leur avait été suggérée par Byzance avec laquelle ils avaient aussi des relations ecclésiastiques. A l'avis de l'historien roumain „au commencement ... une pareille offensive contre un Etat si bien organisé aurait été téméraire“.¹⁹¹

Mais alors pourquoi fallait-il prouver par des analogies tirées de l'histoire des provinces d'Occident que la population dacienne réussit à entretenir de bonnes relations avec les conquérants si ceux-ci, loin de s'y fixer durablement, ne pénétrèrent même pas dans ce pays et que les Slaves, qui avaient créé tant de noms géographiques en Transylvanie, finirent par s'en retirer en des masses compactes?

M. Iorga dénie l'existence d'établissements gothiques en Transylvanie car il n'en trouve nulle trace dans la toponymie. Mais dans ces conditions comment se fait-il qu'en Transylvanie aucun ancien toponyme romain ne s'est conservé quoique la prétendue population romanisée, qui n'y fut assujettie à aucun élément étranger,

¹⁸⁸ *Ibid.* I, p. 53.

¹⁸⁹ Cf. encore qui est dit au contraire (*ibid.* I, p. 85) de la rive droite du Danube.

¹⁹⁰ *La place*, I, p. 112.

¹⁹¹ *Ibid.* I, p. 112. Cf. encore: „Cependant ils ont épargné les provinces de l'empereur d'Orient.“ *Ibid.* I, p. 111.

n'eût que des rapports de symbiose avec les Slaves, créateurs des nouvelles dénominations toponymiques?

Cette argumentation forcée, avec ses analogies arbitraires, ses contradictions gênantes et ses artifices trop visibles, qui ne servent qu'à masquer l'état réel des choses, témoigne très certainement d'une habileté peu commune dans le maniement des preuves, souvent même d'une ingéniosité incontestable, mais malgré ces qualités que nous reconnaissons volontiers, elle ne cesse d'être indigne de la responsabilité morale d'un historien. En même temps, elle est dénuée de toute valeur scientifique.

Qu'il me soit permis d'opposer à ces spéculations les résultats des recherches de M. André Alföldi, à qui revient le mérite d'avoir reconstruit l'ordre chronologique des attaques germaniques contre la Dacie et élucidé les problèmes de filiation des sources y relatives.¹⁹²

Sans vouloir entrer dans les détails de ces questions, je me borne à constater que les auteurs tardifs de Rome et de Byzance ont confondu les passages tirés de l'ouvrage disparu de Déxippe et que quelques-uns rapportèrent certains événements qui avaient lieu au temps de Gallien (253—268) à propos du règne de Gallus (251—253), d'où résulta que d'une seule et même campagne ils firent deux.¹⁹³ En outre il est à remarquer que l'auteur de l'*Historia Augusta*, étant partisan du Sénat et ennemi des chrétiens, vit le règne de Gallien à travers le prisme de ses préoccupations politiques.¹⁹⁴

Selon M. Alföldi c'est la victoire d'Emilien sur les Goths, en 253 qui marque le début des grandes attaques germaniques.¹⁹⁵ La même année les troupes danubiennes se retirèrent du front pour prendre part au lutte des empereurs

¹⁹² A. Alföldi, *A gót mozgalom és Dácia föladása* (Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie), *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1929 et 1930.

¹⁹³ *Ibid.* 1929, pp. 162, et 180—182.

¹⁹⁴ *Ibid.* 1929, pp. 182, et 184—185.

¹⁹⁵ *Ibid.* 1929, p. 162.

rivaux Gallus, Emilien, et Valérien, et par là elles ouvrirent la voie à l'invasion des Barbares.¹⁹⁶ Les années suivantes furent très mouvementées: c'est alors qu'eurent lieu les attaques de plusieurs peuples germaniques. En 255 ce furent les Carpes qui menèrent une attaque contre la Dacie. En 256—57 commencent les offensives des corsaires contre les côtes de l'Asie Mineure. Pendant quelques années les campagnes vont se multipliant; ce n'est qu'après 262, qu'elles cèdent leur place à une période plus tranquille.¹⁹⁷ Plus tard les luttes recommencent avec l'attaque des Hérouls, dont M. Alföldi fixe la date au printemps de 268.¹⁹⁸

A propos de la Dacie le savant hongrois attache une importance particulière aux données numismatiques qui viennent à l'appui des sources écrites. Le témoignage de ces données nous enseigne que la Dacie fut frappée d'un coup mortel déjà au temps de Philippe. Cette fois les agresseurs furent les Carpes. Quoique Philippe réussît à les vaincre en 246 et 247, pendant les années suivantes la circulation monétaire se trouva paralysée.¹⁹⁹ Après Philippe, à l'époque de Décius et Gallus on rencontre fort peu de monnaies dans les trouvailles provenant de Transylvanie. Ce n'est que par des fouilles systématiques qu'on réussit à mettre au jour quelques rares trouvailles provenant de cette époque. Après 271 même celles-ci disparaissent complètement.²⁰⁰

A cause de l'attaque des Barbares qui commence en 254, à l'automne de l'année suivante on cesse de frapper dans l'atelier monétaire de Viminacum des monnaies destinées à circuler dans la Mésie Supérieure. En ce qui concerne la Dacie, cet atelier ne suspend son activité que dans les mois d'été de 257. La catastrophe de l'Illyricum tout

¹⁹⁶ *Ibid.* 1930, p. 5.

¹⁹⁷ *Ibid.* 1929, pp. 160—168, et 176—177.

¹⁹⁸ *Ibid.* 1929, p. 168.

¹⁹⁹ *Ibid.* 1930, p. 2.

²⁰⁰ *Ibid.* 1930, pp. 2—3.

entier est marqué par le moment où cet atelier monétaire est transféré à Lyon. En sa qualité de chef suprême de l'armée européenne, Gallien s'établit également dans cette ville, après le départ de son père pour les provinces orientales.²⁰¹ C'est alors que Rome abandonne le système des cordons militaires des frontières pour adopter celui du front divisé par sections. Les troupes les plus importantes sont placées derrière le front, aux points stratégiques les plus exposés au danger; les légions sont décomposées en „vexillations“ dont une partie reste à sa place, sans compter celles qui sont retirées dans les garnisons situées derrière le front. Déjà Gallien retire de la Dacie la majorité des garnisons, cherchant à combler les lacunes du front par les troupes des fédérés barbares, par des Goths et des Carpes, mais plus probablement par ces derniers.²⁰² Il est à remarquer que déjà à l'époque de Philippe les „vexillations“ des deux légions daciennes tiennent garnison à Aquilée et dans les autres villes de l'Italie du Nord. Elles sont dans cette région aussi en 268 lorsqu'à Milan elles passent au parti du Posthume. En 262, à Petovio, les légions transforment complètement le „mithraeum“ de cette ville ce qui fait preuve d'une garnison permanente d'autant plus que tous les chefs sont également à Petovio. La même année Gallien introduit des réformes importantes dans la région danubienne et fond un nouvel atelier monétaire à Siscia pour remplacer celui de Viminacum. Comme les „vexillations“ sont mentionnées assez tôt près des frontières d'Italie, M. Alföldi considère les mesures prises par Gallien comme les dernières conséquences de la grande catastrophe qui eut lieu sous Philippe. Il fixe à 260 le „terminus ante quem“ de l'abandon de la Dacie.²⁰³

La suspension momentanée des attaques germaniques décide Aurélien à réorganiser la Dacie. C'est pourquoi il fait frapper, à l'occasion de son avènement, des mon-

²⁰¹ *Ibid.* 1930, pp. 6—7.

²⁰² *Ibid.* 1930, pp. 8—9.

²⁰³ *Ibid.* 1930, pp. 11—15.

naies portant la légende „Dacia felix“. Mais déjà l'année suivante l'atelier de Milan cesse d'émettre pareilles monnaies ce qui prouve l'insuccès des tentatives de cet empereur.²⁰⁴ En Transylvanie, on trouve à peine quelques exemplaires de ces menues monnaies d'Aurélien bien qu'on en ait mis en circulation une grande quantité. On en peut conclure que la vie commerciale romaine devait cesser en Transylvanie au début du règne d'Aurélien.²⁰⁵ C'est en 270—271 que cet empereur règle les affaires de Rome et d'Italie, et après, il a l'intention d'entreprendre la même tâche en Dacie. Il vainc les Goths, mais pourtant il préfère fonder un nouvel atelier monétaire non pas au Nord, mais au Sud du Danube, à Serdica.²⁰⁶ Ce fait s'accorde parfaitement avec les mesures qu'on prend à cette date pour évacuer la Dacie et dont le souvenir est conservé par Eutrope, la Vie d'Aurélien de l'Histoire Auguste, Jordanès et Rufius Festus.

Sur ce point il faut répondre à la question suivante: à qui se rapportèrent les ordres d'évacuation? A cet égard le texte de Rufius Festus (*translatis exinde Romanis*)²⁰⁷ n'offre aucune précision. Les paroles de Jordanès (*evocatis exinde legionibus*)²⁰⁸ et de la Vie d'Aurélien (*sublato exercitu*)²⁰⁹ concernent manifestement la retraite des légions. Cependant, étant donné que depuis une dizaine d'années les légions n'étaient plus en Dacie, les éléments militaires de cette province devaient se composer uniquement de „vexillations“. Quant à Eutrope, le meilleur conservateur des traditions de Dexippe, il ne parle pas d'éléments militaires, mais au contraire, d'une population

²⁰⁴ *Ibid.* 1930, pp. 16—17.

²⁰⁵ *Ibid.* 1930, p. 18.

²⁰⁶ *Ibid.* 1930, pp. 18—20.

²⁰⁷ Rufius Festus, *Brev.* VIII.

²⁰⁸ Jordanes, *Rom.* 217.

²⁰⁹ *Vita Aureliani*, 39.

civile (abductosque Romanos ex urbibus et agris Daciae).²¹⁰ En même temps il faut remarquer que dans la Vie d'Aurélien on trouve également, à côté du passage relatif à la retraite des légions, l'expression „abductosque ex ea populos“ ce qui prouve de façon à ne laisser subsister aucun doute, que dans la source originale il y avait déjà une mention analogue de la retraite de la population civile.

Comme on voit, les données d'Eutrope et de la Vie d'Aurélien ne sont guère aussi isolées que M. Iorga veut les montrer. La chronologie des événements historiques, l'invasion des Barbares et les faits de l'histoire romaine de même que nos connaissances sur la transformation de la défense nationale et sur l'arrêt de la circulation monétaire ne font qu'appuyer les renseignements des sources écrites sur l'évacuation. Sous ce rapport il est à remarquer que les dernières pierres gravées qu'on ait trouvées en Transylvanie, datent de 258.²¹¹

Après ces considérations je me vois contraint de revenir encore une fois sur l'assertion suivant laquelle aucune nécessité historique ne peut obliger une population de quitter la terre où „elle a descendu des racines profondes“. L'auteur roumain veut dire là que le romanisme dacien était lié au sol par des attaches très solides.

Le premier fait qui ne manque pas de nous surprendre c'est que la population dace qui menait une lutte impitoyable contre les envahisseurs romains, avait déjà préparé la voie au progrès l'esprit latin. „Ces Daces dans les Carpathes“ — dit l'historien roumain — „filtrent la barbarie“. La transplantation de la vie romaine serait, selon cette conception, l'oeuvre de Décébale qui voudrait reproduire, „avec ses moyens, Rome chez lui“. Et voici ce qu'on y lit ensuite: „Trajan ne combat pas contre des primitifs ignorant la civilisation de l'antiquité, mais bien

²¹⁰ Eutropius, IX, 9.

²¹¹ *Corp. Inscr. Lat.* III, No. 875, et 7971.

contre des gens qui reproduisent ce qu'ils connaissent dans leur voisinage et désireraient atteindre le niveau des provinciaux avec lesquels ils cohabitaient, par leurs avant-gardes, sur la rive gauche du Danube.²¹² En écrivant ce passage M. Iorga semble avoir complètement oublié que le seul motif pour lequel Décébale s'approchait de Rome, ce n'était pas le désir d'adopter sa civilisation, mais la nécessité d'étudier sa technique militaire dont la connaissance devait rendre la résistance des Daces plus efficace encore.

Pour une époque antérieure M. Iorga admet même des influences helléniques²¹³ qui feraient mieux comprendre la romanisation rapide et profonde de la population après la conquête trajanienne. Il sait fort bien qu'à la dénationalisation il est nécessaire, d'une part, la 'supériorité numérique' de la masse assimilatrice et, de l'autre, 'l'abandon de la langue ancestrale' de la population. „Mais aussitôt que les aigles romaines furent implantées sur ce rivage, une partie de la population paysanne, bergers et agriculteurs de l'Italie, dut y passer par petits paquets, amenant de la seule façon possible la romanisation de l'intérieur thrace et amenant aussi la fin d'une des races les plus fortes de l'antiquité.“²¹⁴

A l'avis de M. Iorga ce processus de romanisation serait dû avant tout à „la colonisation . . . qui fut un acte spontané, parfois plus qu'une oeuvre ordonnée et surveillée par le monde officiel. Cette pénétration romaine fut, du reste, un facteur essentiel pour la concentration politique

²¹² *La place*, I, p. 18.

²¹³ „Il y aurait donc en une préparation hellénique pour cette romanisation commençante, interrompu seulement par l'offensive de Trajan, qui détruisit un des moyens par lesquels Rome, au lieu de subir l'attaque continuelle des barbares non façonnées, aurait pu se trouver dans des rapports pacifiques avec un monde intermédiaire par lequel auraient dû passer tous ceux qui descendaient vers les rivages ensoleillés de la Méditerranée gréco-romaine.“
Ibid. I, p. 19.

²¹⁴ *La place*, I, p. 22.

dace, pour la cristallisation autour de ce centre".²¹⁵ Sur ce point l'auteur rappelle les conditions sociales et économiques de l'Italie et notamment l'emploi des esclaves dans l'agriculture. En même temps il signale que l'Empire ne tolérât pas que les bergers des Appénins continuassent leur nomadisme.²¹⁶ Il est assez étonnant d'apprendre que l'Etat, avec son armée et ses organisateurs de province, ne vint qu'à la suite de ces premiers efforts de colonisation.²¹⁷ Malgré cela on lit, quelques pages plus loin, la phrase suivante: „Il faut admettre donc le maintien de masses rurales, très importantes, appartenant à la race qui venait de perdre l'Etat."²¹⁸ Comment est-il possible que la population d'Italie, composée surtout de bergers et d'agriculteurs, qui traversait une période de crise sociale, choisît spontanément pour sa nouvelle patrie la Dacie dont les habitants autochtones, les restes des Daces, étaient également bergers et agriculteurs, capables de pourvoir eux-mêmes de nouveaux contingents d'hommes leurs deux métiers primitifs?

Les recherches historiques ont naturellement abouti à d'autres résultats. Les écoles anciennes et modernes de l'historiographie sont d'accord pour admettre que Trajan extermina presque tous les Daces qui avaient opposé aux Romains une résistance des plus acharnées.²¹⁹ En exami-

²¹⁵ *Ibid.* I, p. 24.

²¹⁶ „Le départ de ces essaims de population a été provoqué — et il ne pouvait pas en être autrement — par le changement de la situation économique et sociale en Italie. L'ordre romain ne pouvait pas tolérer jusqu'au bout la transhumance pastorale de l'Apennin. Le système d'agriculture par les esclaves faisait de l'agriculteur un intrus à Rome, bientôt surchargée d'habitants pauvres". *Ibid.* I, p. 23.

²¹⁷ „L'Etat devait suivre avec ses armées, avec ses organisateurs de provinces, le mouvement lent, inaperçu, non enregistré par les sources historiques, de la population avançant grâce au prestige plus qu'à la protection du monde officiel." *Ibid.* I, p. 23.

²¹⁸ *Ibid.* I, p. 27.

²¹⁹ Mommsen, *Römische Gesch.* V,⁴ p. 203. Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Roman Empire*, p. 229.

nant l'anthroponymie des légionnaires de Dacie, c'est à peine qu'on y rencontre des noms d'origine dace.²²⁰ Parmi les divinités dont le culte, selon le témoignage des inscriptions, était répandu en Dacie, aucune n'est propre à la population autochtone.²²¹ Tout cela ne fait que corroborer les données des sources écrites. C'est précisément un savant romain qui a démontré que les Daces ne donnèrent aux Romains qu'une aile (ala) et quatre à cinq cohortes.²²²

Quant aux Daces libres, envers eux les Romains étaient si méfiants même en 214, après la conclusion d'un traité d'alliance, qu'ils leur demandèrent des otages comme aux autres barbares.²²³ Dans ces conditions il serait fort difficile d'admettre avec M. Iorga que, la première synthèse de l'histoire romaine fût précisément ce processus de romanisation et cette collaboration entre Daces et Romains. Si l'on cherche les passages s'y rapportant de la „Geschichte des rumänischen Volkes”, la théorie dace apparaît sous un jour encore plus bizarre: „Bien que leur nombre ne fût considérable, il était pourtant resté des Daces dans cette province qui leur avait appartenu pendant des siècles, et pour éviter tout danger... Rome obligea ces sujets en qui personne n'avait confiance, à servir sous le drapeau impérial dans les provinces lointaines, en Britannia mais plus souvent en Afrique.”²²⁴

²²⁰ „... bemerkenswert ist auch die grosse Zahl der auf den griechischen Osten als Heimat der betreffenden Legionare weisenden Cognomina“. Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*, XII, 2, col. 1718. M. A. Alföldi rend compte des recherches de son élève M. A. Kerényi sur les noms de la Dacie dans son ouvrage „Die Gotenbewegung und die Aufgabe der Provinz Dazien” qui est en train de paraître. Entre les 2300 noms il ne réussit à trouver que quelques-uns (5—6) qui peuvent être d'origine dace.

²²¹ Hirschfeld, *Kleine Schriften*, p. 747.

²²² V. Pârvan, *Dacia*, Cambridge, 1928, p. 190.

²²³ Dio Cassius, LXXII, 3, 3.

²²⁴ „War ihre Zahl auch nicht gross, so waren doch auch Daker in dem ihnen Jahrhunderte lang gehörigen Lande zurückgeblieben,

Selon le témoignage des données historiques les Daces libres qui vivaient au-delà des frontières du pays, continuèrent assez longtemps la lutte contre les Romains et ce ne fut qu'au temps de Commode que 12.000 d'entre eux s'établirent sur le territoire de la province.²²⁵ Comme leur immigration n'eut lieu qu'un demi-siècle après la crise de la Dacie sous Philippe, il est impossible d'admettre que ces Daces libres se soient complètement romanisés. Nous savons par Eutrope que les colons de Trajan furent recrutés „ex toto orbe romano”²²⁶ et nous ne pouvons négliger le fait depuis longtemps connu que la population dacienne était caractérisée par la prédominance des éléments grecs et orientaux.²²⁷ Dans la nouvelle province aussi le culte de l'empereur fut organisé selon des modèles orientaux.²²⁸

Si l'on admet que la majorité des Daces avaient péri dans les luttes, et que parmi les colons romains les éléments latins occidentaux étaient très faiblement représentés, on ne sait plus comment expliquer la „supériorité numérique” qui aurait eu pour conséquence la romanisation rapide et complète des Daces, en leur imposant, au lieu de leur idiome ancestral, l'usage de la langue latine.

Les remarques de M. Iorga ne suffisent pas pour faire disparaître toutes les difficultés. A ce propos il fait la déclaration suivante: „Une certaine vassalité de Décébale envers les Romains avant Trajan doit être donc admise et l'apparition dans l'histoire de l'opiniâtre roi dace est donc moins celle d'un ennemi dans le vrai sens

und um die Gefahren fern zu halten ... zwang Rom ihre Söhne von deren Treue niemand überzeugt war, in der weiten Ferne, in Britannien, gewöhnlicher in Afrika unter den kaiserlichen Fahnen zu dienen.“ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 88.

²²⁵ Dio Cassius, LXXVIII, 27.

²²⁶ „... propterea quod Trajanus victa Dacia, ac toto orbe Romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas.“ Eutropius, VIII, 3.

²²⁷ Cf. Á. Buday dans les *Mélanges Klebelsberg*, pp. 131 sq.

²²⁸ A. Alföldi, *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1930, pp. 86—89.

du mot que celle d'un rebelle qui s'élève, se soumet, récidive...²²⁹ Et un peu plus loin: „Si la langue dase ne s'imposa pas au groupe, très mêlé des nouveaux venus, c'est qu'un autre facteur intervint pour imposer aux indigènes mêmes le latin populaire."²³⁰

Il convient de préciser qu'après la conquête la Dacie devint une province de caractère militaire. Ce n'est qu'après l'occupation militaire qu'on commença à y faire venir des colons dont la classe dirigeante, qui était en même temps aussi la partie la plus riche et la plus civilisée de la population immigrante, s'établit dans quelques villes assez modestes. Ces colons-là parlaient et écrivaient en latin ce qui ne les empêchait pas de conserver les habitudes et la mentalité de leurs pays d'origine. A ceux-ci la population dace, même si sa „supériorité numérique" eût été vraiment considérable, n'eût jamais imposé son idiome autochtone. L'abîme qui séparait ces deux classes sociales était si profonde, surtout à cause de la diversité des occupations, qu' à cette époque où le système économique était fondé sur l'esclavage, ni le laboureur paysan, ni le pâtre montagnard n'était guère disposé à adopter la langue officielle de ces conquérants d'origines si diverses. Impossible de supposer que la population indigène ait oublié sa langue maternelle pour se faire, après la retraite des colons romains, les agents du maintien de la langue latine. Si ces habitants renonçaient si facilement à l'usage de leur idiome ancestral et s'ils entraient plus tard, comme M. Iorga le suppose, en relation avec les conquérants germaniques, n'est-il pas lieu de croire que le même processus d'assimilation dut se répéter aussi après les invasions des Germains et des Slaves? Pareille hypothèse ne serait que la conséquence logique des raisonnements habituels du savant roumain.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas douteux que seul l'élé-

²²⁹ *La place*, I, p. 26.

²³⁰ *Ibid.* I, p. 28.

ment urbain eût été capable de conserver le romanisme dans cette province. Mais au moment où l'armée et les fonctionnaires de même que les commerçants et les artisans qui étaient à leur service, se virent obligés de se retirer, cette population urbaine dut nécessairement disparaître. N'oublions pas qu'aucune ville de la Transylvanie ne garda son nom romain ce qui est également en relation avec la décadence de la vie citadine. C'est un fait que même M. Iorga n'hésite pas à reconnaître: „La Transylvanie est pleine de noms géographiques d'origine manifestement slave, ne présentant aucun sens en roumain et n'ayant jamais eu de sens dans cette langue.“²³¹ Mais s'il en est ainsi, comment pourrait-on accorder ce fait avec l'idée de la continuité linguistique? Est-ce qu'on n'oublia que les noms géographiques, à cause de quelque affaiblissement collectif de la mémoire qui s'étendait à la race tout entière? Sur ce point ni la symbiose slavo-roumaine, ni la retraite des Slaves — dont les restes auraient été „mangés“ par les Roumains, — n'expliquent rien du tout.

M. Iorga ne pense-t-il pas que des événements analogues auraient pu arriver aussi aux débris de la population romanisée de Dacie, d'autant plus que le milieu était particulièrement favorable pour toutes sortes d'assimilations?

Selon la conception de l'illustre historien, le peuple roumain auraient passé par deux grandes synthèses. La seconde serait la fondation de l'Etat de Basarabe, et la première qui nous intéresse en particulier, commencerait avec la formation de l'Etat dace²³² qui fut anéantie, malgré sa résistance héroïque, par les Romains. La conquête remplit d'éléments romains l'organisme de cet Etat dont les deux piliers seront désormais la langue

²³¹ *Ibid.* I, p. 28.

²³² *Ibid.* I, p. 14—19.

latine²³³ et le christianisme.²³⁴ M. Iorga n'approfondit pas l'étude des transformations de la langue latine sous l'influence du parler vulgaire, n'y faisant qu'une allusion bien sommaire: „Il nous semble que toute discussion dans ce domaine est, et doit rester, malgré ce qu'on dépensait comme érudition et comme logique, oiseuse.“²³⁵

Voilà comment M. Iorga en prend à son aise avec la formation de la nouvelle langue néolatine! Mais on comprend fort bien qu'il préfère parler de la création d'une certaine unité spirituelle car c'est là un sujet qui lui permet de donner de nouveau libre cours à son imagination. Il n'hésite pas à attribuer les bases communes de la vie intellectuelle à l'influence du christianisme des papes romains, en ajoutant qu'„il n'y a pas qu'un seul christianisme“ et que „dans l'orthodoxie on distingue des nuances très tranchées“. A son avis, le christianisme romain serait caractérisé par une „simplicité rurale, paysanne“, „se maintenant au fond, en dépit des lois qui régissent l'Eglise romaine, jusqu'à nos jours.“²³⁶ Il considère comme un fait naturel que l'introduction du christianisme est due aux colons de Trajan, et à ceux qui en douteraient, il objecte que toute opinion contraire „ignore ce qu'il y a eu de romain avant la conquête.“²³⁷

Sous ce rapport M. Iorga ne tient pas compte du fait que si les Romains furent conquis par les Goths après leur conversion, ils devaient beaucoup souffrir pendant les persécutions, de 369 à 378.²³⁸ Néanmoins l'historien roumain laisse la question ouverte à un autre égard: à savoir, si les restes des colons romains ont reçu le christianisme par l'intermédiaire des Goths.

²³³ *Ibid.* I, p. 33—39.

²³⁴ *Ibid.* I, pp. 40—47.

²³⁵ *Ibid.* I, p. 34.

²³⁶ *Ibid.* I, p. 40.

²³⁷ *Ibid.* I, p. 43.

²³⁸ L. Schmidt, *Gesch. der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung*, I, p. 93.

Il affirme que la religion chrétienne qu'Ulfila avait répandue dans la région du Pont, „a dû passer nécessairement aussi sur les deux rives du Danube et dans l'intérieur même des terres“.²³⁹ Il ne se laisse pas déconcerter par le fait qu'on n'a aucun témoignage direct de l'introduction du christianisme en Dacie. Pour expliquer le manque des données y relatives, il rappelle que pendant les trois premiers siècles de notre ère le christianisme, loin d'être la religion officielle, n'était même pas toléré par l'Etat. Il oublie qu'Ulfila était arien et que la religion qu'il eût pu répandre sur les deux rives du Danube, eût été l'arianisme, c'est-à-dire l'hérésie qui, selon une autre remarque du même auteur, constituait un obstacle pour toute cristallisation d'Etat.²⁴⁰

Il refuse d'admettre que la propagation du christianisme fût l'oeuvre de missionnaires, car il est d'avis que ceux-ci auraient eu besoin de l'appui et de l'autorité d'un Etat. En le disant il est amené à contredire ses propres assertions, étant donné qu'il fait remonter les origines du christianisme roumain à l'époque de la conquête romaine. „Il manque aussi“ — remarque-t-il — „pour avoir tous les éléments de la propagande... un ordre politique, fut-ce même barbare, dans les régions qu'il s'agit de catéchiser.“²⁴¹ Il est facile de voir l'incohérence de ce raisonnement qui est suivi d'une affirmation non moins illogique: „On vivait à la paysanne, par petits groupes, très dispersés, chez lesquels on n'arrivait pas sans difficulté et qu'il fallait traiter séparément.“²⁴² Nous pensons que la dernière assertion ne peut se rapporter qu'à la situation tardive qui s'est créée après l'évacuation officielle de la province.

Tout cela ne sert que d'introduction à la conclusion finale que M. Iorga formule en ces termes: „Non, il

²³⁹ *La place*, I, p. 44.

²⁴⁰ *Ibid.* I, p. 66.

²⁴¹ *Ibid.* I, p. 47.

²⁴² *Ibid.* I, p. 47.

y a eu une synthèse chrétienne chez les Roumains, dont le caractère commence à se dessiner, mais d'une spontanéité absolue, comme tout ce qui pendant longtemps se passera dans ces contrées. Oeuvre des humbles, comme la langue elle-même, cette 'religion du peuple', doit à ces origines son caractère opposé à ce qui vient de la direction par l'Etat, de la formation voulue par la hiérarchie épiscopale.²⁴³

M. Iorga ne tient pas compte du fait que l'identité de la vie religieuse des petits groupes isolés doit s'expliquer par une organisation unitaire qui sans remonter à l'époque de la conquête romaine, avait pris naissance sous l'influence de Byzance et notamment, après le schisme. Sous ce rapport aussi la liturgie slave est un argument décisif, et M. Iorga a beau vouloir en diminuer la valeur par la constatation suivante: „On peut exprimer en roumain toute l'essence du christianisme par des mots dont aucun n'est d'importation.”²⁴⁴

On peut donc établir que ce que l'historien roumain dit de la langue et du christianisme du peuple auquel il appartient, n'a pas plus de force probante que les arguments antérieurs que nous avons examinés en détail ci-dessus.

Nous ne pouvons cacher notre étonnement en voyant que dans ces argumentations fantaisistes M. Iorga oublie si facilement les sources et les faits historiques. De même qu'il ne s'intéresse pas à l'interruption brusque de la circulation des monnaies et des inscriptions romaines en Dacie, de même il passe presque entièrement sous silence les preuves qui concernent le prolongement du conflit d'intérêt entre Daces et Romains. Plus loin, en parlant de l'époque postérieure à l'évacuation de la Dacie, il se permet des licences encore plus grandes dans le choix arbitraire des faits historiques.

²⁴³ *Ibid.* I, p. 47.

²⁴⁴ *Ibid.* I, p. 45.

Je ne veux pas reprocher à M. Iorga de n'avoir pas mentionné parmi les habitants post-romains de la Dacie aussi les Carpes, parce que nous savons vraiment fort peu de chose de ce peuple barbare. Il n'en est pas moins vrai qu'après la crise de la province les Carpes furent le premier peuple germanique à envahir la Dacie.²⁴⁵ Bien qu'on soit généralement convaincu de prendre les deux dénominations des Goths (ceux de Greutung et de Perwing), attestées depuis le troisième quart du III^e siècle, au sens de 'habitants des steppes' et 'habitants des forêts', et de mettre la seconde dénomination en rapport avec la Transylvanie,²⁴⁶ l'historien roumain émet à cet égard l'opinion suivante: „un chapitre sur les Goths dans la Dacie de Trajan ne pourra jamais être écrit entre le règne d'Aurélien et celui de Valens“.²⁴⁷ Mais est-il possible de dénier l'existence des Goths en Transylvanie quand Constantin le Grand, ayant conclu un pacte avec eux qui l'obligeait à leur payer certaines sommes, considéra le territoire nordanubien comme une région appartenant à l'Empire romain?²⁴⁸ Pendant la campagne de 367 des armées impériales contre les Goths, ceux-ci se retirèrent dans les hautes montagnes qui ne pouvaient être ailleurs qu'en Transylvanie.²⁴⁹ Autour de 290 il y avait, à côté des Goths, aussi des Gépides dans cette province. Les derniers vivaient dans la partie septentrionale de la Transylvanie et c'est de là qu'ils partirent pour disputer aux Goths la possession de ce pays.²⁵⁰ Après la domination des Huns, ce furent ces deux peuples germaniques qui se partagèrent le territoire de la Hongrie historique de sorte que les régions de

²⁴⁵ M. Iorga parle de leur établissement dans sa *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 51.

²⁴⁶ L. Schmidt, *Gesch. d. deutschen Stämme*, I, p. 57.

²⁴⁷ *La place*, I, p. 63.

²⁴⁸ Jordanes, *Get.* 112.

²⁴⁹ Ammianus Marcellinus, XXVII, 5, 2, et sqq.

²⁵⁰ Jordanes, *Get.* 97—98.

l'Est, y compris la Transylvanie, échurent aux Gépides. Néanmoins ceux-ci ne pouvaient exercer aucune influence favorable sur leurs sujets parce qu'ils eurent à soutenir des luttes acharnées d'abord contre les Goths d'Orient, ensuite, après le départ de ce peuple (488), contre les Lombards. En 567 les Lombards, secourus par les Avars, mirent fin à la domination des Gépides, exterminant presque toute cette population germanique.

Pour l'époque de la domination avare nous avons assez de données concernant les débris des divers peuples assujettis. On fait souvent mention non seulement de la présence des Slaves, mais aussi de celle des Gépides²⁵¹ qui semblent avoir vécu en Transylvanie jusqu'au IX^e siècle.²⁵² En même temps on ne fait aucune allusion aux restes des anciens colons romains qui, selon M. Iorga, auraient courageusement résisté aux tempêtes de la migration des barbares. Ils ne sont pas mentionnés même pas par ces délégués romains qui, pendant les périodes pacifiques, auraient été envoyés dans les provinces nord-danubiennes.

L'historien roumain paraît oublier que dans cette province on a mis au jour bien des trouvailles de caractère germanique et remontant au temps des invasions barbares. Sous ce rapport, il suffit d'attirer son attention sur

²⁵¹ Theophylactus Simocatta, I, 8, VI, 8—9 et surtout VIII, 3. „Priscus quatuor millia ad Tisum vicinum flumen transeundum hostiumque et inclinationes explorandos segregat, transeunt et offendunt Gepidarum villas tres, qui rerum pridie gestarum ignari considentes et compotantes festum patrium magna frequentia celebrabant.“

²⁵² „Sed post annos nativitatis Domini CCC. LXX. VII. et amplius Huni ex sedibus suis in aquiloni parte Danubii in desertis locis habitantes, transfretantes Danubium expulerunt Romanos et Gothos atque Gepidos. De Gepidis autem quidam adhuc ibi resident. Tunc uero Sclavi per Hunos inde expulsos venientes, coeperunt istis partibus Danubii diversas regiones habitare.“ *Conversio Bagoariorum et Carantanorum* c. 6.

les trouvailles de Szilágysomlyó qui sont généralement connues.²⁵³

Comme on voit, la conception de M. Iorga est pleine de contradictions logiques indéniables, et en même temps, elle est loin d'être solidement appuyée sur la connaissance des sources et des faits historiques.

Néanmoins c'est encore une partie relativement bien élucidée des hypothèses de M. Iorga. Dans „La place des Roumains dans l'histoire universelle“ ses idées maîtresses sont présentées sous une forme entièrement rajeunie. Dans cet ouvrage, après avoir traité de la domination des Avars et du prétendu exode des Slaves, il passe presque sans aucune transition à l'apparition des Protobulgares au VII^e siècle, et à celle des Hongrois, à la fin du IX^e. Auparavant il avait toujours souligné deux faits: d'une part le rôle considérable que les Roumains devaient jouer, au X^e siècle, dans l'Empire bulgare de Samuel,²⁵⁴ et de l'autre, l'apport décisif des „Vlachs“ à la fondation du nouvel Empire bulgare des Assénides.²⁵⁵ Cette fois il préfère passer sous silence ces détails. Nous ne savons vraiment pas si ce changement brusque de son opinion est dû à l'effet des contre-arguments très probants de M. Mutafčiev,²⁵⁶ ou à certaines transformations politiques qui rendent le moment inopportun pour la divulgation de pareilles idées. Quoiqu'il en soit, il est certain que notre tâche est devenue par là beaucoup plus simple. Il suffit donc de constater le manque de cette transition qui fait voir une lacune très grande dans la suite chronologique des événements. Dans

²⁵³ F. Pulszky, *Die Goldfunde von Szilagy-Somlyó*, Budapest, 1890. F. Fettich, *A szilágysomlyói második kincs — Der zweite Schatz von Szilágysomlyó*, *Archeologia Hungarica*, VIII, Budapest, 1932.

²⁵⁴ *Formes byzantines*, p. 100.

²⁵⁵ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 122—127.

²⁵⁶ Mutafčiev, *Bulgares et Romains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932.

sa nouvelle synthèse, M. Iorga recommence, pour ainsi dire, l'histoire de son peuple au XIII^e siècle, c'est-à-dire à une époque où nous avons déjà des données positives sur les „Vlach" de Hongrie.

Pour combler cette lacune, nous allons jeter un coup d'oeil sur la „Geschichte des rumänischen Volkes" qui nous fait mieux connaître les idées de M. Iorga concernant cette période de transition.

Le premier fait qui ne manque pas de nous surprendre, c'est la négation de l'origine commune des Roumains de Roumanie et de ceux du Pinde (Arumâni). Quant aux derniers, M. Iorga les croit les descendants de la population romanisée des régions illyriennes,²⁵⁷ ce qui veut dire qu'à cet égard il accepte les constatations linguistiques relatives à la formation du roumain en tant que langue issue du latin vulgaire. En même temps il n'admet pas que le roumanisme de Roumanie représente également une latinité sud-danubienne. En résumant les données se rapportant à la vie barbare des Roumains du Pinde,²⁵⁸ il n'oublie pas d'y ajouter la remarque suivante: „Nous ne rencontrons jamais un tel train de vie chez les autres „Valaques", sur la rive gauche du Danube, ceux-ci sont des laboureurs tranquilles et pacifiques qui ne se vouent, à la vie pastorale que dans certaines régions, et uniquement en cas de nécessité".²⁵⁹

Il est facile de reconnaître dans cette assertion le talon d'Achille de la théorie de M. Iorga. Pour lui, les bergers aroumains du Pinde sont des gens sauvages, et les Roumains nord-danubiens, des gens pacifiques qui restent

²⁵⁷ „Das makedonische Element ist von der romanischen Bevölkerung der illyrischen Gegenden herzuleiten." *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, p. 100.

²⁵⁸ *Gesch. d. Rum. Volkes*, I, 93—98.

²⁵⁹ „Ein solches Leben finden wir niemals bei den andern „Wlachen" am linken Donauufer, dies sind ... ruhige, friedliche Ackerbauer, die nur in einigen Gegenden notgedrungen dem Hirtenleben huldigen." *Ibid.* I, p. 98.

fidèles à leur occupation primitive même pendant les siècles orageux de la migration des peuples. Bien qu'après l'abandon de la Dacie ils eussent été obligés de se retirer dans les hautes montagnes pour s'y vouer au métier pastoral, ils réapparaissent maintenant, on ne sait par suite de quelle métamorphose, comme des agriculteurs paisibles et fixés au sol. Cette opinion émane du même historien qui, par rapport à la plaine fertile de la Mésie supérieure, avait constaté que „la population plus pauvre chercha refuge dans les montagnes . . . et plus d'un agriculteur tranquille se transforma maintenant en berger“²⁶⁰ et qui, un peu plus bas, avait opposé à cette population celle de la Pannonie „die sogar noch den Ackerbau kannte“.²⁶¹ Mais, comme nous avons déjà vu bien des fois, M. Iorga ne se laisse pas déranger par de telles contradictions. Les mêmes Roumains pacifiques apparaîtront plus loin comme les possesseurs belliqueux de la future Moldavie.²⁶²

Selon lui, la formation des Etats barbares étaient très favorables pour l'Empire,²⁶³ parce que la nouvelle organisation politique convenait mieux à la population de ces régions.²⁶⁴ C'est l'évêque qui devint partout le chef des provinces abandonnées, „ou s'il n'y en avait pas, un *vir Dei*, entouré de la gloire de sa sainteté“ dont l'attrait magique était irrésistible aussi bien pour les barbares que pour les Ariens.²⁶⁵ De même qu'en Norique, de Viminacum à Durostorum et même plus loin — la Transyl-

²⁶⁰ „Die ärmere Bevölkerung suchte in den Bergen ihre Zuflucht . . . und mancher ruhige Ackerbauer war jetzt zum Hirten geworden.“ *Ibid.* I, p. 60.

²⁶¹ *Ibid.* I, 61.

²⁶² „... kampffähige Besitzer der späteren Moldau.“ *Ibid.* I, p. 83.

²⁶³ „Die Gründung barbarischer Staaten im Abendlande war für das römische Reich, trotz aller rethorischen Klagen und Restaurationsgelüste eine Erlösung.“ *Ibid.* I, p. 63.

²⁶⁴ *Ibid.* I, p. 62.

²⁶⁵ *Ibid.* I, p. 104.

vanie ne fait pas, bien entendu, partie de cette zone! — „à propos de ces villes nombreuses et relativement florissantes il faut partout admettre les mêmes conditions théocratiques aussi bien pour le V^e que pour les siècles suivants.²⁶⁶

Tout cela est sans doute très ingénieux, mais malheureusement, inapplicable à la Dacie de jadis, c'est-à-dire aux régions montagneuses de la Transylvanie où, selon l'affirmation de M. Iorga, la vie urbaine a bientôt cessé d'exister, d'autant plus que jamais elle n'y avait reposée sur des bases solides.²⁶⁷ Nous ne savons rien de tout sur les faits miraculeux des chefs saints, et il ne peut guère être question de l'influence des évêques. S'il y eût eu de tels supérieurs ecclésiastiques, M. Iorga n'eût pas dû ébaucher autant d'hypothèses pour expliquer le christianisme des popes roumains.

Et voici comment M. Iorga cherche à contre-balancer la diminution considérable de la population des pays roumanophones d'aujourd'hui, après l'émigration massive des Slaves (fin du VI^e siècle) vers le territoire de l'Empire byzantin: „Il y avait deux courants opposés“ — écrit-il — „qui ne pouvaient manquer d'agir sur les rapports mutuels des riverains slaves et romains. Mais il y avait d'autres choses encore. Comme Priscus en témoigne à l'époque d'Attila, beaucoup, beaucoup de provinciaux préféraient se réfugier chez les Barbares de cette province mal défendue, mais d'autant plus opprimée par les impôts et les abus des fonctionnaires. Pendant la domination byzantine bien réelle de Justinien et même plus tard bien des transmigrations durent nécessairement s'accomplir. Les villes romaines allaient se dépeuplant et il n'en resta que des noms, mentionnés d'ailleurs de plus en plus rarement.

²⁶⁶ „... man muss bei dem Vorhandensein der zahlreichen und verhältnismässig blühenden Städte überall dieselben theokratischen Verhältnisse annehmen für das fünfte, wie auch für die folgenden Jahrhunderte.“ *Ibid.* I, p. 104.

²⁶⁷ *Ibid.* I, p. 110.

En même temps la population des anciennes localités auparavant slaves (Höfe) de Valachie augmentait sans cesse²⁶⁸.

Cette hypothèse n'est qu'un produit bien caractéristique de l'imagination mal disciplinée de M. Iorga. Quelques lignes plus haut il parle encore de 'villes relativement florissantes' (verhältnismässig blühende Städte), mais maintenant il les voit se dépeupler rapidement pour céder leur population romaine aux villages (!) du territoire valaque. Pour expliquer l'immigration des Slaves, il admet les mêmes causes, et en premier lieu, les lourds impôts de l'Empire byzantin. Nous ne croyons pas que ces réfugiés qui devaient être relativement peu nombreux, aient pu exercer une influence quelque peu considérable sur la constitution ethnique de la population nord-danubienne. Leur établissement parmi les Roumains ne suffisait certainement pas à contre-balancer les pertes dues à l'émigration des Slaves. Et on peut se demander si ceux qui, pour échapper au régime fiscal de l'Empire, étaient prêts à sacrifier leur vie et leur civilisation urbaines en échange d'un avenir très incertain, présentaient en effet le meilleur élément de la société byzantine. Pour notre part, nous le croyons assez improbable.

Cette argumentation n'explique naturellement pas le peuplement progressif des pays roumanophones d'aujourd'hui. Il est d'autant plus étonnant de voir, qu'après,

²⁶⁸ „Das waren zwei entgegengesetzte Strömungen, die auf das gegenseitige Verhältnis unter den slavischen und den romanischen Uferbewohnern nicht ohne Einfluss geblieben sein können. Und es kam noch anderes hinzu. Wie es für das Zeitalter Attilas durch Priscus gezeigt wird, zogen es viele, sehr viele von den schlecht geschützten, aber desto ärger durch Steuern und Ausschreitungen der Beamten bedrückten Provinzialen vor, zu den Barbaren zu fliehen. Während der tatsächlichen byzantinischen Verwaltung unter Justinian und später ... gingen gewiss recht viele solcher Übersiedelungen vor sich, die römischen Städte verödeten und nur ihr immer seltener erklingender Name blieb übrig.“ *Ibid.* I, p. 109.

en guise de conclusion, M. Iorga fait une constatation qui s'accorde très bien avec nos considérations: „L'apparition des Roumains dans l'histoire n'eut lieu, quoique la formation et l'évolution organique de ce peuple appartiennent à une période antérieure, qu'aux XI^e et XII^e siècles.“²⁶⁹

Avant le XI^e siècle le roumanisme balkanique n'est mentionné ni sous le nom de ‚Vlach‘, ni sous aucune autre dénomination. Dans les régions illyriennes où ce roumanisme s'était formé, le nom de ‚Vlach‘ s'est maintenu aussi dans la toponymie. Les premiers écrivains qui mentionnent les ‚Vlach‘, sont Kékaumène, qui composait son ouvrage entre 1071 et 1078, mais qui ne traite que l'art militaire des Valaques du Pinde, et Skylitzès (fin du XI^e siècle) qui ne rapporte sur eux que des données insignifiantes. Au XII^e siècle, on trouve quelques mentions chez Anne Komnène, Kinnamos et Nicétas Akominate. Les faits rapportés par Kinnamos ont trait à la campagne de 1166, et ce sont les meilleurs témoignages sur la vie du roumanisme balkanique.²⁷⁰

En ce qui concerne les chartes, les premières données pour les ‚Vlach‘ se rencontrent, à la fin du XII^e siècle, dans les documents qui contiennent les lettres du roi bulgare Kalojohannès et du pape Innocent III, datées de 1199 à 1207. Le roi s'y nomme „imperator Bulgarorum et Blachorum et rex totius Bulgariae et Vlachie“²⁷¹ et fait remonter aux Romains les origines de son peuple.²⁷²

²⁶⁹ „Das geschichtliche Auftreten der Rumänen vollzog sich, obgleich die Zusammensetzung und organische Entwicklung dieses Volkes einer früheren Zeit angehört, erst im 11. und 12. Jahrhundert.“ *Ibid.* I, p. 90.

²⁷⁰ Kinnamos, VI, 3.

²⁷¹ Hurmuzaki, I, 1, p. 1 et sqq.

²⁷² „...ex nobili Romanorum prosapia diceris descendisse.“ Hurmuzaki, I, 1, p. 3.; „...genere Romanus, et populus terra tue, qui de sanguine Romanorum se asserit descendisse,“ *ibid.* p. 4.; „... tanquam heredes descendentes a sanguine Romano,“ *ibid.* p. 5.

Quant aux Roumains établis sur le territoire de la Hongrie, ce n'est qu'au commencement du XIII^e siècle qu'on en trouve quelques traces dans les chartes transylvaines. A cette époque la population roumaine ne s'étendait encore qu'à une zone très restreinte. Je crois inutile de revenir en détail sur ces questions que j'ai déjà traitées ailleurs. Cette fois je me borne à constater que ni les conditions sociales prémédiévales, ni les preuves documentaires qu'on trouve à partir du XIII^e siècle, ne viennent à l'appui de la théorie de la continuité latino-roumaine en Dacie. Ces faits historiques, au lieu de militer pour la thèse roumaine, la rendent tout à fait inadmissible.

*

Les faits que nous venons d'examiner, suffisent pour jeter un jour sur tous les détails de la synthèse de M. Iorga. Ils font voir d'une manière indiscutable que les graves erreurs de sa documentation ne sont pas dues uniquement aux divagations d'une imagination poétique trop vive, mais avant tout aux efforts par lesquels le savant auteur cherche à prouver un 'a priori'. Étant donné que la thèse à prouver est en contradiction avec la vérité historique, l'historien roumain ne peut la rendre acceptable, au moins pour les lecteurs peu versés dans les questions de documentation, qu'à l'aide d'un exposé brillant, de déclarations apodictiques et d'une interprétation intentionnellement erronée des sources historiques. Tous ces procédés que nous connaissons maintenant à fond, ne servent qu'à effacer les contours nets des connexions réelles des événements. Il est impossible d'attribuer ces artifices exclusivement aux jeux gratuits de l'imagination, d'autant moins qu'il n'est pas difficile de reconnaître derrière ces tours de force ce 'patriotisme mal entendu' qui, selon M. Iorga, caractériserait les historiens hongrois. M. Iorga fait comme le brigand qui, pour détourner l'attention, crie 'au voleur!' Il accuse les historiens hongrois d'un préjugé d'inspiration nationale, afin d'échapper à une accusation pareille. Mal-

heureusement nos historiens n'ont jamais pris au sérieux l'historiographie de M. Iorga. Ses interprétations tendancieuses leur paraissaient de tout temps si évidentes qu'ils ne croyaient pas nécessaire de les réfuter d'une manière définitive. Toutefois cette sage modération a permis à M. Iorga de dérouter l'opinion publique internationale par les fausses interprétations les plus invraisemblables. Les succès faciles qui ont couronné son activité de ce genre, l'ont rendu encore plus prétentieux. L'erreur fondamentale qui avait, dès, le commencement, caractérisé ses ouvrages historiques, s'est révélée d'une façon toujours plus marquante. Le moment est venu où il faut dire franchement que ses travaux sont animés d'une tendance bien déterminée qui gouverne aussi le choix des matières de documentation. C'est justement ce principe qui nous fait comprendre que dans ses divers ouvrages un seul et même fait peut servir à prouver des thèses très différentes, sinon contradictoires. Une charte de 1366 de Louis le Grand est présentée comme un témoignage irréfutable d'une diminution illégale des droits des Roumains transylvains, mais une autre charte, datée de la même année est censée de prouver que les mesures juridiques en question ne visaient aucune minorité nationale et que ce grand roi angevin était justement un des promoteurs de l'expansion des Roumains.²⁷³ Quant au caractère de Jean Hunyadi, il subit également des modifications d'un ouvrage à l'autre, selon les préoccupations momentanées de l'auteur.²⁷⁴ Et si la principauté de Gabriel Bethlen s'encadre mal dans l'enchaînement de ses idées, il la laisse de côté déclarant que les relations internationales de ce prince n'appartiennent pas à l'histoire de Hongrie.²⁷⁵ Le seul motif de ces déformations successives de la vérité est la prédominance de la conception roumaine, suivant laquelle dans les conflits des nations et des forces ethniques opposées, les Rou-

²⁷³ Cf. p. 157—159.

²⁷⁴ Cf. p. 94—102.

²⁷⁵ Cf. p. 125.

maines ont toujours raison, étant le seul peuple doué d'une puissance organisatrice et d'une vision nette de ses buts politiques. Inutile de dire que cette conception, appliquée à toutes les nations et à toutes les situations possibles, s'est vite transformée en une routine très puérile. Tels principes de synthèse ont nécessairement dépouillé la documentation de la valeur qu'elle a ou plutôt devrait avoir dans les ouvrages historiques proprement dits. Ces nouvelles synthèses ne sont fondées sur rien de solide et les considérations qu'elles contiennent, ne font preuve ni d'un choix consciencieux des données, ni d'une critique approfondie des sources historiques. Les études que M. Iorga a fait paraître dans les revues les plus diverses, ne sont que les développements rhétoriques de telle ou telle thèse arbitrairement ébauchée. C'est lui, M. Iorga qui parle; écoutez donc ses révélations! Ce qui est plus grave, c'est que dans les travaux synthétiques l'auteur renvoie précisément à ces études de détail grandiloquentes qui, au fond, n'apportent rien de nouveau. Voilà comment s'élève peu à peu, au moyen d'un véritable 'lit de Procruste' des faits et des données, le château de cartes des hypothèses en l'air!

Ce ne sont pas là de simples 'erreurs voulues', parsemées çà et là dans un texte irréprochable à tous les égards, mais autant de révélations d'une 'passion' mal dissimulée qui recourt à tous les artifices possibles, jusqu'aux tournures stylistiques en apparence insignifiantes, pour convaincre le lecteur mal avisé. Nous avons à faire ici à une influence très raffinée de la 'passion' qui permet à l'auteur de se plaire dans la pose d'un champion intrépide de la vérité scientifique.

Dans le livre qui a provoqué la critique de mon illustre adversaire, j'ai mentionné que dans la question roumaine „*leitete man unter der Leitung des Bukarester Professor Jorga einen zähen Presskampf gegen Ungarn ein*“. Voici ce que l'auteur roumain répond à cette remarque: „La

campagne de presse contre la Hongrie que j'aurais dirigée est une simple illusion". A mon plus grand regret, je dois contester le bien fondé de la réfutation de mon assertion.

En conclusion, je peux donc établir que les travaux historiques de M. Iorga sont conçus sans un respect convenable des méthodes de recherche généralement reconnues et que, par conséquent, ils ne sont pas des ouvrages scientifiques au vrai sens du mot. J'avais bien raison de parler d'une campagne de presse. Je n'ignore pas que les deux volumes qui renferment la bibliographie des travaux de M. Iorga, en contiennent non moins de 13.682, dont 5614 concernent son activité historique et littéraire.²⁷⁶ Malgré ces dimensions vraiment imposantes de son oeuvre, je ne cesse pas de soutenir que ses publications et ses conférences, présentées sous des apparences scientifiques, et surtout ses synthèses françaises et allemandes que nous avons longuement analysées ci-dessus, témoignent non pas d'une étude méthodique des problèmes à résoudre, mais d'une mise-en-valeur très prononcée des buts de propagande. Sous ce rapport aussi 'La place des Roumains dans l'histoire universelle' apparaît comme un ouvrage de propagande, dont la tendance se dirige visiblement contre la Hongrie et les Hongrois, avec une négligence vraiment révoltante des réalités historiques. C'est pourquoi j'ai jugé nécessaire de mettre en pleine lumière la méthode de l'historien roumain, bien que cette tâche m'ait obligé à consacrer trop d'heures à ce travail bien infructueux. Les considérations que je viens de soumettre à mes lecteurs, suffisent, j'espère, pour démontrer que M. Iorga n'était pas qualifié pour m'accabler de tels reproches. Ses objections sont souvent tout à fait injustes; en d'autres cas, on peut les réfuter par ses propres assertions. Je suis tranquille qu'il ne pourra jamais relever dans mes ouvrages des erreurs aussi grossières que celles qui fourmillent dans ses écrits. Mes lecteurs

²⁷⁶ Cf. B. Theodorescu, *Bibliografia a lui M. Iorga*, 1890—1934, 2 vol. Bucureşti, 1935—1937.

comprendront, j'en suis fermement convaincu, que je n'ai pu laissé sans réponse une critique aussi malveillante et aussi tendancieuse que celle de M. Iorga. C'est pourquoi j'ai été obligé de montrer au public international le vrai visage de la méthode et de la documentation de l'historien roumain.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Préface.	5.
<p>La critique de M. Iorga sur mon Histoire de Hongrie, 5. — On peut exposer objectivement les faits historiques sans blesser la sensibilité de qui que ce soit, 7. — Les accusations de M. Iorga à mon égard, 8. — Dans quelle mesure est-il lui-même attaqué par des accusations analogues? 8.</p>	
I. Les objections de M. Iorga contre mon Histoire de Hongrie.	10.

Les erreurs de ses objections. L'unité géographique de la Hongrie, 10. — Le système de la défense des frontières, 11. — Une fausse interprétation des facteurs géographiques, 12. — La Hongrie comme le boulevard de la civilisation européenne, 13. — La suprématie des Khazars, 14. — Le tzar Siméon, 14. — L'établissement des tribus, 15. — Les relations avec Byzance, 15. — Relations avec l'Eglise d'Orient, 18. — Le royaume de Saint Etienne, 19. — L'invasion des Mongols, 21. — L'établissement des Hospitaliers et les guerres balkaniques du „jeune roi“ Etienne, 22. — Les croisades de Sigismond, 23. — Hunyadi, 25. — La conquête turque, 26. — Le règne de Cristophe et Sigismond Báthory, 27. — Le voïvode Michel le Brave, 27. — La réformation, 29. — L'histoire de la Transylvanie, 29. — Rákóczi, 31. — L'union de la Hongrie avec la Transylvanie, 31. — Les mouvements des nationalités, 32. — La période communiste, 34.

M. Iorga voudrait qu'au lieu d'esquisser l'évolution hongroise, je donne une histoire des Roumains de Transylvanie et des rapports de la Hongrie avec les voïvodats roumains. La continuité daco-roumaine, 34. — Le commerce avec la Valachie et la Moldavie, 35. — Louis le Grand et la Valachie, 36. — La formation de la Moldavie, 36. — Qu'est ce que j'ai passé sous silence des relations roumaines, 37. — L'accroissement du nombre des Roumains au XVIII^e siècle, 39. — Joseph II et les Roumains, 42. — Le

problème des évêques roumains, 42. — La révolte de Horia, 44. — Le titre du „Supplex Libellus“, 45. — La constitution de 1848 et les Roumains, 46. — L'appui offert par les Roumains en 1860, 46. — La politique de François Ferdinand vis-à-vis des Roumains, 46. — Le butin de 1919, 47.

II. L'Histoire Hongroise de M. Iorga. 49.

M. Iorga me demande une histoire de la Hongrie, conçue selon les intérêts roumains. C'est lui-même qui l'a faite, dans le t. IV. de la „Weltgeschichte“ de Helmolt, 49.

Ses objections à propos du passage relatif au prince Arpad, 50. — Comment il caractérise le voïvode Basaraba, 52.

L'origine des Hongrois, 54. — La question de l'influence de l'église grecque, 56. — Une domination roumano-petchenègue en Transylvanie à la fin du XI^e siècle? 57. — „Le rempart de la civilisation“, 58. — La consolidation comme le résultat de l'immigration des étrangers, 62. — Querelles entre prétendants au trône, 63. — L'expansion hongroise, 65. — La conquête hongroise en Transylvanie et en Cumanie, 68. — La Bulle d'or et les mouvements de la société du XIII^e siècle, 69. — L'expulsion des Chevaliers Teutoniques, 73. — L'invasion mongole, 75. — André III comme promoteur des tendances féodales, 77. — Les Angevins et le féodalisme, 79. — La présence des kenéz et des voïvodes roumains aux diètes transylvanies, 80. — Le travail organisateur de Charles Robert, 82. — L'aspiration de Louis le Grand au trône de Byzance et à une domination sur les Slaves, 83. — Son inaction vis-à-vis des Turcs, 86. — Sigismond, 91. — Jean Hunyadi, 94. — Le roi Mathias, 102. — L'évolution des prétentions des Habsbourg, 105. — Les Jagellons et la bataille de Mohács, 108. — La civilisation avant 1526, 111. — Relations roumaines après Mohács, dans la Hongrie partagée en deux, 112. — La principauté autonome de Transylvanie, 116. — Sigismond Báthory et Michel le Brave, 121. — Etienne Bocskai et Gabriel Bethlen, 124. — Le royaume et la conquête turque, 126. — Le XVIII^e et le XIX^e siècles, 128. — La question des races, 130.

Les accusations que M. Iorga a cru devoir porter contre moi, sont applicables à lui aussi dans la plus grande mesure, 139. — Son Histoire hongroise est diamétralement opposée aux résultats de la science objective, 140. — Son opinion sur l'historiographie hongroise, 141. — Dans son Histoire de Hongrie les faits sont constamment déformés par un patriotisme mal entendu, d'inspiration incontestablement roumaine, 142.

III. La documentation de M. Iorga. 143.

C'est le parti pris de M. Iorga qui m'oblige à examiner sa documentation et ses méthodes de synthèse. Je vais choisir quelques problèmes où il y a une divergence de vues entre M. Iorga et les historiens hongrois, 143.

Les Roumains étaient-ils un peuple pasteur? Le rôle des moulins dans le document de 1247, 144. — La „terra Blaccorum“, 146. — Le payement du terrage, 150. — Le „ritus suae gentis“, 152.

Les Roumains comme „iobbagiones castri“. L'évolution sémantique du mot „jobbágy“ (serf), 153. — Une prétendue dégradation des serfs roumains en 1366, 155. — Le droit héréditaire des familles roumaines à leurs terres, 159. — Dans les documents cités par M. Iorga il ne s'agit même pas de „iobbagiones castri“ de nationalité roumaine, 160.

La condition juridique des Roumains. Le droit petchenègue, 163. — Le fait d'être cités à côté des Sicules, n'implique pas pour les Roumains une situation analogue à celle de cet autre peuple transylvain, 165. — Que prouve la „quinquagésima“? 166.

La coutume roumaine. „Ius Volachie“, 170 — Ses preuves, 172. — Les districts de Hunyad, 174. — Les districts prostérieurs en Séverin, 176. — Ce ne sont qu'autant de produits éphémères de certaines évolutions locales, 179. — L'importance de l'invasion tatar au point de vue de l'expansion roumaine, 180. — L'égalité de droit constitutionnelle des seigneurs roumains de Transylvanie, 181. — Les Roumains dans l'administration de la Transylvanie, 184.

Les kenéz et les voïvodes. Les prétendus bans transylvains, 186. — Le voïvodat de Szolnok, 189. — Les voïvodats roumains en Máramaros et dans la Hongrie du Nord, 191. — Les voïvodes Herbord et Negul, 194. — Les voïvodes des villages, 195. — Les kenéz de M. Iorga, 197. — Les kenézats mentionnés dans le privilège des Hospitaliers, 198. — Les kenézats royaux, 199. — L'anoblissement des kenéz, 200. — Le caractère conditionnel de la propriété kenezal, 201. — Son caractère héréditaire et la possession indivise, 203. — Le caractère seigneurial des kenézats, 203. — La formation d'un kenézat est toujours liée à un établissement de colons, 205. — Les recherches de M. I. Bogdan sur les kenézats, 209. — Les kenéz sont des fonctionnaires seigneuriaux, les voïvodes sont des juges, 210. — L'évolution en Máramaros, 212. — Les voïvodes, 215. — On a introduit des coutumes hongroises aux sièges de justice des districts, 217. — La juridiction des „sedes“ n'est pas d'origine roumaine, 219.

Le manque de scrupule de M. Iorga dans la documentation, 221. — La collaboration d'une imagination trop vive, 222. — Les méthodes destinées à dérouter le lecteur non averti, 223.

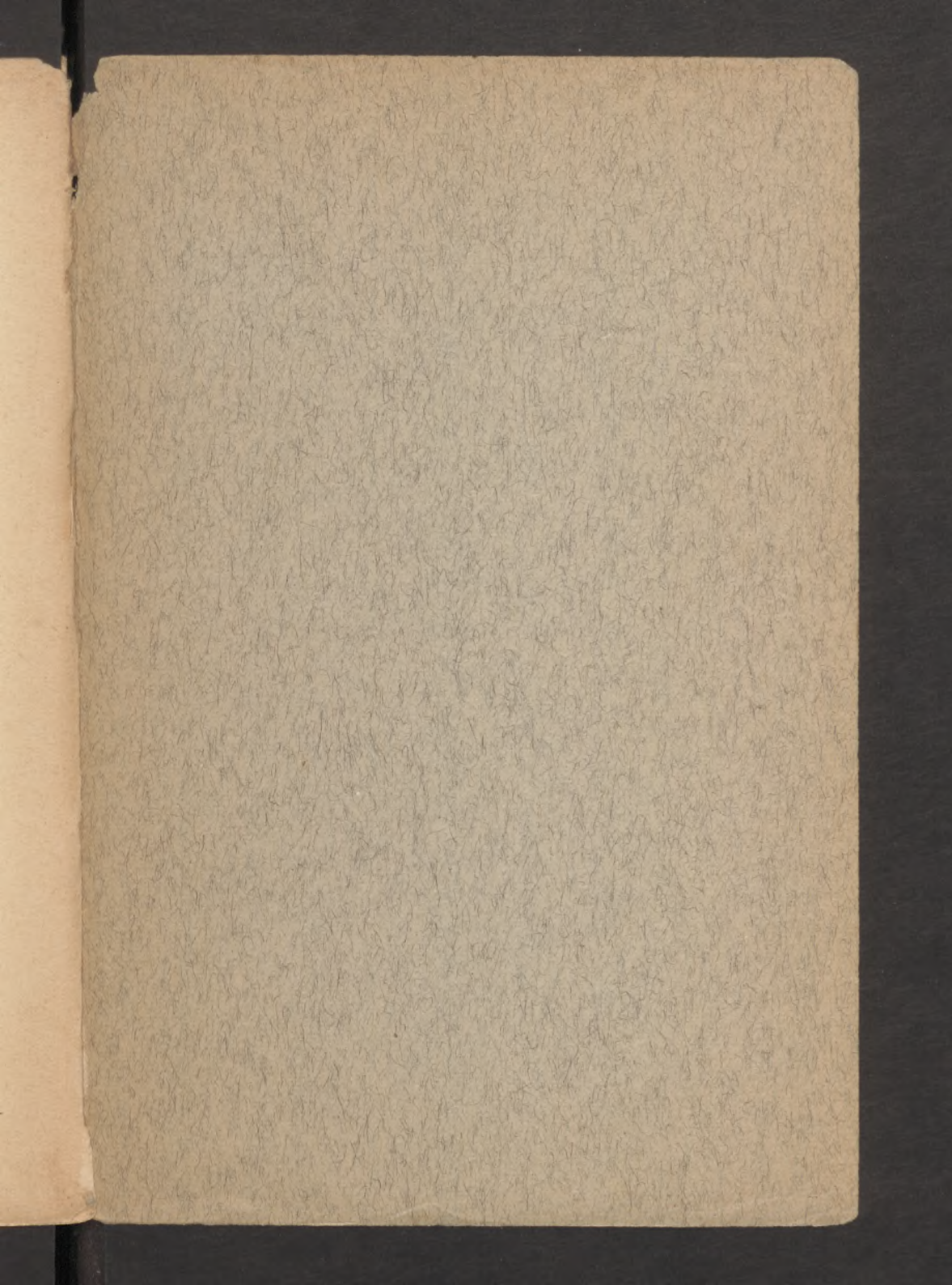
Hongrois et Roumains en Transylvanie avant l'invasion des Mongols. „La place des Roumains dans l'histoire universelle“, 225. — Le nombre des Roumains et leur faculté d'expansion, 226. — La négation du caractère national des cristallisations d'Etat non-roumaines, 229. — Opinion sur les Russes, les Bulgares et les Serbes, 230. — Pour effacer les tendances nationales, M. Iorga aime mettre en relief les détails de caractère ecclésiastique, 231. — La royauté apostolique hongroise et ses buts, 231. — Idées préconçues dans les passages relatifs à la conquête arpadienne, 232. — M. Iorga oppose à l'Etat hongrois les capacités des Roumains transylvains de donner naissance à une formation politique, 235. — Pourquoi n'ont-ils pas continué les Petchenègues à poursuivre les Hongrois? 236. — Quelles conclusions tire M. Iorga de l'invasion des petchenègues sous Saint Etienne et de la mention d'une „silva Blaccorum et Bissenorum“ au XIII^e siècle? 237. — A l'époque de Saint Etienne, la Transylvanie n'avait certainement pas un caractère petchenègue, 238. — Les institutions transylvaines ne sont pas d'origine roumaine, 240. — La mission apostolique de Saint Etienne, 241. — Sa conséquence: la croisade, 242. — La seule raison d'être de cette théorie est de porter sur les Hongrois un jugement défavorable, 243.

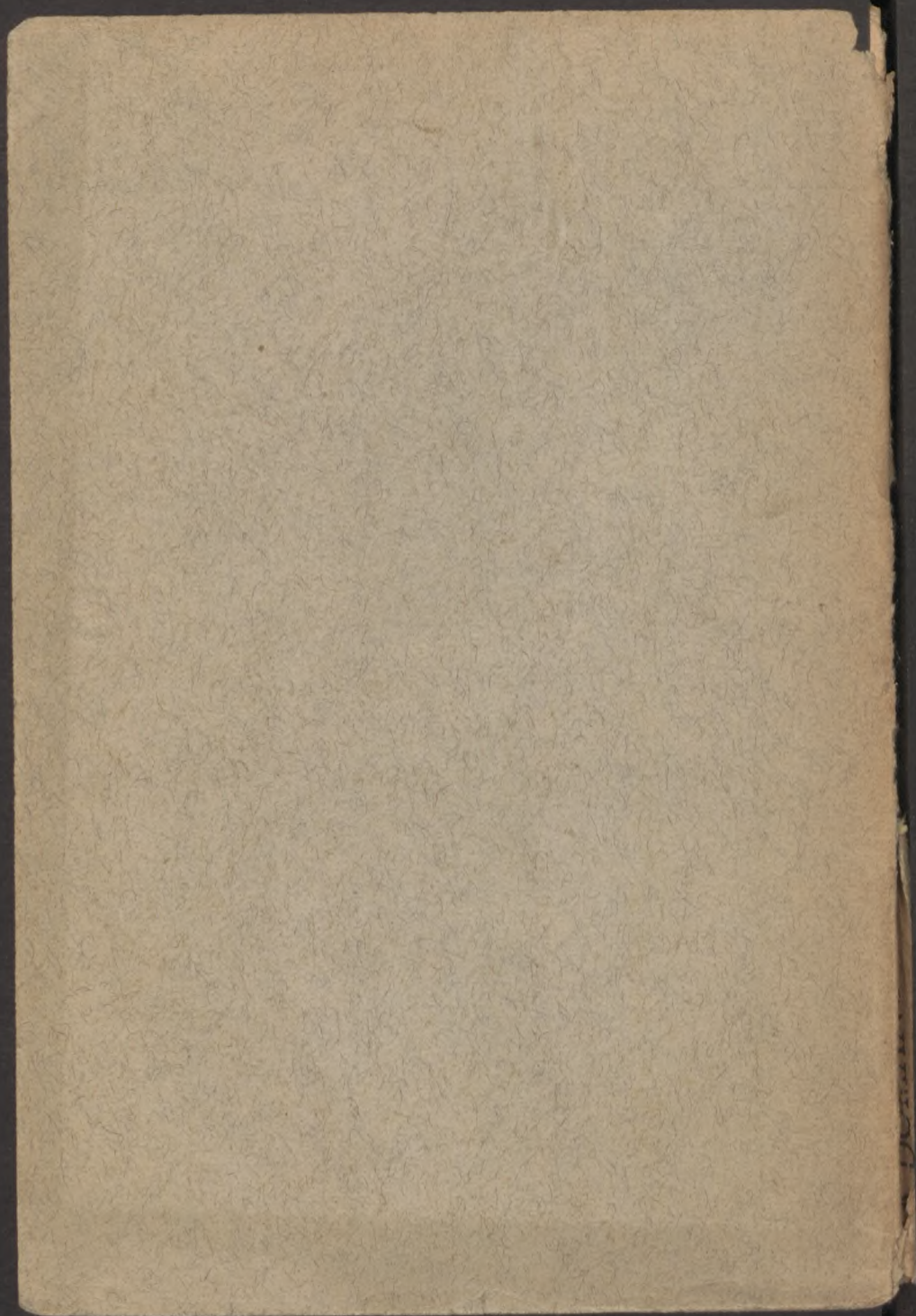
Après l'invasion des Mongols. Opinion favorable sur l'invasion, 249. — Influence tatare ou coumane dans l'évolution des Roumains, 250. — L'influence tatare en Moldavie, 252. — La Transylvanie après l'invasion, 253. — L'organisation politique des Roumains avant l'invasion, 254. — Béla IV fait venir des colons étrangers, 257. — La force du roumanisme transylvain après l'invasion, 257. — Le règlement de la condition des Roumains par une diète, 258. — La charte de 1293, 260. — La diète de Alba Julia, 262. — La situation des Roumains sous les Angevins, 263. — Leurs relations avec les voïvodats, 264. — Le duché de Fogaras, 267. — Le dépeuplement comme conséquence des luttes soutenues pour la défense des frontières, 269.

La continuité roumaine. L'opinion de M. Iorga sur l'évacuation de la Dacie, 272. — La critique des sources, 273. — Arguments rationnels contre l'évacuation, 274. — Les possibilités d'une symbiose entre vainqueurs et vaincus, 276. — La Vie de Saint Séverin n'a pas de force probante, 279. — Comment M. Iorga voit les conquérants, 281. — La roumanisme dacien aurait continué à vivre dans les cadres d'une culture ancestrale, 286. — Les peuples conquérants le ménagent, on évite de pénétrer dans cette province, 287. — L'influence slave, 289. — Les Hongrois, 291. — Les recherches de M. André Alföldi sur l'évacuation de la Dacie, 292.

Quand a-t-on abandonné la Dacie? 293. — A qui se rapportent les ordres d'évacuation? 295. — La question de la romanisation des Daces 296. — La disparition de la population urbaine de Dacie, 300. — Les factuels d'une „synthèse“ roumaine, 302. — Le christianisme des popes roumains, 304. — M. Iorga ne tient pas compte des sources relatives aux invasions barbares, 305. — Il n'y a pas de transition du VII^e siècle au XIII^e, 308. — Un prétendu échange des éléments slaves et roumains, 311. — Ce que nous savons de cette époque, 313.

La synthèse de M. Iorga est appuyée sur des *a priori*, 314. — Dans ses investigations il se laisse guider par des préjugés politiques, 315 — Sa méthode de travail ne mérite pas d'être nommée „scientifique“ au vrai sens du mot, 316.





A. DOMANIOVSKY: LA MÉTHODE HISTORIQUE DE M. IORGA